Société d'Histoire et d'Archéologie
DAMBACH-LA-VILLE · BARR · OBERNAI

AVERTISSEMENT

À l'attention des auteurs

L'annuaire 1975 étant épuisé, la société d'histoire et d'archéologie de Dambach-la-Ville - Barr - Obernai a souhaité continuer à rendre accessibles ces recherches devenues indisponibles.

En cas de désaccord sur la mise en ligne de ces articles sur notre site Internet, nous demandons aux auteurs ou ayants-droits de prendre le plus rapidement contact avec nous.

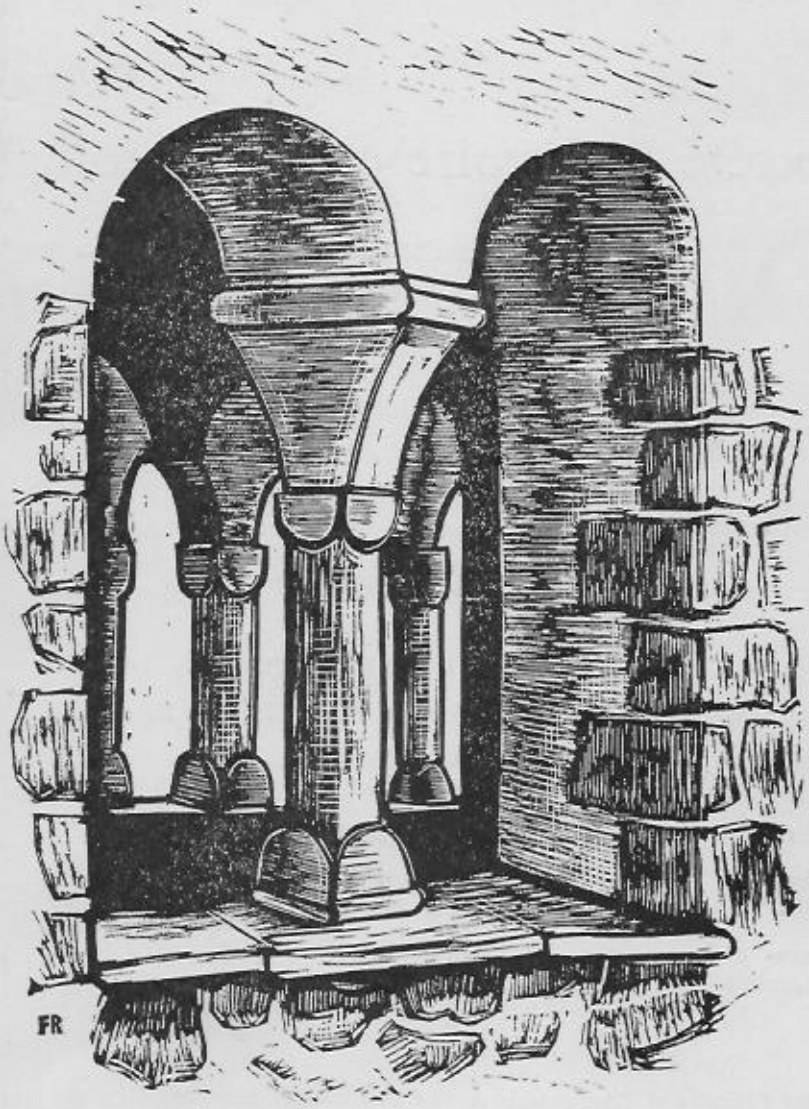
★★★★★

Tous droits réservés. La reproduction même partielle des articles n'est autorisée qu'avec l'accord de la

Société d'histoire et d'archéologie de Dambach-la-Ville, Barr, Obernai

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

DE DAMBACH-LA-VILLE • BARR • OBERNAI



1975



Société d'Histoire et d'Archéologie

DAMBACH-LA-VILLE — BARR — OBERNAI
Siège : Musée de la Folie Marco - 67140 *Barr*

PRÉSIDENT D'HONNEUR :
Mgr Médard BARTH, Marienthal

MEMBRES D'HONNEUR :
M. le comte Christian d'ANDLAU-HOMBOURG, Ittenwiller
M. Joseph LEFFTZ, Strasbourg

COMITÉ-DIRECTEUR :

Président	:	M. le docteur Marcel KRIEG, Barr
Vice-Présidents	:	M. Lucien MAURER, Obernai M. Jean GRAMLING, Dambach-la-Ville
Trésorier	:	M. Roland DREYER, Obernai
Secrétaires	:	M. l'abbé André STEHLÉ, Barr Mlle Marie-Anne HICKEL, Barr
Assesseurs-Bibliothécaires	:	M. André GENOUX, Andlau-au-Val M. Pierre LENZ, Obernai

La Société d'Histoire et d'Archéologie de Dambach-la-Ville, Barr, Obernai a été inscrite au registre des associations du Tribunal d'Instance de Sélestat le 26 avril 1967 (Vol. VII, Fol. 6).

Elle est affiliée à la Fédération des Sociétés d'Histoire d'Alsace.

ANNUAIRE DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE DAMBACH-LA-VILLE BARR • OBERNAI

9 1975

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ MUSÉE DE LA FOLIE MARCO 67140 BARR

Ont collaboré à cet Annuaire IX - 1975

Médard BARTH, Dr. h. c., Dr. en théol., Dr. ès-lettres, Marienthal
Jean BRAUN, agrégé de l'Université, Strasbourg
Léon BUSSER, sous-directeur c.e.s., Erstein
Henri GACHOT, docteur ès-sciences, Strasbourg
Hans Martin GUBLER, Kunsthistoriker, Dr. phil., Zürich
Marie-Anne HICKEL, licenciée en histoire, d.e.s., Barr
Marcel KRIEG, docteur en médecine, Barr
Maurice LAUGNER, instituteur, Andlau-au-Val
Lucien MAURER, lic. en droit, dipl. sciences pol., Obernai
Raymond MAURER, club minéralogique m.j.c., Villé
René METZ, professeur émérite à l'Université de Strasbourg
Pie MEYER-SIAT, agrégé et docteur de l'Université, Schiltigheim
Xavier OHRESSER, licencié en théol., en histoire, en phil., Obernai †
Raymond OURY, professeur de cours agricoles, Geispolsheim
André STEHLÉ, licencié en théol. et ès-lettres, Barr
Jean VOGT, ingénieur-géologue, Orléans
Paulus A. WEISSENBERGER, o.s.b., Dr. phil., Neresheim.

Illustrations par

Henri Sauter, technicien-dessinateur, *Obernai*, et en outre : Photo Heller, *Barr* — Universitäts-Bibliothek, *Basel* — Photo Stocker, *Epfig* — K. Keller, *Frauenfeld* — Bad. Landesbibliothek, *Karlsruhe* — Guillet-Lescuyer, *Lyon* — Fred Kraus, *Nördlingen* — Photo Berton ; Pierre Lenz ; René Stenger, *Obernai* — Fr. Rohmer, *Paris* — Paul Spindler, *Saint-Léonard* — Photo Schweitzer, *Sélestat* — Dr. Gugumus, *Speyer* — Archives départementales du Bas-Rhin ; Bibliothèque Nationale et Universitaire ; Dernières Nouvelles d'Alsace ; Le Nouvel Alsacien ; Inventaire d'Alsace J. Cl. Stamm ; Alice Bommer, *Strasbourg* — Jos. Stehlé, *Thann* — L. Muckensturm, *La Vancelle* — Wilhelm Kaufmann, *Salzburg* — Helmut Furtmann, *Düsseldorf* — Revue d'Alsace, *Strasbourg* — Fr. Lantelme, *Marseille* — Dr. D. Selig, *Colmar*.

Couverture : Cloître de la chapelle Sainte-Marguerite à Epfig.
Clichés par Europe-Clichés Strasbourg.

Liminaire

Je voudrais tout d'abord remercier tous ceux qui ont à nouveau collaboré avec intérêt et savoir à ce nouvel annuaire.

Il arrive à une période difficile. Nous essayons de retenir et de transmettre autour de nous l'héritage de nos ancêtres, en fait, ce qui représente, dans l'essentiel, la civilisation occidentale chrétienne ; nous voyons avec un certain effarement que l'ère chrétienne se termine. Nous sommes à la veille d'une civilisation nouvelle et inconnue.

Pierre Gaxotte écrivait dernièrement que la civilisation est décourageante !

Verrons-nous s'établir le culte de la médiocrité ?

La société de consommation, bien malmenée actuellement, méconnaît les vraies valeurs spirituelles humaines.

Il ne s'agit pas seulemeent, si nous voulons survivre en hommes conscients et responsables, de déboulonner toutes les statues et chasser tous les tabous, de démolir toutes les croyances. Il nous faudrait, bien au contraire, une volonté créatrice et un intérêt spirituel comme stimulant de tous les efforts et sacrifices qui seront nécessaires pour établir une nouvelle civilisation.

Quel sera l'idéal que nous pourrons offrir à une jeunesse à l'heure actuelle, largement désabusée et désorientée ?

Là se trouvera la solution qui conditionnera notre avenir.

Docteur Marcel KRIEG

Président de la Société d'Histoire et d'Archéologie de DAMBACH-LA-VILLE - BARR - OBERNAI

Exemplaire No 

Cet annuaire IX - 1975 a été subventionné par:

200 F La ville de BARR
La ville d'OBERNAI

150 F La ville de DAMBACH

100 F La ville de BŒRSCH
La commune d'EPFIG
Le Synd. d'init. OBERNAI

50 F La commune de BISCHOFFSHEIM
La commune de BOURGHEIM
La commune de GOXWILLER
La commune de STOTZHEIM

40 F La commune de HEILIGENSTEIN
La commune de MITTELBERGHEIM

30 F La commune d'OTTROTT
La commune de SAINT-PIERRE

25 F La commune de GEISPOLSHEIM

20 F La commune du HOHWALD
La commune de ZELLWILLER

Membres bienfaiteurs en 1975:

500 F CAISSE D'EPARGNE, Barr

250 F Dr. Jean-Paul HUTT, Strasbourg

200 F BANQUE FÉDÉRATIVE C.M., Strasb.
BANQUE SOGÉNAL, Obernai
CAISSE MUTUELLE D.P., Obernai
M. Joseph CHAMPION, Paris
M. Robert HICKEL, Strasbourg
M. Frédéric RAUCH, Strasbourg

150 F Mme Dr. Paul MULLER, Barr †
Dr. Maurice WEMMERT, Merkwiller

120 F M. François ANDERHALT, Strasb.
M. Edmond LUCAS, Strasbourg
Dr. Gilbert RIEFFEL, Fegersheim
Mme Gilbert RIEFFEL, Fegersheim

100 F BANQUE POPULAIRE, Obernai
Mlle M.-Louise DIETZ, Oberbronn
Me Alfred FRITZ, Benfeld
L'abbé R. HEINIMANN, Walbourg
M. Marius HUBER, Strasbourg
L'abbé A. HUGENSCHMITT, Kertzf.
Mme L. KUNZ-DIRIAN, Zurich (CH)
Dr. Pierre MULLER, Strasbourg
M. Henri PANNETIER, Sélestat
M. Michel PIMBEL, Turckheim
Dr. Roger SCHAEFFER, Epfig
Dr. Jules STAHL, Strasbourg
Dr. Jean-Paul WAGNER, Barr

80 F M. Charles BRICKMANN, Strasb.
Etabl. SCHEIDHAUER et Cie, Strasb.
M. Alphonse SCHULTZ, Sélestat

75 F Me Charles LAPP, Strasbourg
M. Jean LASCH, Strasbourg
Mme Berthe REINHART, Barr
Me Paul SCHMITT, Strasbourg
M. J.-Jacques SCHWING, Sélestat
M. René STENGER, Strasbourg

70 F M. Rob. DELLENBACH, Klingenthal
M. J. GACHOT, Soisy-sous-Montm.
M. Jean GILLMANN, Paris
Mme Armand HOLVECK, Strasb.
M. Raymond HUTT, Mutzig
M. L. NEIDHARDT, La Petite Pierre
M. Henri SCHIRARDIN, Sélestat
Dr. Emile WAGNER, Barr

65 F M. Jean GRAMLING, Dambach-l.-V.
Pf. Manfred HERMANN, Neufra (D)

60 F Cte Christian d'ANDLAU, Ittenwiller
Mme Jean DEGERMANN, Barr
L'abbé Albert FONNÉ, Saint-Maurice
Dr. Jean FREI, Obernai
Mme A. Marie FUNCKE, Obernai
M. Roland FUNCKE, Obernai
M. Conrad KARRER, Barr
M. Serge LIPOVSKY, Dambach-l.-V.
M. Jules MAAG, Lenzburg (CH)
M. Roger MEHN, Strasbourg
M. Paul RŒSS, Strasbourg
M. André RUHLAND, Barr
Mme G. SACKENREITER, Strasb.
M. Fernand ZACHARIAS, Obernai

50 F Comte Roland d'ANDLAU, Paris
M. André BADER, Barr
L'abbé Léon BAECHLER, Westhouse
M. Pierre BALTZINGER, Barr
BANQUE NAT. PARIS, Barr
BANQUE SOGÉNAL, Barr
M. J.-Louis BELLONE, Strasbourg
Dr. Léon BENDER, Morschwiller-l.-B.
Mme Hélène BEYER, Obernai
Mlle Denise BLANCK, Obernai
M. Robert BŒHRINGER, Obernai
Dr. Jean BOSSERT, Barr
M. Gérard BRAND, Obernai
L'abbé Paul BRODER, Mutzig
Dr. Guy BRONNER, Strasbourg
M. André BRUNEAU, Le Vésinet
CAISSE MUTUELLE D.P. Andlau
CAISSE MUTUELLE D.P., Barr
CAISSE MUTUELLE D.P., Dambach
CARRIÈRES de Saint-Nabor
Établ. A. CHÈZE, Bordeaux
M. Jean CŒURDEVEY, Couchey
Dr. Pierre CONRATH, Munster
Mme Annie CRIQUI, Andlau
Mlle M.-Odile CUNIN, Provenchères
M. Charles DANGELZER, Paris
M. Armand DAUSSIN, Strasbourg
Me Auguste DEGERMANN, Strasb.
M. Georges DEGERMANN, Barr †
Mme Elisabeth DEISS, Strasbourg
M. Gilbert DIETRICH, Obernai
M. Paul DITNER, Barr
M. Paul DURRMANN, Andlau
M. Camille ERNENWEIN, Obernai
M. Arthur FETZER, Stotzheim
L'abbé Robert FETZER, Cernay
M. Claude FRITSCH, Sundhouse
Me Aimé GABRIEL, Epfig
M. Henri GACHOT, Strasbourg
Dr. Marcel GILLMANN, Obernai
M. A. GISSELBRECHT, Damb.-l.-V.
M. Raymond GŒRGLER, Strasb.
Mlle Anne-Marie GŒTTLÉ, Obernai
M. André GŒTTLÉ, Sarreguemines
Etabl. GREMMEL et Cie, Strasbourg
M. Bernard GRETTNER, Barr
M. Charles GRIVEAU, Moulins
M. Marcel GROSS, Obernai
M. Pierre HAAS, Duvy
Mme Suzanne HAAS, Barr
M. Paul HABERSTROH, Obernai
M. Charles HIGEL, Strasbourg
Mme Bertha HINZ, Gœttingen (D)
M. Charles HELMLINGER, Strasb. †
M. Léon HUSSER, Obernai †
M. Jean HUTT-BALTZINGER, Barr
M. Daniel JACOBERGER, Cernay
Mme Danièle JACOBERGER, Thann
M. Michel JAEGER, Rueil

50 F M. Philippe JAEGER, Paris
Mme Claire JAEGER, Strasbourg
M. Fernand KELLER, Strasbourg
Dr. Léon KIEFFER, Strasbourg
M. Pierre KIRCHER, Ebersheim
M. Paul KLŒTZLEN, Obernai
L'abbé Pierre KOFFEL, Stotzheim
Mme Yv. KRANTZ, La Wantzenau
Mme Maria KREMPP, Rosheim
Dr. Marcel KRIEG, Barr
M. Léon KUEHM, Strasbourg
Mme Claudine LACAZE, Erstein
Dr. André LANG, Andlau
Me Paul LAURENT, Cattenom
Dr. Théodore LEIBRANDT, Schiltigh.
M. René MAILLARD, Erstein
Mme Berthy MISSEMER, Strasbourg
M. Paul MITTELBERGER, Obernai
L'abbé Jean MULLER, Limersheim
Dr. Yvan MULLER-APFFEL, Barr
L'abbé Albert ŒSTERLÉ, Obernai
M. Gérard OHRESSER, Strasbourg
Colonel Henri PELLETIER, Paris
M. Guillaume PFAADT, Strasbourg
M. René PIERRON, Nice
M. Hans RAUCH, Barr
Mlle M.-Paule REMAITRE, Obernai
M. Victor RŒHRIG, Saint-Léonard
Mlle Josepha SAAS, Strasbourg
Me Alfred SCHIRCK, Bischheim
M. Denis SCHMUTZ, Nouméa
M. Raymond SCHNELL, Paris
Mme Mariette SCHNEIDER, Obernai
M. Charles SCHULER, Strasbourg
M. François SCHULER, Strasbourg
L'abbé Guy SCHWARTZ, Valff
M. Charles SEEGMULLER, Strasb.
M. Charles SENGEL, Strasbourg
M. René SEYLLER, Strasbourg
L'abbé Ernest SOMMER, Andlau
Pharmacie STAHL, Barr
Dr. Materne STEHLÉ, Thann
M. Evrard STRICKER, Wingen-s.-M.
M. Roger STUBER, Gennevilliers
Mme Sophie STUMPF, Lingolsheim
Me René THOMAS, Barr
M. J.-P. TISCHMACHER, Mulhouse
Mlle Josy TRETSCH, Strasbourg
Dr. J.-P. UNGERER, Erstein
Etabl. VILBAR, Barr
Mme Marie WAEGELL, Nothalten
M. René WEBER, Obernai
M. Jules WEILL, Molsheim
M. Raymond WERLER, Saverne
M. Pierre WIEDERKEHR, Strasbourg
Dr. Edouard WILHELM, Mulhouse
M. Marcel ZAEPFFEL, Dambach l.V.
M. Charles ZILLER, Strasbourg
Mlle Liane ZINK, Barr

Nouveaux Membres

A la date du 1er novembre 1975 notre Société comptait 1 114 inscrits dont 78 nouveaux depuis octobre 1974. Ce sont :

Mlle A.-Marie ANCEL, Obernai
M. Robert ANCEL, Vandœuvre
Comtesse Marc d'ANDLAU, Stotzheim
M. René ANDLAUER, Rosheim
M. G. BECK, Bischoffsheim
M. Paul BECK, Dambach-la-Ville
L'abbé Louis BIDAINE, Steige
M. Jeau-Claude BOUILLOT, Boulogne
M. Alphonse BRUDER, Strasbourg
M. André BULBER, Obernai
CENTRE Crédit Mut., Bischenberg
Mme Chantal COGNAC, Bergheim
M. Edmond COHU, Ottrott
M. Georges COMBEAU, Zellwiller
M. Jean DAMBACH, Strasbourg
M. Fernand DIDO, Obernai
Dr. Francis DREYFUSS, Villé
Mme Lucienne EBEL, Zellwiller
ÉCOLE primaire ouest, Obernai
M. Marcel EDEL, Obernai
M. François ERHART, Barr
M. Pierre ERNEST, Strasbourg
M. François FABRE, Strasbourg
Dr. Eric FISCHER, Annemasse
Mlle Michèle FISCHER, Obernai
Me Lucien GÉNY, Sélestat
Mlle Jeanne GÉRARDIN, Obernai
M. François GEYER, Griesheim
M. GIMENEZ, Kientzville
M. Bernard GRETTNER, Barr
Mme Elisabeth GROS, Sélestat
M. Jean GROSS de Bercail, St-Nabor
Dr. Madeleine HASCHER, Paris
M. Jean-Paul HATTERER, Epfig
M. André HERRBACH, Nothalten
M. Marius HUBER, Strasbourg
M. Louis HUMMEL, Barr
M. Yves JAEGLÉ, Strasbourg
Mlle M.-Madeleine JUNG, Schiltigheim
M. Georges KAUFFMANN, Strasbourg
M. Antoine KIPP, Matzenheim
M. Xavier KLEIN, Rosheim
M. René KOCH, Nothalten
M. J.-Michel LANG, Sélestat
M. Joseph LOGEL, Sélestat
M. Paul LORBER, Blienschwiller
M. Roland MANGIN, Steige
M. Raymond MAURER, Triembach-au-Val
Mme Daisy MERLEY, Paris
M. Lucien METZ, Le Blanc Mesnil
M. René METZ, Epfig
L'abbé Robert METZGER, Altorf
M. André MEYER, Blienschwiller
Mme M. Fr. MEYER, Griesheim/S
L'abbé Ernest MULLER, Blienschwiller
M. Pierre MUNSCHINA, Villé
M. Charles NEUMANN, Meistratzheim
Dr. Etienne NONCLERQ, Schiltigheim
Mlle Anne OHRESSER, Obernai
M. Pierre OHRESSER, Obernai
M. Bertrand PRUVOST, Obernai
Dr. Hubert RISCH, La Celle St-Cloud
Mlle Arlette SCHALCK, Kogenheim
M. Daniel SCHALCK, Sélestat
Mme L. SCHMIDTLIN, Bœrsch
Mlle Elisabeth SCHŒNNAHL, Barr
Mlle Annie SCHOLLER, Strasbourg
Dr. Jacques SELVA, Colmar
M. J.-M. SOHLER, Blienschwiller
M. Gabriel STEHLÉ, Thann
Mlle Jacqueline STIEFBOLD, Barr
Mme Elisab. TERRASSON, Ebersmunster
Mme Gilb. de TURCKHEIM, Truttenhausen
Mme M.-Louise ULRICH, Epfig
UNION Saint-Paul, Obernai
M. Robert WASSONG, Le Hohwald
Mme Anne WILLM, Barr
M. J.-Paul WŒRTHER, Innenheim

Prochaines activités de notre Société

Novembre 1975 - Soirée culturelle : Recherches généalogiques (à Dambach)
Mars 1976 - Soirée culturelle : Tout sur le Landsberg (à Barr)
Juin 1976 - Promenade archéologique : Dambach et le Bernstein
Automne 1976 - Soirée culturelle : La peinture sous verre (à Obernai)



Contours des Horizons

ant Nawer glaenzt im roote Roeckel,
Un Barr füellt d'Loejele mit Win,
Üs Heljestaan rueft's Sunndaagloeckel
De Morjegruess in's Elsass nin;
D'r Tau fleecht um de Klooschter-Raase
E' Krallekranz in's Morjeroot,
Un uff'm Pfaffemaettel graase
Dort d'Schwizzerküej am Haasebrood.

Un drüewwe stehn d'Odrotter Schloessle
Wie's Düwepaerel vorem Schlaa,—
In ihre staanerichte Hoessle
Nicke sie stolz de Berri'raa.
Ze-n-Andlau dhuet m'r Säijmehl straije,
Im Landschberri schnid d'r Nordwind d'Hoor,
Denn hitt soll sich d'Uedilli zaije,
M'r gsicht sie nor e Mool im Johr.

Début du poème « Uff Sant Uedilli » par Adolphe Mathis, paru dans le recueil « Maiatzla » en 1903, reproduit de l'édition in-plano « La Vie en Alsace » 1932 avec les eaux-fortes de Brunck de Freundeck

Chronique du pré-inventaire

La séance de novembre a été consacrée à la fin du relevé de **Barr** par la visite du Val Saint-Ulrich, très ancien quartier hors les murs qui comprend, en plus du Heiligkreutzhof au Buhl et des vestiges du couvent des Franciscains au Klostergarten, les ruines d'un ermitage en forêt et les restes de la chapelle Sainte-Anne.

Ce fut ensuite le tour d'**Epfig,** l'antique Apsiacum, au sommet de sa butte, avec ses annexes : Finkwiller, Grien, Sainte-Marguerite. L'actuel presbytère aux murs énormes prend la succession du château épiscopal. L'administration seigneuriale a laissé une série de maisons cossues du XVIII[e] siècle. En plus de sa célèbre chapelle romane, Epfig possède de nombreux calvaires, des puits profonds à treuil, des caves voûtées, le souvenir d'un bain rituel juif, de belles pièces de mobilier ancien. Les tuiles faîtières en forme de cœur si fréquentes dans la localité ont été fabriquées sur place, à la tuilerie. Une briqueterie, plus récente, mais non moins intéressante, a conservé ses installations d'origine. Ces richesses n'apparaissent pas à celui qui traverse rapidement le bourg par la route nationale.

La situation est la même pour le village de **Saint-Pierre.** Les petites maisons basses ne comprenant que rez-de-chaussée et grenier datent toutes du XVIII[e] siècle. Elles sont dominées par quatre grandes maisons de maître, plusieurs moulins et un très beau presbytère. Si, à l'église Saint-Arbogast, l'orgue Silbermann est totalement remanié, le buffet d'orgue a été conservé. Sur le territoire de Saint-Pierre, mais à l'écart de la route, le château d'Ittenwiller est un ancien prieuré de chanoines augustins, racheté en 1798 par le baron de Cœhorn.

Itterswiller, village-rue aux maisons fleuries très remaniées, avec ses caves et caveaux, est pittoresque et accueillant. Une colonne romane a attiré tout spécialement l'attention de l'équipe de travail, ainsi que le reliquaire à l'église.

Blienschwiller enfin s'est révélé l'un des villages les plus riches en valeurs architecturales : nombreuses maisons renaissance dont beaucoup ne sont plus habitées et qu'il faudrait veiller à conserver, église, chapelle Saint-Erasme, fontaines, beau mobilier, sont l'héritage d'un passé viticole ancien et florissant.

L'hiver 74-75 a été pour nous une saison particulièrement active et intéressante. Partout l'accueil, tant par les autorités locales que par les habitants, a été parfait. Mais, doléance rituelle, si nos membres sont toujours sensibles au plaisir de la visite et de ses nombreux contacts humains, ils répugnent parfois à l'effort que constitue la rédaction des fiches : c'est pourtant là l'objectif — et la justification — de notre pré-inventaire.

M.-A. H.

Hattisheim à travers les lieux-dits

par RAYMOND OURY

IL en est des lieux-dits comme des hommes, ils naissent de par la volonté de ces derniers, se développent, se déforment souvent et finalement meurent de par l'indifférence et l'incompréhension des générations successives notamment la nôtre qui se dit informatique, met tout en équation et digère par ordinateur. Je ne blâme pas, je constate, sachant bien que le mouvement est irréversible. Ces lieux-dits, affirment certains auteurs, sont récents ; cela dépend de la mesure du temps adoptée. Charles Schmidt dans sa Topographie rurale du Bas-Rhin (M. S. 3861) fait remontrer ses sources au XIII" s. Je les ai utilisées ainsi que le livre terrier de Geispolsheim (1666) heureusement conservé en très bon état ; car il est aléatoire de vouloir interpréter sur des formes orthographiques modernes un terme ayant un demi-millénaire d'existence. Les lieux-dits ont tous un sens, ils sont en général intimement liés à leur environnement, le sol, la végétation et la faune, enfin les structures sociales du moment. Hélas, si certains parlent encore aujourd'hui, d'autres nous restent hermétiques. Hattisheim comme d'autres localités peut revivre grâce à ses lieux-dits.

De Hattisheim partait un réseau routier local, vaguement radial, nous y reviendrons par la suite. Un chemin conduisait effectivement à Lipsheim, mais l'Ergelsen faisait plutôt fonction de frontière. En réalité Hattisheim avait choisi une ouverture vers Geispolsheim. Adossé au Hatzenvieheweg, une très vieille piste qui joignait Geispolsheim au Bruch de l'Andlau, Hattisheim communiquait ainsi directement avec Geispolsheim (1,7 m) par une sorte de cordon ombilical d'où pouvait provenir aide et subsistance. Où se trouvait l'emplacement exact du moulin de Hattisheim, s'agissait-il vraiment du moulin de ce village ? sinon seulement utilisé par les gens de Hattisheim ou dénommé ainsi à cause de sa situation ? Le Vieheweg menait directement au Bruch et Hattisheim en commandait l'accès. Cette piste est déjà citée au XIII" s. ; elle est d'une importance vitale pour l'économie agraire de Geispolsheim et permettait l'acheminement du troupeau communal vers son lieu de pâture. Un autre Vieheweg menait depuis le Niedertor au « Lützelbruch » ou petit Bruch aujourd'hui route départementale qui joint Geispolsheim-Gare. Nous ne saurons jamais si cette partie du Bruch de l'Andlau était exploitée en commun dès le début par les deux localités ou si l'une en était l'utilisateur coutumier (von altem Herkommen) et l'autre seulement tolérée.

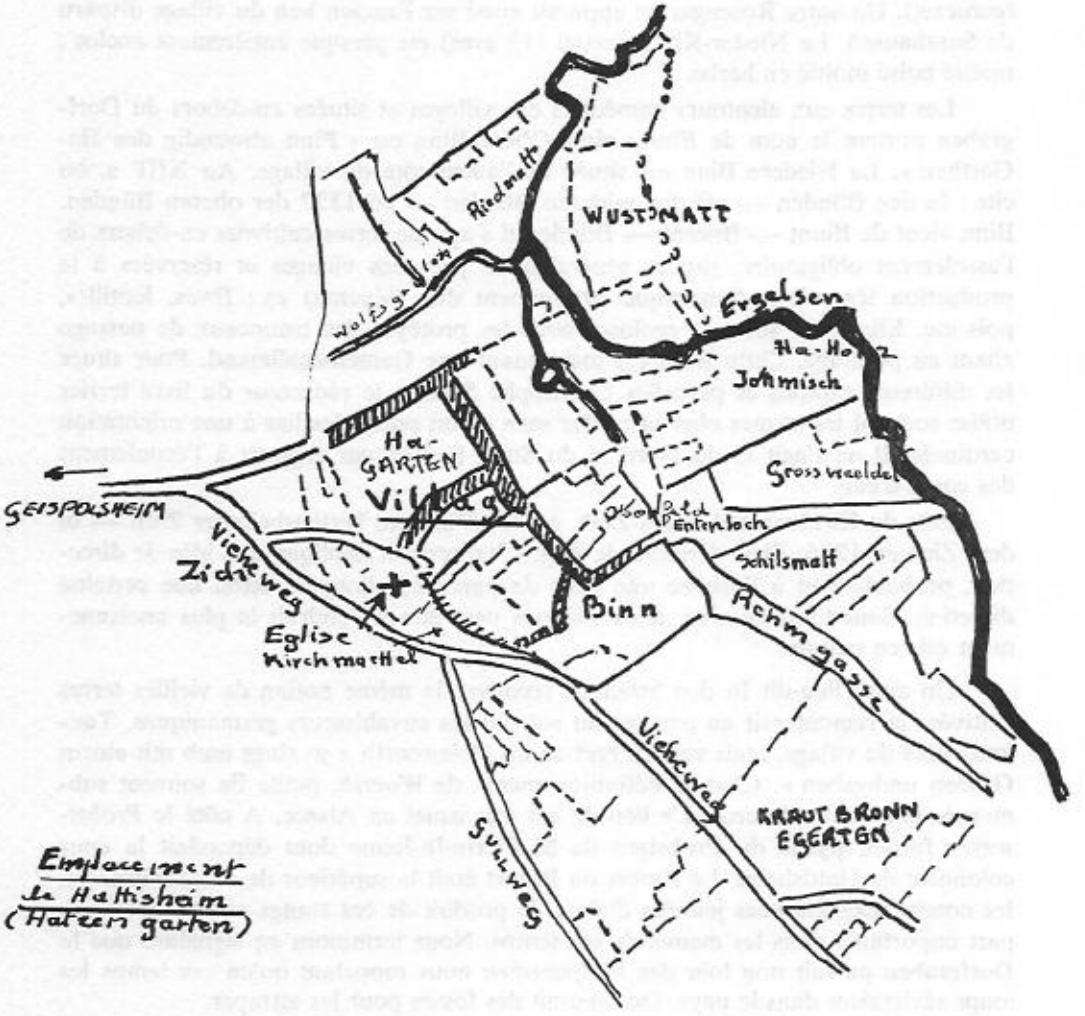
Le relevé des lieux-dits en 1666 du ban de Hattisheim nous indique que ce dernier était divisé en trois soles (Felder) : *Bitzlothfeld, Blydlothfeld* et *Thurnfeld,* puis sont cités les prés (Matten) et enfin le Bruch. En somme une image semblable à celle de nombreux villages de chez nous. On y pratiquait un assolement triennal classique soit d'abord le froment « Winterfrucht », l'orge « Sommerfrucht » et la jachère « brachliegend ». Il y a lieu de rappeler que l'assolement premier comportait du seigle, de l'avoine et la jachère. Au début le seigle et l'avoine étaient utilisés dans l'alimentation humaine sous forme de bouillie (Brei) et cela avant le « règne du pain, la cuisson à l'eau avant celle du four. Ce goût pour les bouillies s'est d'ailleurs conservé en Alsace sous forme de soupe à la farine ou aux pommes de terre. » Le ban de Hattisheim tel qu'il est décrit en 1666 ne doit rien à la génération spontanée, il s'est lui-même formé au fil des expansions successives. Il n'y a pas eu défrichement forestier de grande amplitude, mais mise en culture à partir d'un habitat qui n'était pas forcément celui de Hattisheim. Nous pensons que le ban originel de cette localité s'appuyait sur l'Ergelsen. On cultivait le Bitzlottfeld lui-même divisé en trois soles : Ober- Mittel et Niederfeld. Le village couvrait le Hatzengarten située entre l'Oberfeld et le Mittel-Niederfeld. A côté de ce premier finage apparaissent les deux grandes soles secondaires dont chacune avait pu former au début une unité d'exploitation indépendante. Pour le Thurnfeld on parle encore en 1666 d'une ferme « Thurnmeyereyguth ». Pour le Bliedlottfeld nous ne disposons d'aucun élément à cet égard.

LE VILLAGE ET SES ENVIRONS IMMÉDIATS

Il ne subsiste plus rien des habitations. En dernier lieu, l'église est signalée comme étant en ruines (1672). Dans le livre terrier on se contente de la situer sans préciser son état de conservation. Les habitations occupaient le lieu-dit Hatzengarten : « das Veldt Hattischgarten genandt sindt olim als Hattisheimb dass Dörflein noch in Esse war lauther Höft und Gärthen gewesen ». *Garten* dérive de « Gart » une haie faisant fonction de clôture. On désignait ainsi les surfaces cultivées dans l'enceinte du village (Etter) petites parcelles attenantes aux constructions destinées à produire les herbes et racines comestibles (olera) de première nécessité : poireau, ail, laitue, oignon, carotte, etc. Ce terme s'appliquera par la suite à tout enclos situé aussi à l'extérieur du village et destiné à la culture des légumes de grande consommation ; en général implanté sur les bonnes terres et si possible à proximité des habitations. Certains « Garthen » deviennent des « Tiergarthen » utilisé pour le parcage des animaux.

Le lieu-dit *Hatzengarten* couvre aujourd'hui une superficie de 12,32 ha et se présente sous une forme quadrangulaire dont le côté mesure environ 350 m. Il s'agit d'une disposition qui n'est pas sans rappeler celle de Geispolsheim si on considèle que sans être fortifié un Dorfgraben entourait l'agglomération. Ces Dorfgraben pouvaient avoir une fonctoin défensive contre des attaques venues de l'extérieur mais le plus souvent ils protégeaient l'Etter contre les incursions du troupeau communal et le canalisait par les ouvertures appropriées vers les lieux de pâturage. Ce fossé était alimenté par les eaux de l'Ergelsen. A l'intérieur de ce

périmètre une disposition simple des rues qui semblaient se recouper à angle droit. On cite en 1666 Hatzenstrasse, Ha-Untergasse et Obergasse, Ha-Gaessel et des Allmendwege dont l'un joignait la Viehestrasse et l'autre allait vers le Ha-Holz : « zu bemerken dass mitten durch dem Hattischgarthen ein Gass oder Allmendtweg durch ziehet fangt an vornen ahn des Friederichs Lingolser Stück . . . undt gehet bis an das Hattisheimber Holz auf eine Allmendtmatt ». Ce chemin couvrait au moins en partie l'ancienne Ha-Gasse. Déjà à cette date les Gassen en tant que telles ont disparu. Le centre du village est partiellement labouré et les alentours sont signalés soit comme pâturage (Allmend) soit boisés (Holzwachs) le tout plus ou moins en friche. L'ancien réseau fondamental reste reconnaissable sur les plans cadastraux.



Normalement l'église paroissiale aurait dû avoir sa place au centre de la localité. Or cela n'est pas le cas et si elle fut bel et bien construite à l'extérieur de l'agglomération nous serions tenté de dire comme monsieur de La Palice que c'était par manque de place. La localité est plus ancienne que son église. N'est-ce pas aussi le cas pour Geispolsheim où nous retrouvons un peu la même disposition excentrique. La Hatzengasse y conduisait directement. Il y avait donc l'église avec son cimetière entourée d'un fossé : « die Hattischkirch sambt dem Kirchhoff so rings umb mit einem Graben umbgeben ist undt ist von jedem Capellen Meyer bissherr genossen undt jetzt mit Frucht besahmt worden ». Il s'agit ici du canton Oberes *Kirchmaettel* d'une superficie de 12 ares. A côté longeant le O. Kirchmaettel une parcelle d'un acre dénommée *Rosengarten*. Ce lieu-dit souvent orthographié Rossgarten pourrait dériver de Rose = Rosse = Rösse désignant une légère dépression en forme de cuvette plane utilisée pour le rouissage du chanvre (gerozzet). Un autre Rosengarten apparaît aussi sur l'ancien ban du village disparu de Sunthausen. Le Nieder-Kirchmaettel (12 ares) est presque entièrement enclos ; moitié boisé moitié en herbe.

Les terres aux alentours immédiats des villages et situées en-dehors du Dorfgraben portent le nom de *Binn ;* ainsi Obere Binn ou « Pinn obwendig des Ha-Garthen ». La Niedere Binn est située de l'autre côté du village. Au XIII[e] s. on cite : In den Bünden — uff den mideren Bünden — en 1337 der oberen Bünden. Binn vient de Biunt — Biwent — Bünde ; il s'agit de terres cultivées en-dehors de l'assolement obligatoire, situées généralement près des villages et réservées à la production légumière domestique proprement dite (léguma) ex : fèves, lentilles, pois etc. Elles sont souvent encloses pour les protéger des troupeaux de passage allant au pâturage. Cette Binn est maintenant une Gemeindeallmend. Pour situer les différents cantons et parcelles Christophe Schohn le rédacteur du livre terrier utilise souvent les termes ober et nieder sans qu'on puisse les lier à une orientation cardinale. Il ne s'agit ni du Nord ni du Sud ; il situe par rapport à l'écoulement des cours d'eau.

Près du Kirchmaettel le Ha-Zich, en 1925 uf dem hettensheimber Zich — bi dem Zich en 1296. Zich viendrait de Zug. L'expression implique une idée de direction, probablement à l'origine une suite de parcelles allongées selon une certaine direction. Sous toute réserve, nous sommes peut-être à l'endroit le plus anciennement mis en culture.

Un autre lieu-dit In den Strängen recouvre la même notion de vieilles terres cultivées et remonterait au partage du sol par les envahisseurs germaniques. Toujours près du village, mais vers l'Ergelsen un Holzwoerth « so rings umb mit einem Graben umbgeben ». C'est la définition même de *Woerth,* petite île souvent submergée par temps de crue. Ce lieu-dit est très usuel en Alsace. A côté le *Probstweyer* faisant partie du Probstgut de St Pierre-le-Jeune dont dépendait la cour colongère de Hattisheim. Le Probst ou Propst était le supérieur de ce chapitre. Vu les nombreuses journées jeûnées d'alors, le produit de ces étangs entrait pour une part importante dans les menus de ces temps. Nous terminons en signalant que le Dorfgraben passait non loin des *Wolfsgruben* nous rappelant qu'en ces temps les loups sévissaient dans le pays. On creusait des fosses pour les attraper.

LE BITZLOTTFELD

En 1666 le Bitzlottfeld (Bitzlothfeld) était Winterfeld ensemencé en seigle et blé. Il était divisé en Oberfeld, Mittel et Niederfeld. Bitzlott est un nom composé : Bitze vient du moyen vieux allemand [ahd] bizuma aussi Bezaume, Bezeime qui à l'origine désignait plusieurs propriétés groupées encloses à proximité de l'enceinte villageoise. Lott devient Lauf (Wasserlauf) et signifie eau courante, donc finalement un ensemble de terres encloses par des haies vives doublées d'un fossé rempli d'eau courante. Ce lieu-dit s'appliquait au début à un canton bien précis situé près de l'Ergelsen : la Bitzlott. Le chemin qui y conduisait pris comme souvent dans ce cas le nom de Bitzlottweg (cité en 1430) puis par expansion toutes les terres attenantes furent englobées dans la même dénomination.

Nous suivons dans un premier temps le « Diefenweeg » (cité en 1516) en quittant le village près de la O. Binn déjà signalée ainsi que le Zich. Après avoir longé à notre droite les « Wolfsgruben » nous arrivons au Riedweg qui mène aux Riedmatten. Parfois on parle aussi de Höheweg parce que sur son dernier parcours ce chemin devait traverser des terrains plus ou moins marécageux et était surélevé par rapport aux surfaces environnantes. Dans le Niederbitzlottfeld et « nidwendig des Diefenweegs » à côté du Thurnfeld un canton dénommé anciennement *in den Hücken*, un endroit broussailleux. Ce Diefenweg deviendra dans son prolongement le Bitzlotteweg qui ira jusqu'aux confins du ban, déservant pratiquement toutes les prairies prenant appui sur l'Ergelsen, dont les Bitzlottmatten.

Le Mittelbitzlottfeld tout en culture s'étend jusqu'à la *hohe Anwand* du moyen haut allemand [mhd] Anewane. Cette hohe Anwand indique que nous sommes probablement en présence d'un « Ackerberg » ou crête de labour. Ces crêtes surbaissées coïncident avec les limites de quartier lorsqu'elles sont perpendiculaires aux sillons et servent de tournailles. « En effet lorsque la charrue parvenue au bout de la raie tourne elle laisse tomber une certaine quantité de terre qu'elle a entraînée. Les limites de la parcelle s'exhaussent donc peu à peu aux dépens de la partie moyenne qui se creuse ». On pense que l'exhaussement moyen pour la plaine d'Erstein est de 5 cm par siècle de culture ce qui permettrait de fixer l'ancienneté de la mise en culture d'un terrain donné. L'appréciation reste néanmoins approximative, les remembrements successifs et le tracé de nouvelles voies n'ayant pas été bénéfiques à cet effet.

Entre le Bitzlottfeld et le Thurnfeld cette hohe Anwand portera le Hoheanwandweg : so vor Zeiten der *Strassburgweg genandt*. Ce chemin issu du réseau fondamental menait effectivement à Strasbourg sans passer par Geispolsheim. Il a dû traverser l'Ehn à la hauteur de l'actuel Grasweg dans le Muhlfeld. Avec la disparition de la localité ce chemin n'a plus été utilisé à cet effet d'où la désaffection du nom et sa disparition totale sur la fin du parcours. Entre le Strassburgweg et le Bitzlottweg ne s'étendait que des terres cultivées et nous arrivons aux confins de la sole *beym hulzeren rothen Creutz* une croix peinte en rouge comme la piété de nos ancêtres aimaient en ériger en souvenir d'un événement important de leur vie.

Au sud-est du village, mais toujours dans le Bitzlottfeld, le Hattisch-Oberfeld. Partant de nouveau du village, l'Oberfeld couvre le terrain situé entre l'Ergelsen

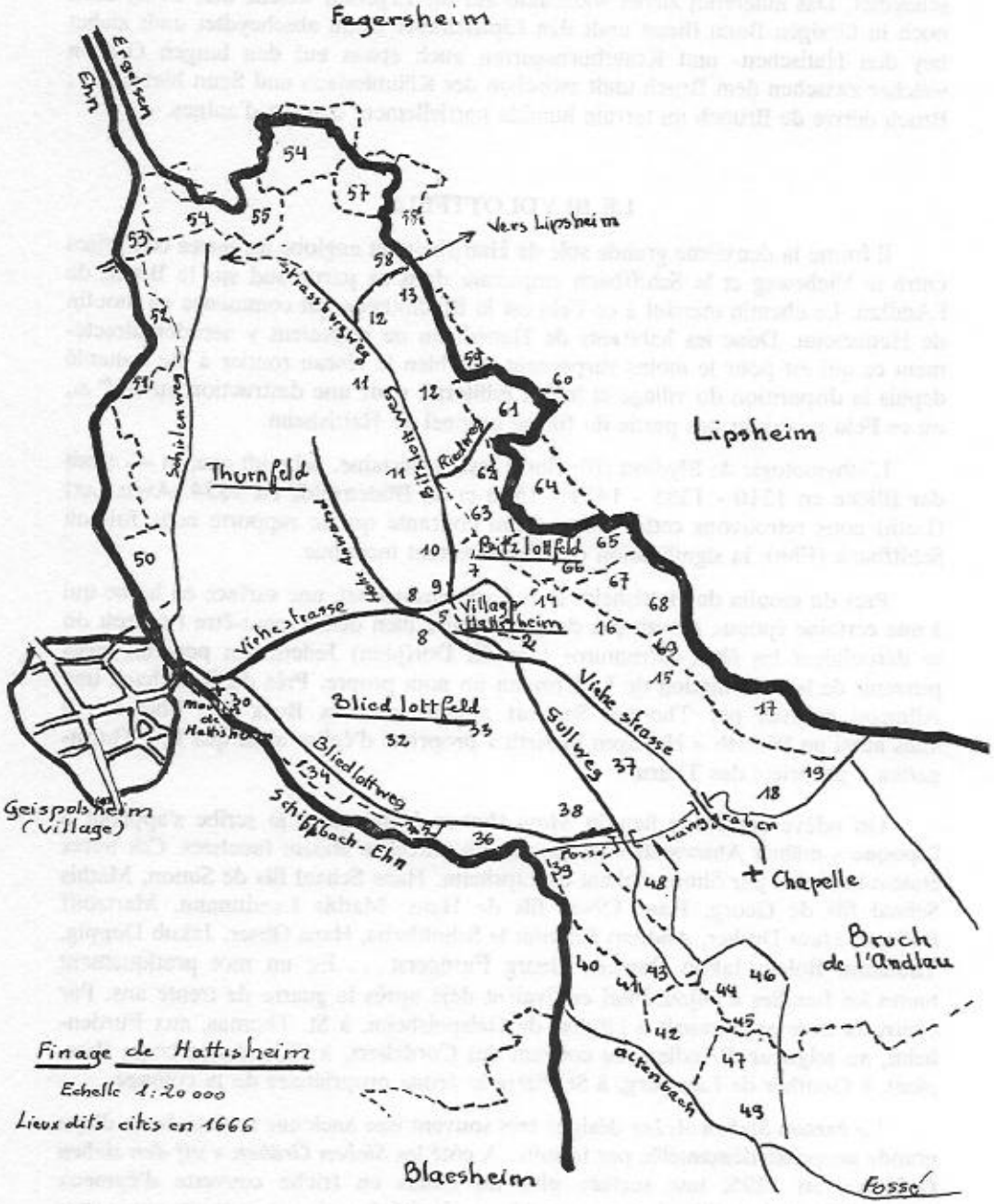
et le Vieheweg ; il s'ouvre sur le Bruch. Nous empruntons la O. Hatzengasse en laissant l'O. Binn sur notre droite ; en tournant à gauche puis à droite un lieu-dit de formation récente *Entenloch* qui apparaît sur le cadastre de 1823. Le mot est déformé, son origine est « an dem Loch », de Lôh = un taillis, donc près d'un taillis. Loch pourrait aussi dériver de Lach du ahd Lächan = einhauen ou mettre une marque habituellement sur un tronc d'arbre pour indiquer une limite agraire.

Vient ensuite la *Rehm ou Röhmgasse* une suite de parcelles allongées faisant la transition entre des prairies et le Krutburnegerten. Roen désignait une élévation du sol à la limite finérale, c'était en 1666 un Allmendwoerth partiellement boisé. Dénommé aujourd'hui *Krautbronnegerten,* le Krutburnegerten était terre cultivée « als Hat. noch in Esse war » maintenant des prairies. Ce lieu-dit est la résultante de trois mots : Krüt (mhd) = Kraut, l'origine du mot est incertaine, une terre réservée à la culture des choux me semble trop restrictif. Il s'agit probablement de cultures nécessaires à l'alimentation humaine. Cependant Krut pourrait dériver de Kritt parcelle déboisée. Burn = Burne, un puits qui existait effectivement non loin du langen Graben.

Egerten est un terme souvent utilisé (aejert dans le parler local). Parcelles souvent obtenues par déboisement en vue d'une mise en culture puis de nouveau laissées en friches. Avant la disparition du village, le Krutburnegerten fut gagné sur la forêt environnante pour une mise en culture hors assolement et comportant essentiellement des productions légumières (fèves) ou d'autres productions nécessaires à l'économie familiale (chanvre ?). Après la destruction de Hattisheim, l'éloignement de ce quartier par rapport à Geispolsheim le fit retourner à la jachère avec apparition de taillis épars.

Le Krutburnegerten est bordé par le *Saum* ou Saun von altem genandt der Viehesützacker. Saun désigne une parcelle située sur le bord du finage, vient du mhd — ahd Soum. Plus tard viendra s'y ajouter la dénomination *Lottel* peut-être un diminutif de Lott qui rappelle la présence de l'eau en réalité un terrain marécageux peu propice à la culture. Le *Viehesitzacker* « ein Allmendtweydgang » est aussi un ancien terrain cultivé maintenant utilisé pour le parquage du troupeau communal.

On y trouve le Kossols ou *Kesselsboden,* le début rappellerait le nom d'un ancien propriétaire. Boden vient de Bodene cité en 1310 et indique une surface plane. Une fois traversé le langen Graben ou Hindisheim-Graben nous pénétrons dans le Bruch qui mérite une étude spéciale. Je me contenterai de transcrire sa description figurant sur le livre terrier. « Das Bruch oder Riedt ist ein Allmendtweydtgang weith und breith ligt niderseith längshin neben den Häftenegerten und rühret gegenendt etwas den Bläsheimban und ligt ausser lieben Frauen Capell hattisheim sambt deren Zugehörung Meyerei Häusslin Stall scheur undt garthen fast mitten drinen welche und deren Verwährung Willen mit einen Graben umbgeben ist. Dieser Weydtgang ziehet mit dem Oberendt auf den Scheydtgraben so den Bläsheimb und Hattisheimb bann welcher nunmehr mit aller Bannsgerechtligkeit des Geis. Bann incorporirt ist scheydtet. Die Oberseith begrifft den bach die


Fegersheim
Ehn
Ergolsen
Vers Lipsheim
Strassburgweg
Schielenweg
Thurnfeld
Riedweg
Lipsheim
Blitzlottfeld
Viehestrasse
Village Hattisheim
Blicd lottfeld
Sullweg
Blicdlottweg
Geispolsheim (village)
Schiffbach - Ehn
Chapelle
Bruch de l'Andlau
Finage de Hattisheim
Echelle 1:20 000
Lieux dits cités en 1666
altenbach
Blaesheim
Fosse

Ergolss genandt welche noch in hiesigen bann géhörig und den Hündesheimb Bann scheydtet. Das niderendt ziehet widerumb auf die Ergelsen welche diss Orths auch noch in hiesigen Bann fliesst undt den Lipsheimber Bann abscheydtet undt ziehet bey den Hatischen- und Krautburnegerten auch etwas auf den langen Graben welcher zwischen dem Bruch undt zwischen der Kläubleslach und Saun hinzieht » ; Bruch dérive de Bruoch un terrain humide partiellement couvert d'aulnes.

LE BLYDLOTTFELD

Il forme la deuxième grande sole de Hattisheim et englobe les terres comprises entre le Vieheweg et le Schiffbach empiétant dans sa partie sud sur le Bruch de l'Andlau. Le chemin menant à ce Feld est le Blydlottweg qui commence au moulin de Hattisheim. Donc les habitants de Hattisheim ne pouvaient y accéder directement ce qui est pour le moins surprenant. Ou bien le réseau routier a été remanié depuis la disparition du village et le fait militerait pour une destruction au XV^e^ s., où ce Feld ne faisait pas partie du finage originel de Hattisheim.

L'éthymologie de Blydlott (Blydloth) reste incertaine. Schmidt cite: in — einsit der Bliden en 1310 - 1385 - 1459 - 1506 et au Blidenvelde en 1354. Avec Lott (Loth) nous retrouvons cette notion d'eau courante qui se rapporte cette fois au Schiffbach (Ehn), la signification de *Bliden* restant inconnue.

Près du moulin de Hattisheim le *Jedermannsmaettel,* une surface en herbe qui à une certaine époque n'avait pas de propriétaire bien défini, peut-être l'endroit où se déroulaient les fêtes extramuros (lieu-dit Dorfplan) Jedermann pourrait aussi provenir de la déformation de Ledermann un nom propre. Près du Schiffbach une Allmend cultivée par Thoman Speisser appartenait aux Bock (de Blaeheim ?) mais aussi un Woerth « Heyligen Woerth » propriété d'église ainsi que le « Thurngarten » propriété des Thurn.

On relève ensuite le lieu-dit *May-Ahnwandt* qui selon le scribe s'appelait à l'époque « mähen Ahnwandt » parce que ces parcelles étaient fauchées. Ces terres étaient cultivées par Simon Schaal de Lipsheim, Hans Schaal fils de Simon, Mathis Schaal fils de Georg, Hans Obser fils de Hans. Mathis Landtmann, Martzolff Bodmar, Hans Dräher, Andreas Schmidt le Schultheiss, Hans Obser, Jakob Duppig, Thomann Boley, Jakob Damert, Georg Furngerst... En un mot pratiquement toutes les familles d'aujourd'hui cultivaient déjà après la guerre de trente ans. Par contre la terre appartenait à l'Eglise de Geispolsheim, à St. Thomas, aux Furdenheim, au seigneur d'Andlau, au couvent des Cordeliers, à l'Elendenherberge (hospice), à Gunther de Lansperg, à St Pierre le Jeune propriétaire de la colonge.

Le canton *Sieben Acker* désigne très souvent une ancienne surface issue d'une grande propriété démantelée par la suite. A côté les *Sieben Gräben « uff den sieben Gräben »* en 1296, une surface plus ou moins en friche couverte d'épineux (crataegus) et de taillis. Le mot semble avoir été formé par rapport aux terres cultivées peut être aussi dû à des fossés de drainage. Au haut des Sieben Gräben un chemin « undt gehet der Weeg die Muhldt genandt ». Ce chemin change de nom



Cliché Guillet-Lescuyer, Lyon

L'Hôtel de ville d'Obernai



Photo Alice Bommer

Panneaux en marquetterie dans la « salle de justice » de l'Hôtel de ville à Obernai

à la hauteur du lieu-dit Meereinssell « hier wird dieser Weeg nit mehr die Muhldt genandt sondern der Blydlottweeg » Ainsi parti du moulin pour remonter le Vieheweg nous sommes revenus dans un large mouvement tournant aux bords du Schiffbach englobant une bonne partie des terres cultivées de cette sole.

Depuis le Vieheweg et de part et d'autre du Gullweg s'étend le Hatzen-Blydlott-Grassegerten, uniquement des prairies. Nous ne reviendrons plus sur l'origine du mot Egerten. Le Viehheweg dans cette partie est aussi appelé Höhenweg, chemin surélevé par rapport aux prairies environnantes

Non loin un autre Allmendweg genandt der Güllweeg von dem Hündesheimb Brückel ahn (pour passer le Langgraben) biss auf den Hattisheimb Zich ziehendt ». Appelé aujourd'hui improprement Gaulweg, il n'a aucun rapport avec une piste réservée aux chevaux. En 1430 uf den Güllinweg, 1506 Güllweg viendrait de Gülle = mare (Lache — Sumpflachen) et se rapporte à une piste reposant sur un fond marécageux. Ce chemin apparaît comme un pendant au Vieheweg ; il permettait aux gens de Hattisheim d'utiliser cette voie pour joindre par un deuxième pont sur le langen Graben peut-être leur propre pâturage par rapport à celui dont Geispolsheim avait l'usage « von alten Herkommen ».

Entre les deux ponts le *Schillingsacker* ancienne propriété d'un dénommé Schilling (aujourd'hui Schillinger) qui en fit don au couvent Ste-Marguerite. Certains lieux-dits tirent effectivement leur origine d'un nom de personne. C'est souvent le cas pour les prairies encloses. Il faut cependant éviter toutes interprétation facile à ce sujet.

En remontant le Schiffbach près du lieu-dit « Meereinssell » aujourd'hui *Merlinsel* un autre heyligen Woerth. Meere-inssell n'a aucun rapport avec la mer (mare) l'expression pourrait provenir d'un nom de la personne (Mero). Ici l'origine est probablement mere un endroit d'accostage pour le flottage du bois, le Schiffbach navigable était utilisé à cet effet pendant le Moyen-Age, donc une étape fluviale.

Enfin le canton *das Blydlott* qui aura donné son nom à l'ensemble de cette sole. Il est bien adossé à la rivière d'où le mot Lott. L'origine de l'expression devrait être « die Blyden am Lott — Blydenlott — Blydlott. D'un côté la limite est un « Allmendtweeg ahm hindisheimbgraben » qui joint l'Ergelsen à l'Ehn. Ce fossé de drainage est vraiment très ancien et formait partiellement limite finérale avec le Bruch.

Toujours en amont, le long de l'Ehn le *Muhlhöffel* situé de l'autre côté du Hindischgraben, en 1443 Mühlhoff et Mühlhölzelweg (1507) ; un ancien moulin peut-être détruit en même temps que le village. Les moulins formaient toujours des unités d'exploitation indépendantes et étaient soumis à un statut spécial.

Ainsi au-delà du Lang - ou Hindischgraben nous sommes sur des terres faisant déjà partie du Bruch. Elles sont désignées par höfften ou *hefften,* ainsi le long de l'eau les Höfftenmatten et vers la chapelle les Heftenegerten. Cité en 1453 Hefftunde déformation de Hofftunge (1430) ce terme dérive de haften — être attaché, donner en gage. A une éqoque non définie, ces terres ont été défrichées et

engagées en vue d'un emprunt. Elles faisaient peut-être partie des biens inhérents au moulin disparu. Cultivées pendant une certaine période mais vu leur éloignement de Hattisheim, elles sont retournées en friches. Le Heftenegerten est rattaché au Blydlottfeld.

Dans ce quartier du côté de l'Altenbach qui est un fossé formant limite finérale avec Blaesheim se trouve la *Grossmatt* avec son fossé. Le couvent Ste-Marguerite possède ici une prairie de quatre journaux (2 ha).

Le lieu-dit *Umschlag*, Umgeschlag en 1395 et 1430 ainsi dénommé en fonction de sa forme, vient de « Um » du mhd Umbe contourner en restant en retrait sur les deux côtés. Un Schlag représente la surface couverte par un faucheur avançant en ligne droite. Il s'agit d'une parcelle ayant la forme d'une fauçille.

Le *Cützen-Winkelgraben* vient du mhd Küz = Kauz un endroit fréquenté par cet oiseau. « Udelbaum » du XIII[e] s. un autre lieu-dit qui devrait dériver de Ule = Eule cité beym — uf dem — nebend dem Udelbaum ; un arbre servant de perchoir à une colonie de hiboux. Am *Gerodt* aujourd'hui Obere Krott près des Höfften egerten est issu de roden, un nouveau déboisement « des meyersgerodt in den Höfftenegerten ». On cite le « Stegmättel » ein Tag Matten appelé aujourd'hui improprement Steinmättle est entouré d'un fossé ; pour y accéder on utliisait un petit pont ou Steg ceci expliquant cela. C'est le Mittelweg qui traverse le Heftenegerten. Il s'agit de la prolongation du Gullweg. Pour terminer cette sole la *Brylach* résulte de Bruch Lachen marquait les limites du Bruch.

LE THURNFELD

Orthographié aujourd'hui Turmfeld formait la 3ème sole de Hattisheim « der Zeit in Brach liegt ». Toutes ces terres payaient la dîme. L'origine du Thurnfeld semble bien être l'existence d'une ferme puisqu'on parle d'un Thurnmeyerreygut, propriété des Thurn citée comme famille comtale. La quasi absence des lieux-dits dans le Thurnfeld milite aussi en faveur d'une ancienne grande ferme située, sous toutes réserves, au lieu-dit Rappholder. Le Thurnfeld est limité par le Vieheweg, le Schiffbach et le Bitzlottfeld. Le Vieheweg apparaît vraiment comme l'échine dorsale du ban ; les trois soles s'y appuient ce qui laisse à penser qu'il existait avant l'établissement définitif de ces dernières. Toutes les parcelles sont orientées par rapport aux chemins d'exploitation, les prés formant partiellement ceinture verte.

Le Höheweg (hohe Anwand) représentait à cet égard la voie d'accès principale. Il y a près du Bitzlottweg aussi une May-anwand, puis au bout un Diefenweg (chemin bas) aujourd'hui disparu. Nous retrouvons dans chaque sole les mêmes désignations issues de la situation topographique.

Enfin à la limite des terres cultivées vers la rivière le « Schirlauweg » aujourd'hui *Schirlenweg*, en 1344 Schirnoweweg, en 1506 Schirnöweg et Schürlenweg, en 1303 in den Schirnöwen. Schier = érable ; owe donnera Au. Le chemin menait à une Schirlen Au une prairie près d'une population d'érables. Cette sole se termine à l'endroit où l'Ergelsen se rapproche de l'Ehn non loin des nouvelles fosses du

Wassenmeister de Geispolsheim, un nommé Goessel équarisseur de son métier. Goessel n'est pas un nom usuel du village.

Dans ce secteur on rencontre de nouveau le Bitzlottweg anciennement Strassburgweg qui après son passage dans le Bitzlottfeld longe maintenant le Thurnfeld pour traverser l'Ehn à un endroit non défini, peut-être à la hauteur du Grasweg. Devant la porte de Geispolsheim (Hatzetor) un jardin enclos par une haie vive ; un autre jardin « Ottmannsgarten » dérive d'un nom de personne.

PRÉS ET TAILLIS

La basse terrasse alluviale a toujours été favorable à la culture, d'où le passage précoce de la vie nomade à la vie sédentaire. Cependant il a été entretenu un cheptel dont l'importance numérique nous échappe. En été les troupeaux bovins, caprins et porcins allaient pâturer séparément dans le Bruch, passaient les nuits à la belle étoile parqués dans des enclos « Tiergarten ». En automne les troupeaux se rapprochaient du village et allaient en vaine pâture. Il fallait prévoir de la subsistance pour l'hiver, fournie par les prairies. Nous allons en faire l'inventaire, c'était la ceinture verte de Hattisheim. En partant du Hatzetor dans le sens des aiguilles d'une montre voilà les :

Langmatten citée en 1430 et nommée selon leur forme allongée. *Auf den Spiss* une parcelle qui se termine en pointe. *Kügelechten* ou Schibenechtenmättel ainsi nommée à cause de sa forme arrondie indique le scribe. *Apholder* — zu der — uf die Apholder en 1290 et 1418 devenu Rappholder, vieux nom pour désigner les pommiers sauvages. *Mausshöltzell* cherche probablement son origine dans Maisshöltzel = coupe de bois, déformé aujourd'hui en Weisshöltzel.

La limite finérale avec Fegersheim est matérialisée par un fossé « hier gemelder Scheydtgraben ziehet oben auf die Ergelsen unden gegen Geispolsheim auf die lange Furth, weill dieser Graben aber bereiths verwachsen undt zerfallen ist so ist nicht unötig das dieselbe Graben der mahlen wiederumb durch beide Gemeind aufgeworfen werde ».

Rüstenmatten faisant partie du Rüstengut s'étendent entre Schiffbach et Ergelsen jusqu'aux prairies du moulin Steinenmühle, une unité d'exploitation indépendante. En 1322 an den Rüsten vient de Rieste un nom d'arbre, l'orme qui y poussait.

Rennmatten, Rennematte en 1430. En principe une prairie utilisée pour les courses hippiques de la Pentecôte, en 1666 couvert de broussailles et de taillis. Renne pourrait aussi venir du ahd Renni désignant des parcelles étroites à moins que l'origine ne soit Ren par extension endroit fréquenté par les cervidés.

Klein = Grossfunfschillingen aujourd'hui *Funfschillien* il s'agit de prairies imposées à l'époque pour un montant de cinq Schilling.

Bitziott, des prés situés partiellement au-delà de l'Ergelsen auront donné le nom à l'ensemble de la 1ère sole. Littéralement une prairie entourée par de l'eau courante. A la Langbitzlottmatt un pont en pierre enjambe le ruisseau, la départementale 221 passe encore aujourd'hui au même endroit. La limite de la prairie était marquée par un peuplier.

Bitzerodt an der Bitzerote 1425, Bitzerotweg 1296 de l'autre côté de l'Ergelsen « auf der Lipsheimerseite ». Il s'agit encore d'une parcelle déboisée entourée de fossés.

Brüchel de Brogilus, un Brüchelmattel au-delà de l'Ergelsen prairie enclose, le « nider Hattich. Brüchel » partie prairie, partie taillis ; le « ober Hattisch Brüchel » des taillis. Brüchel ou Brühl, en français breuil désigne les grandes prairies exploitées directement par le seigneur qui y entretenait ses chevaux. On trouve des Brüchel dans presque tous les bans.

Riedmatt, Obere et niedere Riedmatt ainsi que le Riedegert sont aussi des prairies. Ried vient du mhd Riet et signifiait au début qui bouge. Il s'agit d'un endroit marécageux où poussent les carex et scirpes caractéristiques des fonds humides, plantes à tiges grêles ce qui les fait bouger à la moindre brise.

Wustmatt couvrant trois journaux de bois et de prairies une « Allmendtmatt » entourée sur trois côtés par l'Ergelsen et facilement inondable d'où l'expression de wüst = ôde gemacht par submersion. Cette prairie non loin du village jouait donc un certain rôle défensif.

Hettensheim Hölzelin en 1361 jouxte le Hatztengarten. Chaque village possédait son bois communal. Le diminutif « lin » indique qu'il n'était pas très étendu et ne pouvait suffir à la consommation locale. Dans ce quartier la Bohnematt, une parcelle sur laquelle on cultivait à l'époque des fèves (Saubohne).

Johmischwäldelin — Après l'assassinat du dernier Beger seigneur du village de Geispolsheim, Erasme évêque conféra le château en 1542 à Conrad Joham un bourgeois de Strasbourg. Cette famille s'attribua la particule « de Mundolsheim ». Les Joham de Mundolsheim gardèrent des propriétés à Geispolsheim d'où Johmisch Wäldelin. Ce lieu-dit est de formation récente.

Schöllsegert et *Schöllmatt* près des possessions des Joham joignent le Rehmgassgraben déjà nommé. Schöllmatt deviendra par la suite Schilsmatt. Parfois on parle aussi de Schlossmatt. Schöll dérive de Schell = étalon. L'usufruitier de ces parcelles avait la garde des reproducteurs seigneuriaux étalons et taureaux. A cet endroit on pourrait placer une grande propriété qui avait dépendu directement de l'autorité seigneuriale et regroupant le Hattischholz, le Johmischwald et les Schöllmatten.

Nous termineront pas l'*Altenhof* attestant l'existence d'un ancien habitat déjà complètement oublié en 1666. Il s'agissait probablement d'une ferme dont les terres englobaient cette grande propriété évoquée précédemment et accaparée par le seigneur après disparition de cette dernière.

Reppelsmatt une dernière prairie « undt ziehet zwischen dem alten Hoff bis auf die Rehmgass wird die Reppelsmatt genandt ». Reppels dérive de Rê = belz (mhd) un tertre funéraire, une ancienne sépulture ; belz = buisson. A cet endroit les vestiges d'une ancienne tombe dont le tertre était entouré ou couvert de buissons.

Ainsi de lieu-dit à lieu-dit nous a-t-il été possible d'évoquer quelques aspects de l'organisation agraire d'une village disparu et pourtant présent.

RELEVÉ DES LIEUX-DITS AVEC RÉFÉRENCES AU TERRIER DE 1666

BITZLOTTFELD

Binn - obere	2	Klaubelslach	19
Binn - niedere	9	Krutburn - egerten	15
Bitzlottfeld - nieder	11	Oberfeld	16
Bitzlott - mittel	12	Probstweyer	6
Garten - hatzen	1	Rehmgasse	14
Hucken	10	Rosengarten	4
Hulzeren rothen creutz	13	Saun	17
Kesselsboden	18	Viehesutzlachen	17
Kirchmaettel - nieder	5	Wolfsgruben	7
Kirchmaettel - ober	3	Zich	8

BLIEDLOTTFELD

Baullach	49	Jedermannsmaettel	30
Bliedlott	36	May - anwand	31
Cutzenwinkel	44	Meereinssell	34
Die vierzehn acker	47	Muhl - hoeffel	39
Egerten - hatzen	37	Schilling - acker	38
Gerodt	46	Sieben - acker	32
Grossmatt	42	Sieben - graeben	33
Heylig - woerth	35	Steyg - maettel	48
Hoften - egerten	40	Udelbaum	45
Hoften - matten	43	Umschlag	41

PRAIRIES ET TAILLIS

Altenhof	69	Kugelechten - matten	52
Apholder	53	Langmatten	51
Bitzlott	58	Meisshoelzel	54
Bitzerodt	59	Ottmarsgarten	50
Bohnenmatt	65	Rennmatt	56
Bruechel	60	Reppelsmatt	68
Bruechelholz	61	Riedegert	63
Funfschilling	57	Riedmatt	62
Holz - hatzen	65	Ruesten	55
Johmischwaeldel	66	Schoellmatt - egert	67
		Wuestmatt	64

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Arch. mun. Geispolsheim, Livre Terrier de 1666.

Arch. mun. Geispolsheim, Plan Cadastral de 1760.

Arch. mun. Geispolsheim, Cadastre communal de 1823.

SCHMIDT Ch., *Topographie rurale du Bas-Rhin,* BNU Str., msscrit 3861.

BUCK M., *Oberdeutsches Flurnamenbuch,* Bayreuth 1931.

JUILLARD E., *La vie rurale en Basse Alsace,* Strasbourg 1953.

HUMM A., *Villages et hameaux disparus en Basse Alsace,* Strasbourg 1971.

TRUTTMANN J., *La chapelle de Hattisheim,* dans *Annuaire D.B.O.* VII (1973), p. 65-79. (aussi en tiré à part).

Truttenhausen
Description archéologique

par X. OHRESSER

SI l'histoire du Prieuré de Truttenhausen peut être retracé dans les grandes lignes grâce aux documents historiques conservés, il n'en est pas de même pour sa description archéologique et la disposition générale de ses bâtiments conventuels [1].

Faute de plan et de vue iconographique anciens et en l'absence de fouilles méthodiques, il est, en effet, difficile de se faire une idée exacte sur l'ensemble du monastère [2].

On ne dispose que des ruines, certes imposantes, de son église conventuelle détruite, à plusieurs reprises et reconstruite une dernière fois au XV[e] siècle, et de quelques trop rares fragments archéologiques.

L'ASPECT PRIMITIF

A l'origine, le Prieuré de Truttenhausen comprenait une chapelle en l'honneur de la Sainte Vierge, un bâtiment d'habitation pour les religieux, puis une église dédiée à saint Nicolas avec un cloître attenant, enfin une hôtellerie pour les pèlerins de Sainte-Odile et de Niedermunster et un asile pour des pauvres et des vieillards [3].

Il faudra y ajouter la Chapelle de Sainte-Marguerite et de Marie-Madeleine, élevée à la fin du XIII[e] siècle [4].

Les fondations seules qui subsistent, présentent quelques traces de style roman : entre autres, un pilier cantonné ou flanqué de quatre colonnes engagées avec des bases à griffe et des chapiteaux cubiques festonnés de quatre triangles sphériques, décors si caractéristique du style roman de l'Ecole rhénane. Ce pilier — « Vier-

1. Voir la documentation sur le Prieuré de Truttenhausen dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974) p. 96.
2. L'iconographie de Truttenhausen est abondante, mais récente.
3. Gyss J.-M., *Histoire de la ville d'Obernai*, t. I., Strasbourg 1866, p. 49.
4. Ohresser X., *Truttenhausen, aperçu historique*, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 86.

lingssäule mit Schildbogen » — se trouve incrusté de nos jours à l'extérieur du mur Nord de la nef de l'église, à côté de la porte romane qui donne accès au jardin [5]. Des bâtiments conventuels, il ne subsiste plus grand'chose.

LE PLAN DE L'ÉGLISE CONVENTUELLE

L'église, qui était orientée, présentait un aspect tout à fait classique. A en juger des imposantes ruines, elle comprenait un porche, une nef unique, rectangulaire, et un chœur voûté et fort développé qui paraît légèrement incliné sur l'axe de la nef, disposition qui rappelle l'inclination de la tête du Christ mourant sur la croix.

D'après le plan levé par M. Pierre Lenz, ingénieur-géomètre D.P.L.G. (notre fig.), l'église mesurait dans l'œuvre 41 mètres de long et comprenait trois parties : le chœur qui mesure 17 m de long sur 10 m de large ; la nef qui présente 17 m de long sur 12,5 m de large et le porche, qui y donne accès, a 6,5 de long et 12,5 de large.

LE CHŒUR

Le chœur présente trois travées ; il s'ouvre sur la nef par un mur de refend, sorte d'arc triomphal : c'est un arc diaphragme, surmonté d'un pignon percé d'une baie à arc brisé, destiné à remplacer une ferme de charpente. A l'Est, le chœur se termine par une abside en trois huitième d'octogone.

Aux murs du chœur qui subsistent jusqu'à la hauteur de la corniche, on distingue des culs-de-lampes ou consoles qui appartiennent, sans doute, à un système de voûtes plus ancien et qui, au cours des âges, au moment de la reconstruction de l'église, ont été retouchés.

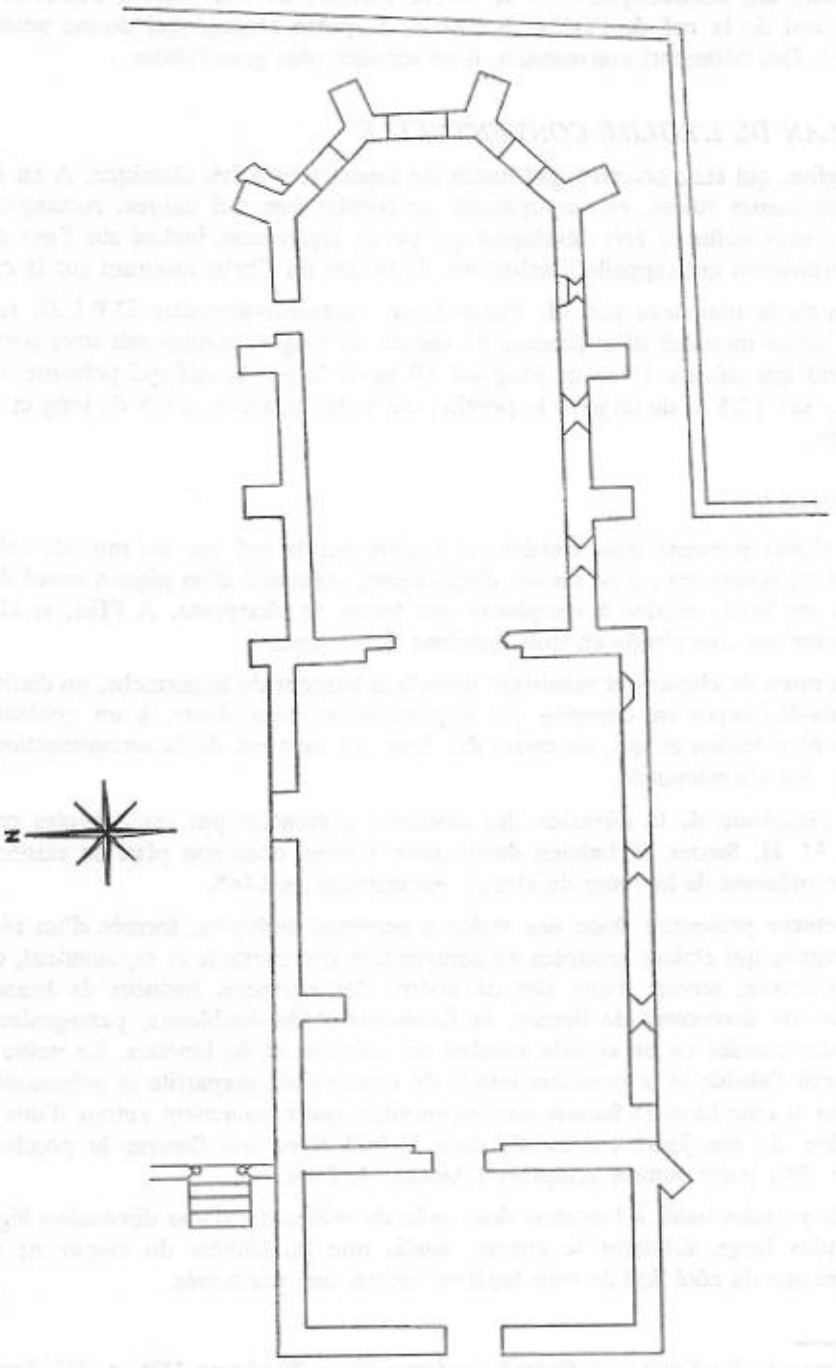
En s'inspirant de la direction des moulures présentées par ces consoles retouchées, M. H. Sauter, technicien dessinateur, donne, dans son plan de restitution l'aspect présumé de la voûte du chœur, reconstruite en 1468.

Le chœur présentait donc une voûte à nervures multiples, formée d'un réseau de nervures, qui étaient groupées en composition ornementale et rayonnaient, dans chaque travée, autour d'une clef de voûte. Ces nervures, formées de branches d'ogives, de tiercerons, de liernes, de formerets et de doubleaux, partageaient la voûte des travées en un certain nombre de voûtains et de lunettes. La voûte qui recouvrait l'abside et la première travée du chœur était sexpartite et présentait six voûtains et cinq lunettes formés par les nervures qui rayonnaient autour d'une clef de voûte, de nos jours entreposée dans le hall Nord qui flanque le porche du clocher. Elle porte comme sculpture l'Agneau de Dieu.

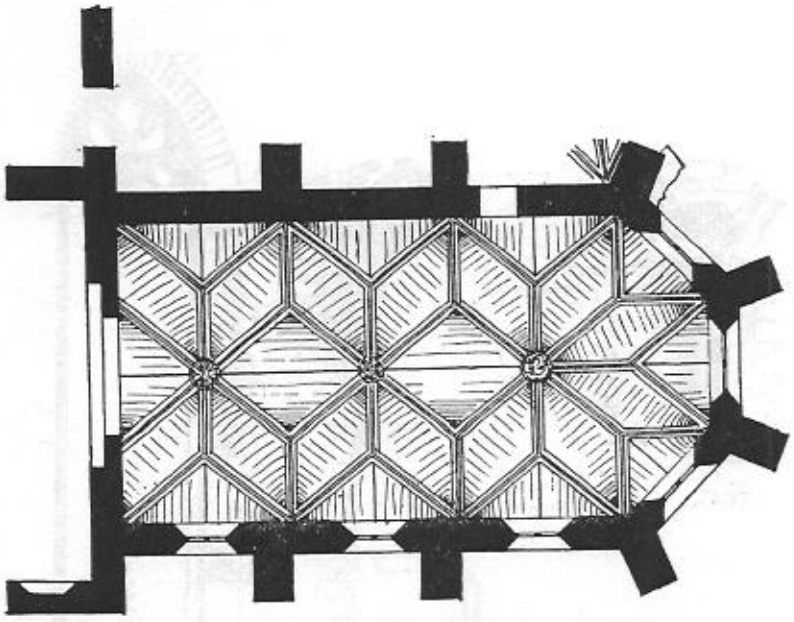
Trois grandes baies à lancettes dont celle du milieu est d'une dimension légèrement plus large, éclairent le chevet, tandis que les travées du chœur ne sont ajourées que du côté Sud de trois fenêtres hautes, une par travée.

---

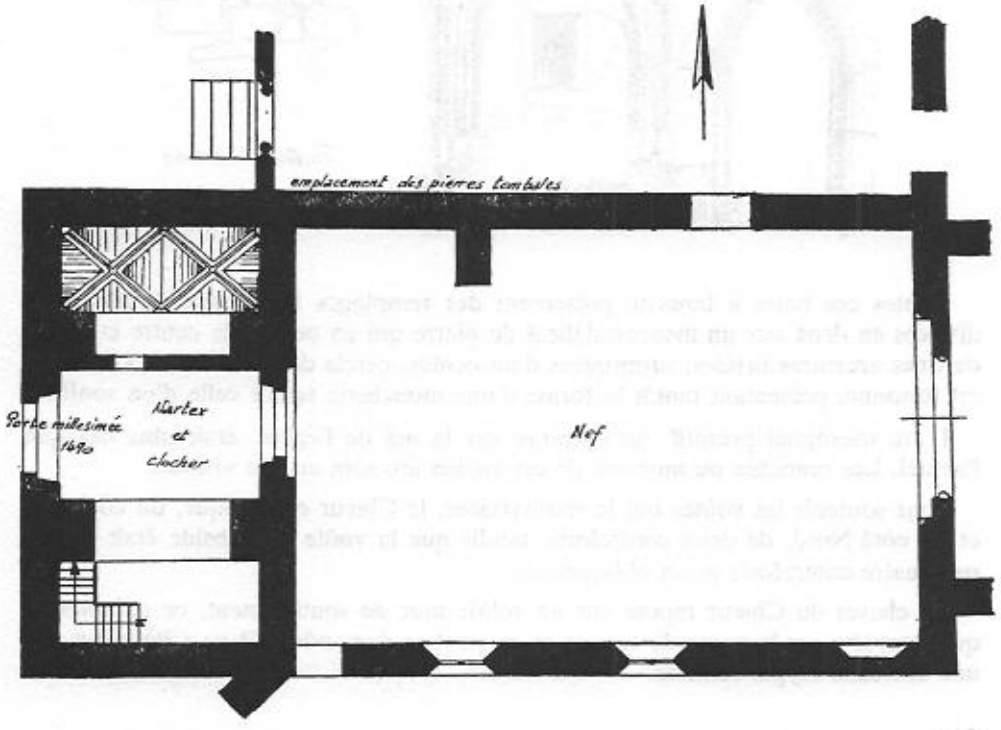
5. KRAUS F. X., *Kunst und Altertum im Unter-Elsass*, Strasbourg 1876, p. 583. LEGROS, ouvr. cité dans l'iconographie, p. 159 (dessin de la colonne par Robert Gall).



Plan de l'église de Truttenhausen, exécuté par P. Lenz, géomètre-expert D.P.L.G.



Ruines de l'Eglise de Truttenhausen - partie Est - 1468 -
Essai de reconstitution de la voûte du choeur - Ech: 1/100



9 niveaux - 134 marches

Ruines de l'Eglise de Truttenhausen - partie ouest - Ech: 1/100



Toutes ces baies à lancette présentent des remplages flamboyants ; elles sont divisées en deux par un meneau délicat de pierre qui en occupe le centre et reçoit de fines arcatures brisées, surmontées d'un oculus, cercle de pierre, dont l'intérieur est festonné, présentant tantôt la forme d'une mouchette tantôt celle d'un soufflet.

L'arc triomphal primitif qui s'ouvrait sur la nef de l'église, était plus bas que l'actuel. Les branches ou montant de cet ancien arc sont encore visibles.

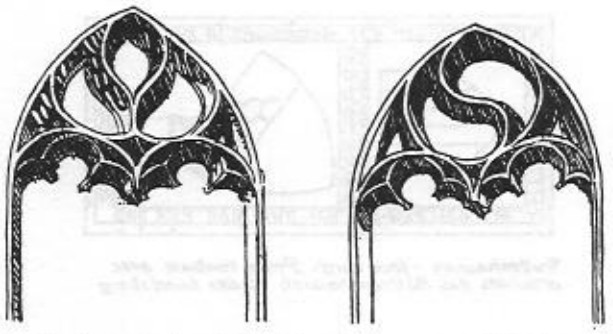
Pour soutenir les voûtes qui le recouvraient, le Chœur est flanqué, du côté Sud et du côté Nord, de deux contreforts, tandis que la voûte de l'abside était étayée par quatre contreforts posés obliquement.

Le chevet du Chœur repose sur un solide mur de soutènement, ce qui prouve qu'il empiète sur la pente du terrain et on peut se demander s'il ne s'élève pas sur une ancienne crypte romane.

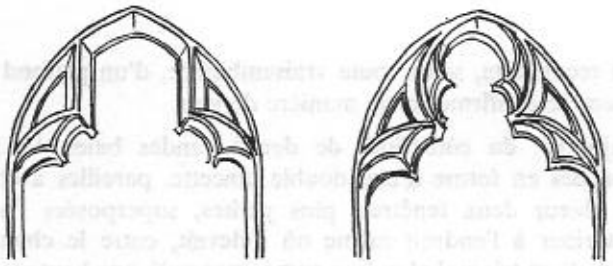
A l'intérieur, le Chœur renferme, du côté de l'Evangile, un grand tabernacle mural — « Sakramentshäuschen » —, surmonté d'un arc brisé curviligne richement mouluré. Cet arc revêt la forme d'une élégante accolade, constituée par deux contre-courbes réunis en pointe dont le sommet a dû se terminer par un fleuron épanoui ou porter une statue et dont l'extrados se hérissait de nombreux crochets délicatement fouillés. Le tout était exécuté en style flamboyant, mais présente de nos jours de nombreuses mutilations.

Du côté de l'Epître, dans une niche gothique, se dressait une tombe à socle, datée de 1490 ; elle se composait d'un cube de pierre dressé et d'une dalle épaisse, représentant l'effigie en relief d'un chevalier, armé de pied en cap ; les pieds du gisant reposaient sur deux lions, symboles du courage. Sur un des écussons que tenaient ces lions, figuraient les armes des Landsberg qui portaient : « d'azur à une montagne à six copeaux d'or » ; sur l'autre, celles des Rathsamhausen qui portaient « d'argent à une fasce de sinople et une bordure de gueules ».

Ce monument funéraire fut transféré en 1763 avec la plaque commémorative dans la nouvelle chapelle qui fut érigée dans le vestibule ou hall Nord du porche

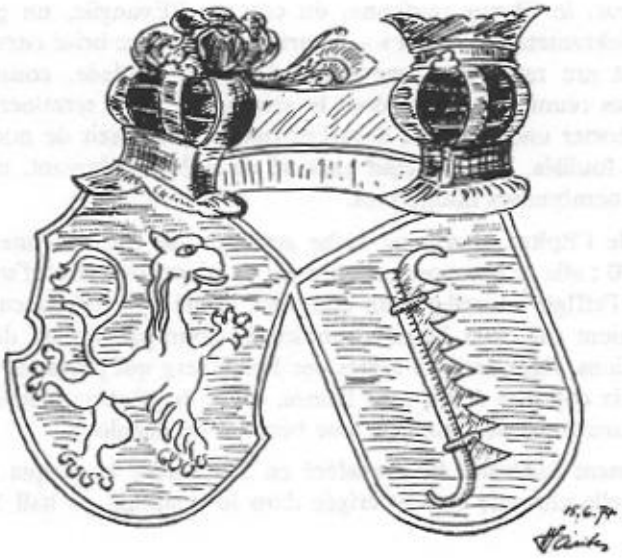


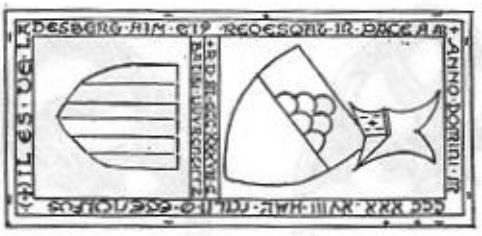
Baies gauche et droite du choeur - 1468 -



Baies sud de la nef - Ruines de Truttenhausen

13.7.74





Trullenhausen - face nord - Pierre tombale avec armoiries des Rathsamhausen et des Landsberg

de l'église par le Grand Chapitre de Strasbourg ; mais il fut détruit malheureusement en 1793 pendant la Terreur [6].

LA NEF

La Nef était recouverte, selon toute vraisemblance, d'un plafond uni. L'absence de contrefort semble confirmer cette manière de voir.

Elle était ajourée, du côté Sud, de deux grandes baies ou fenêtres-hautes, étroites et allongées en forme d'une double lancette, pareilles à celles du chœur. Tout près du chœur deux fenêtres, plus petites, superposées l'une sur l'autre, éclairaient l'intérieur à l'endroit même où s'élevait, entre le chœur et la nef, le jubé. Le profil de l'arc triomphal qui ne commence qu'à une hauteur de 3,30 mètres et l'existence de deux fenêtres de dimensions plus petites, superposées l'une sur l'autre, permettent de conclure à l'existence du jubé.

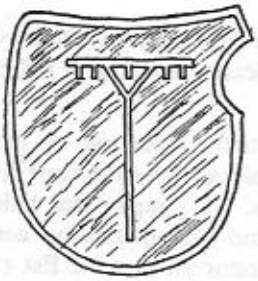
6. SILBERMANN, ouvr. cité, p. 116. PFEFFINGER, ouv. cité, p. 102.

Du côté Nord, la nef ne présente pas des fenêtres-hautes, mais des portes avec encadrement qui donnaient accès au cloître et aux bâtiments conventuels. Une petite porte, percée du côté Sud, donne, au fond de la nef, accès à l'intérieur de l'édifice.

Au fond de l'église, on aperçoit encore des culs-de-lampes ou consoles anciens qui portaient, au-dessus de la porte d'entrée, une tribune sur toute la largeur de la nef et communiquait, du côté Nord, par une petite porte avec le premier étage des bâtiments conventuels.

Au-dessus de cette tribune, une large porte à arc brisé conduit au porche de l'église.

Le petit cercueil qui se trouvait jusqu'à la fin du dernier siècle dans la nef, a été enlevé [7].



écusson au rateau
face exter. nord de la nef.



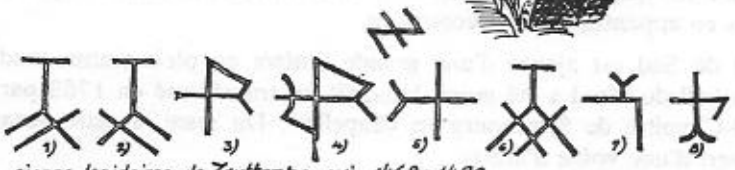
console rapportée
dans le mur exter.
nord de la nef.



clé de voûte du choeur 1468



détail du
pied droit
du Sakraments-
häuschen.



signes lapidaires de Trultenhausen 1468 - 1490

7. KRAUS, ouvr. cité, p. 583.

LA FAÇADE OCCIDENTALE

Le clocher de forme rectangulaire qui se dresse sur la façade occidentale et qui avait été aménagé au début du dernier siècle en une demeure pour le jardinier de la propriété, est assez bien conservé. Il comprend un rez-de-chaussée et deux étages et se termine par une plate-forme, munie sur ses quatres faces de créneaux, structures parfois imposée par le manque de ressources pour terminer sa pointe ou sa flèche, mais qui paraît ici plutôt s'inspirer de l'insécurité qui régnait au XV^e^ siècle pour lui donner la forme d'un donjon, ou « Bergfried ».

Le clocher repose sur une robuste voûte en plein-cintre qui recouvre le porche de l'église.

Le premier étage du clocher est percé d'une immense baie à remplage flamboyant et séparé de l'étage supérieur par un bandeau ou corniche mouluré, formé d'une simple tablette.

Le troisième étage est percé, sur ses quatre faces, de petites et étroites baies, véritables meurtrières, destinées à éclairer l'escalier en bois à palier d'angle qui conduit au sommet du clocher.

Enfin l'étage supérieur est ajouré sur ses quatre faces par de grandes baies à arcs brisés, formées d'une tige ou meneau de pierre qui en occupe le milieu et les partage en deux lancettes étroites et allongées. Le tympan des baies qui repose sur les deux arcs brisés des lancettes, est formé d'un oculus ou cercle de pierre tangeant, festonné, du côté Nord et Sud, d'un cœur et, du côté Est et Ouest d'une curviligne en U. Ces baies servaient-elles d'ouïes à cet étage qui constituait le beffroi du clocher ?

Le rez-de-chaussée du clocher est percé, au milieu, d'une porte à arc brisé dont les jambages en forme de colonnes portent, par l'intermédiaire d'un linteau, le tympan qui est ajouré de meneaux, dessinant des formes ondulées, combinaison de courbes et contrecourbes d'un dessin étrange, mais ravissante dont l'ensemble offre l'apparence de langue de flammes.

Le linteau porte en chiffres romains et en chiffres arabes la date de l'érection du clocher : 1490 — M CCCC XC.

Le porche du clocher est flanqué, de part et d'autre, d'un hall, ajouré par une étroite baie à arc brisé. Toute la façade occidentale est exécutée en pierres de taille et s'élève jusqu'à la mi-hauteur de la baie à remplage flamboyant du clocher.

Les murs des halls sont couronnés, du côté Ouest, de créneaux qui dissimulent les toitures en appentis, qui les recouvrent.

Le hall du Sud est ajouré d'une grande fenêtre en plein-cintre, tandis que la fenêtre du hall du Nord a été muré, lorsqu'il fut transformé en 1763 par les soins du Grand-Chapitre de Strasbourg en chapelle [8]. Du reste, à cette occasion, il a été recouvert d'une voûte d'arêtes.

---

8. SILBERMANN, ouvr. cité, p. 116. PFEFFINGER, ouvr. cité, p. 101-102.

A gauche de la façade occidentale de l'église, on aperçoit les restes d'une vieille porte romane du XII[e] siècle qui présente avec quelques fragments de sculptures incrustés quatre colonnes jumelées à bases décorées de griffes et à chapiteaux cubiques.

Ce portail donnait accès au cloître qui s'étendait du côté Nord de l'église et dont l'emplacement est transformé de nos jours en un beau jardin à l'anglaise.

LES PIERRES FUNÉRAIRES DES XIV[e], XV[e] ET XVI[e] SIÈCLES

En entrant par cette porte romane, on aperçoit, sur sa droite, adossées au mur de la nef, plusieurs pierres tombales en parfait état de conservation [9].

La *première* et la plus ancienne de ces pierres tombales mesure 2,96 m de long sur 1,40 m de large en haut et et de 1, 10 m de large en bas et est divisée en son milieu en deux parties. Sur le pourtour on lit l'inscription latine suivante, exécutée en caractères gothiques :

Anno Donimini M CCC XLIII (1348)
Kal.Julii.Obiit.Egenolfus
Miles de Landsberg.Anima
Eius.Requiescat.In.Pace.Amen.

Sur la partie supérieure du monument sont reproduites les armes des Landsberg, l'écu incliné ou couché avec le heaume du XIV[e] siècle posé sur l'angle sénestre. En bas de cet écusson, sur une bande qui divise la pierre tombale en deux, on lit l'inscription suivante :

A.d.m. ccc. xxxviii
obiit II Ratki.d. Jvngholtz II

Dans le compartiment de dessous se trouve un écusson palé de six pièces dont les émaux ne peuvent pas naturellement se distinguer. On ne trouve ces armes dans aucune des ancienne familles nobles d'Alsace.

La *seconde* pierre funéraire, dans l'ordre chronologique, mesure 2,15 m de long sur 0,92 m de large : elle porte l'épitaphe suivante :

Anno Dni M CCCC XII IIII Kal Maii O (obiit)
Venerabilis Dominus Johannes Théod.
Quondam Plebanus in Superiori (puis un mot à peu près illisible, mais qui ressemble à « ehenheim »).

Mais dans la liste des curés d'Obernai, publiée par le chanoine J.M. Gyss, on ne trouve pas le nom

fr Johann Theodorus.
Anima Requiescat in Pace. Amen.

Le *troisième* monument funéraire mesure 2,12 m de long sur 0,85 de large et porte sur un écusson échancré à senestre les armes des nobles d'Andlau : « d'or à une croix de gueules ». On y relève l'épitaphe suivante :

---

9. DE TURCKHEIM R., *Notice sur quelques pierres funéraires des XIV[e] XV[e] et XVI[e] siècles*, dans *Bulletin des Mon. Historiques*, 2[e] série, (1879), p. 37-40.

Anno Domini M CCCC XXX III VII Yd. Augusti obiit Frater
Peter in Animis De Andelo Comitesus (sic) hujus Domus.
Cujus Anima Requiescat In Pace. Amen.

L'écusson qui occupe la partie inférieure de la pierre tombale, est surmonté d'une croix simple, qui occupe le reste du champ.

La *quatrième* pierre tombale qui mesure 2,10 m de long sur 1,10 m de large, porte l'inscription suivante :

Anno Millesimo Quingentesimo decimo
XV Kals De (cembris) obiit Venerabilis Dominus Adam Petri ?
Prepositus In Sarwerde Comes, Abbas noster Cujus Anima
Requiescat In Pace. Amen

Le champ intérieur de la pierre tombale porte l'image bien conservée d'un abbé tenant dans sa main gauche appuyée sur son cœur le calice à base trilobée.

Le *cinquième* monument funéraire qui mesure 1,80 m de long sur 0,93 m de large, porte l'épitaphe suivante :

Anno Domini Millesimo Quingentesimo Vicesimo Tertio Decimo
Kal Januarii o (obiit) Venerabilis Pater Johannes de Sonspach.
Prior Hujus. Domus. Cubet. feliciter.

Le reste de l'inscription est très difficile à déchiffrer, mais on peut lire à peu près ce qui suit : Hic Requies Mea In Seculum Seculi/Hic Habitabo/Quoniam elegi Eam.

C'est le monument funéraire de Jean VI de Schonbach, d'autres disent de « Sanspach » ou « Sonspach ». Il était l'avant-dernier prieur du Truttenhausen que les historiens de Truttenhausen ne font mourir qu'en 1529.

L'intérieur du champ que présente la pierre tombale, ne porte que le calice à base trilobée. Les mots : Hic Habitabo etc. se trouve immédiatement au-dessous du calice figuré.

Enfin on peut encore cite une pierre ou une stèle votive, dédiée à la mémoire de sainte Odile. Cette pierre qui présente une forme presque cubique, se trouve sur le côté gauche de l'entrée dans le jardin par la porte romane. Elle est dissimulée par du lierre qui la recouvre et porte l'inscription suivante en lettres majuscules :

DIVAE OTHILIAE
OFFEREBAT D. JOANES
LEONARD. BREVERICE
SATRAPA ET PROTHO
SCRIBA.IN.BARR
1617

Sur les murs de l'église en ruine, M. Henri Sauter a relevé quelques pierres sculptées rapportées et une série de signes lapidaires, marques distinctives des maîtres-maçons qui ont travaillé entre 1464 et 1496 à sa reconsturction.

Si la vue de cette vieille église en ruine inspire au visiteur une certaine mélancolie, cette impression est en quelque sorte mitigée quand il voit les soins éclairés qui veillent sur la conservation de ces vénérables ruines d'un lointain passé.



Cliché Guillet-Lescuyer, Lyon

Vierge en majesté XV^e^ siècle
dite « Linder-Hutin » du nom des donateurs en 1955
volée dans l'église d'Obernai 16.8.1975

Pl. IV



d'après Revue d'Alsace 93 (1954) *pl. XVII*

Le vitrail du chameau de Niedermunster
d'après un carton de Hans Baldung Grien
à l'Hôtel de ville d'Obernai (1523)

Deux chapiteaux romans à Itterswiller et à Eichhoffen

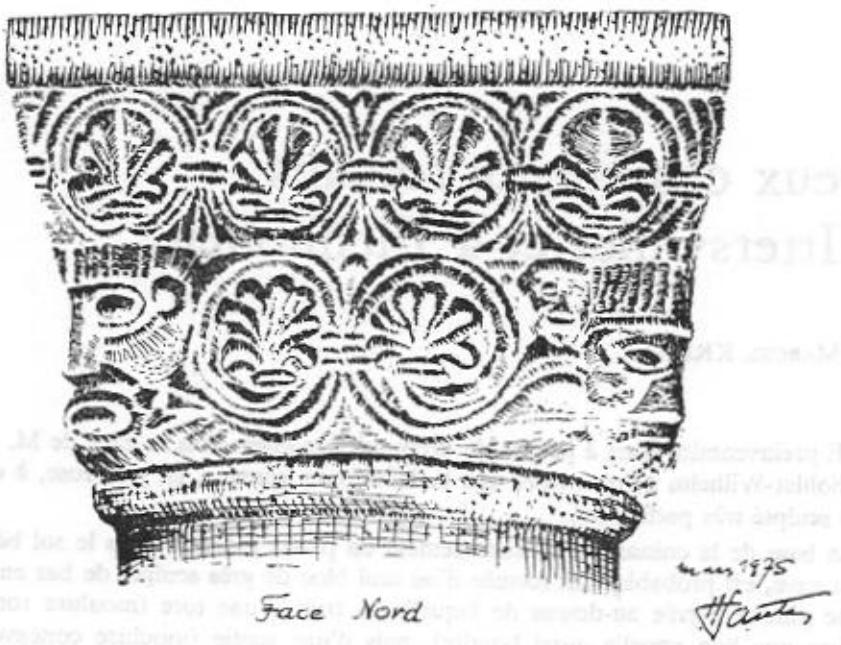
par MARCEL KRIEG

LE préinventaire nous a permis de découvrir cet hiver dans la cave de M. Henri Sohler-Wilhelm à *Itterswiller* une belle colonne romane, en grès rose, à chapiteau sculpté très particulier.

La base de la colonne, malheureusement en partie enterrée dans le sol bétonné de la cave, est probablement formée d'un seul bloc de grès sculpté de bas en haut, d'une plinthe carrée au-dessus de laquelle se trouve une tore (moulure ronde et épaisse que l'on appelle aussi boudin), puis d'une scotie (moulure concave) qui émerge du sol et est surmontée d'une deuxième tore.

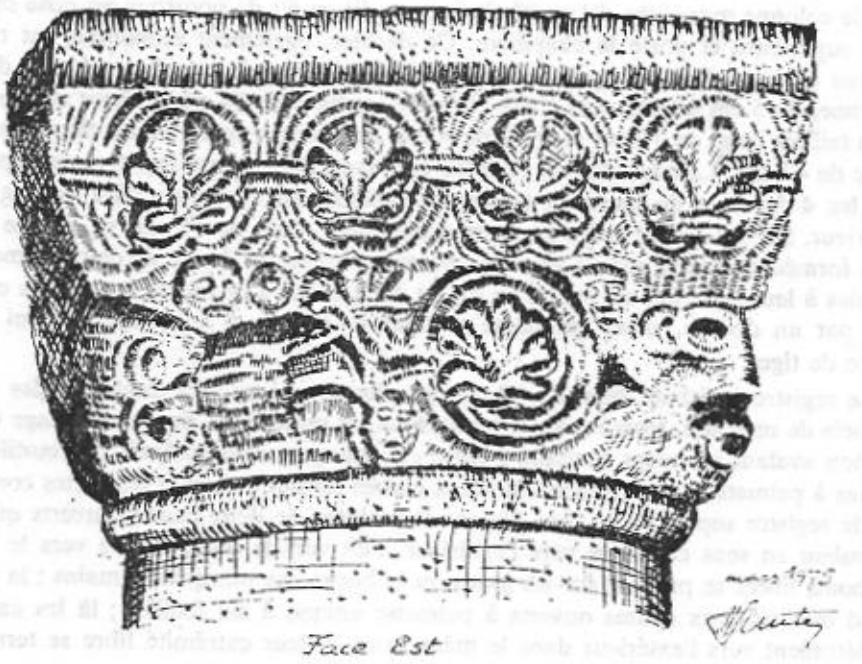
La scotie est agrippée par quatre têtes de griffes bifides dont la base n'est malheureusement pas visible, mais qui d'ordinaire enserre la tore intérieure. Un fût de colonne monolithe d'1 m 95 de haut et d'1 m 62 de pourtour est posé sur la tore supérieure et porte le chapiteau. Ce dernier, également monolithe, est taillé de bas en haut d'un astragale (sorte d'anneau séparant le chapiteau du fût de la colonne) de 5 cm d'épaisseur, d'une corbeille sculptée de 34 cm de haut surmontée d'un tailloir large de 70 cm et épais de 8 cm. La hauteur totale de ce chapiteau est donc de 47 cm. La corbeille est sculptée en bas-relief de deux registres superposés sur les 4 faces et de masques nettement saillants aux quatre angles du registre inférieur. Sur les quatre faces du registre supérieur, haut de 16 cm, se dessine une frise formée de quatre cadres fermés contenant chacun un dessin de deux palmettes réunies à leur base par un ruban de un ou deux brins. Les cadres sont reliés entre eux par un double ruban qui laisse s'évaser au-dessus et au-dessous de lui une gerbe de tiges.

Le registre inférieur, haut de 18 cm est plus complexe : les quatre angles sont décorés de masques, trois masques humains et un masque de lion androphage (tête de lion avalant un corps humain) : entre ces masques sont sculptés des motifs de cadres à palmettes : sur la face sud, deux cadres fermés à double palmettes comme sur le registre supérieur, la face Ouest est sculptée de deux cadres ouverts qui se déroulent en sens contraire vers l'extérieur, l'un vers le haut, l'autre vers le bas, les bouts libres se perdent sur les joues ou la barbe des masques humains ; la face Nord montre deux cadres ouverts à palmette unique à six feuilles ; là les cadres se déroulent vers l'extérieur dans le même sens et leur extrémité libre se termine



Dessin H. Sauter

Itterswiller



Dessin H. Sauter

Itterswiller

également sur les masques d'angle. Entre le déroulement du cadre et la chevelure du masque de l'angle Nord-Ouest le sculpteur a implanté un petit masque humain à l'aspect rieur, bouche ouverte, qui semble cligner de l'œil (œil droit ouvert, œil gauche fermé). La face Est est très curieuse : sur la droite se trouve un cadre ouvert avec une palmette à six feuilles ; entre ce cadre, la chevelure du masque et l'extrémité déroulée du cadre qui se perd sur le masque d'angle, nous voyons un petit masque humain en triangle renversé, bouche et yeux ouverts.

A gauche du cadre, dans sa partie supérieure, se trouve une palmette libre dont la tige va se terminer sous l'habit du personnage dévoré par le lion. Sur la gauche est sculpté le masque de lion dévorant un corps humain : la moitié inférieure d'un corps habillé et les deux membres inférieurs pendent de la gueule du lion. Au-dessus de la tête du lion, et le corps humain, le sculpteur a représenté une face humaine large presque carrée à bouche bien marquée et les yeux ouverts et, sur sa gauche, un petit moulurage arrondi en mamelon, peut-être un cercle oscellé (cercle marqué d'un point), hiéroglyphe égyptien du soleil retrouvé plus tard dans l'art copte, ostrogothique et irlandais. La crinière du lion contourne l'angle Est-Sud de cette face et va se perdre en ondulation sur la face Sud du chapiteau. Entre les pieds de l'humain et le cadre à palmettes fermé nous voyons un autre petit masque humain à sculpture très fruste.

Les masques de figure humaine des trois angles, et surtout celui de l'angle Nord-Ouest rappellent, par leurs cheveux dressés en couronne, le style de tête que nous trouvons sur les monuments assyriens. La sculpture de ces masques est très nettement saillante sur les angles. Ils ont des expressions différentes : celui de l'angle Nord-Ouest est un masque aveugle (les pupilles ne sont pas marquées au niveau des yeux) et pince les lèvres ; celui de l'angle Nord-Est, lui aussi aveugle, ouvre par contre largement la bouche qui est obstruée par la langue retournée sur elle-même ; celui de l'angle Sud-Ouest a les yeux ouverts et la bouche entr'ouverte.

Sur tous ces masques, les oreilles sont des oreilles humaines alors que sur beaucoup de chapiteaux romans les masques d'angles présentent des oreilles de chat, caractéristiques dans la sculpture romane.

Nous sommes frappés par la complexité de ce chapiteau et les multiples représentations du registre inférieur.

Quels symboles le sculpteur voulait-il représenter par sa composition ? Il est très difficile, à la vue de ce seul chapiteau, de se prononcer. En effet, dans les églises romanes, les sculptures des chapiteaux, tailloirs, pieds droits, représentent souvent un thème qui se suit sur tout l'ensemble du bâtiment à l'exemple des bandes dessinées actuelles ; la succession des différents motifs historiés ou symboliques permet de suivre et d'interpréter les sujets représentés.

Ici, nous n'avons malheureusement plus qu'un seul chapiteau.

Peut-être pourrait-on faire quelques comparaisons avec des masques de terre qui se trouvent à l'église Saint-Pierre d'*Aulnay* en Saintonge. Ils s'y trouvent un masque androphage et trois masques humains, masques de terre romans sur des chapiteaux. Ces masques ont été interprétés comme représentant les quatre éléments : le masque androphage évoquant la mort, le domaine souterrain c'est-à-

dire, la terre ; les trois autres masques devraient représenter l'eau, l'air et le feu. Un de ces masques, aux yeux globuleux aveugles, à la fois lunaire et terrestre représenterait l'eau, symbole de passivité, de féminité, d'indécision ; le troisième, plus masculin, barbu, moustachu, aux yeux ouverts, évoquerait l'air, la virilité, l'esprit de décision ; le quatrième, un masque solaire symboliserait le feu, ils évoqueraient la transformation de l'être divin sous des formes diverses en relation avec les éléments, la nature multiple et une à la fois.

Par analogie, nous pourrions éventuellement comparer le masque de l'angle Nord-Ouest du chapiteau d'Itterswiller avec le masque de l'eau d'Aulnay, car ce masque porte aussi des yeux globuleux, mais aveugles et a un aspect plutôt féminin, tandis que le masque de l'angle Sud-Est, aux yeux largement ouverts, barbu, se rapprocherait plutôt au masque d'air, masque de la virilité sur un chapiteau d'Aulnay. Quant au masque de l'angle Nord-Est, à la bouche ouverte et aux yeux aveugles, nous ne voyons pour le moment aucune explication ni comparaison.

Le lion androphage est un thème fréquent dans la symbolique romane et s'inspire du lion destructeur du texte de l'apocalypse ou des textes de psaumes qui parlent eux aussi du lion destructeur. L'humain avalé par le lion est habillé sur cette représentation ; souvent l'humain habillé symbolise le vice de l'esprit, par opposition à l'humain nu, symbolisant le vice de la chair.

Pour certains auteurs, le lion androphage est un symbole de la transformation de la pluralité dans l'unité, le retour de la créature vers l'être unique qui est Dieu.

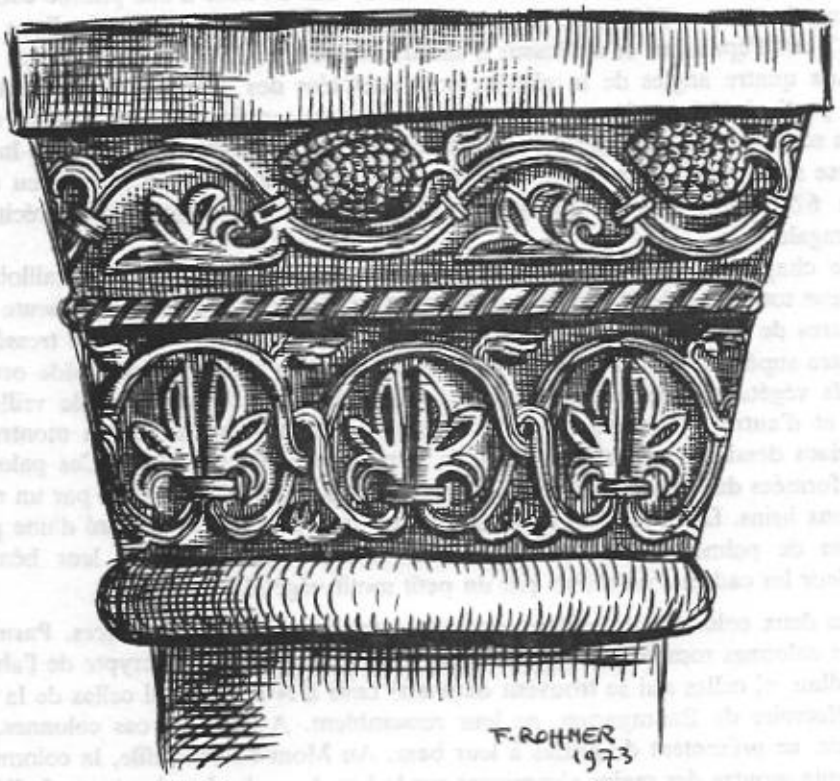
La profusion des petits masques humains avait sûrement dans l'esprit du sculpteur une signification, car il se devait d'utiliser tous les espaces libres dans sa composition dans le souci d'apporter le plus d'éléments possibles à l'instruction religieuse du peuple.

Le petit masque large, presque carré au-dessus de la tête du lion pourrait symboliser la terre, alors que le masque en cœur ou en triangle renversé, à la droite de la palmette pourrait être le masque de la connaissance. Cette interprétation du masque humain ou de la tête humaine sculptée, en triangle renversé, a été donnée pour une tête sculptée de l'église Saint-Sauveur de Dinan.

Il nous apparaît judicieux de signaler dans cet article une autre colonne romane à chapiteau sculpté, ayant certaines ressemblances avec celle d'Itterswiller et qui se trouve dans la cave de M. Seegmuller Ch. H. à *Eichhoffen*. Elle y voisine d'ailleurs avec une deuxième colonne de taille identique, mais dont le chapiteau a été remplacé à une période récente par un chapiteau neuf sans motif sculptural.

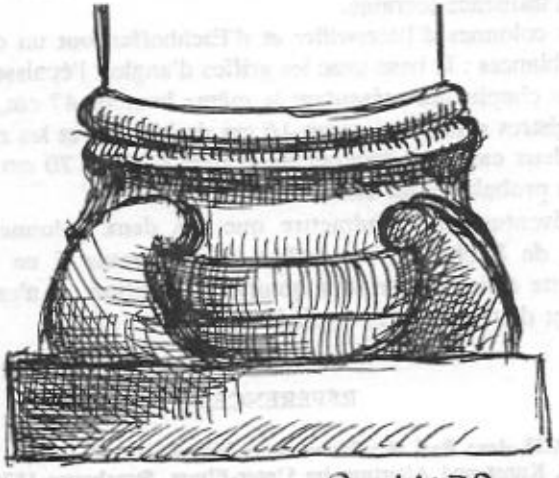
Cette colonne d'Eichhoffen a été signalée, en premier lieu, par l'abbé Apprédéris A. H. en 1859 dans le Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques, en second lieu par Krauss F.X. dans « Kunst und Altertum im Unter-Elsass » en 1876. Krauss date cette colonne du XII[e] siècle, Apprédéris pense qu'elle vient de l'ancienne église du couvent d'Ittenwiller.

En 1859, l'abbé Apprédéris était précepteur dans la famille de Cœhorn à Itterswiller. Krauss écrit: «Die colossale prächtig gearbeitete und wohl conservierte Säule hat ein reich ornamentiertes (nicht Würfel) Capitel, am Fuss sind Eck-knollen ». La colonne, haute de 3,95 m montre un chapiteau richement sculpté de motifs végétaux et repose sur une base qui est ici visible dans son ensemble. Le



Dessin F. Rohmer

Eichhoffen



Dessin F. Rohmer

Eichhoffen

socle comporte un bloc monolithe, mouluré de bas en haut d'une plinthe carrée de 10 cm de haut et 70 cm de large et une tore épaisse de 14 cm, puis d'une scotie de 12 cm d'épaisseur et au-dessus d'une deuxième tore de 5 cm de hauteur.

Aux quatre angles de la plinthe, sont sculptées des griffes qui enserrent dans leur partie inférieure large la première tore et se terminent au niveau du milieu de la scotie par une tête bifide. Un fût de colonne monolithe de 2 m 37 de hauteur repose sur ce socle et porte le chapiteau. Le pourtour du fût en son milieu est de 1 m 62 comme celui d'Itterswiller, mais la partie supérieure se rétrécit vers l'astragale.

Le chapiteau comprend un astragale, une corbeille sculptée, un tailloir ; sa hauteur totale est de 47 cm et est formé d'une pièce. La corbeille présente deux registres de sculptures en bas relief séparés par une moulure en corde tressée : le registre supérieur haut de 15-16 cm est sculpté d'un rinceau à sinusoïde orné de motifs végétaux : grappes de raisins, feuilles de vignes et amorces de vrilles de part et d'autre de la sinusoïde ; le registre inférieur haut de 18 cm montre des entrelacs dessinant des cadres arrondis fermés ornés de palmettes. Ces palmettes sont formées dans chaque cadre de deux branches réunies à leur base par un ruban de deux brins. Dans son hémiquart supérieur droit le cadre est décoré d'une petite pousse de palmette étirée sous la corde tressée. Au niveau de leur hémicart inférieur les cadres sont réunis par un petit motif végétal.

Ces deux colonnes présentent manifestement quelques concordances. Parmi les autres colonnes romanes de notre région, aucune, ni celles de la crypte de l'abbaye d'Andlau, ni celles qui se trouvent dans une cave à Nothalten, ni celles de la salle du réfectoire de Baumgarten, ne leur ressemblent. Aucune de ces colonnes, par ailleurs, ne présentent de griffes à leur base. Au Mont Sainte-Odile, la colonne de la crypte montre des mains s'appuyant sur le bas du socle. Le chapiteau de l'église disparue de Baumgarten et qui est conservé actuellement à l'Hostellerie est de style différent : chapiteau plus étiré vers le haut, corbeille à registre unique, sculpture où se remarque l'influence lorraine.

Mais les deux colonnes d'Itterswiller et d'Eichhoffen ont un certain nombre de points de ressemblances : la base avec les griffes d'angles, l'épaisseur du fût, 1 m 62 pour chacune, les chapiteaux présentant la même hauteur 47 cm, deux registres de sculpture, les registres supérieurs ayant 16 cm de hauteur et les registres ingérieurs 18 cm dans les deux cas, et la hauteur du tailloir 8 cm et 70 cm de large pour les deux, la datation probable pour les deux au XII^{e} siècle.

On pourrait éventuellement admettre que ces deux colonnes proviennent de l'église disparue de l'abbaye d'Ittenwiller, mais comme il ne reste plus aucun document sur cette église, ce ne sera qu'une supposition. Il n'en reste pas moins qu'elles méritaient d'être signalées explicitement.

RÉFÉRENCES

1. Apprédéris A.H. dans *Bull. des Monuments historiques,* 1re série, t. I, 1859
2. Krauss F.-X., Kunst und Altertum im Unter-Elsass, Strasbourg 1876.
3. Rumpler M., La frise dans la sculpture romane, dans *Cahiers techniques de l'art* 1962.
4. Beigbeder O., Lexique des symboles, éd. du Zodiaque : La-Pierre-qui-vire 1969.

État des enceintes fortifiées d'Obernai en 1782

par LUCIEN MAURER

NOS archives municipales conservent un cahier non paginé contenant quatre-vingt-douze pages (EE 30) dont soixante-six manuscrites en français, format 35,5 cm sur 21 cm, intitulé « Ober Ehnheim - Description des Enceintes de la ville » qui n'a pas encore été étudié à ce jour [1].

Le premier paragraphe de ce document nous renseigne sur sa date de rédaction : 21 novembre 1782, son objectif : dresser procès-verbal sur ordre ministériel de « l'état actuel des fortifications ainsi que des jours et ouvertures qui ont été faites dans les murs d'enceinte », son auteur : François Xavier Hirsinger, « l'un des bourgmaîstres de la ville » [2], et son destinataire : « M. le Directeur du génie de la province » [3].

---

1. GYSS J.-M. dans « Histoire d'Obernai » t. 2, p. 284, et BRAUN J. dans « Les fortifications d'Obernai », article paru dans *l'Annuaire D.B.O.*, t. 4, 1970, p. 61, note 5 se contentent de signaler l'existence de ce rapport, sans l'approfondir.

Pour le tracé des enceintes, voir HIMLY F.J., *Atlas des villes médiévales d'Alsace*, Strasbourg, 1970, p. 96/97, plan de la ville d'Obernai établi avec le concours de M. Jean Braun et de ce dernier « Plan archéologique d'Obernai » dans l'*Annuaire D.B.O.*, t. 3, 1969, p. 97.

2. HIRSINGER François-Xavier, l'un des bourgmestres d'Obernai entre 1768 et 1789 d'après GYSS, ouvrage cité, t. 2, annexe : liste des autorités de la ville d'Obernai pendant la période française ; rubrique : Bourgmestres.

3. D'AUMONT Claude, Antoine, Louis, né le 29 décembre 1714 à Belfort, décédé le 27 juin 1797 à Metz est entré en 1734 comme ingénieur au Corps royal du génie, nommé capitaine en 1747, ingénieur en chef en 1753 et Lieutenant-Colonel en 1763. Directeur des fortifications du Hainaut de 1764 à 1775 puis de 1775 à sa retraite en 1791 directeur des fortifications d'Alsace. A été nommé en 1767 Brigadier des Armées et en 1780 Maréchal de Camp.

Parmi ses campagnes figurent l'Allemagne avec blocus et défense de Kassel (1760-1762) et la Corse (1768-1769) où il a commandé le corps du génie envoyé dans l'île. Parmi les ingénieurs de ce dernier figurait le lieutenant Arnal qu'il retrouvera sous ses ordres en Alsace comme ingénieur en chef de la place de Sélestat en 1781 et avec lequel il entretiendra les meilleures relations amicales. Voir : *Archives du service Historique de l'Armée*, Château de Vincennes, cote M C 2665/1. — PONS J., *Les fortifications de Sélestat*, 1676-1874, l'organisation et le fonctionnement du service, in *Annuaire de la Société des Amis de la Bibliothèque de Sélestat*, 1972, p. 21.

Une note marginale nous apprend que ce rapport a été acheminé à l'intéressé par la voie hiérarchique : « ce procès-verbal qui a été clos le 30 novembre a été envoyé par un express à M. le chef de bataillon d'Arnald, Ingénieur en chef de Schlestat, le 2 décembre suivant » [4].

Le procès-verbal décrit les divers éléments de défense de la ville dans l'ordre suivant :

1) l'enceinte intérieure qui contient le plus grand nombre de tours et dans laquelle ont été pratiquées le plus d'ouvertures est décrite sur trente trois pages, soit la moitié du procès-verbal ;
2) les remparts font l'objet des treize pages suivantes ;
3) l'enceinte extérieure occupe douze pages ;
4) l'enceinte du faubourg avec huit pages clôture ce rapport qui ne comporte aucune conclusion ; les vingt-six dernières pages du cahier sont restées en blanc.

L'ordre suivi pour la description des enceintes (intérieure et extérieure) et des remparts est invariablement le même. Le point de départ est constitué par la porte de Sélestat (Griesstor) suivi par le « premier rempart » (actuel rempart Foch), la porte de Strasbourg (Niedertor), le rempart Mgr Freppel (dénommé deuxième rempart), la porte de l'Eglise, le rempart Mgr Caspar (troisième rempart), la porte supérieure (Obertor) et enfin le quatrième rempart (actuel rempart Joffre).

Chaque page contient sur la gauche une marge d'environ 5,5 cm dans laquelle se trouvent inscrites, en regard des divers éléments descriptifs du texte, les mesures correspondantes en toises et en pieds. Deux feuilles volantes, insérées dans le cahier contiennent la récapitulation des diverses mesures notées sur chaque page.

Le Maréchal de Camp d'Aumont est cité à deux repriess dans le procès-verbal de 1782. Ses nom et qualité y figurent à l'occasion d'approbation et de ratification qu'il a données à des concessions d'ouverture de portes dans l'enceinte intérieure accordée par le magistrat au Grand chapitre de la cathédrale de Strasbourg (rempart Foch) et au sieur Horrer, (rempart Caspar).

4. Arnal Maurice (et non Arnald comme indiqué dans la note marginale) est né le 12 septembre 1735 à Valleraugue (Gard). A été reçu ingénieur du génie en 1760, nommé capitaine en 1769, il fit la campagne de Corse en 1769, sous les ordres du Brigadier des Armées d'Aumont qui sera plus tard son supérieur hiérarchique en Alsace. Nommé major en 1788, puis lieutenant-colonel en 1791, il a été suspendu de ses fonctions d'ingénieur en chef de la place de Sélestat qu'il occupait depuis 1781 par le Conseil exécutif provisoire, le 21 septembre 1793. Il se retira à Scherwiller où il avait acquis un bien national en 1791.

Si l'inscription en marge de la première page du document de 1782 fait mention du patronyme d'Arnald, cela s'explique du fait que l'intéressé a modifié lui-même l'orthographe de son nom de famille comme le prouvent certaines pièces conservées dans son dossier aux archives du Service Historique de l'Armée. La demande qu'en sa qualité de chef de bataillon, commandant la place de Sélestat, il a effectuée le 31 août 1784 en vue d'obtenir la croix de Saint-Louis porte la signature d'Arnal. Sa requête adressée le 21 messidor An II à la Commission de Secours est signée Darnal. Enfin, celle envoyée de Scherwiller à la Commission de Mouvement des Armées du 13 nivôse An III, se termine par la formule « Salut et fraternité » suivie de la signature Arnal. Tel est le vrai patronyme comme en témoignent les documents officiels, tels son acte de baptême et son titre de pension. Voir : *Archives du service historique de l'Armée,* Château de Vincennes, cote : classement 1791-1847. Pons J., *Les fortifications de Sélestat,* 1676-1874, L'organisation et le fonctionnement du service, in *Annuaire de la Société des Amis de la Bibliothèque de Sélestat,* 1972, p. 10, 21 et 22.

D'après ces indications l'enceinte intérieure a une longueur de 718 toises et 2 pieds, le rempart 729 toises et l'enceinte extérieure 786 toises.

Il nous a paru intéressant de résumer, en les classant, les principaux éléments des fortifications tels qu'ils sont décrits dans ce document pour qu'on puisse se faire une idée précise de l'état dans lequel se trouvaient les portes, tours, enceintes, remparts et fossés d'Obernai à la veille de la Révolution, en retenant notamment les informations concernant certains points demeurés obscurs à ce jour. Cette étude permettra également de mesurer l'ampleur des dégradations que les ouvrages fortifiés avaient subies depuis leur origine jusqu'à 1782 et qu'ils ont connues depuis cette date.

LES PORTES DE LA VILLE ET DU FAUBOURG

On sait que l'enceinte intérieure contenait quatre tours-portes précédée chacune d'une porte extérieure. L'enceinte du faubourg était percée de deux ouvertures : la porte Saint-Wendelin qui livrait le passage du faubourg vers Ottrott et la porte de la rue de Mars sous laquelle s'ouvrait le swal supérieur [5].

Il ressort du procès-verbal de 1782 que les dix portes étaient toutes de plan carré, construites en pierres et couvertes d'un toit de tuiles et qu'elles étaient encore en bon état. Leur hauteur variait d'une porte à l'autre et était différente selon qu'il s'agissait de portes de l'enceinte intérieure ou extérieure. Ainsi la porte intérieure de Sélestat comptait 60 pieds de haut, celle de l'enceinte extérieure 25 pieds. Les deux portes de Strasbourg étaient de hauteur égale : 40 pieds. Alors que la porte intérieure de l'Eglise n'avait que 24 pieds de haut, celle de l'enceinte extérieure mesurait 40. La hauteur de la porte du Faubourg comportait 40 pieds, et celle qui la précédait n'en avait que 36. La porte Saint-Wendelin culminait à 24 pieds et celle de la rue de Mars à 17 pieds.

La largeur des portes intérieures était de 24 pieds à l'exception de celle de l'Eglise qui en avait 28. Les portes extérieures étaient de largeur différente : celle de Sélestat avait 25 pieds, celle de Strasbourg 19, celle de l'Eglise et du faubourg chacune 24, alors que la porte Saint-Wendelin en comptait 22.

Devant les portes intérieures se trouvait un pont fixe qui avait remplacé le pont-levis d'origine et qui traversait le fossé intérieur menant au rempart et aux portes extérieures. Ces dernières étaient munies « d'orgues ferrées » (sauf celle de l'Eglise) et d'une porte en chêne à deux vantaux à l'exception de celle du faubourg qui n'avait qu'une « herse suspendue en l'air ». Les portes de l'enceinte extérieure ainsi que celle de Saint-Wendelin étaient précédées d'un pont-levis jeté au-dessus du fossé extérieur, qui se fermait chaque soir. Seule la porte extérieure du faubourg où selon le rapport, il n'y a jamais eu de pont-levis « communiquait avec le faubourg par un pont fixe assis sur des piliers en pierres de taille ». Des corps de garde sont signalés aux portes de Sélestat, de Strasbourg, de l'Eglise et de Saint-Wendelin.

---

5. BRAUN J., art. cité, p. 61.

LES TOURS

Le tableau ci-dessous donnera une vue d'ensemble sur la forme des tours (ronde = r ou carrée = c) [6], leur hauteur (H), leur diamètre (D), respectivement largeur (l), exprimées en pieds et enfin leur état de conservation (d = détérioré, h = habité).

Enceinte intérieure						*Enceinte extérieure*				
	forme		H	D ou l			forme		H	D ou l	
1er rempart	1	r	34	14	d	I	r		20	15	
(Foch)	2	r	68	—		II	r		19	15	d
	3	r	60	17		III	c		36	13	h
	4	r	30	16							
2e rempart	5	r	30	16	d	IV	r		—	24	
(Freppel)	6	r	70	14	d	V	r		24	13	d
	7	r	—	12	d	VI	c		40	23	h
	8	r	28	12							
	9	r	33	12							
	10	r	40	15							
3e rempart	11	c	50	21	prison	VII	r		40	18	
(Caspar)	12	c	36	16	d	VIII	r		32	24	d
	13	c	36	16							
	14	c	36	16							
	15	c	36	16	d						
4e rempart	16	r	30	16		IX	c		24	14	écurie
(Joffre)	17	r	39	15		X	c		36	19	h
	18	r	29	15	d	XI	c		18	9	d
	19	r	50	18	d	XII	r		18	17	d
	20	r	25	14	d						
	21	r	26	—	d						
	22	r	—	14	d						

Enceinte du faubourg

r	—	12	d	h
r	26	12		
r	26	10		

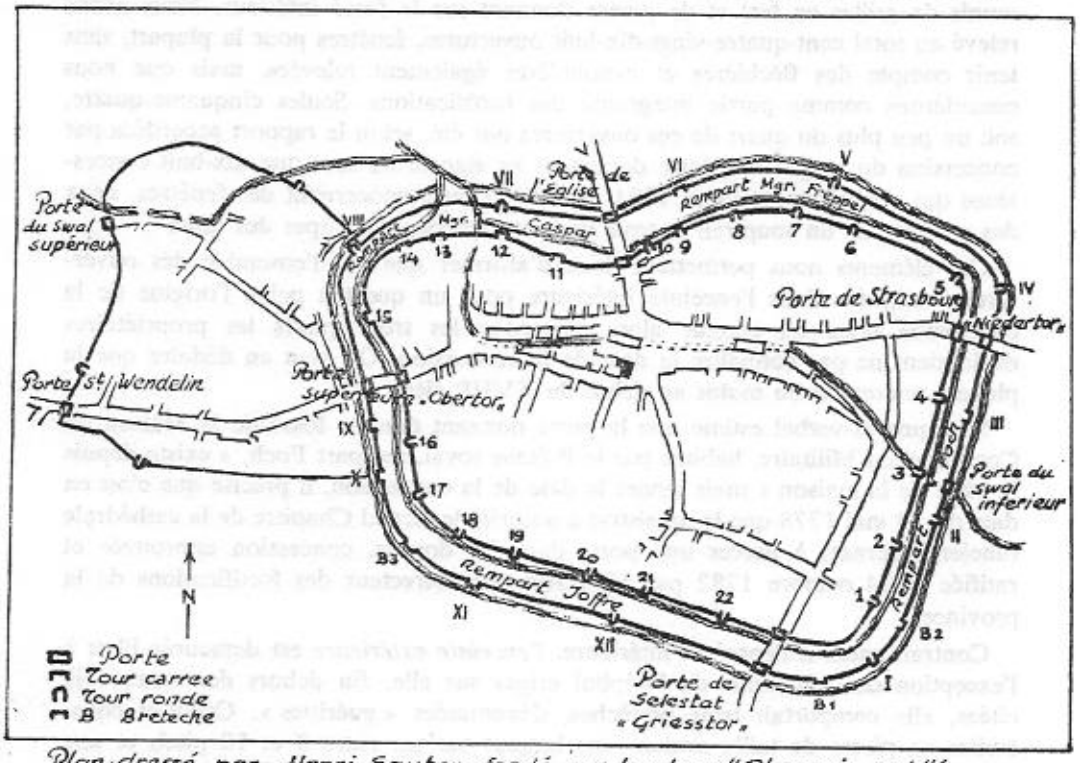
Sur les vingt-deux tours de l'enceinte intérieure, (dix-sept rondes et cinq carrées) la moitié est fortement détériorée. Pour les douze tours de l'enceinte extérieure (sept rondes et cinq carrées) cinq sont endommagées et trois tours carrées sont habitées. Les autres sont toutes couvertes de tuiles et semblent être en bon état.

Pour l'enceinte du faubourg, le rapport signale l'existence de trois tours rondes ; leur hauteur était de 24 pieds et leur diamètre variait entre 10 et 12 pieds. L'une

6. En vue de simplifier, il ne sera question que de tours rondes et carrées. En réalité il s'agit de tours en fer-à-cheval et de tours rectangulaires.

d'elles dégradée dans le haut était habitée. Leur dimension était donc moins importante que celle des tours d'enceinte de la ville.

Tours des diverses enceintes mentionnées dans le rapport de 1782



Plan dressé par Henri Sauter, fondé sur le plan d'Obernai, publié par F.J. Himly dans l'Atlas des Villes médiévales d'Alsace.

LES ENCEINTES

L'enceinte intérieure servait déjà en 1872 de mur extérieur aux maisons et granges construites derrière la muraille et prenant souvent appui sur elle avec la charpente du toit. Le rapport signale de nombreux cas où le « toit est assis sur le mur » comme on peut encore le constater de nos jours. Il mentionne également des étages, voire des pignons, construits sur le mur d'enceinte et relève une tour « dont le haut est dégradé et est renfermé sous le toit » de la maison voisine. Les tronçons demeurés libres sont rares dans l'enceinte extérieure. Celle-ci a une hauteur variant entre 30 pieds (rempart Foch), 32 (rempart Freppel) et de 29 à 35 pieds (rempart Joffre).

Le chemin de ronde qui courait à l'intérieur du mur d'enceinte et traversait les tours se trouvait souvent incorporé dans la construction attenante, surtout dans les granges et greniers, mais parfois aussi dans l'étage d'habitation. Le procès-verbal

de 1782 signale aussi des cas où il était interrompu par des aménagements apportés dans les maisons dont le mur d'enceinte faisait corps.

Le but du rapport de 1782 tendant à établir un état exact des « jours et ouvertures faites dans les murs d'enceinte », ce document nous fournit une indication précise sur la situation et le nombre de fenêtres, lucarnes, soupiraux, (souvent munis de grilles en fer) et de portes donnant sur le fossé intérieur. Nous avons relevé au total cent-quatre-vingt-dix-huit ouvertures, fenêtres pour la plupart, sans tenir compte des fléchières et canonnières également relevées, mais que nous considérons comme partie intégrante des fortifications. Seules cinquante-quatre, soit un peu plus du quart de ces ouvertures ont été, selon le rapport accordées par concession du magistrat. Notre document ne signale en tout que dix-huit concessions qui s'échelonnent entre 1751 et 1780. Douze concernent des fenêtres, deux des portes, une un soupirail et trois des autorisations d'occuper des tours [7].

Ces éléments nous permettent donc d'affirmer que sur l'ensemble des ouvertures pratiquées dans l'enceinte intérieure pour un quart à peine l'origine de la concession nous est connue alors que pour les trois quarts les propriétaires déclaraient ne pas connaître la date de la concession. On peut en déduire que la plupart remontent au moins au début du XVIII[e] siècle.

Si le procès-verbal estime que la porte donnant dans le fossé de la Maison du Commandant Militaire, habitée par le Préteur royal, rempart Foch, « existe depuis la bâtie de la maison » mais ignore la date de la concession, il précise que c'est en date du 1[er] mai 1778 que le magistrat a autorisé le Grand Chapitre de la cathédrale (ancien Internat) à percer une porte dans les douves, concession approuvée et ratifiée le 14 octobre 1782 par M. d'Aumont, Directeur des fortifications de la province.

Contrairement à l'enceinte intérieure, *l'enceinte extérieure* est demeurée libre à l'exception des bâtiments de l'hôpital érigés sur elle. En dehors des tours déjà citées, elle comportait trois bretèches, dénommées « guérittes ». Celles-ci construites en pierre de taille avaient une largeur variant entre 8 et 10 pieds et une profondeur de 3. Elles reposaient sur des consoles en pierre, scellées à mi-hauteur dans le mur qui avait une hauteur moyenne de 19 pieds.

La première bretèche se trouvait entre la porte extérieure de Sélestat et la tour ronde (rasée à la hauteur du mur, à droite de l'entrée de l'actuelle salle des fêtes). La seconde était située plus loin sur le même rempart et était assise sur trois consoles encore visibles actuellement dans le jardin situé derrière et en contrebas de la salle des fêtes [8]. Ces deux ouvrages étaient couverts d'un toit de tuiles et munies de « visières ». La troisième bretèche « dégradée au niveau de la muraille d'enceinte » reposait sur deux consoles, et était renforcée par un contrefort. Elle peut être localisée à peu près au milieu du mur extérieur du rempart Joffre.

---

7. Gyss J.-M., ouvrage cité, t. 2, p. 284 affirme : « Les ouvertures du reste, étaient fort rares, car l'autorisation d'en pratiquer n'était accordée par le magistrat que contre indemnisation pécuniaire payable à la ville. » Cette affirmation se trouve infirmée par le procès-verbal de 1782.

8. Voir dessin de M. Sauter Henri, *Annuaire D.B.O.*, t. 4, 1970, p. 71.

Rappelons enfin que la tour carrée du rempart Foch, et celle du même type du rempart Freppel, étaient habitées et qu'une porte donnait sur le rempart. Il en va de même de la deuxième tour carrée du rempart Joffre, alors que la première en partant de la porte du faubourg était occupée par une « écurie à vaches ».

L'enceinte du faubourg, haute de 13 à 17 pieds, servait également tout comme l'enceinte intérieure, d'appui pour les toits des habitations et granges voisines. Néanmoins d'après le rapport elle est plus largement dégagée que l'enceinte intérieure et nettement moins élevée que celle de la ville et contenait une dizaine de fenêtres.

LES REMPARTS

Situés entre l'enceinte intérieure et extérieure, les remparts étaient tous fermés à l'entrée et à la sortie par un mur en maçonnerie de 7 à 10 pieds de haut. Celui-ci était percé d'une ouverture cintrée en pierre de taille, munie d'une « porte à deux battants en lattes ». Cette dernière n'existait en 1782 qu'à l'entrée et à la sortie du rempart Foch, elle manquait aux autres remparts où subsistait toutefois la voûte cintrée et était remplacée à l'entrée du rempart Joffre (près de la porte du faubourg) par « une barre en bois pour empêcher les voitures d'y passer » précise le document.

D'après ce dernier le *rempart Foch* semble le mieux conservé. Le chemin du rempart longeait la contrescarpe du fossé intérieur sur une largeur de 12 pieds et le chemin de ronde côtoyait le parapet du mur extérieur sur une largeur de 4 pieds. Entre les deux s'élevait un parapet en terre de 9,5 pieds de haut. A l'entrée du rempart (près de la porte de Sélestat) se trouvait un jardin dont la jouissance était réservée au Préteur de la ville.

Pour le *rempart Freppel,* le procès-verbal nous apprend que depuis son début, porte de Strasbourg, et sur une longueur de 112 toises, s'étendait un parapet en terre sur lequel se trouvait une glacière appartenant à la ville. Vers la sortie, près de la porte de l'Eglise, un petit jardin était adossé au mur extérieur et en face un terrain vague servait de chantier.

Sur le *rempart Caspar,* vis-à-vis de l'église de l'hôpital, entre le cintre du mur de clôture et la contrescarpe du fossé intérieur existait un jardin mis à la disposition des « sieurs Hoffmann et Reys Bourguemaitres ». Le chemin du rempart avait 12 pieds de large et le parapet en terre 8 pieds de haut. La contrescarpe du fossé intérieur était surmontée d'un mur jusqu'à l'entrée du canal (Muhlbach), ce dernier n'existait plus au-delà du canal jusqu'à la porte du faubourg. Quant au mur érigé sur la contrescarpe du fossé extérieur qui longeait le chemin de ronde, il était souvent ébréché.

Le *rempart Joffre* était en 1782 le plus fortement endommagé. Si le parapet en terre régnait sur toute sa longueur, sa hauteur variait entre 6, 8 et 10 pieds. Le parapet du mur d'enceinte extérieur de 7 pieds de haut que longeait le chemin de ronde existait au début de ce rempart, mais avait été ramené vers 1770 à la hauteur du parapet en terre pour « faciliter à M. le Stettmeister de Gail la vue de sa maison » (sic). Plus bas ce parapet reprenait pour disparaître avec le chemin de

ronde. Le document nous en fournit l'explication, basée sur la tradition : « Lors du siège des Suédois les ennemis ont battu une brèche à cet endroit. Cette opinion se trouve confirmée par les quantités de boulets qui se sont retrouvés et que l'on trouve encore journellement dans les murs ». Au-delà, vers la porte de Sélestat, le parapet et le chemin de ronde réapparaissaient à nouveau.

LES FOSSÉS

Le procès-verbal ne parle qu'accessoirement des fossés et les renseignements qu'il fournit sont dispersés dans les divers chapitres consacrés aux enceintes de la ville, aux remparts et à l'enceinte du faubourg. Nous les avons rassemblés en les classant d'après les remparts qu'ils longent.

Rempart Foch. Le fossé intérieur de 16 pieds de large près de la porte de Sélestat s'élargit à 23 pieds près de la porte de Strasbourg. La contrescarpe haute de 13 pieds, en maçonnerie était en bon état. Celle-ci était munie à deux endroits d'un escalier en pierre qui reliait le rempart au fossé, et servait d'entrée et de sortie au jardin du Préteur. Ce dernier disposait en effet de la plus grande partie du fossé intérieur. transformé en jardin. Le restant des douves, transformés en herbages, était réservé à la tribu des vignerons.

Le fossé extérieur, large de 30 pieds avait une contrescarpe en maçonnerie de 7 pieds de haut jusqu'à la sortie du swal inférieur, puis était en terre de 16 pieds de haut jusqu'à la tour carrée. En partant de cette tour jusqu'à la porte de Strasbourg, le fossé servait comme de nos jours, de lit à l'Ehn.

Rempart Freppel. Le fossé intérieur de 21 pieds de large comportait une contrescarpe en maçonnerie, en bon état, de 12 pieds de haut. Il était cultivé en jardin au profit du Préteur et en prés dont l'herbe était destinée à l'entretien des taureaux de la ville.

Le fossé extérieur dans lequel coule l'Ehn, avait une largeur de 24 pieds ; la contrescarpe comptait 16 pieds de haut et était construite en maçonnerie et munie de contreforts.

Rempart Caspar. Large de 38 pieds, le fossé intérieur avait une contrescarpe de 15 pieds de haut jusqu'au canal du Muhlbach qui coulait à ras du sol. Dans cette dernière a été pratiqué en 1764 un escalier en pierre conduisant dans le fossé, à la porte de sortie de la propriété du sieur Horrer. (Emplacement actuellement occupé par la dépendance de l'hôpital réservée aux vieillards).

De part et d'autre du canal, dans le fossé, étaient installées trois baraques en bois, adossées à l'enceinte intérieure qui appartenaient à la ville, l'une sise avant le canal, les deux autres au-delà. Les trois occupants, drapiers de leur état, y effectuaient des teintures et payaient une redevance à la ville. Le fossé était par ailleurs transformé en jardin réservé à l'hôpital et à quelques particuliers. Par contre le Préteur avait la jouissance de tous les arbres fruitiers.

Le fossé extérieur, le long des bâtiments et dépendances de l'hôpital, quittait le chenal de l'Ehn après la première tour ronde pour rejoindre vers le S.O. la porte du faubourg. Il était précédé d'un ouvrage avancé, dénommé « demi-lune » d'un diamètre de 27 toises qui se terminait près de la 2e tour ronde (à l'entrée de

l'actuelle rue brûlée). De l'intérieur de cette « lunette » aussi appelée « soutte » sur le plan de 1786 [9] un fossé de 24 pieds de large muni d'une contrescarpe de 10 pieds de haut longeait le mur extérieur de la ville. Au-delà de cette demi-lune et jusqu'à la porte du faubourg le fossé avait été partiellement comblé de sorte que la contrescarpe n'avait plus que 3 pieds de haut et était souvent interrompue. Il était occupé par des jardins.

Rempart Joffre. Le fossé intérieur d'une largeur de 40 pieds avec une contrescarpe en maçonnerie de 10 pieds de haut contenait dans toute sa longueur des prés.

Quant au fossé extérieur, celui-ci avait au départ de la porte du faubourg jusqu'à la 2e tour carrée une largeur de 36 pieds et une contrescarpe de 18 pieds. Le rapport signale que le sieur Jean-Jacques Rumpler a obtenu du magistrat l'autorisation d'assécher ce fossé qui était un « cloaque » et de le transformer en jardin. Au-delà de la tour précitée et jusqu'à la porte de Sélestat le fossé large de 24 pieds avec une contescarpe de 12 pieds de haut était transformé en pré.

Le fossé longeant l'enceinte du faubourg, avait 24 pieds de large et la contrescarpe en terre 17 pieds de haut dans la partie comprise entre la tour du swal supérieur et la porte Saint-Wendelin. Il était entièrement recouvert de prés.

Dans sa partie Sud, le fossé, large de 22 pieds, avec une contrescarpe en maçonnerie, puis en terre de 7 pieds de haut, était « cultivé en jardins dont les possesseurs se disent propriétaires » (sic).

Grâce à cet état descriptif nous pouvons nous faire une idée précise de l'état de nos fortifications en 1782 dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles ne répondaient plus aux exigences d'une défense militaire. Obernai restera toutefois place-forte jusqu'en 1791, son déclassement intervint le 10 juillet 1791 [10]. Néanmoins les détériorations qu'elles avaient subies avant la Révolution n'étaient de loin pas aussi importantes que celles qu'elles devaient encore connaître durant le XIXe siècle.

Témoins de la grandeur passée de l'ancienne ville libre impériale, les vestiges de nos enceintes, tours, remparts et fossés représentent un actif précieux du patrimoine archéologique de notre ville. A ce titre nous devons tout mettre en œuvre pour les conserver et les respecter.

---

9. Voir plan de 1786, reproduit par M. SAUTER, ibidem p. 62-63.

10. L'Inspection du Génie, 39, rue de Bellechasse, Paris 7e, ne possède malheureusement aucun document cartographique ou topographique concernant les fortifications d'Obernai, selon réponse de Mademoiselle N. LACROCQ, bibliothécaire, en date du 19 janvier 1975 à notre demande du 16 décembre 1974. Par contre elle nous fournit le texte du déclassement d'Obernai du 10 juillet 1791 : « Etat des places et portes de l'intérieur dont les parties fortifiées étant reconnues inutiles à la sûreté des Frontières, peuvent être supprimées dès ce moment même et aliénés par les Corps administratifs. Lens, Mouzon, Sarrebourg, Oberehnheim, Colmar . . . » (p. 24).

Obernai : Monuments secondaires

Vestiges archéologiques divers

par JEAN BRAUN

LES vestiges archéologiques disparates, provenant de monuments et d'édifices disparus, sont conservés à quatre endroits différents de la ville.

I. JARDINET AUTOUR DU MONUMENT GYSS

Ce monument, un bloc de conglomérat des Vosges, porte le médaillon, dû au sculpteur Marzolf, de l'historien de la ville, le chanoine Joseph Meinrad Gyss [1]. Le monument a été élevé en 1900. On y retrouve :

- Un bloc de grès dont l'angle, excavé, est rempli par une grande tête ; deux blocs semblables se trouvent au Selhof, il provient certainement de l'église romane. Le style est celui de l'atelier d'Andlau, vers 1140 [2].
- Trois lourds sarcophages monolithes mérovingiens trouvés lors de la démolition de l'église paroissiale en 1867, devant la porte latérale Sud ; ils sont en grès très dur, la forme de la tête est taillée en creux. Ils avaient déjà été violés et dépouillés en 1616, (lors de la construction du portail Sud ?) [3]. L'un d'eux est encore recouvert d'un couvercle massif.
- Une cuve baptismale romane (en grès) provenant de Meistratzheim (elle servait jadis de réservoir d'eau d'un puits situé au milieu des champs).
- Margelle d'un puits, carrée à l'extérieur, arrondie vers l'intérieur.
- Armoiries (aigle) de la ville, provenant d'une des portes dites de l'église. Ce n'est certainement pas une borne-limite du territoire d'Obernai comme on l'a cru [3].

---

1. *Oberehnheimer Anzeiger* du 14 juillet 1900.

2. WILL R., *Répertoire de la sculpture romane de l'Alsace*, dans *Revue d'Alsace*, t. 91 (1952) p. 41, et t. 92 (1953) p. 31. Les deux articles ont été réunis et complétés sous le même titre, t. 13 des Publications de l'Institut des Hautes Etudes Alsaciennes, Strasbourg-Paris, 1955 où les trois bas-reliefs romans ont été reproduits sur les planches X et XI.

3. Rapport de LEVRAULT Louis à la Société des Monuments Historiques de Strasbourg du 9 septembre 1867 (Inventaire non publié du Musée Archéologique n° 30 136). — GYSS J., *Note sur quelques monuments funéraires à Obernai, Bulletin de la Société susdite*, 2e série, t. 9 (1876), p. 120-125. — GYSS J., *Monuments et souvenirs, Union d'Alsace-Lorraine*, 1881, n° 24.



1.



2.



3.



4.



5.



6.

Photos Stenger, Obernai

Vestiges archéologiques à Obernai

1. Jardinet Gyss : sarcophage mérovingien
2. Jardinet Gyss : pierre sculptée Renaissance
3. Jardinet Gyss : cuve baptismale romane
4. Propriété J.A. Jaeger : sculpture romane
5. Selhof : colonne de style composite 1564
6. Selhof : vasque Renaissance



Photo H. Sauter

Cour de Gail à Obernai, 3, rue de Gail



Photo H. Sauter

Cour de Rathsamhausen - Rothau - De Dietrich, Rothauerhof à Obernai, 1, rue de Rothau

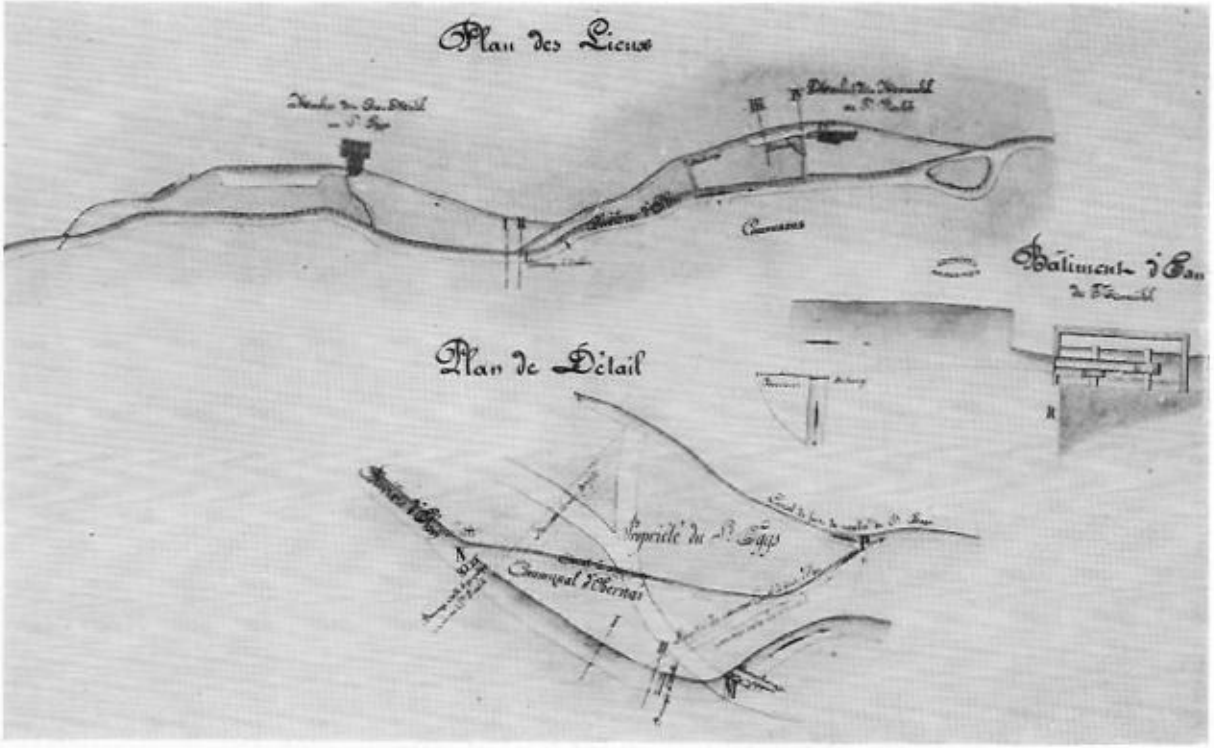


Photo A.D. Bas-Rhin

Aumuehle et Neumuehle à Obernai, aux Archives du Bas-Rhin, S 920

- Monument funéraire de la baronne Marianne, Thérèse, Elisabeth de Ried, née à Strasbourg, morte à Obernai en 1822, avec les armoiries de cette famille, d'origine allemande [4].
- Pilier octogonal avec chapiteau.
- Vasque octogonale sur base Renaissance.
- Chapiteau Renaissance de style composite.
- Pierre d'angle, dont la partie extérieure est taillée en base de fût de colonne (provenant de l'ancienne église ?).
- Trois pierres Renaissance à têtes sculptées (d'hommes et de lions).
- Fût de colonne formant pilastre engagé (de la crypte de l'église romane) [3].
- Base d'une colonne engagée dans un bloc de pierre (romane ?) [3].
- Deux vasques rondes.

Une balustrade gothique provenant de l'ancienne mairie ou du poêle des vignerons a disparu il y a quelques années.

II. AU CHEVET DE L'ÉGLISE

Derrière le chevet de l'église paroissiale actuelle, se trouvent des pierres encastrées dans le mur de soutènement du cimetière. De droite à gauche on trouvera :

- Le claveau d'une archivolte (pierre taillée en forme de coin servant à fermer le dessus des voussures d'une arcade, dans le cas présent peut-être de la porte donnant accès à la crypte) de l'ancienne église romane ; le claveau représentant un ours et un échassier (pélican ?) est décoré d'un rinceau à grappes de raisin. C'est une adaptation tardive de l'ancien thème irano-syrien de la vigne nourricière, symbole du Royaume de la Paix. Une inscription en champlevé longeait le bord inférieur du rinceau : on peut encore lire *Ripedef L.* Atelier d'Andlau, vers 1140 [5]. Reproduit dans X. OHRESSER, *L'ancienne église paroissiale d'Obernai* dans *Archives de l'Eglise d'Alsace,* N.S. t. 8, 1957, p. 66 et dans X. OHRESSER, *Trois héros de la foi,* p. 42.
- Pierre tombale de 1683 ou 1633, avec inscription et emblème de tanneur.
- Claveau d'une autre archivolte : ici l'enroulement conservé est animé par un dragon ailé, en-dessous l'inscription V O S V [6]. Reproduit dans X. OHRESSER, *L'ancienne église paroissiale d'Obernai,* p. 66 et dans X. OHRESSER, *Trois héros de la foi,* p. 58.
- Monument funéraire de Sébastien Frey (1615 ou 1616) avec vue contemporaine de la ville [6].
- Fragment d'une console de provenance incertaine, portant des armoiries représentant un cheval (ou un cerf), timbrées et entourées de lambrequins (XVII[e] s.) Reproduit dans X. OHRESSER, *Trois héros de la foi,* p. 78.

---

4. RIETSCH J.-B., *Armorial général,* Lyon 1950, t. 3, p. 569, volume de planches, t.5, pl. CLIX.
5. WILL R., art. cité p. 41.
6. OHRESSER X., *Les monuments funéraires de Sébastien Frey,* dans *Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Dambach-la-Ville, Barr, Obernai,* t. 2 (1968), p. 41-44, ill.

- Pierre tombale du XVII[e] siècle.
- Fragment (partie supérieure d'une sculpture) : Christ tenant un livre et bénissant, abrité par une niche dont le bord semi-circulaire est garni de rinceaux ; provient vraisemblablement de l'ancienne église romane [7]. Reproduit dans X. OHRESSER, *L'ancienne église paroissiale*, p. 73 et dans X. OHRESSER, *Trois héros de la foi*, p. 28; atelier d'Andlau, vers 1140.
- Fragment lapidaire : tête avec feuillage (gothique flamboyant).
- Monument commémoratif de Dominique Speyser et Jean Freitrich, exécutés sous la Terreur.

III. AU SELHOF

- Fronton triangulaire daté de 1821 portant les armoiries d'alliance du baron Henri André de Gail, mort en 1825 et de son épouse, Catherine Philippine, née baronne Zorn de Bulach (1787-1843). Cette sculpture ne provient pas du château de Gail (aujourd'hui lycée et élevé seulement vers 1826-1827) ni d'un monument funéraire. Elle se trouvait, paraît-il, sur le socle du monument Lezay-Marnésia qui occupait jadis le centre de la partie basse du Selhof, monument disparu, sans doute en 1914-1918.
- Deux blocs en grès dont l'angle porte une grande tête en tous points semblables à celui du jardinet Gyss (vers 1140).
- Colonne de style composite (Renaissance) de 1564 avec des armoiries ou des emblèmes d'artisans (l'une porte trois haches entrecroisées). Provient du moulin Weltz. 2, rue Ste-Odile. Petit monument acheté en 1900 par la ville.
- Un chapiteau octogonal (Renaissance).
- Une vasque sur base parallélépipédique (Renaissance).
- Stèle en granite, de 1945, élevée à la mémoire d'Edmond Demange, né à Obernai en 1915, résistant fusillé par les Allemands à Fresnes en 1942.
- A côté de l'ancien tribunal (construit en 1900-1902), statue d'une Vierge à l'Enfant par le sculpteur Stienne (vers 1870) ; elle devait figurer au trumeau de la nouvelle église. La famille Linder qui en avait fait l'acquisition (elle se trouvait dans la « Cour de Rothau ») en a fait don à la Ville. Médiocre pastiche de la statuaire du XIII[e] siècle.

IV. A L'HOTEL DE VILLE

- Escalier principal. Belle colonne Renaissance à chapiteau corinthien, fût orné de pampres de vigne, avec raisins et feuilles. Se trouvait jadis dans le jardin de l'hôpital. Provenance inconnue.

Pour terminer, signalons à la propriété Jaeger, route de Bœrsch, une dalle ornée d'une façade d'église à deux tours abritée sous deux arceaux surmontés d'une croix (sculpture romane incertaine) [8].

---

7. WILL R., art. cité p. 40.

8. WILL R., art. cité p. 66.

L'Hôtel de ville d'Obernai

par XAVIER OHRESSER

LE PLUS ANCIEN HOTEL DE VILLE (1370)

A partir de l'époque (XIV[e] siècle) où les classes roturières, commerçants et artisans, commencèrent à partager avec les nobles le gouvernement de la ville, l'érection d'un Hôtel de ville comme lieu de réunion pour les corps constitués devint impérative. Les mandataires des classes commerçantes et artisanes ne pouvaient se réunir dans le poêle ou « Trinkstube » des nobles où jusque là les affaires de la ville avaient été débattues.

Obernai eut donc un Hôtel de ville de bonne heure, puisqu'il fut reconstruit dès 1462 [1]. D'ailleurs un Hôtel de ville était nécessaire pour une autre raison : la possibilité de tenir par tous les temps les assises au Tribunal bourgeois qui siégeait d'abord en plein air [2] à un emplacement recouvert plus tard, la « Laube » [3]. Ce premier Hôtel de ville remonterait à l'année 1370 et serait presque contemporain de ceux de Strasbourg et de Sélestat [4].

LA CONSTRUCTION DE 1462

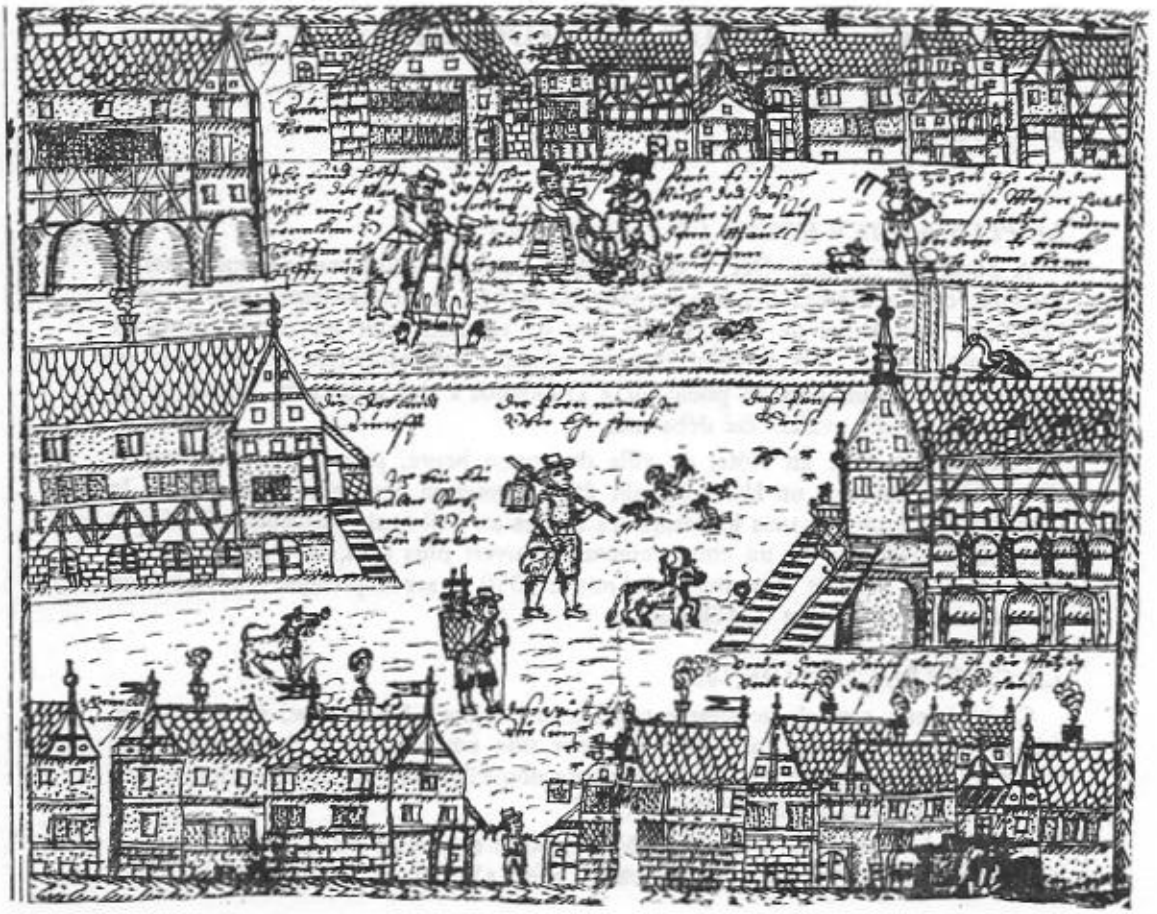
Ce bâtiment, sans doute simple comme une maison bourgeoise, fut démoli en 1462 [5]. Il était devenu trop modeste pour une administration de plus en plus compliquée depuis l'adoption en 1459 d'une nouvelle constitution municipale, plus démocratique [6] avec exclusion des nobles [7].

Comme à Strasbourg, Molsheim, Mulhouse le nouvel Hôtel de ville d'Obernai adoptera le style de palais municipal (« Pfalz ») avec escalier extérieur, oriel,

1. GYSS J.,*Notice historique sur l'Hôtel de ville d'Obernai*, dans *Bull. des Mon. Hist.*, 2[e] série, II (1863-1864) p. 48.
2. GYSS, *Notice* citée, p. 27.
3. GYSS J., *Histoire de la Ville d'Obernai*, t. I, Strasbourg 1866, p. 188. Le terme latin lobia, laubia, lobicem signifie galerie. — DU CANGE, *Gloss. med. latin.*, éd. de 1938.
4. HATT J., *La vie strasbourgeoise*, Strasbourg 1947, p. 14-15. — DORLAN, dans *Annuaire de la Soc. d'Amis de la Bibl. de Sélestat*, p. 26-27.
5. GYSS, *Notice* citée, p. 38. Du même *Histoire citée*, I, 322.
6. SCHŒPFLIN, *Alsatia Ill.*, section II, Ia, § 745.
7. GYSS, *Notice* citée, p. 36. Du même *Histoire* I, 316 et 318.

beffroi, guetteur, cloche et horloge. Il sera édifié sous le bourgmestre André Erstheim [8] et coûtera 93 livres deniers, soit 6 975 francs-or d'avant 1914 [9].

Deux documents iconographiques renseignent sur cet édifice. Le fondeur d'étain obernois Augustin Güntzer (1595-1659) dessina dans son journal de voyage la place du marché-aux-grains d'Obernai entouré de divers édifices, dont l'Hôtel de ville à côté du poêle des vignerons et sur la « Laube » ou tribunal bourgeois [10].



Universitätsbibliothek Basel

La place d'Obernai avec l'Hôtel de ville.
Dessin d'Augustin Güntzer † vers 1655, tiré du manuscrit H V 165, Bâle

8. Gyss, *Histoire* citée, I, 76. — Gérard Ch., *Les Artistes d'Alsace*, II, 190.

9. *Comptes communaux* CC 65 (Stadtrechnung ab 1462). — Hanauer A., *Guide monétaire pour l'histoire d'Alsace*, Rixheim 1891, p. 5. — Pisot O., *Geld und Geldwert in Oberehnheim* vor 300 Jahren, dans *Elsassland* IX. (1927).

10. Un extrait du journal d'Aug. Güntzer a été publié : *Augustin Güntzers merkwürdige Lebensgeschichte*. Ein Kulturbild aus dem Jahrhundert des 30jährigen Krieges, Barmen 1896, 161 pages. Voir l'article de Mieg Ph., dans *Annuaire de Colmar* 1958, p. 48-65.

D'autre part un dessin au crayon de 1836 par l'artiste L. Atthalin permet de saisir les grandes lignes architecturales de l'immeuble [11]. A l'époque d'Atthalin, XIX[e] siècle, les colombages étaient revêtus d'un crépi.

Une gravure de Ch. Bour, représentant le « Kirchrainel » (actuelle rue Chanoine Gyss), et un crayon du lithographe obernois Charles Wœlfflé nous ont gardé le souvenir du pittoresque oriel de cet Hôtel de ville [12].

L'HOTEL DE VILLE DE 1523

A son tour, ce second Hôtel de ville s'avéra insuffisant. En 1523 il fut doublé d'une nouvelle construction : elle est englobée dans l'actuel Hôtel de ville et en forme l'aile Nord-Est. Elle servit d'abord de chancellerie ou greffe. L'architecte en fut maître Jean Jüngling [13] et les frais de construction s'élevèrent à 178 livres, 14 schilling, 9 pfennig, soit environ 21 400 francs-or d'avant 1914 [14].

Au début du XVII[e] siècle la grande salle au premier étage reçut une installation destinée aux séances du Tribunal Bourgeois [15]. Ce décor est encore en place et la « salle de justice » est encore aujourd'hui « l'orgueil et le bijou d'Obernai » [16].

A la même époque la façade Nord fut embellie d'un large balcon à balustrade, porté par neuf consoles à motifs divers de style Renaissance. Il porte le millésime 1604. Oeuvre du strasbourgeois Georges Widemann [17], il coûta 45 livres, 26 sous, 8 deniers, environ 850 francs-or [18].

L'AGRANDISSEMENT DE 1668

Le traité de Westphalie mit pratiquement fin à l'indépendance de la ville qui gardait cependant sa constitution municipale. Désormais les rois de France allaient assurer la paix et l'ordre.

Entre 1681 et 1691 l'Hôtel de ville reçut un nouvel agrandissement en avant-corps de l'édifice de 1523 comme le montre le dessin de Ch. Wœlfflé.

L'ancien Hôtel de ville était donc un agglomérat bizarre, mais charmant. Il comprenait le bâtiment de 1462, la Chancellerie (Kantzley) de 1523 avec la salle de justice et l'avant-corps de 1688. Contre cet ensemble se trouvaient blottis le poêle des vignerons, le poêle des boulangers et la Petite Boucherie. Une toile de J.-J. Sorg († 1821), représentant sainte Odile veillant sur la ville, permet de se rendre compte de l'ensemble des bâtiments [19].

---

11. ATTHALIN L., *Album von Ottrott und Umgebung.* Bleistiftskizzen aus dem Jahre 1836, hg. vom Kais. Denkmal-Archiv zu Strassburg 1904, n° 14. Voir aussi GYSS J., *Urkundliche Geschichte der Stadt Oberehnheim*, Strasbourg 1895, p. 196, pl. VII. - OHRESSER X., *Trois Héros de la Foi à Obernai pendant la Révolution de* 1793, Obernai[1949], p. 21, fig. 8.

12. Propriété de Mlle Léonie Riss, Obernai et aussi reproduit dans OHRESSER, *Trois Héros* cités, p. 14.

13. *Comptes communaux* CC 70.

14. D'après HANAUER, *Guide monétaire*, p. 5.

15. GYSS, *Notice*, p. 39. Du même *Histoire*, II, p. 76.

16. Description de cette salle dans GYSS, *Notice*, p. 38 et surtout SCHAEFFER M., *A travers Obernai*, p. 82-87.

17. GYSS, *Notice*, p. 39. Du même *Histoire*, II, p. 76 n. 1.

18. *Comptes communaux* 1604.

19. Reproduite aussi dans OHRESSER, *Trois Héros*, p. 19.

Le nouveau goût du XVIII[e] siècle incita la ville à reconstruire entièrement l'Hôtel de ville. Les projets alors élaborés existent aux Archives. Le nouvel édifice aurait mesuré en longueur 10 toises 4 pieds (20,70 m), en largeur 7 toises (13,70 m) et en hauteur 32 pieds (10,40 m). Il aurait coûté 23.713 florins, soit 118.500 francs-or d'avant 1914, en 1759.

Mais l'attitude intransigeante des tribus des vignerons et des bouchers, qui ne voulaient a aucun prix céder leurs poêles, fit échouer ce projet [20].

L'ÉTAT ACTUEL (DEPUIS 1848)

Ce n'est qu'un siècle plus tard, après la tourmente révolutionnaire qui emporta l'ancien régime municipal, que la ville d'Obernai se dota d'un nouvel Hôtel de ville par transformation de l'ancien.

En 1845 l'architecte Ringeissen établit les plans [21]. Après achat et démolition des poêles des vignerons et des bouchers, ainsi que de deux maisons particulières attenantes à la construction de 1462, le nouveau bâtiment serait élevé en raccordement avec l'ancien. Ainsi serait conservée la « Kantzley » et la belle salle qu'elle recèle [22].

L'entrepreneur fut Brion et les frais de construction s'élevaient au total à 126.500 francs.

La pièce de choix de l'Hôtel de ville actuel est évidemment la salle de justice au premier étage, spécimen du style décoratif du début du XVII[e] siècle avec plafond à caissons, figures symboliques, lambris encadrant des fresques. Les auteurs des peintures furent Zébédée Miller et Jean Bartenschlaeger, les deux de Sélestat. Les vitraux historiés furent détruits lors de la Révolution ; ils se référaient aux origines d'Obernai et aux couvents de Hohenbourg et de Niedermuenster.

C'est dans cette salle que les délégués des dix villes alsaciennes de la « Décapole » tinrent les 2-3 sept. 1789 leur dernière séance.

*

L'Hôtel de ville d'Obernai conserve dans une fenêtre du premier étage le remarquable petit vitrail (43 sur 30 cm) dit « de Niedermunster ». Il représente d'après la légende de la croix de Niedermunster le fameux chameau chargé de son fardeau précieux et les armes de Rosine de Stein, abbesse de 1514 à 1534.

Il a été exécuté, d'après un carton de Hans Baldung Grien, par le maître verrier Martin Kurtzel en 1523 pour l'Hôtel de ville d'Obernai.

Cette belle œuvre d'art faisait primitivement partie d'un ensemble aujourd'hui disparu. La croix de Niedermunster elle-même était cherchée solennellement à Pâques par les Obernois pour servir à une procession dans la banlieue de la ville.

En ornant la salle des délibérations du nouvel Hôtel de ville construit en 1521, le magistrat aura voulu marquer les relations économiques et religieuses entre la ville et l'abbaye de Niedermunster [*]

---

20. *Archives Municipales* DD 39. - Gyss, *Histoire*, I, p. 298.
21. Plans aux *Archives de Sélestat*, fonds Ringeissen.
22. *Registre de délibérations* du Cons. Mun. 7 mai 1850.

* Voir Ohresser X., *Hans Baldung Grien et les vitraux de l'Hôtel de ville d'Obernai*, dans *Revue d'Alsace* 93 (1954), p. 116-120, avec la bibliographie du sujet.

Les cours domaniales de l'aristocratie et des monastères

Les résidences des familles nobles à Obernai

par JEAN BRAUN

ON appelle *cour domaniale* (du latin curtis ou curia) le centre d'exploitation d'une seigneurie rurale. Elle était constituée par la maison d'habitation du seigneur ou du régisseur (« maire », « Meyer ») et par des bâtiments d'exploitation. Cette « cour » prend aussi souvent le nom de *curia salica* ou de sala (d'où Salhof, le Selhof d'Obernai). Comme c'est aussi le siège de l'administration seigneuriale, la cour s'appelle aussi quelquefois *Amtshof*, comme au 22, rue de Mars ou aux 39-51 rue de Sélestat, ou *Herrenhof*, ou encore *Dinghof*, lorsqu'on y rend la justice seigneuriale. De plus le seigneur, ayant souvent réussi à se faire exempter du payement de redevances et de services, sa « cour » prend alors le titre de *Freihof* (cour franche). Les paysans, libres ou non, étant soumis au cens, au payement de droits et à des corvées, la cour s'appelle dans ce cas *Frohnhof*. Enfin le seigneur, ayant usurpé, partiellement ou entièrement la dîme due à l'église, sa cour devient cour dîmière (*Zehnthof*) [1].

Les cours domaniales d'Obernai, dont il a été souvent très difficile, voire impossible de fixer exactement l'emplacement, en raison de l'imprécision des documents et même de « l'Histoire d'Obernai » de Gyss, ont été de l'un ou l'autre type. Rarement elles ont eu *toutes* les fonctions énumérées ci-dessus.

---

1. La meilleure définition de la cour seigneuriale et de la seigneurie rurale en Alsace a été donnée par notre maître Ch. Edmond PERRIN : *La « colonge » alsacienne, problème ou mythe*, dans *Annales d'Histoire économique et sociale*, t. 8. (1936) p. 59-61, à propos de l'étude de Stefan INGLOT, *Essai sur la vie rurale et les colonges d'Alsace*, Collection d'études sur l'histoire du droit et les institutions de l'Alsace, t. 8, Strasbourg 1932 - On pourra se référer aussi à Ch. Edm. PERRIN, *La seigneurie rurale en France et en Allemagne du début du IX^e^ à la fin du XII^e^ siècle*. Cours de Sorbonne, CDU, Paris, 1951-1953, 2 t., surtout t. 2, p. 129, 163, 193, 201, 221, 234 - Ch. SCHMIDT, *Les seigneuries, les paysans et la propriété rurale en Alsace au Moyen Age*, Paris et Nancy, 1892 - Voir également les manuels de G. FRANTZ et H. RŒSSLER, *Sachwörterbuch zur deutschen Geschichte*, Munich, 1958 ; A. CONRAD, *Deutsche Rechtsgeschichte, t.* 1, Karlsruhe 1966 ; *Deutsches Rechtswörterbuch*, publié par l'Académie Allemande des Sciences de Weimar, t. 2 (1932), t. 3 (1935-1938), t. 5 (1953-1960) ; *Handwörter zur deutschen Rechtsgeschichte* par A. ERLER et E. KAUFFMANN, Berlin, 1964 ; CLAUDIUS VON SCHWERIN, *Deutsche Rechtsgeschichte*, 2^e^ éd. Berlin, 1941 ; E. HABERKORN et J. WALLACH,

LES COURS DES ABBAYES

Elles sont les plus importantes, car leurs propriétés, grossies par des donations et des fondations comportant des dîmes, donnaient les revenus les plus élevés. Seules cependant celles de Hohenbourg et de Niedermunster méritent pleinement le nom de cours domaniales, en raison des immunités qui se rattachent à elles.

1) *La cour de Hohenbourg (Sainte-Odile)*

Les biens de Hohenbourg [2] avaient vraisemblablement pour origine, partielle, l'incorporation (au XIV[e] s.) des revenus de la paroisse aux domaines de l'abbaye, ainsi que le domaine « cédé », en vertu du faux testament de sainte Odile, c'est-à-dire le Selhof, l'église, le cimetière, l'actuelle rue de l'école, l'hospice, le château impérial. Quant à la dîme, elle se montait en 1790 à 507 mesures de vin et à 226 sacs de grains (1 mesure ou pot = env. 1,75 l).

La cour proprement dite comprenait un vaste complexe carré s'adossant au mur d'enceinte près de la porte inférieure (n[os] 33-37 de la rue Gouraud, n[os] 1-3 de la rue de Sélestat, (plus à l'origine sans doute, le n° 5), peut-être aussi une maison en face du 5 de la rue Gouraud. Elle fut partiellement reconstruite en 1518, sous l'abbesse Véronique d'Andlau, selon l'inscription apposée dans la cour du 35 rue Gouraud. Après l'incendie du couvent de 1546 tous les biens de l'abbaye passèrent à l'évêché ; en 1794 la cour, bien national, fut acquise pour 20 000 livres par le maître de poste Jean Schnée ; en 1812 elle appartient à Jacques Schnée, teinturier, en 1840 au teinturier Jean-Paul Darlon dont la famille reçut à la fin du siècle, par jugement des tribunaux, le droit de s'appeler d'Arlon.

Une vaste grange, sise dans la cour du 3, rue de Sélestat, porte sur la clé de voûte de l'entrée, la date de 1722 et les armoiries de Strasbourg. Dans la cour, à droite, on verra un bâtiment avec une porte et deux fenêtres gothiques. L'édifice du 35, rue Gouraud présente encore, vers la cour, des fenêtres Renaissance et trois étages de combles, servant jadis certainement à l'entreposage de grains. Au 1, rue de Sélestat se trouve une tourelle contenant un bel escalier en colimaçon de pierre.

Hohenbourg possédait aussi une cour à Ingmarsheim.

2) *La cour de Niedermuenster*

Les biens étaient à l'époque indivis avec ceux de Hohenbourg [3], mais ils furent partagés au plus tard en 1311, date à laquelle apparaît la cour dans les textes.

Hilfswörterbuch für Historiker, Berlin et Munich, 1964 ; Hermann BRUNNER, *Deutsche Rechtsgeschichte*, t. 1, 3[e] éd., Berlin, 1961 ; Erich BEYER, *Wörterbuch zur Geschichte*, Stuttgart, 1965 ; C. DU CANGE, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, Paris, t. 3 (1843) et 6 (1846) ; NIERMEYER, *Mediae latinitatis lexicon minus*, Leyde, fasc. 3-4 (1956) et 10 (1963). On consultera dans ces ouvrages les articles ou passages concernant les termes Amtshof, Dinghof, Freihof, Fronhof, Herrenhof, Salhof, Zehnthof, curia salica, villa fiscalis ou franca, etc. - Marcel THOMANN, *Les cours domaniales en Alsace*, dans *Bulletin de la Société d'Histoire et l'Archéologie de Saverne* 1966, 1-2, p. 17-19.

2. GYSS J., *Histoire*, t. 1, p. 27-28, 161, 292, 332, 423, t. 2, p. 79, 162, 255, 331. - Plan cadastral de 1812, n° 353, *Archives du Bas-Rhin*, Q 262.

3. Voir note 2 - Plans conservés aux *Archives Départementales du Bas-Rhin, séries* G 2742 et G 3113, plan 5. - GYSS J., *Obernai, Monuments et souvenirs historiques, Union d'Alsace-Lorraine*, 22. 7 .1881 (n° 13). *Archives du Bas-Rhin*, liasses Q 262, Q 4343.

Elle occupait au n° 7 de la rue de Sélestat l'ancien internat du Lycée Freppel, ainsi que l'emplacement de la synagogue. Les revenus passèrent après 1542 au Grand Chapitre de la cathédrale de Strasbourg : en 1790, 230 mesures de vin, diverses rentes et un tiers des revenus de l'église d'Obernai. La « recette », reconstruite en 1430, avait cédé la place en 1750-1751 au bâtiment actuel élevé sur les plans du célèbre architecte Joseph Massol dans un style Régence très simple. A côté, à l'emplacement de la synagogue, se trouvaient la maison de l'économe et les granges : on remarquera sur le mur latéral les traces d'un pignon.

La façade est sobre et noble à la fois : belle porte cochère portant les armoiries (martelées à la Révolution) de l'évêché, chaînages d'angle et d'encadrement de la partie centrale, corniches de grès séparant les étages.

Malgré des transformations effectuées au siècle dernier (murs percés, chambres agrandies, couloir latéral supprimé et remplacé par un balcon donnant sur la cour) l'hôtel conserve encore des vestiges importants des dispositions intérieures.

La chapelle au rez-de-chaussée, installée dans les anciennes écuries, possède un bel autel du XVIII[e] siècle, provenant du couvent des Capucins, qui lui-même l'avait acquis de l'abbaye de Saint-Léonard (qui disparut à la Révolution). On verra également :

- deux beaux escaliers Louis XV,
- dans l'ancienne chambre à coucher du régisseur, jadis dortoir, une belle alcôve Louis XV et de part et d'autres deux petits cabinets servant de lingerie ; dans la même pièce une cheminée Louis XV avec dessus de marbre et glace,
- des boiseries dans l'ancien réfectoire,
- un beau mobilier, armoire Louis XV, commode Louis XVI, armoire dans le couloir du premier étage, bureau ancien dans la salle à manger actuelle, pièces qui ne proviennent peut-être pas de l'ancienne « Recette » du Grand Chapitre.

Les caves gardent des poutres et des solives importantes. Une tour fortifiée demi-ronde est incluse dans la propriété.

L'ensemble fut vendu comme bien national en 1794 à François Xavier Wilm, de Sélestat, pour la somme de 36 200 livres.

En 1812 et 1840 le propriétaire de l'immeuble était Ignace Striffler, maire et notaire, plus tard le Dr Siebert, maire de 1877 à 1881 ; le bâtiment servit d'internat municipal de 1897 à 1971, et abrite à présent les services annexes de l'administration municipale.

3) *La Cour du Couvent Saint-Marc de Strasbourg (St. Marxhof)*

Cette cour se trouvait au 44, rue Gouraud et donnait sur le rempart Mgr Freppel (maison Schaeffer, cabinet du Dr Frei) [4].

---

4. Gyss J., Histoire, t. 1, p. 162, t. 2, p. 331. Gyss J., *Monuments et Souvenirs historiques, Union d'Alsace-Lorraine*, 28. 7. 1881 (n° 14) - Pfleger L., *Kirchengeschichte der Stadt Strassburg im Mittelalter*, Strassburg 1941, p. 87 - Staatsmann K., *Volkstümliche Kunst aus Elsass-Lothringen*, Esslingen 1911, p. 55.

Je dois à l'amabilité de M. le Président R. Schaeffer, la communication des actes de vente successifs de la maison ainsi que d'autres précieux renseignements. Aloyse et Maurice Schaeffer sont inhumés au cimetière catholique à côté de la *petite* chapelle.

Cette grande construction du XV^e^ s., conserve ses hauts pignons à redans (refaits), des fenêtres Renaissance et ses pierres d'angle à bossages. La cave est très vaste, mais non voûtée. L'encadrement de la porte d'entrée donnant sur la cour Sud, en plein cintre, est gothique (fin du XV^e^ s.) et à bordure de rinceaux de feuillage, délicieusement fouillée. Les sculptures, sans doute rapportées, doivent provenir d'une des nombreuses chapelles détruites pendant la guerre de Trente Ans. A côté a été construite vers 1880-1890 une haute tour, pastiche d'une tour fortifiée, mais qui possède cependant des pierres d'angle anciennes, deux fenêtres Renaissance, une porte à arc surbaissé ancien.

Des débris de sculpures sont murés sur les façades : console gothique à trois blasons, pierre Renaissance à armoiries. Celles portant les initiales I S et un agneau sont modernes (famille Schaeffer).

En 1812, le propriétaire est Etienne Livio de Strasbourg, en 1822 François Antoine Hirn, marchand de fers, en 1833 François-Xavier Freppel, greffier de la justice de paix et père du futur évêque d'Angers, né en cette maison (où habitaient déjà ses parents), en 1827. En 1841 l'édifice parvient entre les mains de Marie-Louise Gyss-Hommel, en 1858 de André Aloyse Schaeffer, notaire (1827-1893), qui fit construire la tour par les architectes Brion et Berninger, de Strasbourg. Son fils Maurice Schaeffer (1860-1927), docteur en droit, exploitant forestier et journaliste, est l'auteur du livre « A travers Obernai » (1887). Proscrit d'Alsace, il devint Président du Tribunal de Première Instance de Strasbourg (1919-1927) [5]. René Bazin fut souvent l'hôte de la maison, avant et après la première guerre mondiale. Les « Oberlé » (1901) y furent conçus et Obernai est « l'Alsheim » du roman [6]. La propriété appartient aujourd'hui à M. Robert Schaeffer, président du tribunal de Grande Instance de Strasbourg jusqu'en 1973, et fils de Maurice Schaeffer. En 1908 les bureaux des Eaux et Forêts s'y installèrent pour un temps ; entre les deux guerres la maison abritait l'étude de M^e^ Grunenwald, notaire, aujourd'hui la consultation du Dr Frei, docteur en médecine.

4) *La Cour de l'abbaye de Sainte-Agnès de Strasbourg (Agnesenhof)*

Cette cour [7] sise aux n^os^ 89-97 de la rue Gouraud, possédait, en 1789, 192 arpents de terre labourable et de prés, plus des vignes (1 arpent d'Obernai = env.

---

5. Selon SPINDLER Ch., *L'Alsace pendant la guerre*, Strasbourg, 1925, p. 496-497, M. Schaeffer fut exilé pour ses relations avec des personnalités francophiles, comme l'abbé Wetterlé.

6. Le dessinateur Henri Cheffer (édition illustrée des Oberlé, chez Hachette) situe le berceau des Oberlé à l'hôtel du Commandant militaire, 13, rue de Sélestat.

7. PFLEGER L., ouvr. cité p. 87-88. GYSS J., *Histoire*, t. 1, p. 84-85, 162, t. 2, p. 83, 331 et *Union d'Alsace-Lorraine* 1881 (n° 14) pensait qu'à l'origine ce couvent fut créé à Obernai par des religieuses Augustines au 20, rue de Sélestat (où se trouve une ancienne chapelle) et qu'il fut transféré en 1246 àStrasbourg (après la destruction d'Obernai). Se basant sur de nouveaux documents, Mgr M. BARTH a pu démontrer qu'en réalité le couvent des Augustines de Sainte-Marie (devenues Dominicaines en 1246) exista jusque vers la fin du XIV^e^ siècle et qu'il se trouvait au lieu-dit Pferchel, non loin de celui des Recluses de Saint-Nicolas, *uff der Gruesz*. Voir BARTH M., *Beiträge zur Geschichte von Oberehnheim. Zwei Frauenklöster zu Obernai im Mittelalter*, dans *Annuaire D.B.O., III* (1969), p. 18-111. - *Archives du Bas-Rhin* Q 1821.

18 ares) et percevait des cens ; elle se composait alors de deux corps de logis, d'une grange, d'une buanderie et d'étables. Elle fut vendue comme bien national à Louis Lichtlé pour la somme de 3 996 livres. Les terres furent acquises par le maître de poste Jean Schnée, Nicolas Helbourg, président de l'administration municipale d'Obernai (1791-1792), Joseph Schmitt, etc.

En 1812 le propriétaire en est Jean Félix Uhlmann, boulanger. On peut encore voir aujourd'hui, au fond et à gauche, trois beaux arcs donnant accès à de vastes caves aux fortes poutres en bois. Deux belles fenêtres Renaissance donnent, l'une vers le côté de la rue Gouraud, l'autre (grillagée) vers le fond de la cour. En face, en haut de l'escalier, belle porte du gothique tardif.

5) *La cour du monastère de Sainte-Claire sur le Marché-aux-Chevaux (place Broglie) à Strasbourg (St. Klarenhof)*

Cette cour [8] se situe près de la porte dite Griesstor, aux n^os^ 39 et 51 de la rue de Sélestat (Amtshof). On y voit encore deux portes et quatre fenêtres romanes et une lucarne rectangulaire. L'appareil à bossages fait remonter les deux maisons au XIII^e^ au XIV^e^ s.

6) *La cour de Truttenhausen (Truttenhausenhof)*

La cour de ce prieuré, proche d'Obernai, apparaît dès 1245 [9] comme possédant des champs, des vignes, etc., et se trouvait dans la rue de Mars « près de la porte supérieure », probablement au début de la rue des Capucins (également jadis appelée rue de Mars) et sans doute aux n^os^ 26-28, et non pas comme on l'a pensé aux n^os^ 13-19 de la rue de Mars, auxquels s'attache cependant le nom d'Amtshof (cour domaniale).

7) *La cour de Moyenmoutier (Meymuensterhof)*

Cette abbaye bénédictine des Vosges lorraines possédait au Moyen Age une cour [10] dans la Kesselgasse (rues Dietrich et Baegert) qui a disparu avant le XVII^e^ s. Sa situation est restée inconnue ; on peut penser aux n^os^ 8, 23 ou 24 de la rue Baegert, au n° 20 de la rue Dietrich ou au 36 de la rue de Sélestat (angle rue Baegert).

8) *La cour de l'abbaye d'Erstein (St. Irmgarten Dinghof)*

L'emplacement, non mentionné dans les documents, de cet établissement est resté mystérieux [11]. Les biens passèrent au Grand Chapitre au XVI^e^ s. et durent être par la suite administrés par la cour de Niedermuenster.

9) *La cour de la Commanderie de Saint-Jean de Dorlisheim*

Les chevaliers hospitaliers et militaires de Saint-Jean de Jérusalem avaient en 1375 une cour au lieudit Gries (ou Pferchel), en dehors des murs, entre le

---

8. Pfleger L., ouvr. cité, p. 88-89. - Gyss J., *Histoire*, t. 1, p. 162.
9. Gyss J., *Histoire* t. 1, p. 84, 140, 161, 411 ; t. 2, p. 79, 330.
10. Gyss J., *Histoire* t. 1, p. 162.
11. Gyss J., *Histoire* t. 1, p. 162 ; t. 2, p. 83. L'abbaye avait été fondée par l'impératrice Irm(in)garde, fille de Hugues de Tours, comte du Nordgau alsacien, probablement un descendant des Etichonides.

Niedertor et le Griesstor [12]. On peut supposer qu'elle fut rasée en 1444, lors de l'invasion des Armagnacs.

10) *Cour de la Chartreuse de Strasbourg (das Karthaus)*

Cette cour apparaît au XIV[e] s. et devait se trouver au lieudit Karthaeuser Eck, entre la rive Nord de l'Ehn et la rue Gouraud, à l'Est de la voie ferrée et en face du quartier de l'Europe [13]. Les terres (il n'est plus question d'un bâtiment) furent achetées le 30 thermidor an IV par Charles Siegfried « Oberkirch » (le ci-devant baron).

De nombreux autres établissements religieux avaient des biens à Obernai, mais qui ne dépendaient pas d'une cour domaniale : c'est le cas de l'université et du chapitre Saint-Thomas de Strasbourg, des chapitres de Saint-Léonard et de Haslach, des Dominicains de Sélestat, de la commanderie de Saint-Jean de Strasbourg.

LES COURS DES SEIGNEURS TEMPORELS

Elles ont également été nombreuses. Les trois premières, contiguës, étaient les plus importantes et jusqu'à la fin du XV[e] s. propriété de la même famille, celle de Rathsamhausen.

1) *La cour de Rathsamhausen - Rothau - de Dietrich (Rothauer Hof), 1, rue de Rothau*

Les biens de cette cour [14] provenaient probablement de ceux des abbayes de Hohenbourg et de Niedermuenster, qui parvinrent par inféodation ou par usurpation aux Rathsamhausen, d'abord vassaux et *ministeriales* des deux monastères. Cependant ces domaines relevaient de l'Empire et constituaient, avec la cour, un véritable fief. Les revenus en étaient surtout constitués par la dîme du vin (260 mesures en 1789), des grains et des foins.

Leur cour principale d'Obernai est mentionnée dès le XIII[e] s. et s'appelait aussi Frytelhof ou Friedelhof ; elle fut vendue en 1584 avec presque toute la seigneurie du Ban de la Roche au comte palatin Jean, de la branche de Veldenz, prince du Palatinat-Deux-Ponts, d'où aussi le nom de Pfælzer Hof ou de Rothauer Hof (Rothau étant le chef-lieu de la seigneurie).

Par mariage la cour passa à un duc des Deux-Ponts, puis en 1723 à diverses familles nobles françaises et enfin en 1771 au baron Frédéric de Dietrich, qui prit alors le titre de comte du Ban de la Roche (ce titre avait été attribué à la seigneurie en 1761).

---

12. Gyss J., *Histoire*, t. 1, p. 197 (suite de la note 1 de la page 196) contredit la mention de la page 163. L'ordre fut fondé en 1099 à Jérusalem ; il s'appelle depuis 1530 ordre de Malte. La Commanderie de Dorlisheim apparaît vers 1211. *Archives du Bas-Rhin* Q 1821.

13. L'ordre des Chartreux remonte à saint Bruno (1084, abbaye de St-Pierre de Chartreuse, Isère). Gyss J., *Histoire*, t. 1, p .162 ; t. 2, p. 83.

14. Gyss J., *Histoire*, t. 1, p. 144-146, 423-425 ; t. 2, p. 79, 256, 325-331. La situation des cours peut être déterminée de façon assez précise par le plan d'alignement de 1840 (T i 9 des *Archives du Bas-Rhin*). - Marx R., *La Révolution et les classes sociales en Basse-Alsace*, Strasbourg, 1969, p. 585.

En 1812 le propriétaire en est l'huissier de justice Ignace Linder, maire de 1838 à 1840 ; la cour resta aux mains de la famille jusqu'en 1955, date à laquelle elle fut acquise par la ville. On verra encore, à droite, la maison du régisseur reconstruite vers 1780 dans le style Louis XV, avec une belle cave à solides poutres de chêne, et les bâtiments d'exploitation du fond de la cour.

2) *La cour de Rathsamhausen - Morimont - de Gail*

Généralement appelé *Rathsamhauser Hof*, 8, rue Pilger (ou des Pèlerins), elle est souvent, et faussement, appelée cour des Pilger.

A l'origine cette cour [15] n'était qu'une dépendance de la précédente, à laquelle elle est accolée, et constituait une propriété allodiale des Rathsamhausen. Depuis 1480 — par suite d'un mariage — elle se trouve entre les mains de Gaspard, baron de Morimont (dans le Jura sundgauvien ; à partir de 1502 la famille est investie de la seigneurie de Belfort). Le fief fut vendu en 1617 à Henri André de Gail, issu d'une famille originaire des Pays-Bas, établie dès 1390 à Cologne et reconnue comme appartenant à la noblesse patricienne en 1573. Son fils Jean-André (1640-1716), maire royal de la ville, fonda la branche cadette d'Obernai (elle y résida jusqu'en 1871 et est encore florissante aujourd'hui).

La cour ne sera plus qu'une annexe de la cour suivante qui appartenait aussi aux Gail. En 1812 elle était propriété du charron Georges Hoffer, en 1840 de Moïse Lehmann, plus tard des familles Kieffer et Stuber, aujourd'hui des propriétaires-viticulteurs Strohm.

L'édifice [16], restauré par les Monuments Historiques en 1921 et en 1933 est, après la maison païenne de Rosheim (vers 1160-1170) la plus ancienne construction civile en Alsace. Elle a été élevée vers 1220 dans le style du roman tardif ou de transition (on a aussi daté le rez-de-chaussée et le premier étage de la fin du XII[e] s. et les parties hautes du début du XIII[e] s.) Les fenêtres jumelées ou tripartites, aujourd'hui aveugles, sont au premier étage en plein cintre, au second et au pignon (jadis à redents) en arcs tréflés. Les chapiteaux sont ornés de motifs végétaux.

On voit encore au rez-de-chaussée, vers la rue Pilger, une porte cintrée, une autre, située dans les combles, servait jadis à monter les marchandises au grenier à l'aide d'une poulie et d'une corde.

Des modifications eurent lieu à l'époque gothique : petit oriel au premier étage, deux fenêtres jumelées avec meneau central au premier étage, deux fenêtres jumelées au second, arc de la grande niche - loggia de la cuisine.

L'édifice fut transformé au XVI[e] s. par Jean-Jacques de Morimont, ainsi qu'en témoigne une inscription gravée sur le linteau (intérieur) d'une fenêtre du premier

---

15. Gyss J., *Histoire*, t. 1, p. 161, 296, 298, 425 ; t. 2, p. 79 : l'historien n'a pas fait clairement la distinction entre cette cour et la suivante. Sur la famille de Gail, voir Lehr E., *L'Alsace noble*, t. 2, Paris 1870, p. 178-184, et recherches de l'auteur.

16. Czarnowsky Ch., *La maison romane d'Obernai*, dans *Cahier d'archéologie et d'histoire d'Alsace*, n° 134, 1954, p. 101-111. Hansi comme d'autres auteurs prend par erreur la maison pour la cour des nobles Pilger.

étage et datée de 1513. Les fenêtres romanes furent en partie démolies, en partie murées ; des fenêtres Renaissance, plus larges et plus hautes, furent percées et le pignon gothique remplacé par un pignon droit : à la même époque remonte l'entrée actuelle de la cave et celle, encore gothique (de 1527), donnant accès au logement au premier étage. Bel escalier en bois Louis XV à l'intérieur, de 1751.

3) *La cour de Rathsamhausen - Morimont - de Gail*

Cette troisième cour des Rathsamhausen généralement appelée *Cour de Gail*, 3, rue de Gail, exploitait un domaine, alleu impérial, appelé Kœnigsfeld, et situé près de la léproserie ; il se composait de 375 arpents de champs et de 45 arpents de prairies, vignes et jardins (360 et 37 en 1789), plus une partie de la dîme du grain et du foin [17].

En 1480 la cour passa également aux Morimont et en 1623 à Henri André de Gail qui la reconstruisit en 1628-1630. Ses descendants la conservèrent jusque vers 1826-1827, date de la construction de leur château dans le bas de la ville, (aujourd'hui Lycée Freppel) [18]. Elle apparaît en 1840 entre les mains du viticulteur Mathieu Dietrich, en 1947 de la famille Kugel ; elle est propriété de la ville depuis 1960 environ. Le célèbre compositeur Carl Reysz, décédé en 1967, y habita pendant plusieurs années avant 1914, alors qu'il était instituteur à Obernai.

Au fond de la rue de Gail s'ouvre le portail d'entrée flanqué d'une canonnière (rapportée). Le double escalier extérieur de la maison d'habitation a été détruit et remplacé par un escalier simple. La cave, immense, est surmontée de deux étages. Au premier, l'ancienne salle à manger avait un poële en faïence décoré de scènes de la chasse de saint Hubert et d'un sphinx. On pouvait aussi voir jadis un bel escalier en colimaçon, un plafond à solives, de belles boiseries autour de certaines portes, des plaques de fonte aux armoiries de France.

Dans la cour, à gauche de l'entrée, se trouvait le pressoir (porte de 1683), et au-dessus la grange, jadis haute de 18 m, et plus loin le jardin potager, surmonté d'une gloriette ; vis-à-vis, à droite, des écuries et des étables datant de 1731 et détruites depuis. Dans le fossé de fortification (rempart du Mal Joffre) est encastrée une pierre dans le style du XVIII[e] s., avec les armoiries des Gail et les initiales A H D G (André Henri de Gail, 1753-1825) [19].

Les autres cours et résidences seigneuriales n'eurent jamais l'importance de celles de Rathsamhausen. On citera en premier lieu celles ayant appartenu à des familles nobles originaires de la ville.

4) *Les cours des Pilger von Ehnheim*

Les Pilger, ou Pilgerin, Pilgrin, Bilger, Bilgerin, Peregrinus en latin, mentionnés

17. Gyss J., *Histoire*, t. 1, p. 297-298, 413, 425-427 ; t. 2, p. 79, 164, 326-327, 331. - Pisot O., *Von Oberehnheims weinreichen Tagen*, dans *Elsassland*, t. 8 (1928) p. 305-309, 325-327, et *Courrier d'Obernai* des 15 et 29 décembre 1928 et 5 et 12 janvier 1929.

18. Braun J., *Le château de Gail à Obernai* dans *Annuaire D.B.O.* (VII), 1973, p. 149-150.

19. Pour la famille de Gail voir encore Marx R., ouvrage cité, p. 34, 60, 151, 276, 580, 587. - *Archives du Bas-Rhin*, liasse Q 5678.

en 1199 [20] étaient sans doute une branche très ancienne des Zorn, car ils portaient les mêmes armoiries avec en cimier un pèlerin. Cette famille de ministériaux de l'évêque possédait à Obernai deux cours dans la rue qui porta désormais leur nom (appelée à tort rue des Pèlerins ; il faudrait rectifier), voisines l'une de l'autre, et attenantes au mur d'enceinte :

A - L'une à côté des Zorn (nos 22-25) ;

B - L'autre à côté des Rathsamhausen (nos 26-28 ; le n° 28, à bossages d'angle, est une très vieille maison romane du XII[e] s.). A la fin du XIV[e] s. les chevaliers Pilger vendent leurs maisons et leurs biens à Obernai et se retirent à Strasbourg.

5) *Les cours des Zorn*

C'était la famille la plus répandue jadis en Alsace, et connue depuis le XIII[e] s. [21]

A - L'une à côté des Pilger (sans doute le n° 20 de la rue Pilger) ;

B - L'autre située près du Selhof et contiguë au fossé de la ville : c'est très probablement l'ancien jardin de l'hôpital.

6) *Les cours des Schenck*

Une des branches de l'illustre famille des Ehnheim, (ou Schencke) d'Ehnheim [22]. *ministeriales* épiscopaux, nommés en 1181 et éteints en 1485. Les Schenck, comme le nom l'indique, remplissaient la charge d'échanson (pincerna) au palais impérial d'Obernai et sans doute aussi l'office de maréchal de la cour (une branche s'appelait Marschall d'Ehenheim) :

A - Cour derrière la « Chapelle », dans la rue dite « Luckersgaesslin ». Située peut-être au n° 19 de la rue de la Chapelle ou au 19 ou 23 de la rue Sainte-Odile ;

B - Cours dans la Kesselgasse (soit au n° 20 de la rue Dietrich, soit aux nos 8, 16, 23 ou 24 de la rue Baegert ou au 26 de la rue de Sélestat ;

C - Cour contiguë à la Lamprechtgasse (?), (rue non identifiée) ;

D - Cour dans la Bœse Fleischgasse (rue de l'Ecole), attenant au mur d'enceinte. C'était une des trois maisons, aujourd'hui disparues, à droite du monument Gyss. Le nom du lieudit Schenkenberg, au Mont National, et où ils possédaient déjà des vignes, remonte aux Schenck d'Ehenheim.

7) *Les cours des Gossmar (ou Gosse) d'Ehenheim* [23]

Branche des Schenck, ils remplissaient les fonctions de châtelains (Burgmænner), préposés à la garde du *burg* des Hohenstaufen et possédaient aussi le fief du

21. Gyss J., ouvr. cité, t. 1, p. 158, 161.

22. Gyss J., ibid. p. 153-154, 159, 298. Kindler von Knobloch, ouvr. cité, p. 315-317. Des branches étaient aussi établies à Bischoffsheim et à Haguenau. Voir Barth M., *Oberehnheim im Licht der Geschichte*, dans *Annuaire D.B.O.* III, (1969), p. 116-119.

20. Gyss J., *Histoire*, t. 1, p. 158-161. Kindler von Knobloch, *Das Goldene Buch der Stadt Strasbourg*, p. 35-36. - Seybothi, *Das alte Strassburg*, p. 19.

23. Gyss J., ibid. p. 155, 159, Kindler von Knobloch, ouvr. cité, p. 95-96. La disparition de la famille nous a été confirmée par M. le Dr. Frh. von Adrian, Président de la Vereinigung des Adels in Bayern, Munich, en date du 11 juin 1970, d'après les Annales de la noblesse allemande et le Gotha.

Bannwartlehen (voir plus loin). A cette famille se rattache très probablement le Minnesænger (troubadour) Gœsli d'Ehenheim, qui est peut-être identique au chevalier Goszmar cité en 1242 et en 1276.

Leur cour (XIV^e^ s.) située en dehors de la ville, près du Selhof et en face du grenier de l'hospice était certainement située dans la partie Est (récente) du cimetière actuel. Les Gossmar devaient alors aussi posséder le pigeonnier seigneuril (les roturiers n'avaient pas le droit d'élever) sis dans le lieudit contigu Duebhues (Taubenhaus).

En ville ils avaient une cour près de la porte inférieure (vraisemblablement aux 36-40, rue Gouraud). La famille, qui émigra en Allemagne, est éteinte aujourd'hui.

8) *Cour des Gossmar de Tuerckelstein*

Cette cour [24] comprenait trois maisons et deux jardins dans le faubourg, dans la rue de Mars, complexe contigu à la porte supérieure. Elle se situait donc sans doute au début de la rue des Capucins (n^os^ 25-29).

Les Tuerckelstein, ainsi dénommés d'après le château de Turquestein près de Saint-Quirin, dont ils n'étaient d'ailleurs que les châtelains, succédèrent à leurs parents, les Gossmar, dans la charge de châtelains du *burg* d'Obernai, ainsi que pour le fief du Bannschatz ou Bannwartamt. Celui-ci consistait en la perception d'un cens annuel sur toutes les terres de la « banlieue », avec pour contrepartie la solde des gardes champêtres (Bannwarten). Les Tuerckelstein possédaient encore d'autres droits et privilèges : droit de juger les différends relatifs aux bâtiments, droit de présider aux combats singuliers, en tant que juges et arbitres, (Griesswartamt), droit de convoquer les juges féodaux d'Alsace, appelés à décider des litiges relatifs à des fiefs d'Empire, etc.

9) *Les cours des Widemann* [25]

Cette autre branche des Schenck possédait aux XIII^e^ et XIV^e^ s. une cour attenante au mur d'enceinte, à côté du Griesstor, (38, rue de Sélestat). Elle fut vendue en 1363 à l'hospice. Une autre cour, située en dehors de la ville, fut cédée en 1372 au chevalier Jean Marschalk de Stotzheim.

10) *Les Wepfermann* (ou Wespermann)

Une autre branche des Schenck [26] possédait au XV^e^ s. une cour dans la Kesselgasse (on peut hésiter entre une des maisons mentionnées plus haut dans les rues Bægert, Dietrich et de Sélestat). Ils étaient investis du fief impérial dit Henkerslehen dont les revenus servaient à solder le bourreau et à pourvoir aux frais des exécutions criminelles : le « Henckersacker » consistait en un arpent de vignes et en un verger sis au lieudit Halde (pente Est du Mont National).

Parmi les cours appartenant à des nobles étrangers de la ville, nous citerons les suivantes :

---

24. Gyss J., ibid. p. 450 et note 1, même page.
25. Gyss J., p. 157-158, 211-212. Kindler von Knobloch, ouvr. cité p. 422-423.
26. Gyss J., ibid., t. 1, p. 157, 303, 314, 439, 440. Kindler von Knobloch, ouvr. cité p. 412-413.



Photo R. Stenger

Cour de Niedermunster, Obernai



Photo R. Stenger

Cour de Rathsamhausen-Morimont-de Gail, Rathsamhauserhof, 8, rue Pilger, Obernai



Photo J. Braun

Cour du Couvent Saint-Marc à Obernai (un portail)



Photo J. Braun

Cour du Couvent Saint-Marc à Obernai

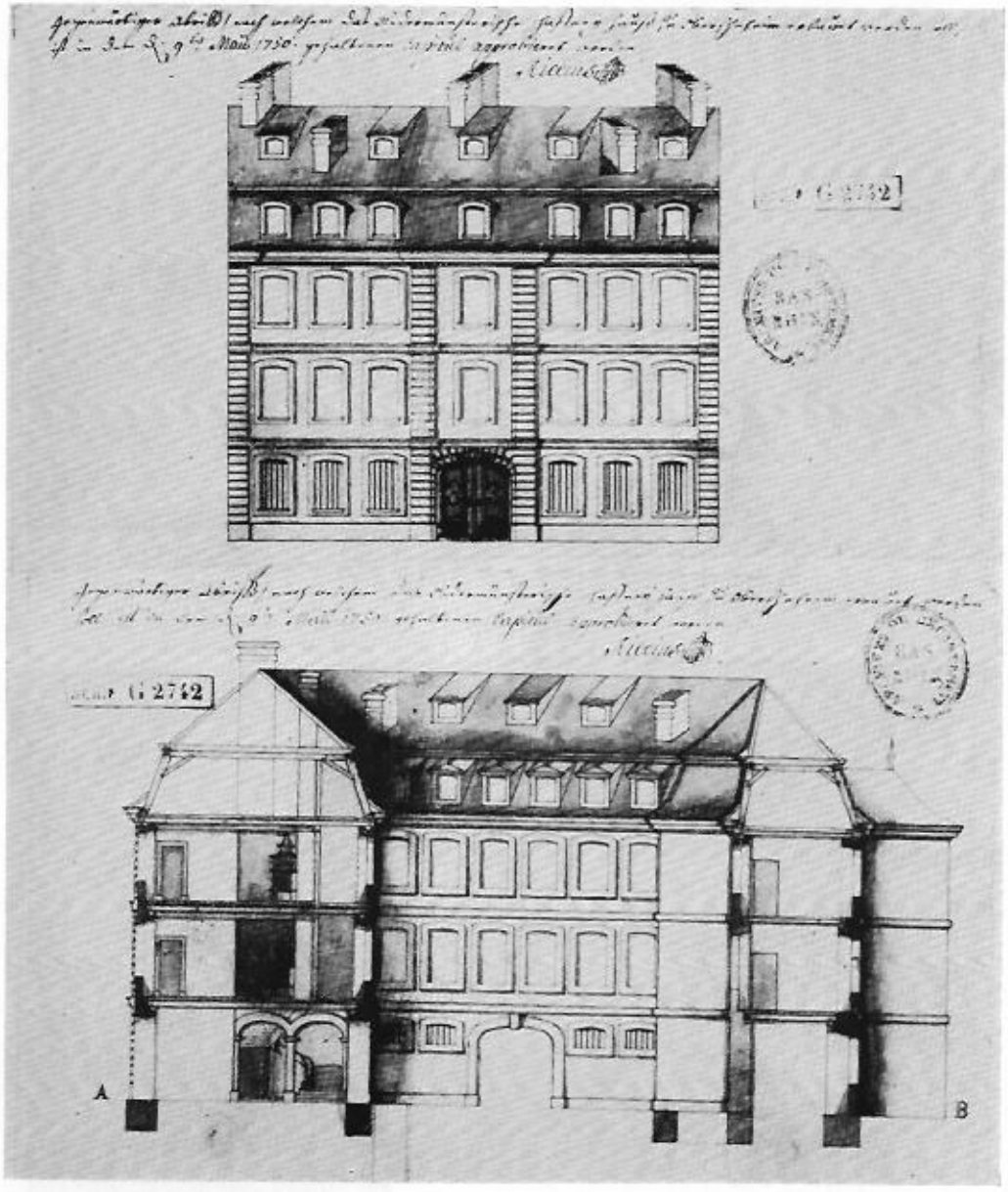


Photo A.D. Bas-Rhin

Cour de Niedermunster à Obernai
Plan de Joseph Massol (1750) aux Archives du Bas-Rhin G 2742

11) *La cour des Hohenstein*

Elle était située « près du mur d'enceinte, à l'endroit où la rivière entre dans la ville » [27]. C'est très vraisemblablement le n° 18 de la place de l'Etoile, maison connue par la suite sous le nom — erroné — de la Monnaie, dû à une mauvaise interprétation du nom de la famille Monné, qui en était propriétaire au XIX[e] s. Un fossé, l'ancien Muhlbach, aujourd'hui asséché, avait été pratiqué à travers leur jardin en 1452. La famille devait son nom au château voisin de celui de Nideck.

12) *La cour des Muellenheim*

Elle était située dans la rue dite Blenckengasse (non déterminée), « vis-à-vis du mur d'enceinte » [28].

13) *La cour des Kuppenheim*

Elle est mentionnée en 1471 [29].

14) *La cour des Schweinheim*

Cette maison était située en dehors du fossé, devant la Mærzgasse [30] probablement le long de la rue de l'Altau. Les nobles de Schweinheim (aujourd'hui Schwenheim, près de Saverne) remplissaient les fonctions d'avoués de l'abbaye de Marmoutier.

15) *La cour des Loeselin et des Krantz*

Elle est citée vers 1350 comme attenante à la rue dite Lamprechtsgasse, non identifiée [31]. Les Loeselin (ou Loesel), parents des Krantz, étaient des ministeriales de l'évêque de Strasbourg.

16) *La cour des Utenheim zum Ramstein*

Elle se trouvait au XIV[e] s. entre le Griesstor et la cour du couvent de Sainte-Claire (55, rue de Sélestat). Ils possédaient en outre au XV[e] s. une maison située à côté de la cour des Schenck et contiguë au mur d'enceinte (sans doute rue de l'Ecole [32]. Les Utenheim étaient originaires du village proche d'Erstein, qui porte leur nom (orthographié aujourd'hui Uttenheim) et ajoutèrent à leur patronyme celui du château de Ramstein, près de Scherwiller.

LES RÉSIDENCES DES FAMILLES NOBLES

De nombreux autres nobles possédaient à Obernai non pas des cours seigneuriales, mais des résidences urbaines qui étaient en même temps les centres d'exploitation de leurs domaines, sis sur le territoire de la ville ou dans les environs [33]. C'est le cas des :

---

27. Gyss J., ibid., p. 161, 303.
28. Gyss J., ibid., p. 161, 303.
29. Gyss J., ibid., p. 315.
30. Gyss J., ibid., p. 161, Kindler von Knobloch, ouv. cité, p. 340-342.
31. Gyss J., ibid., p. 161, - Kindler von Knobloch, ouv. cité, p. 160, 178-179.
32. Gyss J., ibid., p. 161, 303.
33. Gyss J., ibid., p. 158-159, 301-304, 314-315, 440-443. - Voir aussi les premières familles nobles dans la ville de Sainte Odile, *Les Dernières Nouvelles d'Alsace*, édition locale, 11 août 1960.

- Marschalk de Molsheim : peut-être une branche des Schenck d'Ehenheim,
- Lupfenstein (rue de l'Ecole), famille originaire de Lupstein, près Saverne, parente des Gossmar,
- Epfig (XIV^e^ s.),
- Buettenzapfe (XIV^e^ s.),
- Butenheim (XIV^e^ s.),
- Laubgassen,
- Westhoffen,
- Gottesheim,
- Rumersheim, châtelains du Kagenfels au XV^e^ s., qui venaient (XVII^e^ s.) de la localité du même nom, près de Brumath,
- Sifurt, dit Jungzorn (XIII^e^ s. - XV^e^ s.), dont la maison était située sur la place du Marché, sans doute à l'emplacement actuel de l'hôtellerie de la Diligence (1465),
- Mittelhausen (XIII^e^ s. - XV^e^ s.) originaires du village proche de Brumath, *ministeriales* de l'abbaye d'Andlau,
- Berer, qui résidaient vraisemblablement au 4 ou au 5, rue Pilger, (ou même dans les deux),
- Landsberg, rue de l'Ecole,
- Beger, ministériaux de l'évêque, parents des Kage (1119 - XVI^e^ s.) détenteurs du fief impérial du Buettelamt ou Ringlehen (appariteur de justice) auquel étaient rattachés des rentes foncières et quelques amendes judiciaires. A ce titre la résidence obernoise des Beger, qui possédaient le Birkenfels et à un certain moment le Hagelschloss, avait le statut et les privilèges d'une cour seigneuriale. Les Beger possédaient aussi un fief impérial (Burglehen) du château,
- Griess (ou Griesz, Grus, Gruesse, Grue, Gruesz, Gruesze) dont la résidence se trouvait vraisemblablement au lieudit Pferchel, en dehors de la porte dénommée d'après cette famille (Griesstor),
- Stange ou Stangen d'Ehenheim (1232-1340) ; la famille fonda la chapelle dite Stangen Kapelle au lieudit in der Stang (croix moderne au carrefour de la rue de Bernardswiller et de la rue de la Colonne),
- Kuechel ou Kuechlin von Kuechelsberg (ou encore Chuchelin) 1292 - Révolution. Etablie depuis 1560 à Strasbourg, ils reçurent après l'extinction des Schenk à Obernai (1485) leurs fiefs « castrensiens » et en particulier la charge de maréchal d'Empire confirmée par Ferdinand II au XVII^e^ s. qui leur permit d'ajouter à leur nom celui de Kuechelsberg,
- Schoenau, connus depuis 1214. La ligne alsacienne est éteinte depuis le milieu du XV^e^ siècle ; des barons de Schoenau-Wehr vivent encore en Allemagne. Les Schoenau avaient un moment donné, à titre de châtelains, la garde du château et le fief d'Ingmarsheim. Ils portaient leur nom du village situé près de Sélestat [34].

A noter qu'en 1444 les Fleckenstein semblent avoir possédé un Dinghof à Ingmarsheim [35].

---

34. HÆUSER A., *Genealogisches Handbuch des Adels*, Bd 1 (1952) p. 366-372. - Renseignements du Dr Strobel de la Badische Landesbibliothek en date du 10. 6. 1970.

35. Addition manuscrite laissée par le chanoine Gyss à l'Histoire d'Obernai t. 1, page 303.

Il ressort de cette liste imposante de cours seigneuriales (23 avec celle des Beger) qui s'ajoute à celle des cours abbatiales (au nombre de 10) et aux autres résidences de nobles ou aux maisons d'autres institutions religieuses, que les biens fonciers de la ville d'Obernai étaient, au moins au Moyen Age, en grande partie aux mains de la noblesse et de l'Eglise. Ce n'est que vers la fin du XV[e] s., au moment où commence l'âge d'or de la Ville, que la bourgeoisie des marchands artisans et vignerons va commencer à dominer la vie de la cité. Elle y brillera pendant toute l'époque de la Renaissance, après la disparition ou au moins l'amoindrissement des biens et de la fortune de la noblesse et en partie aussi du clergé.

CHASSE A L'OURS AU LANDSBERG

La chronique du maire Nebinger de Heiligenstein (aux Archives de la paroisse) rapporte :

Mein Vater erzählte uns, dass die Familie Schnäbele im 16ten und 17ten Jahrhundert Förster auf dem Schloss Landspurg waren. Einst eines Abends im 16. Jahrhundert nahm der Förster Schnäbele seine Flinte, lud sie mit Vogelschroot und setzte sich hinten am Schloss in den Schlossgraben und passte auf die jungen Hären, die sich abends in den Wald zurückzogen, um einige zu schiessen. Er sass gerade am Pfädel, das durch den Kimerschberg zur Blosslache gieng. Nachdem er da sass, so hörte er etwas das Pfädel herunterkommen. Als es aber herauskam, so war es ein Bär. Schnäbele wusste in der Angst nicht besser zu machen als er schoss ihm die Ladung Vogelschroot auf das Hirn und sprang dann so schnell er konnte in sein Haus ; dann luden sie alle Gewehre, die sie im Hause hatten. Den andern Morgen giengen sie hinaus ; da hatte der Bär im Schlossgraben ein 12 Schuh tiefes Loch gegraben darinnen er lag und allwo sie ihn dann gänzlich todt schossen.

Communiqué par M.-A. H.

Recherches organologiques : Meistratzheim et Albé

par P. MEYER-SIAT

Les Orgues de Meistratzheim

1. *LE PREMIER ORGUE D'AVANT 1716*

Les premiers comptes retrouvés remontent à 1583 : peu de villages d'Alsace peuvent dire mieux. Le premier orgue vint entre 1704 et 1716 :

Heimburger Rechnung 1716 (recettes : 3 394 florins ; dépenses 3 318 fl.) Dem Schulmeister von der Orgel zu schlagen . . . 12 florins.

Les comptes paroissiaux 1704 (ceux de 1705 à 1716 ont disparu) et antérieurs ne portent nulle mention d'orgue :

Heiligen Rechnung 1699-1701 :

Ein halb Pfund Seyf 3 Schilling — Ein Vierling Stärck 8 Pfenning — Vor Wiechen 2 Pfenning — Vor Bauməl . . Vor Bäsen . . . Vor Lichter . . . Vor Palmen . . . Vors heyllig öhl am Charfreytag . . . Vor Rosmarin an der Monstrantz am Frohnleichtnahmbsthag . . . Vor 2 Gläser an der Ampel . . . Dem Sigristen . . .

Heiligen Rechnung 1740 : Dem Sigristen, wie auch von der Orgel zu schlagen 4 Gulden 7 Schilling.

Selon Silbermann [1], l'orgue fut accordé par G.F. Merckel en août 1744.

A partir de là environ, pendant cent-dix ans, l'orgue fut joué par Laurent Meyer. Rassurez-vous : sur trois générations. Le premier Laurent Meyer, maître d'école, sacristain, organiste, était né à Saint-Hippolyte ; de son épouse Marthe Heiligenstein, née à Zellwiller, il eut un fils Laurent (1761 - 2.2.1839) qui lui succéda. Celui-ci épousa Anne Marie Martz, dont il eut 3 fils :

1. Laurent (1789 - 12.3.1856), instituteur-organiste, épousa Françoise Strub le 12.4.1815
2. Vincent (1796 - après 1856) laboureur
3. Aloïse (1801 - 17.9.1804).

Heimburger Rechnung 1750 :

Lorentz Meyer dem Schulmeister vor die Uhr zu richten 3 Gulden 5 Schill. Demselben vor Schlagung der Orgel 12 Gulden.

---

1. MATTHIAS F.X., *Compte rendu du Congrès d'orgue tenu à l'Université de Strasbourg du 5 au 8 mai* 1932, Strasbourg 1934, p. 47.

Id. 1751 (recettes 4 772 Gulden ; dépenses 4 645 Gulden) : Lorentz Meyer *idem.*
Id. 1760 : Dem Schulmeister und Organisten *Idem.*

2. *L'ORGUE TOUSSAINT 1775*

Vers 1775, on voulut un orgue neuf, et on convoqua Stieffel de Rastatt. Mais quand Stieffel vint sur les lieux, l'orgue était déjà accordé à Johann Peter Toussaint [2] qui monta l'orgue avec son fils Nicolas. A Schuttern, Bernd Sulzmann a retrouvé une lettre de J.P. Toussaint, écrite le 18.9.1775 à Meistratzheim, dans laquelle le facteur d'orgues dit qu'il est en train d'achever son orgue neuf. On convoqua ensuite Eppel, l'organiste de Sélestat, pour l'expertise. Les comptes de cette époque sont perdus. Les comptes communaux reviennent en 1791 :

Comptes communaux 1791 :
Dem Lorenz Meyer für die Orgel zu schlagen u. die Uhr zu bedienen 22 Gulden.
Dem Franz Ehrhart für die Bälk zu ziehen ... 3 Gulden.
Id. 1792 :
Dem Schulmeister u. organisten ... 17 Gulden 4 Schilling.
Dem Orgelbalckzieher ... 3 Gulden.
Id. 1795 :
Dem Franz Ehrhard für Ziehung der Bälck ... 9 livres.
Id. 1797 :
Dem Schulmeister Lorentz Meyer für die Orgel zu schlagen, die Uhr zu richten, und das ganze Jahr hindurch die Kirch zu fegen ... 98 livres.
Id. 1798 :
à Meyer instituteur pour monter l'horloge et toucher l'orgue 48 fr.
à Ehrhard, souffleur ... 9 fr.
Id. 1799 :
à Ehrhard souffleur ... 8 fr.
à Meyer pour avoir touché l'orgue, monté et nettoyé l'horloge et blanchi le linge d'église ... 57 fr.
Id. 1800 : *idem, sauf* à Meyer 54,90 fr.
Id. 1802 : à Meyer, instituteur-organiste-sacristain ... 72 fr.
à Meyer Laurent, sacristain, pour avoir fait des réparations à l'orgue 72 fr.
Id. an 11, 12, 13 :
Dem Franz Ehrhart, die Bälge zu ziehen ... 8 fr.
Id. 1850 :
Achat de 2 soufflets pour l'orgue ... 300 fr.
Accordage et nettoyage de l'orgue ... 200 fr.

Avec ces postes, on parvient au travail Wetzel dont la soumission est datée du 20.10.1849. En 1840, en effet, l'orgue avait été qualifié de « mauvais » [3]. Ce fut, à notre connaissance, l'unique travail d'orgue financé par la commune de 1803 à 1894.

La paroisse, évidemment, avait pris le relais pendant ce temps. Le 4 mai 1832 [3a], Adam Blum, facteur d'orgues à Furdenheim, présenta un devis de réparation, auquel furent ajoutés, dans l'accord du 28 mai 1832 entre Blum et le conseil de fabrique (Niklaus Andres, président, Antoni Martz et Philippe Staub) deux travaux supplémentaires, à savoir l'adjonction d'un « Krumhorn » et d'un « Kupelzug ». Le 8 juin 1832, Blum signa manu propria la quittance de 340 francs pour ces

2. *Cahiers d'Histoire et d'Archéologie de Saverne* 79 (1972), p. 38.
3. Barth M., *Elsass « Das Land der Orgeln »*, *Haguenau* 1966, p. 257.
3a. Archives communales, dossier 151.

travaux. On ajoutera ce travail à la liste des travaux Blum publiée dans l'*Annuaire de Molsheim* 1974, page 41. Précisons que Blum ne figure pas à l'état-civil de Furdenheim.

Le 8.10.1837, Georg Wegmann, « Orkelmacher », signa, « Bour acquit », une quittance de 60 francs pour réparation de l'orgue [3b].

3. *L'ORGUE RINCKENBACH*

En 1894, l'orgue Toussaint disparut, et fut remplacé par Martin Rinckenbach : 20 jeux sur 2 clav./péd. ; mécanique ; console indépendante.

Tout ce qui précède, a trait à l'ancienne église (l'actuelle église du cimetière) que Barth dit avoir été construite en 1721 (ce qui implique un transfert du premier orgue), que l'architecte de 1844 qualifie de « trop petite et ancienne » (pour les 1 666 habitants) et que l'on songeait à remplacer dès avant 1870 (en 1870 projet église approuvé). La première pierre de l'actuelle église ne fut cependant posée que le 20.4.1913 ; elle fut consacrée le 30.7.1922 par Mgr Ruch. Son style néo-gothique ne s'apparente guère aux belles réalisations de Matuszinski à Still, Heiligenberg et Urmatt. L'orgue Rinckenbach y fut transféré — et s'y trouve encore. En 1898 Rinckenbach estimait que son orgue ne sonnait guère en l'église du cimetière [4]. Nous estimons qu'il est bien mièvre et un peu perdu dans l'église actuelle.

L'ouvrage d'Isidore Fœsser est méritoire et instructif à moult points de vue. On y date la construction de l'église de 1721-1723 [5], ce dont nous aimerions bien confirmation par recoupement. Mais dans l'optique « orgue », cet ouvrage est décevant : il ne connaît que l'orgue Rinckenbach (« in den neunziger Jahren » sans autre précision) qui, dans la grande église actuelle est « verblüffend » « primitiv »... « Wunsch nach einer Prachtorgel » [6]. Fœsser sait que Lorentz Meyer était instituteur-*organiste ;* mais il ne s'est posé aucune question à ce sujet. Pour nombre d'historiens l'orgue n'est qu'un meuble accessoire : « eine bessere Schreinerei ». L'idée que l'orgue pourrait être un instrument de musique aussi délicat qu'un violon, l'idée que la facture d'orgues pourrait ressortir à l'art, l'idée qu'il peut y avoir du génial en ce domaine, l'idée que la facture d'orgues est un des plus beaux fleurons de la culture occidentale (et spécifique), toutes ces idées ne les effleurent même pas.

Situation actuelle (1974) : l'orgue monumental, rêvé par Fœsser, n'existe toujours pas. Mais l'orgue Martin Rinckenbach a été rénové récemment ; quelques jeux romantiques ont été remplacés par de petits jeux classiques qui permettent à cet instrument moyen de remplir décemment le volume de l'église. Le buffet Rinckenbach est en chêne. La console indépendante, dirigée vers l'avant, mécanique, comporte un accouplement et une tirasse (c'est bien suffisant).

3b. Une étude sur Wegmann paraîtra aux *Archives de l'Eglise d'Alsace* 1975.

4. *Annuaire D.B.O.* VI (1972), p. 165.

5. Fœsser J., *Meistratzheim, eine Lokalchronik*, Strasbourg 1939, p. 146. Voir Barth, ouvr. et page cités.

6. Fœsser, ouvr. cité, p. 146 et 162.

Composition :

GRAND ORGUE 56 notes	RÉCIT expressif 56 notes	PÉDALE 27 notes
Principal 8'	Bourdon 8'	Sousbasse 16'
Flûte 8'	Salicional 8'	Flûtebasse 8'
Bourdon 8'	Voix céleste	Choralbass 4'
Prestant 4'	Flûte traverse 4'	Trombonne 8'
Flûte 4'	Cymbale 1'	
Nazard	Cromorne	
Doublette		
Tierce		
Mixtur 1 1/2		
Trompette		

L'Orgue d'Albé

L'ÉGLISE d'Albé — Erlenbach — (1 040 habitants il y a 100 ans ; aujourd'hui moins de 500) date de 1752 selon l'architecte d'arrondissement Ringeisen. Mais avant cette date déjà, le maître d'école remontait et nettoyait l'horloge, et sonnait la « Vierer- und Neunerglock » (comptes 1747) ; en l'an 1800, c'était l'angélus : « Morgen-, Mittag-, und Abendglock » [1].

En 1804, dès le Concordat, on construisit le premier presbytère du lieu.

L'église fut toujours bien entretenue par la commune (1 500 fr. en 1828 ; plafond de la nef selon devis de 2 200 fr. du 23.10.1868 ; etc.). Après la Révolution, « la piété des fidèles » pourvut à l'achat et l'entretien des objets du culte.

Les trois cloches (730 kg, 527 kg, 372 kg) appartenaient à la fabrique. Quand la grosse cloche se trouva fendue, la commune acquit 4 cloches neuves (1 669 kg, 826 kg, 471 kg, 195 kg) de Perrin Martin, de Robécourt en 1865 (traite du 8.2.1864). Elle les plaça dans un clocher neuf, exhaussé pour 10 800 francs, selon séance du conseil municipal du 26.7.1863.

On avait songé à cela — et à l'achat d'un orgue — dès la séance du 30.12.1828, en laquelle le conseil demandait l'autorisation de vendre la forêt du Landzoll (source d'ennuis et de tracas) pour, précisément, payer la tour et l'orgue « qui serait très convenable à notre église » ; le conseil y revint le 16.5.1835.

Le 26.9.1836, Joseph Stiehr présenta un devis de 4 000 francs (séance du 9.10.1836) ; sur proposition de l'architecte-voyer Frédéric Kuhlmann, ce devis Stiehr-Mockers et C^ie^ fut modifié le 26.2.1837, et porté à 4 050 francs, payables, 3 000 francs à la réception, et 1 050 francs un an après, sans intérêts (séance du 9.4.1837 ; approuvé par le préfet le 24.4.1837).

Quand, en juillet 1839, Stiehr plaça son orgue, on se rendit compte soudain que la chose avait été oubliée au budget ; on régularisa la situation le 14.7.1839 ; les sommes stipulées furent payées correctement (comptes 1839 et 1840), après approbation de la préfecture le 16.8.1839.

L'orgue fut accordé pour 50 fr. en 1844 et 1845 ; les comptes 1869 accusent une dépense de 400 frs pour réparation (la soufflerie, évidemment, au bout de 30 ans).

---

1. Les comptes de l'abbaye d'Andlau mentionnent en 1712 la construction d'une chapelle à Erlenbach.

Il y eut donc ici un orgue Stiehr (à placer à la page 283 du livre), avec un buffet en chêne à l'étrange dessin à 3 tourelles. Pourquoi Stiehr a-t-il dessiné un tel buffet à Albé ? Seule explication possible : on voulait un buffet semblable à ceux du canton : Villé sûrement, Breitenbach, Fouchy, Steige, Maisonsgoutte probablement, Neuve-Eglise peut-être, avaient des buffets à 3 tourelles. St-Martin et Urbeis en voudront aussi. Les tourelles plates de Chaxel à St-Pierre-Bois, et le buffet plat de Thanvillé servaient de repoussoir.

Nous n'avons trouvé aucune dépense pour l'orgue de 1869 à 1919. Que fait-on d'un vieux serviteur qui a vaillamment travaillé pendant quatre-vingts ans ? On profite de la réquisition, en 1917, des 33 tuyaux de façade, pour déclarer aux bons paroissiens que la moitié des registres ne fonctionnent plus, qu'un grand nombre de tuyaux manquent, et que les sommiers sont défectueux au plus haut point (le chauffage ne fut installé à l'église qu'en 1939, pour 9 870 francs : séance du conseil municipal du 13.11.1938). A la suite de quoi, on bazarde tout, sauf le buffet, et on pneumatise.

Le devis Kriess, montant à 6 684 Mk, fut payé, 5 200 Mk par la commune, et 1 484 Mk par la paroisse (séance du conseil municipal du 17.2.1918 ; séance du conseil de fabrique du 24.2.1918).

On retrouve la part communale aux comptes 1918 et au budget 1919.

Le 18.2.1920, F. Kriess envoya à la commune une facture de 68 francs pour accordage. (Notons, en passant, 11 800 francs pour crépi de l'église en 1924 ; et, en 1950, l'achat d'une horloge Ungerer pour 355 300 francs). Depuis 1920, l'entretien de l'orgue, assuré par la maison Kriess, est payé par la paroisse qui a aussi procédé à la rectification de la composition de 1918 : prestant, doublette et hautbois du Grand-Orgue, tierce flûte 2' et régal du Récit semblent récents.

Situation actuelle (1968) : On voit encore dans le vieux buffet la trace de la console en fenêtre. L'ancien banc, pour pédalier de 18 notes, est encore là. La console indépendante, dirigée vers l'avant, commande 3 combinaisons fixes, 5 accouplements (dont Sub- et Super- II/I), crescendo, tremolo. La montre est postiche, en lattes peintes. La traction pneumatique cause aujourd'hui des tracas à tous les intéressés.

Composition :

GRAND ORGUE 54 notes 6 jeux

Principal 8'	Bourdon 8'	Hautbois 8'	
Prestant			
Doublette			
Mixtur 2 2/3			

RÉCIT EXPRESSIF 54 notes 8 jeux

Zimbel 3 fach	Gedeckt 8'	Gamba 8'	Regal 8'
	Rohrflöte 4'		
	Quinte 2 2/3		
	Flöte 2'		
	Terz		

PÉDALE 27 notes

Subbass 16'	Flötenbass 8'	Cello 8'

Note sur l'église de Heiligenstein

par MARIE-ANNE HICKEL

HEILIGENSTEIN, fête son Messti dans la deuxième moitié de juin. Le patron de son église est en effet saint Jean-Baptiste [1]. C'est à la Saint-Jean aussi, que, en raison du simultaneum, le curé de Barr vient chaque année dire une messe à Heiligenstein.

L'ANCIENNE ÉGLISE

La tradition veut que ce village soit le plus récent de la seigneurie [2] de Barr. Nous ne savons pas si le village disparu de Halde [3] qui passe — à tort — pour le premier site de la localité, avait une église. Pour Heiligenstein il est fait mention d'un prêtre en 1288 [4]. L'église entourée de son cimetière [5], se trouvait tout près du château [6]. L'architecte Ringeissen, qui a présidé à sa démolition en 1851, la datait du IX^e^ siècle, ce qui est certainement inexact, mais d'après les vestiges encore existants, c'est-à-dire le clocher [7], elle était romane. Ce clocher, de dimensions modestes, comprend trois étages sur un rez-de-chaussée voûté d'arêtes, percé d'une petite fenêtre romane à l'Est et d'une autre, minuscule, vers de Sud. Des bandes lombardes soulignent l'architecture. Une sculpture très fruste, représentant un monstre, est visible sur l'une des consoles dans la sacristie. Le dernier étage, celui des cloches, a des ouïes à triple arcature bien apparentes sur la face Est. Un toit à quatre pans de pente faible couvrait le tout [8]. Ce clocher est peut-être une

1. Et non pas saint Simon comme le croyait Nebinger, induit en erreur par l'existence de la fontaine Saint-Simon dans le bas du village. Goehner le suit. Pour l'église Saint-Jean, voir BARTH, *Handbuch* p. 541-542 et *Quellen*, ainsi que le Dorfbuch pour « Sankt Johannes Wachszins » (A.P.H.).
2. HECKER p. 9.
3. A. HUMM, *Villages et hameaux disparus en Basse-Alsace*. Str. 1971, p. 114. Halde est encore cité en 1342 (*A.D.B.R.*, dépôt Heil. n° 39.)
4. BARTH, *Handbuch* p. 541-542.
5. Ce cimetière était-il fortifié ? (GOEHNER p. 85). Ce n'est pas absolument certain. Le mur qui clôt le jardin du presbytère, malgré ses énormes contreforts, n'est pas très ancien (1825 et 1826 d'après Nebinger et les Acta).
6. SILBERMANN, p. 75. On voit aujourd'hui encore l'emplacement du château.
7. Goehner parle de ce clocher au passé ! Voir planche hors texte et dessin dans le texte.
8. Dessin de M. Sauter d'après le relevé de 1849 à la fin de ce chapitre.

tour chœur à l'origine, mais par suite de ses dimensions exigues, un chœur voûté d'arêtes lui a été adjoint au Nord. Cette formule du chœur adossé à la tour et ne se trouvant pas dans l'axe de la nef était aussi employée ailleurs, à Barr et à Mittelbergheim par exemple. Un arc cintré faisait communiquer ce chœur avec l'église dont la nef était plus courte (de 2 m 20) et plus étroite (de 2 m) que la nef actuelle. Au moment de sa démolition le maire Nebinger signale qu'on peut voir contre le clocher des traces d'arrachement d'une nef plus ancienne, à moins qu'il ne s'agisse d'un agrandissement accompagné d'un rehaussement.

Au Moyen Age cette église a plusieurs autels : un autel Saint-Michel auquel sont attachés des revenus pour une messe du point du jour [9], un autel Saint-Sébastien dont les rentes [10] provoqueront au moment de la Réforme un long conflit entre la ville de Strasbourg et l'évêque, un autel de la Vierge. En 1538 Barbara Scherweck de Strasbourg fait une donation à l'église Saint-Jean (Sannt Johansen) de Heiligenstein pour y acquérir droit de sépulture : « wil sie sich lossen fueren noch ierem absterben gon Heiligenstein und sie do lossen begraben vor unser lieben frowen altar in der Kyrchen zu Heiligenstein » [11].

LES RÉNOVATIONS

La Réforme ne semble pas avoir changé l'aménagement de l'église dans l'immédiat. Le premier pasteur, Johannes Arenz est envoyé par les autorités de Strasbourg en 1554.

Les pasteurs notent les faits mémorables de leur ministère à partir de 1586, soit dans les registres de l'état-civil, soit dans un cahier spécial : « Acta ecclesiastica . . . in Heiligenstein I 1636-1774 et II 1776- . . . » [12]. La première mention de l'entretien de l'église date de 1601 [13] et la nouvelle est d'importance : pour réparer le mécanisme des cloches et de l'horloge, on fait appel au grand Isaac Habrecht [14], le maître horloger qui avait en 1574 achevé l'horloge astronomique de la cathédrale, « hat meister Isaac Habrecht, Uhrmacher zu Strassburg unsere grosse glock allhie umbgewendet und die anderen zwei eben und gleich gerichtet, desgleichen hatt er die Uhr . . . gesäubert und den Schlaghammer verändert und davon zu Lohn gefordert und empfangen elff pfundt. Gott gib, das es lang stet sey ».

La guerre de 30 ans n'épargna pas Heiligenstein qui souffrit surtout en 1636 et 1637. Le bailli Daniel Tromer rend compte de la situation [15] le 1.10.37 : « . . . Ist insonderheit das Dorff Heiligenstein dermassen ruiniert, dass es erschröcklich ahnzusehen . . . Fenster, Oeffen und thüren verschlagen, Ja die Täcker uff den

9. Il est encore question de rente en vin au « St. Michelsaltar » en 1594 et 1619, longtemps après la Réforme. (A.P.H.)

10. Sur la rente fondée en 1470 par Joh. Betschlin, voir HECKER p. 67. Sur les Betschlin voir aussi : RAPP F., Réformes et Réformation à Strasbourg (1450-1525) . . . Paris 1974, p. 300.

11. Testament annexé au Dorfbuch 1517. (A.P.H.)

12. *A.P.H.*

13. *A.D.B.R.* 3 E 188

14. Sur Habrecht, voir SITZMANN, *Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace*, t. I, p. 674. C'est au sujet de Habrecht qu'est née la légende de l'horloger aveugle.

15. Cité par HECKER p. 328.

Heussern abgeworfen undt ist in Summa selbiger Ort dergestalt verderbet, dass auch Barbarische Völker ärger nicht hetten haushalten können. »

On commence par des réparations modestes : la paroisse acquiert en 1640 de ses propres deniers une nouvelle tenture pour la chaire en drap violet-brun, puis on répare le coq du clocher (1644). En 1645 l'église est réparée, repeinte, couverte de neuf. Le sacristain lave les vitres et le sablier est réparé. Le sablier, « das Kirchenstundenglass », sert à limiter la durée du sermon : « sollen die Predigten nit über 3/4 Stund extendiert werden ».

Dix ans plus tard, de 1654 à 1655, le pasteur Elias Kolb entreprend, avec l'aide des autorités : Schultheiss, Gericht, Kirchenpfleger, une rénovation totale. C'est à ce moment seulement — un siècle après la Réforme — que les souvenirs du catholicisme : autels, statues, bénitier, fonts baptismaux sont éliminés [16]. « Der steinerne Altar samt denen darauf stehenden bildern wurden weggethan . . . In der Kirch wurde noch ein steinerner Altar, so neben dem Kirchen-Altar a sinistris im Eck und darauf das Marienbild gestanden weggeschaft. Das Gehäuss in welchem das Marienbild eingeschlossen gewesen wurde ins Pfarrhaus gestellt für ein Kasten zu den Kirchentüchern zu gebrauchen . . . Damit die bilder weggeschaft wurden vor denen die benachbarten Pontificii bey Verichtung ihrer Wallfahrten [17] oftermahlen kniend und bettend gefunden wurden undt also derselben zu ihrer Abgötterey sich bedienet, hab ich, meis sumptibus, . . . ein grosses Flügelfenster machen lassen . . . Auss der Kirch wurde der Tauffstein und vor der Kirch der Weyhwasserstein, so sub introitum templi, a sinistris in die Mauer gemacht gewesen, weggethan undt im Pfarrhof eingedolben . . . »

L'église était sombre et le pasteur amateur de lumière. Il fait percer des fenêtres (grosse Flügelfenster) dans tous les murs et relève qu'il y a maintenant dix sept fenêtres au total. Le chœur et la nef sont blanchis et vont être décorés de peintures. L'on fait appel à un artiste de Barr : Elias Virdinger. Le nom de tous les pasteurs de Heiligenstein depuis la Réforme avec la date de leur installation sont inscrits au mur dans une couronne de feuillage. Les scènes de la Passion ainsi que le Jugement dernier sont peints et une peinture [18] préexistante représentant les apôtres, restaurée. Le pasteur, prénommé Elias comme le peintre, fait exécuter à ses frais une composition représentant l'ascension du prophète Elie : « dafür ich ihm zahlt ein Ducat ». Johann Glöckler et son épouse Cunégonde font don d'un beau crucifix qui sera suspendu sous l'arc donnant accès au chœur.

L'ameublement de l'église est réparé ou refait : bancs pour les hommes, bancs pour les femmes, les conseillers paroissiaux voient les leurs rehaussés et peints en noir, la femme du pasteur a droit à un banc neuf dont la porte peut être fermée à clef. Même le pasteur en chaire n'est pas oublié : « auff der Kanzel wurde ein Stühlelein gemacht samt einem eysernen Stützel darunter », le précieux sablier est changé de place. L'escalier intérieur montant à la tribune est supprimé pour gagner

16. *Acta* 1.
17. Au cours des pèlerinages au Mont Sainte-Odile qui reprennent au XVII[e] s.
18. Ou une sculpture ? le texte ne permet pas de préciser.

de la place et remplacé par un accès extérieur du côté nord. Enfin l'horloge du clocher est réparée. Pour compléter ces transformations, un règlement est élaboré pour le respect du cimetière : « es wurde zugleich abgeredet, dass kein Tuch mehr auff dem Kirchhoff gebleichet und kein Holz mehr darüber geschleift werden sondern fein sauber und reinlich gehalten (werden soll) ».

On continuait à inhumer dans l'église les pasteurs et leur famille : ainsi le 31. 10. 1647 le pasteur Paulus Schmidt. En 1649 Elias Kolb enterre sa petite Suzanne « filiola mea Suzannula » âgée de trois mois à droite de l'autel. Et lorsque meurt en 1674 le pasteur Jean Hoefflich, on creuse sa tombe devant l'autel sous une grande dalle, à côté des deux enfants du pasteur Siberrad (1659) [19].

Les guerres de Louis XIV n'épargneront pas la seigneurie de Barr. Si Heiligenstein n'a pas souffert autant que Barr, la localité a subi l'occupation et le pillage. Il ne put y avoir de culte entre novembre et la Noël de la terrible année 1678 [20].

En 1684 on répare la chaire et l'autel. On dut aussi démolir et reconstruire la face Ouest du clocher qui menaçait ruine.

Le 29. 9. 1680 la seigneurie de Barr fut réunie à la France. La politique religieuse de Louis XIV va s'y faire sentir.

LE SIMULTANEUM

La présence de sept familles catholiques entraînait l'introduction du simultaneum dans une localité d'Alsace, selon la volonté du roi. Heiligenstein était un village protestant dans sa totalité. Au cours de l'année 1687 les conversions au catholicisme vont se multiplier. « . . . fiel von der lutherischen religion zu der römischen der sogenannte Mumpfel, ein heylloser Menschen » . . . « wurden um 12 Gulden willen, so sie empfangen, Papistisch, Matthis Herinckel, ein liederlich Mann » et sa femme. L'avait précédé son fils Matthis le jeune, un voleur qui avait fait de la prison. S'est converti aussi Lorentz Stoll, compromis dans une affaire de vol, par crainte du châtiment. Il aurait reçu six Gulden des Jésuites de Strasbourg. La même année toujours, Joseph Bronner pour garder ses fonctions « umb des Botenamtes Willen », sa femme le suit.

Le ton du pasteur Frentz notant ces conversions [21] devient de plus en plus aigre. Pourtant jusqu'à cette date il n'avait manifesté aucune hostilité au catholicisme. Des aumônes qu'il distribue généreusement, il n'exclue pas les catholiques. En 1683 par exemple, il en avait fait bénéficier des moines quêteurs, une année plus tôt deux moines augustins de Lorraine pour la reconstruction de leur église incendiée ainsi qu'un religieux cistercien. Mais quand, en application du simultaneum, le 17. 8. 1688, le vicaire général entouré d'un clergé nombreux, « mit sehr viel Pfaffen », prend possession du chœur de son église et déchire un recueil de cantiques que l'instituteur y avait oublié, le pasteur ne maîtrise plus sa colère. La page correspondante du registre a été arrachée. Nous apprenons par une note très sèche du premier octobre de la même année « liessen die Papisten allhier ihren papistischen Altar aufmauern. »

---

19. *A.D.B.R.* 3 E 188 (3) 20., 21., 22. Acta.

Alors commence une longue série de vexations mutuelles. Le chœur étant exclusivement réservé aux catholiques et le nef commune, l'autel protestant se trouvait placé devant l'arc du chœur [22]. Le vicaire général secondé par le curé de Barr veut le faire déplacer pour dégager la vue sur l'autel catholique. Les autorités locales de Heiligenstein portent plainte auprès des directeurs de baillage et protestent contre ce qu'ils appellent « ein Pfaffenattentat ». Le bailli soutient le curé « derselb des Pfaffen Parthey gehalten ». Va-t-on déplacer l'autel de trois pieds comme le demandent les directeurs de baillage ou le changer complètement de place comme l'exige le curé ? On finit par un compromis en le déplaçant un peu vers le Sud. Le bailli dirige les opérations : « hiess ihn stellen wie er ietzo steht und befahl denselben mit Klammern fest anzumachen. »

Cette lutte eut des conséquences pénibles pour le pasteur Frentz. Accusé faussement par le curé et le bailli sur dénonciation du nouveau converti Matthias Herinckel d'avoir contrevenu à l'édit royal concernant les affaires religieuses, le pasteur fut banni, puis, après réhabilitation, muté à Kehl.

Dans l'église de Heiligenstein un modus vivendi s'instaure. En 1721 les Catholiques y installent des fonts baptismaux ; en 1741 leur autel, en mauvais état, dut être restauré. Il n'y avait alors qu'une seule famille catholique dans le village. L'Intendant Feydeau confirme que tous les habitants, sans distinction de religion, financeront cet autel, ce qui n'était pas pour leur plaire. A Heiligenstein on accusait d'ailleurs le curé d'avoir transporté à l'église de Barr plusieurs ornements de culte dont un ciboire [23].

Du côté protestant quelques réparations ont été entreprises de 1752 à 1757 : nouvelle chaire, nouvel autel, nouveau cadran et dorure des aiguilles de l'horloge.

En 1760 lors d'une visite à Barr de Toussaint Duvernin [24] évêque auxiliaire et vicaire général, plusieurs demandes concernant Heiligenstein sont formulées. Le curé suggère que la bannière et la croix soient placées dans la nef — ce que le pasteur ne veut pas admettre — et que l'autel protestant soit déplacé ou abaissé de quatre pouces au moins. Après de longues négociations, le bailli décide de ne rabaisser l'autel que de deux pouces — pour ne pas trop mécontenter le pasteur — mais de placer la croix et la bannière dans la nef — pour contenter le curé.

TRANSFORMATIONS DUES A L'ORGUE

En 1779 l'église est blanchie et dallée de neuf. Cette année aussi Heiligenstein aura son premier orgue. Jusqu'à cette date le chant était guidé par le chantre [25].

Un positif de 7 registres, don d'un Strasbourgeois du nom de Tanner, sera placé sur une petite tribune édifiée à cet effet contre le mur nord, vers le milieu de la nef. L'instituteur est promu organiste.

---

23. Quoiqu'il en soit, l'inventaire fait au moment de la révolution des ornements du culte catholique à Heiligenstein ne fait pas preuve de richesse. (*A.D.B.R.*, dépôt communal Heiligenstein).

24. Sur Toussaint Duvernin, évêque d'Arath, voir LEVRESSE R.P., *Les suffragants de Strasbourg, Arch. Egl. d'Alsace* XII (1974), p. 18 et SITZMANN II. 882.

25. 1676 « zum Sänger angenommen Friedrich Weber », 1700 « ein Tüchlein zu hängen an das Singpult ». *Acta* 1.

Mais dès 1787 ce positif n'est plus en état de fonctionner. Un orgue est commandé au facteur Toussaint de Westhoffen. Cet orgue, plus grand, fut installé dans l'angle Sud-Est de l'église après déplacement de la chaire vers l'axe médian de la nef. En 1813 déjà on dut se rendre à l'évidence, l'orgue Toussaint ne valait plus rien ! La commune fit construire un troisième orgue par Conrad Sauer de Strasbourg pour 3 500 F. Pour placer l'instrument, plus grand que le précédent, on ne pouvait songer à la tribune, l'église étant trop basse. On la remit au même endroit, mais, pour gagner de la place, on n'hésita pas à démolir le mur depuis le clocher jusqu'à la petite porte donnant sur la cour du presbytère et à le déplacer vers le Sud, ce qui donne à l'église un plan irrégulier [26]. Un long et curieux document rédigé par le pasteur Siegfried donnant des indications sur la situation politique et économique du pays et les raisons de la transformation de l'église, fut muré dans la pierre d'angle. Une tribune reçut l'orgue. L'escalier de la tribune fait face à celui de la chaire.

Pendant 40 ans à part la réparation des tentures de la chaire ou de l'autel, ou le lavage des rideaux, nous n'apprenons plus rien de l'église. Il est certain qu'elle est vétuste. Gertwiller a reconstruit la sienne en 1846, Barr en 1850, Heiligenstein suivra l'exemple en 1851.

LA RECONSTRUCTION

Le dernier service religieux dans la petite église romane a lieu le 27 avril 1851. Le 5 mai commença la démolition, à l'exception de la tour et du chœur catholique. Au sujet de cette « chapelle catholique » un nouveau conflit allait éclater.

Il s'avéra en effet qu'elle menaçait ruine et qu'il fallait la reconstruire, elle aussi. Comme il n'y avait à cette date aucune famille catholique à Heiligenstein, le pasteur Blanck, se basant sur un arrêté ministériel de 1846 selon lequel dans l'étendue du territoire français il ne devait plus être édifié d'églises à simultaneum, essaie par une démarche auprès du Directoire de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg d'empêcher la reconstruction de cette partie de l'église et d'obtenir ainsi de fait la suppression du simultaneum [27].

Le maire Nebinger ne semble pas avoir été prévenu de cette démarche qui lui valut une lettre sévère du préfet : « ich ein Schreiben vom Prefekt erhielt, dass der Koth an mir hätte herunterfallen sollen ! » [28]. Le maire, vexé, fait reconstruire le chœur dans son état actuel et réussit à obtenir les autorisations préfectorales après coup. Ce même magistrat surveille avec soin la nouvelle construction, par des méthodes inattendues : « An des Herrn Pfarrers Strohbühne neben der Kirche standen Zwetschenbäume, welche das Dach mit ihren Aesten bedeckten, unter denselben auf der Bühne zog ich einige Ziegel zurück, da konnte mich kein Mensch sehen und doch sah ich alles was vorging ! ».

---

26. Voir planche hors texte. En ce qui concerne les orgues, voir aussi Meyer-Siat dans *Acta organologica* (Berlin) III (1969), p. 113, 130-132 et du même *Stiehr-Mockers, Facteurs d'orgues,* in *A.E.A.* 1972-73, p. 440-441.

27. *Acta* 11.

28. Chronique Nebinger.

Lors de la démolition, ont fit plusieurs découvertes, entre autres on trouva trois pierres tombales. D'abord une grande dalle funéraire représentant un prêtre et portant une inscription très nette : « anno. dni. M.CCCC.LVI quito m(e)n(s). maj. obiit. dns. Johes. Betschel. plebanus hujus. ecclesie. orate pro. eo. » Ce Johannes Betschel, décédé en 1456, serait-il un parent de Johannes Betschlin qui fonde une rente pour l'autel saint Sébastien à Heiligenstein en 1470 ? La dalle est scellée aujourd'hui dans le mur du chœur [29]. Une autre, de 1680, porte l'inscription « Lasset die Kindlein zu mir kommen ». Elle se trouve actuellement dans la sacristie. La dernière enfin, sans inscription, mais portant un blason à trois coupeaux, est probablement plus ancienne. Contrairement à ce que supposait le maire Nebinger, il ne s'agit pas d'une tombe de la famille Ziegler dont le blason est très différent. Il y a deux possibilités : ou bien c'est le blason de la famille dite de Heiligenstein, ou bien, plus probablement, une lecture incorrecte du blason des Landsberg (six coupeaux) [30]. Malheureusement par suite de la négligence de l'entrepreneur l'écroulement du pignon de l'église la réduisit en miettes.

L'église fut agrandie de 2 m vers le presbytère et de 2 m 20 vers la rue. On découvrit les restes du pasteur Siegfried, inhumé en 1817 contre le mur de l'ancienne église après un ministère de trente deux ans à Heiligenstein. Quoique le cimetière fût désaffecté depuis 1843, on se borna à déplacer ces ossements au cours d'une cérémonie religieuse et à les réinhumer au pied du nouveau mur dans lequel on scella à nouveau la plaque funéraire qui fait aujourd'hui pendant à celle du pasteur Blanck (1866).

La nouvelle église, construite d'après les plans de l'architecte Ringeissen de Sélestat, par l'entreprise Mink de Rosheim, coûta 44.617 Frs. La chaire, rénovée, dont le pilier portait les dates de réfection reçut aussi la date 1852. L'orgue fut réparé par la maison Stiehr de Seltz.

Le culte solennel de l'inauguration eut lieu le 26 décembre 1852. Le pasteur Blanck qui était poète à ses heures, composa une œuvre de circonstance :

« Also in des dreieinigen Gottes Namen
Dem Vater, Sohn und heilgem Geist
Sey heute denn mit ja und amen
Der neue Tempel eingeweiht . . . »

et prêcha sur 2. Corinth. 5, v. 17.

Le maire Nebinger fit un discours. Un banquet, « ein köstliches Essen . .. im Wirtshaus zum Sternen », réunit 72 personnes. On y but deux Ohm de Klevner millésime 46 et trois Ohm de bon vin courant. Quatre cents petits pains au lait furent distribués aux enfants du village.

La tour de l'église romane avait été conservée, mais elle ne cadrait pas avec le nouveau bâtiment. Nebinger décrit la situation avec précision : « . . . gieng das Kirchendach über dem Glockenthurm zusammen, so dass man weder die Kirchuhr schlagen oder die Glocke läuten hörte, wenn man sehen wollte, wie viel Uhr es

29. Voir note 10 et planche hors texte.

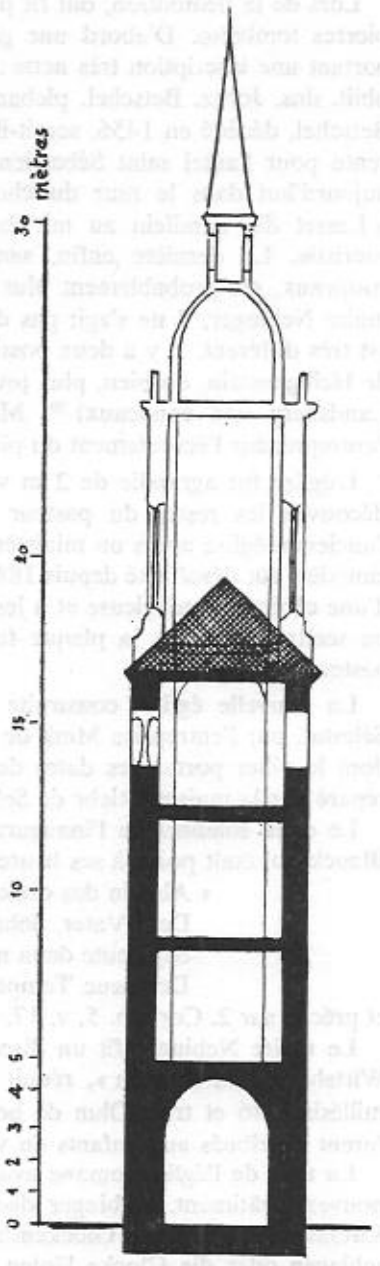
30. La même confusion entre Heiligenstein et Landsberg a été faite au sujet de pierres bornes.

war, so musste man auf die Kirchbühne » [31]. Il s'agissait donc de rehausser le clocher selon le modèle de Gertwiller, ce qui n'allait pas sans danger pour la partie romane et ne put se faire qu'après diverses précautions architecturales : « Auf dem niveau der Kirchbühne mussten ein Satz Riesenquader gesetzt werden, dieselben mussten mit eichenen Schwalbenschwänzen zusammengeheftet werden, auch musste das innere des Thurmes ganz gut verkittet und bestochen werden und dann wurde von Schwarzkalk ein Guss gemacht, welcher dann in das alte Gemäuer eingegossen wurde. »

Un cadran solaire fut placé du côté du presbytère, une horloge Schwilgué, avec un cinquième cadran sur le pignon de l'église fut acquise. A la cloche survivant à la révolution [32], « Joh. Peter Edel zu Strassburg goss mich 1712 », furent ajoutées une grande cloche fondue par Louis Edel en 1854 et une petite cloche, offerte par la famille de Turckheim, de Truttenhausen, en souvenir de Frédéric Guillaume et Amélie de Turckheim. En 1858 enfin, un rideau vert, faisant pendant à celui qui fermait la «chapelle catholique», fut accroché à l'entrée de la sacristie pour protéger l'assemblée du froid.

Il s'avéra en 1861 que le toit de la nef n'était pas étanche : « alle Winter wehte der Wind den Schnee durch das doppelgedeckte Dach auf die Bühne, und obschon ich es abfegen liess, so wurde dennoch das blavon (sic) gänzlich nass » [33]. Le toit fut soigneusement calfeutré. A la mort du pasteur Blanck l'édifice était enfin dans un état satisfaisant.

C'est alors que se produisit la scission de la paroisse. A la suite du pasteur Löffler un groupe de paroissiens fonde une église libre et construit en 1869 une salle de réunion à la sortie du village vers Barr. Depuis lors Heiligenstein possède deux églises protestantes, celle « d'en haut » et celle « du bas ».



Dessin H. Sauter

Heiligenstein : Coupe du clocher de l'église protestante d'après un plan de Ringeissen 1849, aux Archives du Bas-Rhin, série O

31. Voir le croquis dans le texte.
32. Chronique Nebinger.
33. Chronique Nebinger.



Photo J.-Cl. Stamm

Heiligenstein : Pierre tombale de Johann Bechtel 1456 dans le chœur.
Inventaire général, Commission régionale d'inventaire d'Alsace



Photo J.-Cl. Stamm

Heiligenstein : base du clocher.
Inventaire général, Commission régionale d'inventaire d'Alsace

Pendant les combats de la libération, le 28 novembre 1944, l'église Saint-Jean-Baptiste fut bombardée ainsi que le presbytère. Ce dernier dut être totalement reconstruit. L'église, atteinte par douze obus et très endommagée, put être sauvée, mais l'orgue que Schwenkedel avait restauré en 1926 fut détruit. L'église, réparée, a reçu en 1960 un orgue Muhleisen. L'église a été rénovée avec goût en 1973-74. On peut cependant regretter la disparition de l'abat-voix de la chaire et le remplacement de l'autel de bois par un autel de pierre. Par cette concession au goût du jour l'unité de style, témoin d'une époque, voulue par Ringeissen, a été rompue par l'introduction d'éléments nouveaux.

L'étude d'une église aussi modeste n'a pas sa raison d'être dans la valeur architecturale du bâtiment, mais dans la somme d'efforts, de soins, de soucis, que les habitants ont consacrée à cet édifice qui a été pendant huit siècles le cœur du village.

RÉFÉRENCES

ARCHIVES

Archives paroissiales Heiligenstein (A.P.H.) avec divers documents :
- Acta ecclesiastica in Heiligenstein T.1. et 11.
- Kronique geschrieben durch Nebinger Leonhard von Heiligenstein.
- Des Dorfes Zinsse . . . und Dorfbuch 1517.
- Erneuerung aller Weinzins 1594 et 1619.

Archives départementales du Bas-Rhin (A.D.B.R.) :
- Registres paroissiaux Heil. à partir de 1598.
- Dépôt communal Heiligenstein.

Archives municipales de Strasbourg (A.M.S.) en ce qui concerne la seigneurie de Barr.

BIBLIOGRAPHIE

J. ADAM, *Evangelische Kirchengeschichte der elsässischen Territorien bis zur französischen Revolution*, Strassburg 1928.

M. BARTH, *Handbuch der elsässischen Kirchen im Mittelalter*, Archives de l'église d'Alsace, Strasbourg 1960-63.

M. BARTH, *Quellen und Untersuchungen zur Geschichte der els. Pfarreien*, Archives de l'église d'Alsace 2 (1947-1948) p. 63-172.

M.-J. BOPP, *Die evangelischen Geistlichen und Theologen in Elsass und Lothringen*, Neustadt a. d. Aisch, 1959.

M.-J. BOPP, *Die evangelischen Gemeinden und hohen Schulen in Elsass und Lothringen von der Reformation bis zur Gegenwart*, 1. Neustadt a. d. Aisch, 1963.

Ch. GOEHNER, *Funde und Burgenreste aus Heiligenstein*, in Cahiers d'archéologie et d'hist. d'Als., 1927, p. 82-86.

F. HECKER, *Die Herrschaft Barr*, Colmar 1914.

J.-A. SILBERMANN, *Beschreibung von Hohenburg oder Sankt Odilienberg sammt umliegender Gegend*, rééd. Strobel, Strasbourg 1835.

ANDLAU : LA FLÈCHE DE L'ÉGLISE SAINT-ANDRÉ

Enchassée dans un verdoyant écrin de vignes, chargée d'histoire et dominant le cimetière d'Andlau, l'église Saint-André était pratiquement à l'abandon.

A la diligence de M. Durrmann, conseiller municipal, se constitua en 1973 un Comité de Sauvegarde que dirigeait, sous la présidence d'honneur de M. le Sénateur Sigrist, Frère Pierre (M. Jos. Kern), économe en retraite de l'Institution Mertian.

Ce groupement élabora une stratégie efficace :

— *campagne de sensibilisation par des articles dans la presse régionale et la projection de diapositives réalisées par M. G. Kreyder ;*
— *quête publique par participants bénévoles sur listes nominatives établies par la Mairie ;*
— *sollicitations d'organismes privés (banques, entreprises) et publics (Conseil général, Monuments historiques) ;*
— *lettre circulaire aux anciennes familles émigrées d'Andlau et usagères du cimetière ;*
— *ouverture d'un compte « S.O.S. - Saint-André » à la C.M.D.P.*

Les résultats de la campagne furent encourageants. Une quête en avril 1973 rapporta 20 000 F. Les enfants de l'école primaire organisèrent un ramassage de vieux papiers. Le Bureau d'Aide Sociale (dont le Dr. Stoltz avait été donateur) accorda 5 000 F.

En juillet 1974 une vente brocante d'objets offerts rapporta 40 000 F.

Ces sommes, jointes aux subventions attendues, permirent de réaliser les travaux suivants :

— *en 1973 réfection totale de la flèche avec installation du paratonnerre.*
— *en 1974 le crépissage du clocher, grâce aussi à des matériaux fournis gratuitement.*

Lors du démontage de la boule métallique en pointe de flèche on y trouva deux récipients scellés, en verre, déposés en 1868. Ils contenaient les photographies des deux docteurs Stoltz, divers objets de piété et un document rédigé en latin par le curé d'alors, l'abbé Ch. Deharbe. Le verso comporte des invocations à des saints. Quant au recto, nous en reproduisons ici la teneur en traduction littérale :

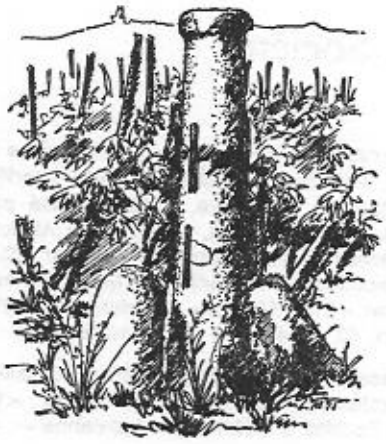
« L'an du Seigneur 1868, le 11 du mois d'août sous le règne de Pie IX
Louis Napoléon étant empereur
Charles Deharbe curé à Andlau à la paroisse supérieure fut restaurée cette tour et à cette occasion on enferma ce témoignage pour avis au temps à venir.

La tour fut restaurée grâce à la générosité de Monsieur Stoltz, professeur et doyen de la faculté de médecine de l'Université de Strasbourg, de son père J.L. Stoltz encore en vie, âgé de 91 ans, de son frère, ancien maire et de la fille de celui-ci, Amélie.

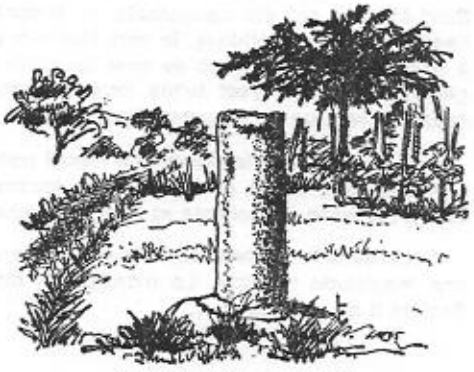
Daté et fait à Andlau, comme il est dit ci-dessus.

O vous tous, qui un jour lirez ceci : priez pour nous tous qui dormirons alors à l'ombre de cette très chère église, et rappelez-vous vivement que tout est vanité, hormis servir Dieu et entrer dans la vie éternelle. »

M. Laugner



Reflets des Existences



Dessins L. Muckensturm

Deux bornes milliaires romaines près de Châtenois (en haut) et Dieffenthal (en bas)

La vie de la Société

Cette année l'annuaire a été précédé par la parution, le 15 octobre, d'un **annuaire hors série** consacré au travail de Monseigneur Barth, intitulé « Grossbrände und Feuerlöschwesen des Elsass ». **L'annuaire 74**, paru à son tour en décembre, a été recensé par le « Courrier des Vosges » (7.12.74.), l'« Alsace » (25.12.74 et 15.3.75), Le « Nouvel Alsacien » (5.1.75), les « Vosges » (1975, n° 1), « Das Musikinstrument », Francfort, (janvier 75), les « Cahiers du bilinguisme » (V^e^ année, n° 1) et commenté à la Radio par M. C. Schneider le 17.12.74. De plus l'annuaire 73 a été recensé par « Das Münster » (Munich, Juli 1974) et par la « Revue d'Histoire de l'Eglise de France » (t. 60, 1974) ainsi que l'annuaire 72.

Quant à l'Annuaire hors série (Feuerlöschwesen), il a été élogieusement signalé par « Courrier des Vosges » 9.11.74 ; « Le Nouvel Alsacien » 5.1.75 ; « L'Alsace » 3.4.75 ; « Rheinischer Merkur » 21.3.75 ; « Annuaire 1974 de la Société d'Histoire sundgovienne » ; « Die Ortenau » 55 (1975) ; « Les Vosges » 1975, n° 1.

Les **conférences** ont permis d'évoquer deux périodes bien différentes : la Révolution, la Renaissance. Le 2 octobre 74 à Barr, M. Harsany présenta de façon très plaisante les loisirs à Strasbourg sous la Révolution. A Obernai, le 12 mars 75, M. Adam, conservateur de la bibliothèque de Sélestat, fit avec beaucoup de compétence une conférence sur l'humanisme en Alsace, illustrée de projections. Pour ces conférences se pose toujours le problème de la fréquentation, trop faible malgré l'intérêt des sujets traités.

La Société a participé cette année à l'**exposition** concernant l'habitat rural, organisée par le CES d'Erstein. Un panneau de dessins de M. Sauter faits au cours du pré-inventaire, a présenté des clés d'arcades, des puits et des marques lapidaires.

La **visite guidée** du 7 juin nous a menés d'abord dans la ravissante petite ville de Bœrsch : Bürgerstube, Hôtel de Ville, puits monumental, Commanderie, Afterthor, église Saint-Médard ont été commentés et dûment admirés. Au couvent du Bischenberg, dans l'église au chœur gothique, le père Heinrich exposa avec ferveur l'histoire de ce pèlerinage à Notre-Dame de pitié où se sont succédés Franciscains et Rédemptoristes. L'assemblée générale annuelle s'est tenue dans l'atmosphère à la fois studieuse et détendue et le cadre de verdure du Nouveau Bischenberg.

Enfin, le 5 juillet, le **groupe de travail** partit visiter les abbayes vosgiennes de Senones, Moyenmoutier, Etival et Saint-Dié et retrouver là-bas le souvenir de sainte Odile et de sainte Richarde : excellente et très instructive journée.

Cette dernière activité avant le repos des vacances clôture une année intéressante, mais une inquiétude subsiste. Le recrutement des membres se ralentit : pour la survie de la Société il ne doit pas tarir.

M.-A. H.

Kloster Baumgarten in den Statuten der Generalkapitel des Zisterzienserordens 1487-1529

von PAULUS ALBERT WEISSENBERGER

Im zuletzt erschienenen Annuaire der Société d'histoire et d'archéologie Dambach, Barr, Obernai [1] habe ich versucht, eine bisher wenig bekannte und noch weniger ausgeschöpfte lateinische Quelle für die Geschichte des einstigen Zisterzienserklosters St. Maria in Baumgarten (Pomerium, Bongart, Bongarthen) dadurch zu erschliessen, dass ich alle Texte in deutscher Sprache wiederzugeben versuchte, die mein Mitbruder, der Zisterzienser von der strengen Observanz, Dom Joseph Maria Canivez, in den von ihm herausgegebenen « Statuta Capitulorum Generalium Ordinis Cisterciencis » [2] veröffentlichte, soweit sie das genannte Kloster im Niederelsass in den Jahren 1198-1486 berühren.

Nun soll der zweite Teil für die Jahre 1487-1520 folgen. Für die weiteren Jahrzehnte und Jahrhunderte kommt das Kloster Baumgarten in dem genannten Quellenwerk von Canivez nicht mehr vor, da es im Jahr 1525 in den Wirren des Bauernkrieges völlig unterging, nachdem es schon viele Jahre vorher mit grossen und kleineren, inneren und äusseren Schwierigkeiten und Nöten zu ringen hatte.

Auch von diesem zweiten Teil der « Regesten » aus der Statutensammlung von Canivez gilt, was früher schon betont wurde. Wir kennen die wirkliche Geschichte von Baumgarten quellenmässig viel zu wenig. Auch die folgenden Regesten können sie nur in geringer Weise weiter erhellen. Sie sind zudem teilweise textlich recht breit angelegt, wovon nur das Wesentliche in kurzer Fassung wiedergegeben werden kann. Andere Regesten sind allzu kurz, sodass auch in diesen Fällen viele Fragen offen bleiben müssen. So bleibt auch für das Ende des 15. und den Beginn des 16. Jahrhunderts vieles dunkel und nicht immer leicht verständlich, weshalb auch die Übersetzung den ganzen Inhalt des Textes nur ertasten kann. Ich hoffe aber, in der deutschen Wiedergabe das Wesentliche getroffen zu haben.

---

1. 1974, Seite 39-47.
2. Insgesamt 8 Bände, erschienen Louvain 1933-1941.

In den folgenden Regesten spiegeln sich innere wie äussere Sorgen und Schwierigkeiten, besonders materieller Natur, des kleinen Klosters wider. Es kommen darin aber auch einige für die Gesamtgeschichte des Zisterzienserordens bedeutsame Ereignisse vor, die weit berühmtere und grössere Klöster des Ordens in ihrer Gesamtgeschichte nicht aufzuweisen haben. So besitzt die kleine Abtei Baumgarten für den Zisterzienserorden doch einen guten Klang. Es sei nur auf vier bedeutsame Geschehnisse aus diesem zweiten Teil der Regesten hingewiesen:

1. In 3 Regesten (n. 1,3,19) spiegelt sich die Tatsache wider, dass Abt Wydenbusch-Salicetus von Baumgarten, auf den ich schon in einer vorausgehenden Studie aufmerksam machen konnte[3]*, auch den Erstdruck des Zisterziensermissale nach den in Citeaux liegenden Originalhandschriften besorgte (1487). Auf diesen Erstdruck näher einzugehen, müsste einer gesonderten Studie vorbehalten werden. Nach L. Hain, Repertorium bibliographicum, in quo libri omnes... usque ad annum 1500 typis expressi.. II, 1, Berlin 1925, S. 428 n. 11279 wurde das Missale Cisterciense im Auftrag «Rmi in Christo Patris D.D. Joannis abbatis Cistercii, totius Ordinis Cisterciensis Generalis Reformatoris cum plenaria Generalis Capituli potestate... per Nicolaum (Wydenbusch-Salicetum) abbatem monasterii de Pomerio alias Bomgart» 1487 zum Druck gebracht. Die Angabe eines Druckortes fehlt bei Hain. Unter n. 11280 fügt er eine Ausgabe des gleichen Jahres mit Paris als Druckort an.*

2. Abt Wydenbusch wurde vom Generalkapitel des Zisterzienserordens auch der Auftrag erteilt (Reg. n. 2), an einer Sammlung und Überarbeitung sämtlicher, bisher erlassener Ordensstatuten für das liturgische und klösterliche Leben im Interesse der Einheit des Ordens mitzuwirken.

3. Der gleiche Abt Wydenbusch war auch der Anreger dafür (Reg. n. 11), dass alle Mitglieder der in Bern gegründeten Bruderschaft zur Verehrung der Unbefleckten Empfängnis Mariens vom Generalkapitel im Jahr 1488 besonders gelobt und mit der Teilnahme an allen geistlichen Gütern des Gesamtordens der Zisterzienser beschenkt wurden.

4. Abt Wydenbusch-Salicetus war es auch, der mit einem äusserst schweren, für einen einzigen Mann selbst in besten Jahren schier unmöglich zu lösenden Auftrag des Generalkapitels in Citeaux belastet wurde (Reg. n. 3), nämlich im Interesse seines Ordens und der Verbindung seiner weit entlegenen Klöster untereinander sich persönlich bis nach Ungarn, Polen, Schweden, Norwegen u.a. zu begeben, um dort die Klöster zu visitieren, Hilfsgelder für die Ordenszentrale zu sammeln und die neu herausgegebenen liturgischen Bücher bekannt zu machen und zum Kauf anzubieten. Leider bleiben wir über das erreichte Ziel völlig im Dunkel.

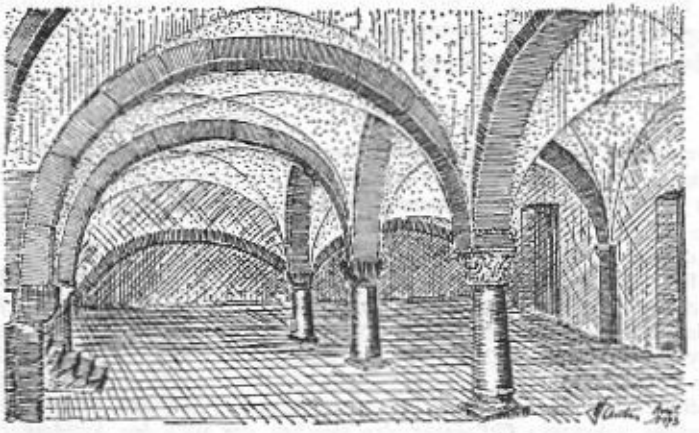
So steckt gerade in diesem zweiten Teil der Regesten von Baumgarten, vor allem aus den Jahren 1487-1489, viel wertvolles Material für die innere Geschichte des Klosters, richtiger gesagt, für die Lebensgeschichte seines bedeutendsten Abtes Nikolaus Wydenbusch-Salicetus.

---

3. *Ein Wiegendruck aus der Benediktinerabtei Neresheim/Wttbg, in Barr/Niederelsass,* in: *Annuaire* 1973, Seite 45-61.

Wegen seiner Bedeutung für die geisteswissenschaftliche Tätigkeit und wegen seiner Arbeit im Dienst des monastisch-liturgischen Lebens des Gesamtordens ist es auch verständlich, dass ihm bereits im Jahr 1488 das Generalkapitel die Erlaubnis gab, auf das Amt des Abtes und die damit verbundene Leitung und Verwaltung der kleinen Abtei Baumgarten zu verzichten (Reg. n. 6), wohl um so ganz frei für grössere Aufgaben zu werden. Er scheint tatsächlich auf die Abtei resigniert zu haben. Denn zum Jahr 1490 (Reg. n. 16 f.) ist der Abtssitz von Baumgarten frei und wird von zwei Mönchen von auswärtigen Klöstern beansprucht; einer von ihnen wird schliesslich vom Generalkapitel als rechtsmässig anerkannt. Leider schweigen sich die Regesten über diesen Abtswechsel und seine Gründe völlig aus. Die innere wie die äussere Lage der Abtei Baumgarten scheint sich aber auch in den folgenden Jahren nicht viel zum Besseren gewendet zu haben — trotz mancher wohlgemeinten Visitationen und verschiedener Bemühungen und Mahnungen der Generalkapitel. Es bewahrheitete sich offenbar die Auffassung, dass der Abt das Schicksal der ihm anvertrauten Klosterfamilie ist. In Reg. n. 18 kommt das in schärfster Weise von Seiten des Generalkapitels selbst zum Ausdruck, und das vor allem nach der negativen Seite. Andererseits zeigt sich am Beispiel von Abt Wydenbusch-Salicetus, dass sich durch seinen Namen ein unvergänglicher Glanz über das kleine, arme, von viel materieller Not bedrängte Klösterlein Baumgarten gelegt hat, das ohne ihn kaum je zu grösserer Berühmtheit gelangt wäre.

1506 kommt es in Baumgarten sogar (Reg. n. 20) zu einer (zeitweiligen) Exkommunikation seines regierenden, namentlich nicht genannten Abtes durch das Generalkapitel; die tieferen Gründe dafür, dass der Abt nicht in Citeaux erschien und keinen Vertreter sandte, wissen wir nicht. Vierzehn Jahre später, im Jahr 1520 (Reg. n. 22) ist bereits von einer « desolatio et vix reparabilis ruina » des Klosters Baumgarten die Rede, womit Mangel an Mönchen, bauliche Schäden und wirtschaftliche Nöte zusammen gemeint sind. So hatten dann die Bauern des Niederelsass eine leichte Aufgabe, den endgültigen Untergang des Klosters herbeizuführen.



Zeichnung H. Sauter

Baumgarten. Ehemaliger Speisesaal, (oder Dormitorium)

(Folgen die Regesten 1487-1520) [4]

1) 1487,14/V, 572 f.

Über die Messbücher (libris missalibus), die durch den Herrn Abt von B. zum Druck gebracht wurden [5].

Das gegenwärtige GK empfiehlt gar sehr die treue Sorgfalt und das fleissige Streben in der fruchtbaren Arbeit des Abtes von B. (Pomerio alias Bongart) in der D. Strassburg, die darin zum Ausdruck kommen, dass dieser gemäss dem ihm vom Abt von Cîteaux übergebenen Original (secundum originale per R.D. Cisterciensem sibi traditum) die Messbücher wie auch die Breviere, Stundenbücher (Diurnalia) und Psalterien nach der wahren und ursprünglichen, von den Vätern des Ordens eingeführten und überkommenen Form (juxta verum usum Ordinis a sanctis patribus institutum) in besten Lettern (optimis caracteribus) drucken liess [5a].

Diese (gedruckten) Bücher wurden durch den Prior, Cantor und Succentor von Cîteaux sorgfältig durchgesehen, geprüft und als der Form des Ordens entsprechend und wohlgeordnet erfunden, während einige kleinere Fehler, die durch Irrtum der Drucker entstanden sind, leicht verbessert werden können oder schon verbessert sind.

Das GK ermahnt darum alle Äbte und Prioren, alle Äbtissinnen und Priorinnen sowie alle anderen Vorstände von Zisterzienserklöstern und befiehlt ihnen allen und jedem einzelnen, in Kraft des heilsamen Gehorsams, sie möchten für ihre Klöster und Ordenshäuser (locis regularibus, eigentlich : reguläre, klösterliche Räume ; vielleicht ist hier an den Kapitelsaal oder das Refektorium = Speisesaal gedacht) genannte Missalien und (liturgischen) Bücher erwerben, diesen entsprechend ältere Bücher (Handschriften) verbessern (super ea alia corrigant) und nach der in der Druckausgabe enthaltenen Form (iuxta forman in eis positam) die hl. Messe feiern und feiern lassen.

Wenn dann die Verkäufer der Bücher in die Klöster kommen und gegenwärtiges Schreiben des GK vorweisen (exhibitores presentium), sollen sie diese mit den genannten Büchern in ihre Klöster einlassen (cum praedictis libris intromittendo), sie als Abgesandte des GK wohlwollend behandeln und für sicheres Geleit und andere Reisenotwendigkeiten Sorge tragen.

---

4. Zählung wie in Teil I (*Annuaire* 1974) : zuerst laufende Nummer des Regests, dann Jahr des Generalkapitels (= GK) ; laufende Nummer der von diesen erlassenen Statuten ; Hinweis auf Canivez mit Bandangabe und entsprechender Seitenzahl. — Abkürzungen : B = Baumgarten, D = Diözese.

5. *Bei* CANIVEZ *als Überschrift über dem langen Text in Kursive.*

5a. Bei HAIN, *Repert. bibliogr.* I, 1, Berlin 1825 sind unter n. 3821 (S. 528 f.) ein Breviarium Cisterciense vom Jahr 1484 aufgeführt, gedruckt Basel durch Petrus Kolligker und Johann Meister, « religioso fratre Johanne Valkenstein pretacti ordinis studiose corrigente » sowie ein weiteres unter n. 3823 (S. 529) aus dem Jahr 1494, von dem ausdrücklich betont wird, sei es « jussu Rmi . . . D.D. Johannis abbatis Cistercii . . . ceterorumque Capituli Generalis Cisterc. Ordinis diligentissime ordinatum et correctum », gedruckt Strassburg 1494 durch Meister Johannes, « dictum » Grüninger, den gleichen, der auch den Antidotharius des Abtes Wydenbusch-Salicetus im Jahr 1489 (= Wiegendruck von Barr) druckte, vgl. *Annuaire* 1973, S. 48.

2) 1487,51/V 589-591

Um dem jüngst übermittelten Auftrag des Papstes (Innozenz VIII.) [5b] betr. Reform unseres Ordens nachhaltiger, wie es sich ziemt, nachzukommen, und in der Erkenntnis, dass seit Abfassung (a tempore confectionis) des Libellus novellarum bei den verschiedenen jährlichen GK viele und sehr verschiedene Bestimmungen (diffinitiones) erlassen wurden, durch die frühere Weisungen und Erlässe zuweilen aus vernünftigen Gründen abgeschafft (derogatum), sehr viele andere und bisher ungewohnte Usanzen (observantiae) für die Feier des Gottesdienstes oder das klösterliche Leben (tam in divino servitio quam ordinis moribus et ceremoniis) aber eingeführt wurden, diese jedoch wegen der geringen Anzahl von anwesenden Teilnehmern an den GK (propter paucitatem ad Gen. Cap. venientium) nur wenigen (Klöstern) bekannt wurden (ad noticiam paucorum devenerunt) und deswegen im Orden sehr grosse Verschiedenheiten (maximae diversitates) entstanden, wünscht das GK, diese voneinander abweichenden Gebräuche auf eine wahre Einheit zurückzuführen (ad veram uniformitatem reducere). Aus diesem Grund stellt das GK bestimmte tüchtige und gelehrte Männer des Ordens, Äbte und andere Angehörige desselben, für die einzelnen Mutterklöster des Ordens und ihre Abkömmlinge (pro singulis generationibus Ordinis) auf, nämlich für La Ferté den Abt von Baumgarten ; Pontigny den Abt von Chaalis oder von Elaat, D. Reims ; Clairvaux den Abt von Loos, D. Tournai oder den Prior von Clairvaux ; Morimund den Abt von Charitas, D. Besançon.

Diese vier, in gleicher Weise beauftragten Äbte oder ihre Stellvertreter werden vom GK kraft des Gehorsams und unter der Strafe der Exkommunikation für den Beginn der kommenden Fastenzeit (1488) nach Cîteaux gerufen ; sie sollen dort mit dem Abt von Citeaux selbst oder dessen Stellvertreter gemeinsam alle Bestimmungen der GK seit Erscheinen des Libellus novellarum mit den bisher in der Charta caritatis wie auch in den Libelli antiquarum et novellarum diffinitionum sowie mit all den anderen Statuten und Gewohnheiten des Ordens gemeinsam durchlesen, besprechen und vergleichen. Aus ihnen sollen sie dann das, was für die Reform des Ordens wie für die Uniformität der Ordensgewohnheiten (pro reformatione Ordinis et uniformitate observantiae regularis) von den Vätern angeordnet wurde, soweit es den Gottesdienst, den Gesang, die Zeremonien, die Lebensweise, Nahrung, Kleidung und alle übrigen Observanzen betrifft und im ganzen Orden als gebräuchlich vorgefunden wird, sorgfältig ausziehen und unter bestimmten Gesichtspunkten in Abschnitte und Kapitel ordnen und so in ein eigenes Buch zusammenfassen. Das soll dann dem nächsten GK zur Verbesserung, Approbation oder Ablehnung vorgelegt werden.

Das bestätigte Werk soll dann den einzelnen Klöstern im ganzen Orden zugehen und seine Durchführung von den obengenannten zuständigen Kommissären (illarum partium, ubi dicti electi fuerint, committendo) des Ordens überwacht werden. Somit

---

5b. Nach L. Lekai - A. Schneider, *Geschichte und Wirken der Weissen Mönche. Der Orden der Zisterzienser.* Köln 1958, Seite 95 erschien der « libellus antiquarum diffinitionum » im Jahr 1289, der « libellus novellarum diffinitionum » im Jahr 1350. — Papst Innozenz VIII. (1484-1492) verlangte die Reform des Ordens im Jahr 1487 (ebda S. 96).

war also der Abt von Baumgarten, d.h. Abt Wydenbusch-Salicetus, für die Einheit und Erneuerung des Ordens in einem seiner bedeutendsten Zweige verantwortlich geworden.

3) 1487,53/V 591-594

Generalvollmacht (commissio amplissima) für den Abt von B.[6]

Das GK ist zwar gern bereit, den neulich übersandten gütigen Mahnungen und heilsamen Befehlen des Papstes (Innozenz VIII.) betr. der Reform des Ordens zu gehorchen. Es hat darum für die verschiedenen Gegenden und Provinzen eigene Kommissäre aufgestellt und ihnen spezielle Weisungen und Befehle erteilt und sie mit entsprechenden Briefen und Fakultäten ausgestattet.

Wegen der allzu grossen Entfernung von Cîteaux, wegen der Verschiedenheit und der Weite der Provinzen, besonders in Deutschland, und weil die Äbte dieser weit entfernten Landschaften nie oder nur ganz selten beim GK zu erscheinen pflegen, konnte das GK für die aufgestellten Kommissäre keine näheren Grenzen (ihrer Tätigkeit wie ihrer Befugnisse) festlegen.

Das GK wünscht aber, dass alles in rechter Weise ausgeführt und dass auch die Hilfsgelder, welche in diesem Jahr in Sachen des Ordens dessen Klöstern auferlegt wurden, möglichst bald nach Cîteaux gelangen, damit die Apostolischen Breven und Bullen betr. bestimmter Gnaden, Freiheiten und Exemptionen, die der Papst neuerdings gewährt hat, von den Bankleuten bezahlt und damit freigegeben werden können.

Aus diesen Gründen wird der Abt von B. Gehorsam und unter Androhung der Exkommunikation beauftragt :

1. sobald als möglich persönlich (personaliter) in alle Gegenden und Provinzen Deutschlands zu reisen, aber auch in die Reiche von Ungarn, Böhmen, Polen, Dänemark, Schweden, Norwegen, Gotland (!) sowie in die angrenzenden Landschaften sich zu begeben, wo immer ihm ein sicherer Zugang offen steht ;
2. er soll die aufgestellten Kommissäre zur Ausführung der ihnen erteilten Aufträge ermuntern ;
3. das GK gibt ihm die Vollmacht, jene Kommissäre, falls sie ihre Aufträge seitens des GK nicht erfüllen konnten, wenn sie darin nachlässig oder nicht bereitwillig erfunden würden, abzusetzen und an ihrer Stelle andere aufzustellen ; findet er an bestimmten Orten überhaupt keine Kommissäre vor, so hat er das Recht, selbst solche aufzustellen ; sie sollen dann mineinander oder allein oder mit anderen Äbten in den Klöstern visitieren und reformieren ;
4. Der Abt von B. soll auch die Hilfsgelder und Auflagen des Ordens in Empfang nehmen, Abrechnung über diese für die letzten 12 Jahre halten, über die emptangenen Gelder und Abrechnungen Quittungen ausstellen und mit seinem Siegel oder einem Gegensiegel bestätigen.
5. Widerspenstige soll der Abt von B. mit Ordenszensuren belegen, Äbte zum nächsten GK zitieren, über den Besitzstand (valore) der Klöster sich genau

6. *Obertitel bei* CANIVEZ *wieder in Kursive.*

informieren und all das dort tun, was das GK oder der ganze Orden zu leisten hätte.

6. Besonders gibt das GK dem Abt den Auftrag, die Schätzungen (computationes) [7] der Kommissäre zu hören, sie zu approbieren oder zu verwerfen, wie er es für recht findet, die Gelder der Ordensauflagen anzunehmen und die Quittungen auszustellen.

7. Weiterhin kann der Abt von B. alle Ordenspersonen jener Provinzen im Gewissensbereich, selbst oder durch einen anderen Beichtvater, mit Erlaubnis des zuständigen Abtes, Beichte hören und von allen Vergehen und Sünden, auch solchen, die in besonderer Weise dem GK vorbehalten sind, unter Auferlegung einer bestimmten Busse lossprechen, so oft das notwendig ist. Ebenso kann er von allen Irregularitäten dispensieren und wieder für alle Ehren und verlorenen Rechte rehabilitieren, es sei denn, dass der entsprechende Fehltritt so bedeutsam ist, dass er an das GK vermeldet werden muss oder dass der Fehlende gegen die Einheit des Ordens, gegen dessen Privilegien oder die Autorität des GK gearbeitet hätte.

8. Da wegen des Mangels an verbesserten Büchern (defectum librorum correctorum) im Orden viele Unterschiede bei der Messfeier, beim kanonischen Stundengebet, auch in den Zeremonien und Usanzen des Ordens entstanden sind, gibt das GK dem Abt von B. volle Autorität und Gewalt, Missalien, Breviere, Psalterien und andere Bücher zum Gottesdienst entsprechend dem ihm von Cîteaux aus übergebenen und gut korrigierten Exemplar (missalia, breviaria, psalteria ac alios divini servitii libros juxta verum et bene correctum exemplar sibi a. R.D.N. Cistercii traditum vel tradendum imprimi faciendi) drucken zu lassen und sie in alle Zisterzienserklöster zu bringen oder bringen zu lassen. Gleichzeitig wird allen Äbten und Äbtissinnen, Prioren und Priorinnen und übrigen Ordensmitgliedern befohlen, jene Bücher zu vernünftigen Preisen (cum rationabili pretio) zu erwerben, ihren Texten entsprechend die bisherigen Bücher zu korrigieren (juxta eis alios suos libros corrigant) und den Gottesdienst künftig darnach zu halten.

9. Haben Kommissäre oder Äbte Schwierigkeiten bei der Ausführung dieser Aufträge, so gibt das GK dem Abt von B. die Vollmacht, Zweifel zu lösen, Schwierigkeiten auszulegen und im Geist des GK sie zu informieren ; er kann hierzu auch mehere Äbte zusammenrufen, wenn es notwendig ist.

10. Schliesslich ermahnt der GK alle Kommissäre, Äbte, Äbtissinnen, Prioren, Priorinnen, dem Abt von B. als Beauftragten des GK zu gehorchen.

11. Was dann der Abt von B. an Hilfsgeldern oder sonstigen Auflagegeldern für den Orden annimmt, soll er sobald als möglich — unter Androhung von Ordenszensuren — nach Cîteaux bringen oder durch einen treuen Boten überbringen lassen. Zur grösseren Sicherheit sollen alle Äbte und Ordenspersonen, die dem genannten Abt von B. Gelder ausgehändigt haben, das in genügend gesicherter Weise schriftlich dem Abt von Cîteaux kundtun.

---

7. Wohl betr. des Vermögens der Klöster und ihrer daraus fliessenden Abgabeverpflichtungen nach Cîteaux.

4) 1487,64/V 603 f.

Das GK wünscht gar sehr die Wiederherstellung (reparationem) und Erneuerung (restaurationem) des Klosters B. und die Wiedergewinnung seiner verlorenen Güter.

Es gibt darum den Äbten von Lützel, Neuburg und Tennenbach (Porta coeli), allen zusammen und jedem einzelnen für den anderen, im hl. Gehorsam den Auftrag, dass sie sich persönlich mit dem Abt von B. und dem Prior von St. Bernhard in Strassburg [8] zu Ritter Nikolaus Otto Friderici, der in der Stadt Epfich haust, begeben, um diesen im Namen des Ordens inständig zu ersuchen, dass er einen Hof, der im Bereich (in confinio) der genannten Stadt liegt, der jedoch rechtlich (de jure) dem Kloster B. zugehört, da dieses ihn früher von den Dominikanern in Strassburg [9] gekauft hatte, die ihn aber, wie sie sagen, für eine ihnen von B. geschuldete Geldsumme wieder übernommen hatten, gegen eine gerechte Vergütung bezw. eine entsprechende Summe von Denaren dem Kloster B. zurückgeben möchte.

Sollten Abt und Konvent von B. die vom Ritter geforderte Summe nicht zu Händen haben können (ad praesens habere), soll sie ihnen der Ritter gegen eine gewisse jährliche Abgabe (certa pensione seu censu) bis zu der Zeit stunden, dass sie die geforderte Summe aufbringen können, ihnen aber in der Zwischenzeit diesen Hof und andere Gefälle des Klosters (super eadem curia ac aliis ipsius monasterii pertinentiis) überlassen.

Das GK gibt den oben genannten Äbten die Vollmacht, mit dem Ritter in obiger Angelegenheit, soweit sie es zum Nutzen des Klosters B. erachten, zu verhandeln, so zwar, dass die beiderseitige Übereinkunft niedergeschrieben, mit den Siegeln der Äbte und des Priors oder wenigstens zweier von ihnen samt den Siegeln des Abtes und Konvents von B. versehen werden, wobei die einhellige Zustimmung des Konvents oder doch seines grösseren und besseren Teiles (aut maioris et sanioris partis) davon vorausgesetzt wird, wie das Ordensbrauch ist.

Beim nächst stattfindenden GK soll dann der Vertrag zur Bestätigung vorgelegt werden, wie die päpstlichen Weisungen für den Orden verlangen. Ähnlich sollen die genannten Äbte samt dem Prior oder wenigstens zwei von ihnen den Abt von B. bei Verhandlungen mit irgendwelchen anderen Leuten, die Güter des Kloster B. zurückhalten, für ihre Wiedergewinnung unterstützen.

5) 1487,65/V 604 f.

Den Äbten von Marienstatt (Westerwald) und B. gibt das GK den Auftrag, das Kloster Otterberg (Pfalz, bei Kaiserslautern) innerhalb der nächsten drei Jahre je einmal im Jahr oder so oft sie es für gut oder notwendig halten, zusammen oder je allein, jedoch immer mit Willen und Zustimmung des anderen Abtes,

---

8. Priorat « nuper ordini unitus », CANIVEZ V 449 z. Jahr 1482 n. 64, wo von einem Prozess des Priors gegen die Wilhelmiten in Strassburg die Rede ist, vgl. L. PFLEGER, *Kirchengeschichte der Stadt Strassburg im Mittelalter*, Kolmar 1941, spricht wohl von den Wilhelmiten (S. 83), nich aber vom Priorat St Bernhard (spätes 15. Jh.). Angaben bei J. TRUTTMANN, *L'ordre des Guillelmites en Alsace*, in *AEA* II (1947) 196 und BARTH M., *Handbuch der els. Kirchen im M.A.*, Strasbourg 1960, 1519.

9. Über diese s. PFLEGER S. 77-79, allerdings nur für 13./14. Jht.

Executio dicte cōmissionis p̄ Reuerendum in christo patrē: dōm. Nicolaū abbatē monasterij de pomerio als Bongart p̄dictū

Nos igitur frater Nicolaus abbas monasterij b̄te Marie de pomerio als Bongart p̄fati Cisterciēn ordi. Argentinēn dioc. supra notati Reuerē dissimu in christo p̄tis et dōi nostri dōn abbatis Cistercij volētes humilt obedire mādatis vt tenemur. Dōs missale diligēter correctū et emēdatū put potuim⁹ impmi fecim⁹ iuxta formā ex̄plar⁹ p̄ dictū Reuerēdissimū dōm nostr̄ cisterciēn nobis traditi. Et aut̄ in eo cōtenta facili⁹ inueniri valeāt: tabulā hāc breuē p̄misim⁹. qua etiā apparet q̄ q̄ q̄ta in eodē missali. que in aliis missalib⁹ ordinis vt aut nunc̄ inuenīt̄ur. ordinatissime sint congesta.

Ordo p̄sentis libri.

In primis ponit kalēdariū in q̄ sunt oīa festa scōr̄ q̄ in ordine celebrari p̄sueuerūt vbi etiā rep̄it q̄n. ep̄i. lectiones. vl cōmēoratō sola q̄n etiā missa vna. l̄ due dicātur debeāt. et q̄n sermo in caplo habeat.

Scōo p̄sita est tabula multū vtilis et cōpendiosa. In q̄ inuenīt̄ur ānis singul⁹ epacte lūe tabulares cōcurrētes Intercalatiū a natiuitate vsq̄ ad. xl. cū septimanis et dieb⁹ suis pfluis et oia festa mobilia p ordinē. et multa alia. put in eadē tabula et⁹ cognone. qui in fine kalēdarij subiūgit plen⁹ apparet. q̄ tabula in medio kalendarij inserpsita est q̄n⁹ i codē folio impssa linee sibi inch⁹ coadēt

Tercio ponūtur nōnulli Canones q̄n⁹ velicz gloria in excelsis et credo in ordine dicātur et de collectis et missis ac aliis filibus satu necessarijs atq̄ dignis.

Quarto sequit⁹ exordium⁹ et b̄ndictō aque in diebus dōnicis fieri soluta.

Sequit⁹ deinc missale de tpe cōpletū in dieb⁹ dōnicis et festis vsq̄ ad dōnicā trinitatis, exclusiue vbi etiā rep̄unt b̄ndictōes fieri cōsuete suis in locis vt in die palmar⁹ b̄ndictio ramor⁹. et ignis in vigilia pasche.

Deinde sequūt̄ur q̄dā notabilia remedia negligētiar⁹ que in missa aliq̄n occurūt. Ibi dēq̄ repies glia in excels⁹ et credo in vnū deū Postmodū sequit⁹ p̄fatōes spēales de singulis festiuitatib⁹ a festo natal⁹ xp̄i inclusiue Aut ea quas etiā inuenies cōicātes et siq̄ alia in fra actōes illa die in missa dici soleant.

Deinc pfatio generalis cū canone. subiungit⁹ put in ordine dici cōsuetū.

Dein canone. q⁹ spaciū mālerat vacuū. Inserta est mod⁹ ppandi se ad missam cū oratione sancta ambosij. Sume sacerdos ac q̄bus dā alijs plūmū deuotis.

Subūgunt̄ur deinc b̄ndictōes vini i die sci Johānis euāgelistē. i nōnullis p̄uincijs fieri solite. et b̄ndictōes agni paschalis ac ceterarū carniū. caseī et ouoꝝ et similiū q̄ in die pasche consecrari cōsueuerunt.

Deide missale de tpe incipiēdo ab officio sc̄e trinitatis et cotidie xp̄i p̄ dōnicas singulas vsq̄ ad aduētū dōi p̄tinuat. Inciput de p⁹ missale de scis in q̄ ponūt singlor̄ scōr̄ officia singula. put a scis p̄tim in ordine ifinitura fuerūt. Inchoādo a natali bti stephani p̄t dignitatis atq̄ ordine q̄ in kalēdario ponūt p totū annū p̄tinuādo. Sciēdū tm q⁹ qr in missalib⁹ ordis antiq̄s cōit poni p̄sueuer⁹ officia i regra de scis singulis. p̄ter q̄ dō missalia hmōi lōga plūmū ac dispendiosa fuerūt q̄ vitare volētes nōnulli scriptores nūc hec nūc alia certis in officijs detruncāt et ad alior̄ scōr̄ officia vbi hec eadē habebāt remiserūt. sed hoc⁹ multis videbat⁹ min⁹ p̄uenīe eo q⁹ difficile erat sic detrūcata alibi requirere cū apō plerosq⁹ sep⁹ fuerit dubiū an officiū illi⁹ sancti vbi illud requirendū erat in missali p̄cederet vl sequer. Ea de re ex quido cōsilio p̄fati reuerē diss. mi dōi nri Cisterciēn. et alior̄ patr̄ ordia tū ē in hoc missali cōe sanctor̄ imediate post missale de scis. In quo quidē cōi primo de aplis et euangelistis deinc de vno martyre pōtifice et non pontifice. Postmodum de plurib⁹ martyrib⁹. demum de confessorib⁹ et virginib⁹ habent⁹ p ordinē. in p̄mis oēs introitus deinc collecte cū suis secretis et cōplendis. postmodum epl̄e. gradualia alia euāgelia ac demū offertoria et cōmunia q̄ de talib⁹ sanctis cōiter dicunt.

In missali itaq̄ scōr̄. si q̄ festi p̄cipui et singulare habēt officiū id suo in loco plenarie hē. Si vero aliq̄ hūt p̄pria et aliq̄ cū aliis cōmunia ea que p̄pria sūt i loco suo sibi ponūt q̄ vero cōia ad cōe scōr̄ remittunt

Nouo scti q̄ nil p̄ter⁹ iz totū hūt cōe cū aliis suo in loco singula signant. in cōi aut̄ requiri mandant.

Post missale scōr̄ ponit officiū de dedicatione ecclesie.

Demū sequunt̄ misse priuate siue peculiares de diuersis. put in quadā tabula q̄ in fine libi ponit p ordinem designant.

Quibus rite per ordinem sic dispositis iu dei noīe. Finis huic operi imponet

Foto Bad. Landesbibliothek Karlsruhe

Seite 2 des Missale Cisterciense, gedruckt 1487 von Grüninger, Strassburg. Exemplare vorhanden Landesbibliothek Karlsruhe, Staatsbibliothek München, Bibliothèque Municipale Colmar

persönlich aufzusuchen und dort im Auftrag des GK wie des ganzen Ordens Visitationen zu halten, zu reformieren, an Haupt und Gliedern alles und jedes zu bessern oder abzustellen, was sie als besserungs- oder abstellungsbedürftig erachten oder einzuführen, was sie einzuführen für notwendig finden. Sie sollen so handeln als ob der Vaterabt von Otterberg [10] selbst gegenwärtig sei. Sie sollen aber dabei bedenken, dass der gegenwärtige Abt und Konvent von Otterberg ihrem Vaterabt gegenüber als Aufrührer gelten und diesem schon wiederholt gedroht haben, gegen ihn die weltlichen Fürsten (principes temporales) aufzustacheln (commovendo), wenn er etwas gegen sie im Schilde führe.

In besonderer Weise befiehlt das KG den beiden Äbten und jedem einzelnen von ihnen, sich genau über eine gewisse Verschwörung, die der Prior Johannes Holtzner mit einigen seiner Anhänger angezettelt haben soll, zu informieren. Sie spielte offenbar bei der Resignation des Alt-abtes von Otterberg eine Rolle ; finden es die beiden Äbte für recht und billig, so sollen sie die Aufrührer zu tadeln und zu bessern suchen.

Sie sollen überdies die Übereinkunft wegen der jährlichen Versorgung (provisionis seu pensionis) für Johann Slich, den Alt-abt von dort, wie dessen Resignation, die mit Zustimmung des Konvents und in Anwesenheit von Vätern des Ordens stattfand, überprüfen. Müssen die Gründe als gerecht und vernünftig anerkannt werden, so sollen Abt und Konvent zu voller Bezahlung dieses Unterhalts (pensionis) und zur bestimmten Zeit unter Androhung von Ordenszensuren kraft des Ordens angehalten werden.

All das sollen die beiden Abt-kommissäre ohne Benachteiligung des Vaterabtes besorgen. Sie haben auch keine Vollmacht, bei der Wahl eines neuen Abtes, falls eine solche inzwischen stattfinden sollte, den Vorsitz zu führen, ausser er wäre ihnen beiden oder einem von ihnen durch den Vaterabt ausdrücklich (specialiter) übertragen werden.

6) 1488,17/V 635 f.

Das gegenwärtige GK beauftragt die Äbte von Lützel, D. Basel und Villers-Betnach, D. Metz und jeden einzelnen von ihnen, sich entsprechend zu informieren, ob bewegliche oder liegende Güter wie Kelche, Bücher, Kirchenzier, Hauseinrichtungen (utensilia domus), Urkunden (cartas), Briefe (litteras), Register, ferner bestimmte Gutshöfe (certas grangias), Weinberge, Felder, Wiesen, Wälder, Freiheiten, Zehnten, Gefälle oder andere derartige Dinge, die zum Kloster B. gehören, durch irgendwelche Äbte, Prioren, Klöster oder Ordensangehörige in ungerechter Weise in Besitz genommen wurden.

Sollte einer von ihnen beiden feststellen, dass die gegenwärtigen Besitzer solche Güter des Klosters B. zu Unrecht festhalten, sollen sie diese durch Ordenszensuren zur Rückgabe antreiben.

Sollten sie Abmachungen finden, die unerlaubt waren und gegen die Statuta und Privilegien des Ordens selbst von neuen Äbten — gegen ihren bei ihrer Wahl

10. Otterberg war Tochterkloster von Eberbach/Rheingau.

abgelegten Eid, wie das Übung ist, — zwischen Abt und Konvent von B. einerseits und irgendwelchen Ordenspersonen andererseits abgeschlossen wurden, sollen sie diese mit allen ihren Folgeerscheinungen als ungültig erklären.

Das gegenwärtige GK gibt den beiden Äbten und jedem einzelnen von ihnen weiterhin volle Autorität und verleiht ihnen die Fähigkeit, alle Streitsachen zwischen Abt und Konvent von B. und anderen Äbten wie Klöstern anzuhören, nach Recht und Billigkeit zu behandeln, zu schlichten und zu einem gebührenden Abschluss zu bringen. Sie können dazu, wenn nötig, auch den weltlichen Arm anrufen.

Damit trotz allem das Kloster B., das seit vielen Jahren (a multis annis) in geistlicher und zeitlicher Hinsicht in nicht geringem Ausmass zerrüttet und verlassen ist (non mediocriter dissipatum ac desolatum), wenigstens ein klein wenig (aliqualiter) restauriert und reformiert werden kann, befiehlt das GK den beiden Äbten und jedem einzelnen von ihnen, im hl. Gehorsam so bald als möglich sich nach B. zu begeben und dort in geistlichen wie in weltlichen Belangen zu reformieren und an Haupt und Gliedern zu verbessern oder abzustellen, was irgendwie gegen die klösterlichen Satzungen unseres Ordens gerichtet wäre.

Das GK gibt ausserdem den beiden Äbten die Vollmacht, die Resignation des gegenwärtigen Abtes daselbst, wenn er freiwillig abdanken will, anzunehmen und dem Kloster im Namen des Ordens einen anderen Abt zu geben, der der Wiederherstellung des Klosters Genüge leisten kann (magis sufficiens) und geeignet (idoneus) erscheint, zumal der gegenärtige Abt (Wydenbusch-Salicetus) aus vielen vernünftigen Gründen, die er dem Abt von Cîteaux bereits dargelegt hat, die Erlaubnis erlangt hat, auf die Abtswürde und die Verwaltung des Klosters B. zu resignieren.

Im allgemeinen erteilt das GK beiden Äbten und jedem einzelnen von ihnen oder den allgemeinen Ordensvisitatoren, falls sie dort (in der Gegend von B.) anwesend wären, volle Autorität zu allen vorgenannten Unternehmungen oder zu allem, was zur Reform des Klosters B. notwendig und nützlich erscheint.

7) 1488,18/V 636 f.

Bruder Johannes, Abt von Cîteaux, der die Fülle der Gewalt über den ganzen Orden und über das GK besitzt, an die vielgeliebten Äbte von Lützel und Villers Gruss im Herrn und treue Obsorge samt Masshaltung bei ihren Aufgaben.

Die beiden Äbte waren vom GK zur Schlichtung einer Streites zwischen den Klöstern Neuburg und B. samt deren Konventen als Richter aufgestellt worden. Der Abt von Cîteaux weiss nun aber, dass diese Äbte zeitweilig schwer krank sind (uterque vestrum nonnumquam solet infirmitate gravi laborare), sodass sie sich von ihrem Kloster nicht allzu weit entfernen (non longius abscedere) können. Er wurde nun von Seite (a parte) « unseres ehrwürdigen Mitabtes » (Wydenbusch-Salicetus) von B. und seines Konventes demütig gebeten, für eine geeignete Abhilfe zu sorgen, damit durch diese Krankheiten oder sonstige Unpässlichkeiten (incommoda) der beiden Äbte kein allzu grosser Schaden für das Kloster B. entstehe, wenn die Streitsache nicht alsbald zum Abschluss gebracht werden kann. Der Abt von Cîteaux sieht das Ersuchen des Abtes von B. als gerechtfertigt an.

Deshalb gibt er den beiden oben genannten Äbten kraft des Ordens und des GK den Auftrag und die Vollmacht, falls sie ihren Auftrag nicht erfüllen können, wenn sie angefordert werden, einen anderen Abt, der keinem von beiden Parteien als verdächtig erscheint, an ihrer Stelle als Richter aufzustellen, um in obiger Angelegenheit zu vermitteln. Sie können auch, wenn sie untereinander nicht handelseins werden, mit Zustimmung der beiden Parteien einen dritten Abt beiziehen und mit diesem zusammen die Sache zu entscheiden suchen.

8) 1488,53/V 650

Beim GK wurden Klagen des Abtes von St. Urban (Schweiz) gegen den Abt von B. vernommen. Sie betreffen verschiedene Gelder (quasdam pecuniarum summas), die der Abt von St. Urban dem Abt von B. in grosser Not geliehen hat und die dieser zu einem festgesetzten Termin zurückzuzahlen versprach, wie das ausführlicher in den Schuldbriefen zu lesen ist (in litteris obligatoriis plenius continetur). Das GK bestätigt die Verpflichtung des Kloster B. in obiger Sache als zurechtbestehend und befiehlt dem Abt und Konvent von B. im hl. Gehorsam und unter Androhung von Ordenszensuren, bis zum Fest des hl. Johannes d. T. des kommenden Jahres (proxime futurum) dem Abt von St. Urban oder seinem Vertreter (procuratori) Genugtuung zu leisten.

9) 1488,62/V 653

Für einige der Hauptklöster des Ordens wurden Richter in Güterverwaltungssachen gegenüber dem Parlament in Paris vom GK aufgestellt, so für Cîteaux die Äbte von La Ferté, Mazières, Charitas und Balerna, für Pontigny die Äbte von La Ferté und Chaalis, für Clairvaux die Äbte von Chaalis, Longuay und Baumgarten, für Morimund die Äbte von Pontigny und Clairvaux, für Chaalis die Äbte von Royaumont und Vaux-de-Cernay, für Bellevaux der Abt von Charitas.

10) 1488,67/V 654

In der Appellationssache zwischen Abt und Konvent von Neuburg gegen Abt und Konvent von B. bestimmte das gegenwärtige GK die Äbte von Lützel und Villers als Richter. Es gibt diesen den Auftrag, sich miteinander an einen zuständigen Ort (locum competentem) zu begeben, dorthin die beiden streitenden Parteien vor sich mit all ihren Unterlagen (munimentis) zu berufen, ihre Angelegenheit abzuhören, zu prüfen und in der Vollmacht des Ordens zu entscheiden. Sie sollen zugleich beiden Parteien unter Androhung von Strafen und Ordenszensuren verbieten, ihre Streitsache gemäss den apostolischen Weisungen nirgendwo anders ausser vor den Vätern des Ordens zu verfolgen.

11) 1488,94/V 658-660

Brief des Abtes von Cîteaux und aller Äbte, die beim GK versammelt sind und den gesamten Orden darstellen.

Die Muttergottes und immerwährende Jungfrau Maria, die besondere Patronin des Zistenzienserordens, in entsprechend würdiger Weise zu ehren und zu preisen, ist Sache der menschlichen Armseligkeit, mag das auch keines der sterblichen

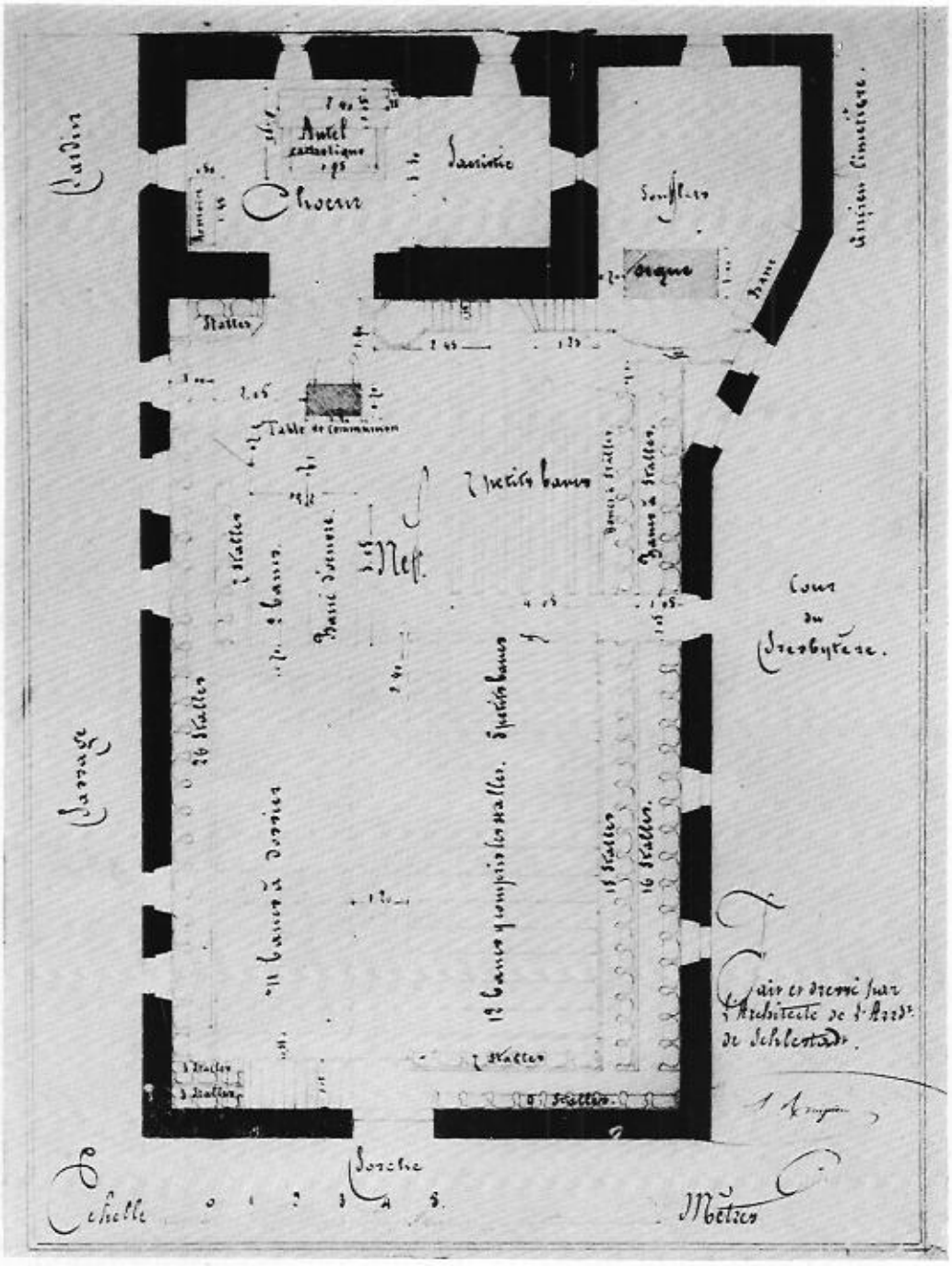


Photo A.D. Bas-Rhin

Heiligenstein : plan de l'église par Ringeissen
Archives du Bas-Rhin, série O, travaux communaux Heiligenstein

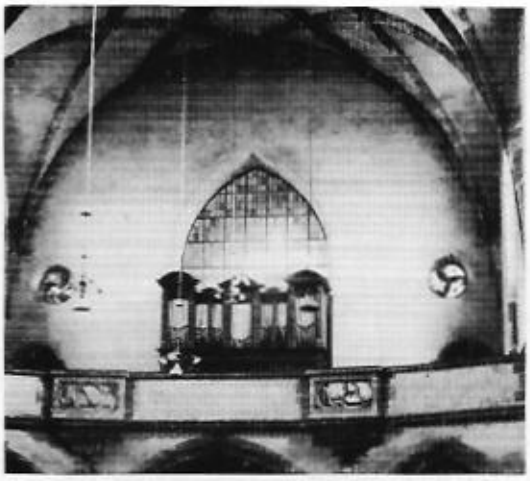


Photo P. Meyer-Siat

L'orgue de Meistratzheim

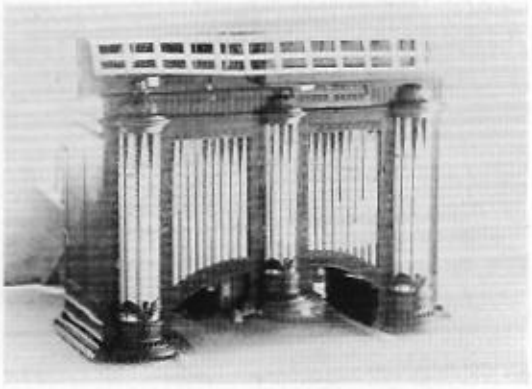


Photo P. Meyer-Siat

L'orgue d'Albé



Photo R. Maurer

Entrée de galerie au
Blanc Noyer, Val de Villé



Photo Le Nouvel Alsacien

La flèche restaurée de l'église
Saint-André à Andlau

Wesen fertig bringen. Um so mehr haben wir es als unsere Pflicht angesehen, andere zum würdigen Lobpreise Mariens uafzurufen, zumal wir hoffen dürfen, auf Grund ihrer Verdienste und Fürbitte noch grössere himmlische Gnaden zu erlangen.

Nun haben wir durch den Bericht (relatione) unseres ehrwürdigen Mitbruders und Herrn Nicolaus Wydenbusch de Brino, des Abtes von St. Maria zu B., unseres Zisterzienserordens, aus der Diözese Strassburg, erfahren, dass einige besondere Liebhaber der allerseligsten Jungfrau, fromme kirchliche und weltliche Personen beiderlei Geschlechts, in der angesehenen Stadt Bern, D. Lausanne, eine Bruderschaft gegründet haben, in welcher sie sich zum besonderen Lob und zur Verherrlichung der glorreichen Jungfrau Maria und ihrer allerheiligsten Empfängnis verpflichtet haben, die sie jedes Jahr erneuern wollen.

Wir nun erachten die allerheiligste Empfängnis der seligen Jungfrau Maria als den ersten Beginn des menschlichen Heiles, wodurch der Welt, die seit vielen Tausenden von Jahren durch die dichte Finsternis der Sünden und der Unwissenheit im Dunkel liegt, eine strahlende Morgenröte, die der Sonne der Gerechtigkeit vorausgeht, als Glanz des neuen Lichtes aufgeleuchtet ist.

Damit nun die einzelnen Gläubigen angetrieben werden, das Fest der Empfängnis Mariens recht fromm zu feiern, der genannten Bruderschaft sich bereitwilliger anzuschliessen und ihr beizutreten, und wir auch selbst der grossen Gnaden würdig werden, die in der genannten Bruderschaft gewonnen werden können, gehen wir auf die fromme Bitte unseres genannten ehrwürdigen Mitabtes von B., der sich selbst bereits als Mitglied der Bruderschaft bezeichnet, ein und gewähren allen Gläubigen beiderlei Geschlechts, die bereits in die Bruderschaft aufgenommen worden sind oder in den kommenden 5 Jahren Aufnahme finden, kraft unserer Autorität als Vertreter des ganzen Ordens mittels dieser kurzen Zeilen (brevi tenore presentium) die Teilnahme an allen geistlichen Gütern, d.h. Messen, Vigilien, Gebeten, Suffragien, Abstinenzübungen, Fasten, Disziplinen, Lesungen, Predigten, Almosen, Gastfreundschaft, Mühen und allen übrigen Verrichtungen des Gottesdienstes, soweit sie jetzt oder später in unserem ganzen Orden geschehen, im Leben und im Sterben, sodass sie, wenn ihr Tod — möge er selig im Herrn sein — dem GK mitgeteilt wird, sie wie einer aus uns der Absolution sowie aller Messen, die wir in unserem Orden für verstorbene Brüder und Schwestern jedes Jahr feiern,, teilhaft werden.

12) 1489,55/V 692

Dem Abt von Bebenhausen (bei Tübingen) wird vom GK der Auftrag erteilt, über Klöster Neuburg den Weg in seine Heimat zu nehmen und dem dortigen Abt und Konvent mitzuteilen, dass die Väter und Definitoren des Ordens — um den Frieden und die Einigkeit zwischen dem Kloster zu B. und ihrem eigenen wieder herzustellen und ihnen den Verdacht der Gewinnsucht zu ersparen (in eis suspitio usurae penitus rejiciatur) — angeordnet haben, dass der Abt von Neuburg sich gegenüber der Schuld von Seite des Klosters B. gütig erzeige und zufrieden sei, wenn der Abt von B. einen Teil seiner grossen Schuld, soweit er Möglichkeit hat, in der Weise abzahle, dass er jährlich wenigstens 25 fl zurückerstatte, bis er seine

Schuld ganz erledigt hat und frei erklärt werden kann (quittus habeatur et reddatur).

13) 1489,56/V 692 f.

Dem Abt von Morimund wird aufgetragen, die Äbte von Villers und de Ponte Thieffridi [11] oder andere Äbte des Ordens mit sich zu nehmen und sich genau über den Inhalt eines Vertrags zu informieren, der einst zwischen den Äbten samt Konvent zu Beaupré und B. abgeschlossen wurde, worin wegen der Übertragung der Vaterschaft, die einst der Abt von Beaupré gegenüber Kloster B. auszuüben pflegte, und über die deswegen dem Abt und Konvent zu Beaupré geschuldeten 4 Wagen (plaustris) Wein seitens des Klosters B. als dauernde jährliche Einnahme gehandelt wird.

Nachdem er sich die entsprechende Information verschafft hat, soll er die beiden Parteien vor sich rufen, beide hören, und was recht und billig ist, hinsichtlich des Abkommens wie auch betreffs der Übertragung der Vaterschaft in Vollmacht des Ordens entscheiden.

14) 1489,57/V 693

Das GK gibt dem Abt von Bebenhausen den Auftrag, den Abt von Neuburg oder einen anderen benachbarten Abt mit sich zu nehmen und an jenen Ort sich zu begeben, der notwendig ist, um sich sorgfältig über den Kaufabschluss betr. 35 fl. jährlichen Zins zu informieren, der einige Güter und Besitzungen des Klosters B. betrifft. Abt und Konvent von dort beabsichtigen, dieselben an den Ritter (armiger) Peter Museler, Bürger zu Strassburg, zu verkaufen und zwar nach Form und Inhalt, wie die für den Abt von Bebenhausen beigefügten Schriften dartun.

Wenn er diese Übereinkunft als gerecht, gesetzlich und dem Nutzen des Klosters B. dienend erkennt, soll er sie approbieren und ratifizieren in voller Gewalt des ordens ; wenn nicht, soll er mit Ritter Petrus und seinem Anhang oder den zuständigen Leuten verhandeln. Was die Äbte in dieser Angelegenheit namens des gegenwärtigen GK und der Ordens abschliessen, soll hiermit bestätigt sein.

15) 1489,106/V 716

(Überschrift « suffragia »)

Unter n. 105 wird den Wohltätern des Klosters Heilsbronn (bei Ansbach) die volle Teilhabe an allen guten Werken des gesamten Zisterzienserordens gewährt (Text ähnlich wie oben n. 11, Schluss). Dann heisst es weiter : Das Gleiche gilt auch für das Kloster B. mit der Klausel, « damit das zusammengefallene Kloster restauriert werde (pro monasterio de Pomerio . . . ut collapsum restauretur) ».

16) 1490,23/V 741 f.

Vor dem GK schwebt eine Angelegenheit zwischen den Professmönchen Bernhard von Kloster Neuburg und Mongenetus Roval von Beaupré, D. Toul in Sachen der

11. Der Name dieser Abtei fehlt bei CANIVEZ VIII Indices, soweit ich sehe.

Abtswürde von B. Beide Mönche sind beim GK erschienen, um dort eine definitive Entscheidung in ihrer Sache zu vernehmen.

Nach Anhörung und reiflicher Überlegung aller Gründe für und wider, nach Anhörung rechtskundiger Männer und nach Gebet zum Herrn Jesus Christus erklärt der GK: der Abt von Neuburg als Vaterabt von B. soll sich in das Kloster B. begeben und dort den Mönch Bernhard als vollgültigen Abt (verum et indubitatum abbatem) einsetzen, während dem Mönch Mongenetus von Beaupré ewiges Schweigen in dieser Sache auferlegt wird. Der Entscheid wurde am 16. September durch den Abt von Cîteaux verkündet.

17) 1490,25/V 743

Den Äbten von Pontigny und von Ourscamp gibt das GK den Auftrag, sich über den Streit, der vor dem GK anhängig ist, d.h. zwischen den Mönchen Bernhard, Profess von Neuburg, und Mongenetus, Mönch von Beaupré, in Sachen der Abtswürde zu Kloster B. hinreichend zu informieren, die beiden Parteien vor sich zu laden, ihre Titel und Begründungen kennen zu lernen, in der Streitsache ein gerechtes Urteil zu fällen und dann einem der beiden Gegner in Vollmacht des Ordens ewiges Schweigen in dieser Angelegenheit aufzuerlegen.

18) 1503,25/VI 292 f.

Es ist höchstes Anliegen des GK, für eine glückliche Leitung der Klöster und der Klosterinsassen zu sorgen. Wegen der Nachlässigkeit der gewöhnlichen Visitatoren geschieht es oft, dass die Äbte der Klöster ihr Amt in ungeordneter Weise ausüben, und öffentlich den Geist des Ordens verletzen (vulgata sanctae religionis transgressione). Ob der Schuld der Hirten nehmen die Klöster in geistlicher und weltlicher Hinsicht viel Schaden. Denn diese Hirten suchen mehr die Wolle als die Last des Amtes. Sie kümmern sich mehr um das, was ihnen selber nützt als dass sie Christus Jesus suchen. Sie verschwenden das Klostergut, leben nach ihrem Vergnügen und kümmern sich um ihre privaten Angelegenheiten und ihren Vorteil. So beleidigen sie Gottes Mayestät, sind eine Gefahr für die Seelen, ein Schaden für das Kloster und ein Ärgernis für Volk und Orden.

Das GK möchte aber dem Schaden der Klöster des Ordens und den Gefahren für die Seelen, soweit möglich, entgegenarbeiten und den Orden zur Heiligkeit und treuen Beobachtungen der Regel zurückführen.

Darum gibt es den Äbten von Neuburg, Eussertal (Uterina vallis, bei Landau/Pfalz) und Bebenhausen Vollmacht und Auftrag, dass zwei von ihnen, von deren monastischem Geist (religiositate), bescheidenen Ansprüchen (sufficienta) und Umsicht (circumspectione) das GK überzeugt ist (ad plenum in Domino confidit), in Kraft des Gehorsams und sogar unter Androhung von Ordenszensuren sobald als möglich und weiterhin so oft als nötig in die Klöster von Herrenalb und B. sich begeben und dort im Namen des GK visitieren, reformieren, korrigieren, abstellen und einführen, in zeitlichen wie in weltlichen Belangen, an Haupt und Gliedern, was irgendwie in diesen Klöstern verkehrt und gegen den Geist des Ordens in Brauch ist. Sie können auch Resignationen annehmen, von reservierten Sünden absolvieren, zum Schaden der Klöster getroffene Abmachungen als ungültig

erklären, flüchtige Mönche fangen lassen und bestrafen u.a. Sobald sie können, sollen sie über das, was sie in diesem ganzen Bezug geleistet haben, zuverlässig (ad liquidum) und schriftlich das GK oder den Abt von Cîteaux verständigen.

19) 1503,29/VI 296

Der Prokurator des Klosters Cîteaux berichtet dem GK, dass der Abt von B. und einige andere Äbte in deutschen Landen (in natione Germanica constituti) dem Kloster von Cîteaux gegenüber wegen verschiedener Gelder (in aliquibus pecuniarum summis) in Schuld stehen, ebenso wegen verschiedener Bücher, die einigen Vorgängern des jetzigen Abtes von B. zum Druck überlassen worden waren (et in nonnullis libris concessis ad imprimendum aliquibus abbatibus praedecessoribus moderni abbatis de Pomerio). Diese Äbte wollen dem Kloster Cîteaux nicht, wie es recht und billig ist, Genüge leisten (d.h. ihre Schulden bezahlen) und suchen eifrig, sich von der geschuldeten Vergütung (provisionis debitae remedium instanter requirendo) frei zu machen.

Da ihnen aber das Kloster Cîteaux schon andere Nachlässe gewährt hat, wie der gleiche Prokurator dieser Abtei versichert, gibt das GK den Äbten von Maulbronn, Neuburg und dem Mönch Heinrich von Paris den Auftrag, mittels Ordenszensuren und auf alle mögliche gerechte Weise die Schuldner von Geldern und die welche Bücher zurückerhalten (pecuniarum et librorum detentores) zur Rückgage (ad reddentum) und zur völligen Genügeleistung (satisfactionem ad plenum) zu veranlassen und zwar zu Händen des Alt-Abtes von Cîteaux.

20) 1506,43/VI 331

Der Abt von B. war durch den Prior Georg von Pairis (bei Kolmar) rechtmässig zum GK zitiert worden, um hier in Sachen des Ordens Rechenschaft abzulegen (promotori causarum Ordinis responsurum). Er erschien aber nicht und sandte auch keinen Stellvertreter, obwohl er aus hinreichendem Grund erwartet und berufen worden war (licet sufficienter expectatus et vocatus).

Das gegenwärtige GK erklärt deshalb den Abt von B. als hartnäckig (contumacem), ungehorsam und rebellisch (rebellem) und erklärt ihn für exkommuniziert. Es befiehlt gleichzeitig allen Mitgliedern des Ordens, den also Exkommunizierten auch als solchen kraft Ordensvollmacht in der Öffentlichkeit zu behandeln (quatinus ipsum sic excommunicatum declarent, publicent et denuntient in plenaria Ordinis potestate).

21) 1508,24/VI 356

(Überschrift « Electionum confirmationes »)

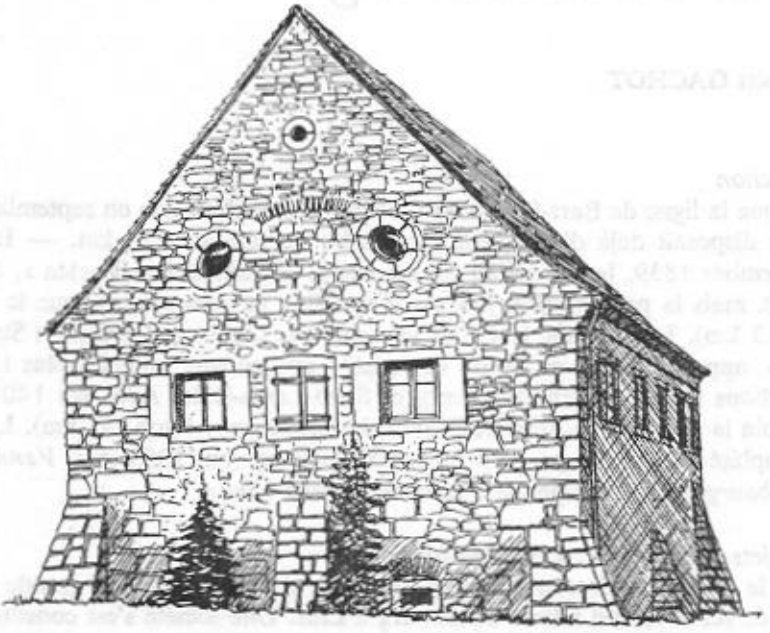
Das GK approbiert eine Reihe von Äbten, darunter die Wahl des Mönches Michael zum Abt des Klosters St Maria in B. (Pomerio), B. Strassburg.

22) 1520,33/VI 559

Das gegenwärtige GK wünscht dem fast totalen Untergang (desolationi et vix reparabili ruinae monasterii de Pomerio) des Klosters B. aufzuhelfen (obviare) und dazu ein geeignetes Mittel zu finden. Es befiehlt deshalb dem Abt von

Beaupré in Lothringen [12], das Kloster B., dessen unmittelbarer Vorgesetzter er ist (cuius est superior immediatus) aufzusuchen, die Nachlässigkeiten seiner Vorgänger wieder gutzumachen (supplendo), zu reformieren und alles an Haupt und Gliedern, in zeitlichen und geistlichen Angelegenheiten nach Kräften zu restaurieren (ipsum pro viribus restaurare sataget et laboret) [13].

Neresheim, 5. Februar 1975.



Zeichnung H. Sauter

Heutige Reste der Zisterzienserabtei Baumgarten bei Barr (Unter-Elsass)

12. Dh. nicht mehr Neuburg ; der Streit um die Vaterschaft gegenüber dem Kloster B. scheint somit für Beaupré, das anfänglich als Mutterkloster von B. anerkannt war, entschieden worden zu sein, allerdings nur noch für recht kurze Zeit.

13. Auf einige der vorstehenden Statuta der Cist. Gen. Kap. hat neuestens F. RAPP in seinem umfassenden Werk « Réformes et Réformation à Strasbourg » Paris 1974, S. 385-388 hingewiesen. Er schildert auch auf Grund anderer Quellen das so traurige unrühmliche Ende der einstigen kleinen Gottesburg zu Baumgarten in anschaulicher Weise. Dagegen kommt in seinem grossartigen Werk das Priorat von St. Bernhard in Strassburg nicht vor.

Histoire du chemin de fer de Barr à Strasbourg

par HENRI GACHOT

Introduction

Lorsque la ligne de Barr-Strasbourg fut mise en exploitation en septembre 1864, l'Alsace disposait déjà d'un réseau ferroviaire de plus de 320 km. — Depuis le 19 septembre 1839, le rail reliait Mulhouse, le « Manchester alsacien », à Thann (20 km), mais la prolongation jusqu'à Wesserling ne sera réalisée que le 25 nov. 1863 (13 km). Le 15 août 1841 fut inaugurée la ligne nord-sud de « Strasbourg à Bâle », appellation qui ne devint une réalité que quelques années plus tard avec les jonctions Kœnigshoffen-Strasbourg et Saint-Louis-Bâle. Avec ses 140 km elle fut de loin la plus longue ligne de France devant Roanne-Lyon (67 km). Le réseau fut complété en 1852, par *Strasbourg-Sarrebourg,* en 1855 par *Vendenheim-Wissembourg* et en 1858 par *Mulhouse-Montreux-Vieux.*

Les projets abandonnés : Lille-Strasbourg

Vers le milieu du dernier siècle naquit l'idée de construire une grande ligne de chemin de fer nord-sud reliant Strasbourg à Lille. Une société s'est constituée avec le but de réaliser ce projet et en 1855 cette compagnie fut déclarée d'utilité publique. Parmi les lignes secondaires à relier à la ligne projetée figurait également le trajet Barr-Strasbourg. A la suite des protestations énergique des Compagnies de l'Est et du Nord, qui craignaient à juste titre la concurrence, la nouvelle société fut dissoute. L'idée de la liaison Barr-Strasbourg devint ainsi caduque.

Le projet Migneret

Jean-Baptiste Migneret (1809-1884), préfet du Bas-Rhin de 1855-1865, a eu « l'ingénieuse idée de l'application du service de la vicinalité, moyenne et ordinaire, aux chemins de fer secondaires ou d'intérêt local » (9,122) *. Cette idée directrice du préfet du Bas-Rhin était la suivante : utiliser les fonds du service des chemins

* Le premier nombre (9) renvoie à la liste bibliographique, le second (122) indique la page citée de la publication en question.

vicinaux pour en construire de nouvelles qui seraient transformés en lignes de chemin de fer par souscriptions et subventions. Dans son discours d'inauguration de la tranche Molsheim-Wasselonne en 1864, il l'a ainsi confirmé :

« De 1836 à aujourd'hui, le progrès a consisté à élever la vicinalité à la hauteur des routes nationales ; de 1864 à une date quelconque de l'avenir mais qui arrivera certainement, il consistera à élever la vicinalité à la hauteur des voies ferrées. Voilà toute ma théorie » (5,7).

Dans sa lettre du 30. 7. 1858 au directeur des chemins vicinaux du Bas-Rhin il a proposé huit « chemins » à transformer, dont deux nous intéressent particulièrement : 7. De Rosheim à Obernai et Erstein ; 8. de Barr à Benfeld (11,80).

Cette dernière ligne vicinale aurait perpétué la coutume des Barrois de se rendre à Benfeld pour y prendre le train pour Colmar depuis 1840 et également celui de Strasbourg à partir de 1841. Mais au cours des études préliminaires concernant la réalisation du projet Migneret, l'intérêt s'est concentré sur le chemin Barr-Strasbourg.

COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DE STRASBOURG A BARR, MUTZIG ET WASSELONNE

C'est le nom officiel que s'est donné la société financière constituée en vue de réaliser notre ligne le 16 janvier 1863 à Strasbourg dont le « *rapport* » de 37 pages (Fig. 1) est une des sources essentielles pour l'histoire que nous voulons conter.

Nous apprenons d'abord que la session du Conseil Général du Bas-Rhin de 1855 a approuvé les propositions suivantes du préfet Migneret :

— le département met à la disposition de la Compagnie de l'Est les terrassements et les travaux d'art.
— Cette Compagnie sera chargée :
  1) de la pose du matériel fixe ;
  2) de la fourniture du matériel roulant ;
  3) du service d'exploitation.

« La Compagnie de l'Est a jugé ces avantages insuffisants. Elle refusait de poser le matériel fixe, et pour se charger de l'exploitation, elle exigeait un prix fixe de 8 500 F par an et par kilomètre ». (4,6).

Un compromis tenté par le baron Alfred Renouard de Bussière, membre du Conseil d'administration de la Compagnie de l'Est, ayant échoué, le préfet a convoqué le 11 avril 1860 une séance à la préfecture dont voici les décisions essentielles :

D'après une entente avec la Compagnie de l'Est, la répartition des travaux à fournir sera maintenant la suivante :

Le *département et les communes* fournissent les terrains, terrassements, les travaux d'art, les stations complètes, le ballast, les traverses, le télégraphe.

« La *Compagnie financière* n'aura à pourvoir qu'à l'achèvement du chemin, comprenant la fourniture et la pose du matériel fixe de la voie ferrée, le mobilier des stations et la préparation des traverses ». (4,8).

L'on constatera que la Compagnie de l'Est était le grand bénéficiaire de cette nouvelle répartition des charges. Mais ce n'est pas tout : le traité conclu entre les deux sociétés dit encore :

« La Compagnie de l'Est est opposée à tout prolongement de notre chemin soit dans la direction de Saverne, soit vers Schlestadt ; ce serait pour sa propre ligne une rivalité dangereuse » (4,30).

Il y a lieu d'ajouter que cette compagnie s'est encore réservée 80 % des recettes brutes !

Voilà pourquoi les tronçons Barr-Sélestat et Wasselonne-Saverne ne furent construits qu'en 1877 par l'administration allemande.

Capital et actionnaires

Le capital à souscrire chez les trois banquiers de Strasbourg (Edmond Klose et Cie, Charles Hirsch et Cie et Ferdinand Lamey et Cie) était fixé à 1 200 000 F, divisé en 2 400 actions à 500,— F dont les souscripteurs devaient verser un acompte de 50 F. En outre, une subvention de l'Etat de 600 000 F devait compléter le capital.

« Pour assurer la réussite de la demande, le président du conseil d'administration, M. Coulaux, maire de Strasbourg et MM. Lippmann, Nœtinger, Pasquay, Prost, Schattenmann et Sengenwald se sont rendus à leurs frais, à Paris ». (4,12).

Ils ont obtenu une audience de l'Empereur et sont rentrés en Alsace, la subvention de 600 000 F assurée.

Les trois banquiers de Strasbourg ont pu enregister 236 souscripteurs ; 358 actions ont été placées à Barr, les autres à Obernai, Wasselonne et dans d'autres localités du Bas-Rhin. Les 15 membres du conseil d'administration ont totalisés 2/5 du capital avec 952 actions dont 237 pour les trois banquiers et 63 pour M. Taufflieb de Barr.

Les fournisseurs. — Toutes les dépenses à engager concernent toujours les trois trajets bifurquant de Molsheim vers Barr, Mutzig et Wasselonne.

Traverses. — Leur nombre était de 55 000 au prix de 5,50 F l'unité, ce qui donne une dépense totale de 302 500 F. La subvention du département a couvert 211 750 F, la Société supporta 90 750 F. Fournisseur : MM. André et Bertherand.

Rails. — L'offre la plus avantageuse fut faite par M. de Wendel de Hayange : 4 000 t de rails à 215 F la tonne. Il faut y ajouter les quatre accessoires :
— platines à 270 F/t - éclisses à 260, - boulons à 400, et crampons à 400/t.

Montant total à payer : 946 000 F.

Etat des travaux au 1er janvier 1862

Terrassements : Voie principale, longueur terminée : 45 km sur 49. Stations et voies de garage terminées : 24 %.

Ouvrage d'art terminés : 112 ; Non terminés : 24.

CHEMIN DE FER DE STRASBOURG AU PIED DES VOSGES

Quoique un peu antérieur au « Rapport » que nous venons d'analyser, ces « Observations et Notes statistiques » méritent également toute notre attention

CHEMIN DE FER DE STRASBOURG

A

BARR, MUTZIG ET WASSELONNE.

RAPPORT

PRÉSENTÉ

A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES ACTIONNAIRES

LE 16 JANVIER 1863

AU NOM DU CONSEIL D'ADMINISTRATION PROVISOIRE.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE L'ASSEMBLÉE.

STRASBOURG,

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN.

1863.

105

DÉPARTEMENT

DU

BAS-RHIN.

CHEMIN DE FER DE STRASBOURG AU PIED DES VOSGES,

DESSERVANT LES CANTONS DE

BARR, OBERNAI, ROSHEIM, MOLSHEIM ET WASSELONNE.

1862

LONGUEUR DU CHEMIN, 50 KILOMÈTRES.

Une seule voie, s'embranchant sur le 1er réseau de la compagnie de l'Est, et à exploiter avec des locomotives.

OBSERVATIONS ET NOTES STATISTIQUES

PRÉSENTÉES

PAR LA SOCIÉTÉ CONSTITUÉE EN VUE DE LA CONCESSION.[1]

1. La Société est représentée par un comité composé de MM. COULAUX, membre du Corps législatif, maire de Strasbourg, président; HIRSCH, banquier à Strasbourg; LIPPMANN, adjoint au maire de Strasbourg, maître de poste; MOHLER, manufacturier à Obernai; NOETINGER, membre du Conseil municipal de Strasbourg, propriétaire d'usines; J. F. PASQUAY, manufacturier à Wasselonne; PRÓST, membre du Conseil général du département, propriétaire; SCHATTENMANN, membre du Conseil général du département, directeur des mines de Bouxwiller; SCHEIDECKER, manufacturier à Lützelhausen; SENGENWALD, président de la Chambre de commerce de Strasbourg; TAUFLIEB, négociant à Barr; WENGER, propriétaire à Soultz-les-Bains, entrepreneur de travaux publics.

pour les détails pertinents justifiant la préférence donnée à cette ligne « desservant les cantons de *Barr, Obernai, Rosheim, Molsheim et Wasselonne* ». La page-couverture (Fig. 2) indique la longueur totale (50 km) de la « seule voie » pour les 5 cantons et donne les noms des sociétaires qui formeront plus tard le conseil d'administration de la nouvelle « Compagnie ».

Cette publication présente le projet sous son meilleur jour.

« Dans son développement de 50 km, le chemin parcourt une contrée riche par son agriculture très variée, ses vignobles, ses forêts . . . ses nombreux établissements industriels . . . »

« Le pays offre des sites d'une grande beauté, des vues magnifiques sur la plaine et la montagne, des ruines intéressantes sous le rapport archéologique, des bains ; en un mot ce qui peut attirer les touristes, et encourager les habitants de la localité dans leurs excursions ». (3,2).

Après ce tableau poétique le document revient au domaine des chiffres et nous apprend que les cinq cantons représentent une surface de 70 000 ha, une population d'environ 100 000 personnes réparties dans 85 communes dont 78 ont donné leur plein accord au projet. Il y a 29 communes dont le territoire est traversé par le rail, 32 dans un rayon de 5 km et 24 dans un rayon de 10 km.

Etablissements industriels. — On compte dans les 5 cantons 291 entreprises dont les plus nombreux sont 121 moulins, 43 tuileries, 33 tanneries (dont 25 à Barr), 26 scieries, 12 tissages, 11 aiguiseries et 10 filatures. Le nombre des ouvriers est de 26 818 qui se répartissent sur les branches et les cantons suivant le tableau (Fig. 3).

Conditions d'établissement. — La longueur du « chemin à une voie principale » depuis le point de soudure sur la ligne de Strasbourg à Bâle, est de 49,1254 km (indiqué jusqu'au cm !), « en nombre rond pour l'exploitation : 50 km ». Il faut y ajouter les 5 km sur la ligne de Bâle jusqu'à la gare de Strasbourg pour l'utilisation de laquelle notre « Compagnie » devait payer 6 000 F par an.

« La voie ferrée sera identique à celle de la compagnie de l'Est pour le ballast, les traverses supportant les rails, et le poids des rails de 35 kg par mètre linéaire ». (3,9).

Seront conforme à celles de la ligne Strasbourg-Bâle :
— les stations divisées en trois classes,
— les maisons et guérites de garde,
— les barrières,
— les clôtures composées de haies vives ou de poteaux.

Le matériel roulant et le télégraphe électrique seront pareils à ceux de la compagnie de l'Est.

Les trains quotidiens

Dans les « Observations » de 1862 (3,13) la « Société » de base avait prévu « trois trains quotidiens dans chaque sens » et fixé le temps de parcours de Strasbourg à Barr à 1 h 21 min.

Si nous consultons l'horaire des trains en question que publia dans la cadence

d'un mois en première page l'hebdomadaire bilingue du mardi les *Affiches de Schlestat* en 1869 (Fig. 4) *. nous constatons qu'il y avait maintenant quatre trains par jour dans les deux directions et que le temps de parcours est considérablement plus long que primitivement prévu de Strasbourg à Barr deux heures pour les convois de 8, 13 h 50 et 18 h 58 au lieu de 1 h 21 et même de 2 h 17 pour le premier train du matin de 5 h 35.

Communication avec Sélestat

Le voyageur arrivant à 10 h et à 15 h 50 à Barr, pouvait continuer son voyage en direction de Sélestat avec deux omnibus de son choix : celui de Charles *Wingert* ou d'Albert *Hennig* à 10 h 15 ou 16 h 15 comme on peut lire à la base de la figure 4.

Après prolongation du chemin de fer jusqu'à Saverne et Sélestat en 1877 et jusqu'au début de notre siècle, les trains circulaient entre ces deux stations terminus (nous les avons souvent utilisés de Saverne à Barr).

LA FÊTE D'INAUGURATION

Dimanche, 25 sept. 1864

Quelle journée mémorable que ce dimanche, 25 septembre 1864 ! Toute l'Alsace bas-rhinoise au sud de Strasbourg était en fête. François *Schwab* nous a laissé dans le « Courrier du Bas-Rhin » du 27 sept. 1864 (*6*) une image vivante des belles manifestations qui ont accompagné le premier train sur la ligne Strasbourg-Molsheim-Barr et Wasselonne.

« Dimanche, 25 septembre, le département du Bas-Rhin a célébré l'achèvement d'une œuvre dont un pays a le droit d'inscrire avec fierté la date dans ses annales, et qui donne aux hommes qui l'ont conçue et mené à bien un titre impérissable de reconnaissance ».

« Le Bas-Rhin, comme on sait, est le premier département de France où s'établit un chemin de fer de ce genre, le Bas-Rhin auquel sont déjà dues tant d'initiatives qui ont fructifié, et qui vient encore de se mettre à la tête d'un immense progrès. »

Cet esprit d'initiative locale a été salué en flatteuses paroles par M. *Chamblain*, secrétaire général du ministère de l'intérieur, lors du banquet de Barr :

« L'Alsace est l'avant-garde de la France, l'avant-garde de la civilisation ».

Strasbourg-Molsheim

« A 9 heures du matin, le convoi d'honneur partit de Strasbourg, serpent gigantesque emportant les membres de l'administration et les invités de M. le préfet. Ceux-ci étaient au nombre de 500 » : Personnalités dirigeantes des autorités, de l'industrie et du commerce, des églises et de l'éducation. — Le « Temps », La « Patrie », Le « Constitutionnel » et le « Courrier des Vosges » avaient délégué des « envoyés spéciaux ». « Dans un des wagons d'honneur avaient pris place, Mgr

---

* On remarquera au-dessous de la date du journal un « Timbre impérial » pour journaux de 2 c. qui a été collé sur le papier avant l'impression.

Raess, évêque de Strasbourg, et MM. les vicaires généraux » ; dans le wagon du préfet, les préfets de la Meurthe et des Vosges et les sous-préfets de Sélestat, de Saverne et de Wissembourg, ainsi que l'ingénieur en chef M. *Coumes.*

« Les gares de Lingolsheim, Holtzheim, Entzheim, Duppigheim, Duttlenheim, Dachstein sont pavoisées et ornées de festons de feuillage et les habitants se groupent près des barrières pour voir passer le convoi, là où naguère encore ils promenaient la charrue ». — « A toutes ces stations, MM. les maires des communes riveraines et leurs adjoints montent dans le convoi ».

A la gare d'Entzheim, une des mieux décorées, Madame *Freysz,* épouse du maire, a offert un bouquet magnifique à M. le préfet qui « a voulu garder près de lui pendant toute la journée cet aimable don ».

A dix heures le « convoi inauguratif » arriva à Molsheim, suivi de près par celui de Marlenheim avec une députation de jeunes filles vêtues de blanc avec rubans bleus.

« La population de Molsheim s'est portée en foule à la gare, et jusque sur le faîte des toits vous apercevrez des habitants curieux. »

Sur le quai : les sapeurs-pompiers avec leur musique, les Sociétés chorales de Rosheim et de Mutzig avec leurs bannières. Après un chant de la Sainte-Cécile de Molsheim, l'évêque de Strasbourg a béni la voie et la locomotive :

« Cette locomotive qui est là dans le calme de sa force, qui résume dans sa structure 60 siècles de découvertes, elle est là pour vous dire à tous quelle est la grandeur de l'homme et l'empire de son génie ».

« Et cependant le dirai-je, Messieurs ? . . . Au-dessus de votre puissance et de votre grandeur, je vois éclater la grandeur et la puissance de Dieu. C'est lui qui a allumé le rayon sacré de l'intelligence ; c'est lui qui a armé votre activité d'une invincible énergie » (7,16).

Après la cérémonie religieuse, le cortège se dirigea vers la Halle aux blés pour le déjeuner, gracieusement offert par la municipalité, dirigée par M. *Bauer* et préparé avec art par M. *Braun,* maître de l'hôtel d'Angleterre de Strasbourg. Puis le cortège a repris le chemin de la gare.

Molsheim-Wasselonne

Le convoi d'honneur s'arrêta à Marlenheim, la voie ferrée n'étant pas encore achevée.

« Quatre-vingts véhicules de toute espèce attendaient les voyageurs et les transportèrent en moins d'une demi-heure à travers l'admirable vallon du Cronthal dans la ville où devait se passer le deuxième acte, l'acte principal de la fête d'inauguration ».

Wasselonne a fêté par des inscriptions MM. *Migneret et Coumes* comme créateur et constructeur du chemin de fer.

Dans son discours, le préfet a chaleureusement remercié tous ceux qui ont contribué à la belle réussite.

Pour conduire à bien notre entreprise, il a fallu :

— l'initiative et la persévérance ;
— l'habileté d'un corps entier d'agents,
— un Conseil général ferme et intelligent ;
— des administrations municipales ne marchandant ni leurs ressources, ni leur appui moral ;
— une population intelligente subordonnant les intérêts privés à l'intérêt public...

Pour souligner le bien fondé de son jugement favorable sur l'esprit de solidarité des Alsaciens, le préfet a indiqué que parmi les 4 523 propriétaires de terrains nécessaires à la construction du chemin de fer 23 seulement ont préféré « l'action de la justice au règlement à l'amiable de leurs indemnités ».

M. *Coumes* compléta le discours du préfet par des données techniques illustrant les difficultés qu'il fallait vaincre et les excellents résultats obtenus.

Le maire de Wasselonne, M. *North,* remercia le préfet et le maire de Barr, M. *Dietz,* M. *Coumes* de leurs exposés si intéressants et si encourageants pour l'avenir du pays.

Après les discours, Mlle *North,* fille du maire, a offert à M. *Migneret* un magnifique service de thé « en argent ciselé, chef d'œuvre de *Duponchel* » avec un grand album contenant les noms de tous les souscripteurs. Le plateau d'argent « grand comme un bouclier » porte l'inscrpition :

« *Création des chemins de fer vicinaux,*
à M. *Migneret,* préfet
les populations reconnaissantes

Un autre très beau service fut offert à M. *Coumes.*

Wasselonne-Barr

Le court trajet à travers le Krontal, « effectué en voitures au milieu d'un nuage de poussière, sur l'ancienne route de Paris, éveilla un parallèle frappant entre l'ère des diligences et le progrès immense réalisé en ce jour ».

« A *Rosheim* on s'arrêta pour le vin d'honneur », offert au préfet par le maire *Braun* de la ville « sur un emplacement derrière la gare qu'une improvisation pleine de goût avait transformé en un délicieux jardin avec un arc de triomphe formé de raisins et de houblon ».

« A *Obernai* le convoi ne s'arrêta que juste le temps d'entrevoir les préparatifs de la fête de nuit qui devait si brillamment terminer cette longue série de réjouissances ».

Le banquet de Barr

« A cinq heures à peu près l'on arriva à Barr où s'apprêtait le banquet. Comme si elle avait voulu se dédommager d'avoir le plus longtemps attendu ses visiteurs, l'industrieuse cité avait cherché à surpasser ses voisines par l'éclat et l'hospitalité de la réception.

Le cortège traversa l'espace assez long qui sépare la gare de la ville au milieu d'acclamations redoublées et de saluts de bienvenue. Dans les rues, les inscriptions disent :

2° Nombre des ouvriers industriels.

Extrait du recensement de la population de 1856.

DÉSIGNATION des INDUSTRIES.	NOMS DES CANTONS.					LES 5 CANTONS.
	BARR.	OBERNAI.	ROSHEIM.	MOLSHEIM.	WASSELONNE	
Tissus, Industrie textile	1500	1725	1500	1228	1027	6982
Mines et carrières.	13	9	64	175	204	465
Fabrication des métaux	»	15	4	10	102	131
Fabricat. d'objets en métal.	142	145	118	1133	75	1613
Industrie des cuirs.	288	41	20	77	149	575
Industrie du bois .	394	230	225	367	196	1412
Industr. céramique.	98	55	34	54	144	385
Produits chimiques et analogues . . .	25	16	11	129	20	201
Industrie du bâtiment.	958	837	717	880	897	4289
Industrie de l'ameublement . . .	8	21	12	25	»	66
Industrie de l'habillement et de la toilette.	1308	910	902	1005	885	5011
Industrie de l'alimentation	841	661	550	993	840	3885
Industrie des transports	304	268	231	704	296	1803
TOTAUX. . .	5879	4933	4390	6781	4835	26818

2. — N° 11. Dienstag, den 15. März 1869.

SCHLESTADT,

Avis divers.

Anzeige-Blatt.

Les *Affiches de Schlestadt* sont seules désignées pour recevoir les annonces judiciaires de l'arrondissement de Schlestadt, pendant l'année 1869. — Prix de la ligne, 15 centimes.

2 fr. pour 3 mois ; — pour toutes les autres localités, *franc de port*, 8 fr. par an, 4 fr. 50c. pour 6 mois ; place d'Armes, 8. — Tout abonné d'un an a droit à 10 lignes d'annonces par an.

CHEMIN DE FER DE L'EST.

BALE A STRASBOURG.

33.	36.	38 bis.	44.	44 bis.
5 —	6 40	— —	2 —	5 45
6 22	7 36	1 10	3 20	6 57
7 57	8 30	2 50	5 04	8 28
9 13	9 03	3 38	5 58	9 15
9 45	— —	4 10	6 30	9 45
10 01	9 30	4 26	6 46	10 —
10 45	10 —	5 10	7 30	10 45

STRASBOURG A PARIS.

matin.	soir.	soir.	soir.	soir.
10 20	12 35	5 25	9 35	— —
8 50	5 40	5 —	12 17	— —

DE STRASBOURG A BARR.

	matin.	matin.	soir.	soir.
Strasbourg	5 35	8 00	1 50	6 58
Rosheim .	7 17	9 25	3 15	8 20
Obernai .	7 32	9 40	3 30	8 35
Barr . . .	7 52	10 00	3 50	8 55

DE BARR A STRASBOURG.

	matin.	matin.	soir.	soir.
Barr . . .	6 00	8 08	1 50	6 55
Obernai. .	6 21	8 29	2 11	7 16
Rosheim .	6 36	8 44	2 26	7 31
Strasbourg	8 00	— —	8 50	8 50

CORRESPONDANCES. (*A Schlestadt*)

Courrier de Marckolsheim.

Arrivées : 6 15 9 15 — Départs : 9 30 4 30

Omnibus de Schlestadt à Barr. Entreprise Charles Wimpers.

Bureaux : à Schlestadt, hôtel de l'Aigle. Dép. 9 15 3 40 6 10
M. à Barr, l'homme d'Or, rue de la Gare : 7 — 10 15 4 15

Service de Schlestadt à Barr. Entreprise Albert HENNIG.

Bureaux : à Schlestadt, Hôtel du Bœuf ; Dép. 9 15 3 40 6 10
Bureau : à Barr, rue de la Gare. Dép. 7 00 10 15 4 15

Courrier de Villé.

Bureaux : à Schlestadt, chez M. Walch, à la Réunion des Vignerons, au Chemin de fer ; à Villé, chez M. Jacques Kiehle.
Arrivées : 6 15 3 15 — Départs : 9 00 4 15

— *La ville de Barr à l'Empereur Napoléon III.*
— *Honneur aux invités, progrès, industrie.*
25 septembre 1864 »

« Ici, une image représente un tanneur dans l'exercice de son industrie, industrie principale de Barr, laquelle va devoir au nouveau chemin de fer un accroissement de prospérité ».

« Là, un chemin de fer en miniature est suspendu en travers de la rue. — Parmi les maisons ornementées se distingue la maison Taufflieb, parée comme une jeune fiancée un jour de noce. »

Sur la place de l'Hôtel de ville ce ne sont que festons et astragales, et au milieu se dresse un verdoyant arc de triomphe sur lequel ont lit :

« *Au préfet, la ville de Barr reconnaissante* »

La salle du banquet, c'est-à-dire la cour de la mairie, était recouverte du vaste velarium du lycée de Strasbourg.

« Près de 600 convives ont pris place sous cet abri confortable qui communique avec la cuisine chaude d'où va sortir un plantureux festin, préparé par M. *Dietrich,* maître d'hôtel à Schlestadt avec un nombreux et savant personnel de sommeliers et de cuisiniers. »

« Rarement banquet de grande fête publique n'a autant réussi, sous le double rapport de la qualité des mets (gigots, filets, chevreuil, saumons, écrevisses) et de la régularité du service ».

Bientôt la sonnette du président-préfet à la table d'honneur annonce le premier toast du baron de Reinach, maire de Niedernai, qui rend hommage à l'Empereur au nom des maires du Bas-Rhin. M. Prost, maire de Wolxheim parle au nom du Conseil général, M. Chamblain comme représentant du ministre de l'intérieur. Ont encore pris la parole M. Migneret, comme préfet, M. Blandin comme maire d'Obernai, M. Bauer, maire de Molsheim, M. Coumes comme constructeur de la ligne et enfin M. Dietz, maire de Barr. Ce dernier « exprime à M. le préfet les remerciements de ces concitoyens pour les bienfaits qu'ils vont devoir au chemin de fer vicinal ».

« Les convives regagnent la gare au milieu d'une splendide illumination qui se prolonge jusqu'au pied de la montagne, puis gagnent les hauteurs jusqu'aux châteaux féodaux d'Andlau et de Spesbourg illuminés. »

La fête de nuit d'Obernai

« Une illumination féerique attendait les arrivants. Du haut de la tour de l'église, les feux de bengale jettent leurs vives couleurs sur les rues et les places où se pressent des flots de population ».

C'est à l'Hôtel de ville, ce *Rœmer* d'Obernai, qu'est offert le punch d'honneur et un bal magnifique. Les danses se sont prolongées jusqu'à cinq heures du matin et le train du lundi matin a rendu à leurs foyers les intrépides qui, voulant jouir de la fête jusqu'au bout, n'étaient pas rentrés avec celui de 9 heures du soir. »

Le souvenir de ces mémorables fêtes a été perpétué par une belle médaille en

bronze, frappée par la monnaie de Paris et par des photos prises par M. *Gerschel,* un habile photographe de Strasbourg encore très à la mode au début de notre siècle.

LE CHEMIN DE FER ET LA POSTE

Après l'inauguration du chemin de fer de Barr à Strasbourg, le transport des correspondances fut également confié à la voie ferrée. A partir de 1868 notre ligne a connu jusqu'à l'occupation en 1870 un service postal spécial et peu connu : le service des *courriers-convoyeurs.* On appelle ainsi des sous-agents des postes, installés dans un compartiment de seconde classe qui assurent le service des correspondances dans les trains des lignes secondaires ou sur des sections de grandes lignes.

Pour le fonctionnement de ce nouveau service, il fallait des boîtes aux lettres « mobiles » et des cachets spéciaux « ondulés ».

Les boîtes mobiles (BM)

Les boîtes aux lettres ne furent pas livrées gratuitement aux stations desservies, mais devaient être demandées par des communes ou des particuliers et payées à 25,50 F la pièce. Une station pour laquelle personne n'a demandé de BM, ne pourra participer au service des convoyeurs.

La BM en tôle, peinte en vives couleurs, fut fixée au mur extérieur de la gare avec un cadenas dont la clef était entre les mains d'un agent du chemin de fer. A l'approche du train, celui-ci devait porter le BM au compartiment du convoyeur qui lui seul disposait de la clef pour ouvrir la boîte et en faire la levée. Ensuite la BM fut remise à sa place. Ces manipulations compliquées, à répéter six fois par jour pour nos stations, c'est-à-dire trois fois dans les deux directions, s'avéraient encore souvent comme inutiles, la BM étant vide ! Prenons un exemple concret illustrant ce fait : la BM de Gertwiller était sûrement très peu utilisée pour poster une lettre pour Barr.

Le cachet convoyeur-station

La plus intéressante particularité de notre service étaient les cachets-station. Depuis plus de 100 ans, les cachets ambulants portent uniquement les noms des stations terminales de la ligne, en l'occurence ceux de Barr et de Strasbourg. Mais entre 1868 et 1870 nous trouvons sur les cachets-convoyeur les noms des stations participant au service. Pour comprendre le fonctionnement de ce système, examinons le cachet ondulé de Barr (Fig. 5). Il se compose de deux parties : un bloc central et une « couronne mobile ».

Le *bloc central* ou « *timbre* » qui faisait corps avec le manche en bois, présente :

— le quantième du mois (30)
— le nom abrégé de la ligne (*Barr. St.*)
— et le numéro du convoi (2e).

Pour connaître la date complète, il fallait donc consulter le texte ou le cachet d'arrivée au dos de la lettre (30 déc. 1868). Il n'y avait qu'un seul bloc central pour toutes les stations entre Barr et Strasbourg et un autre pour la direction inverse.



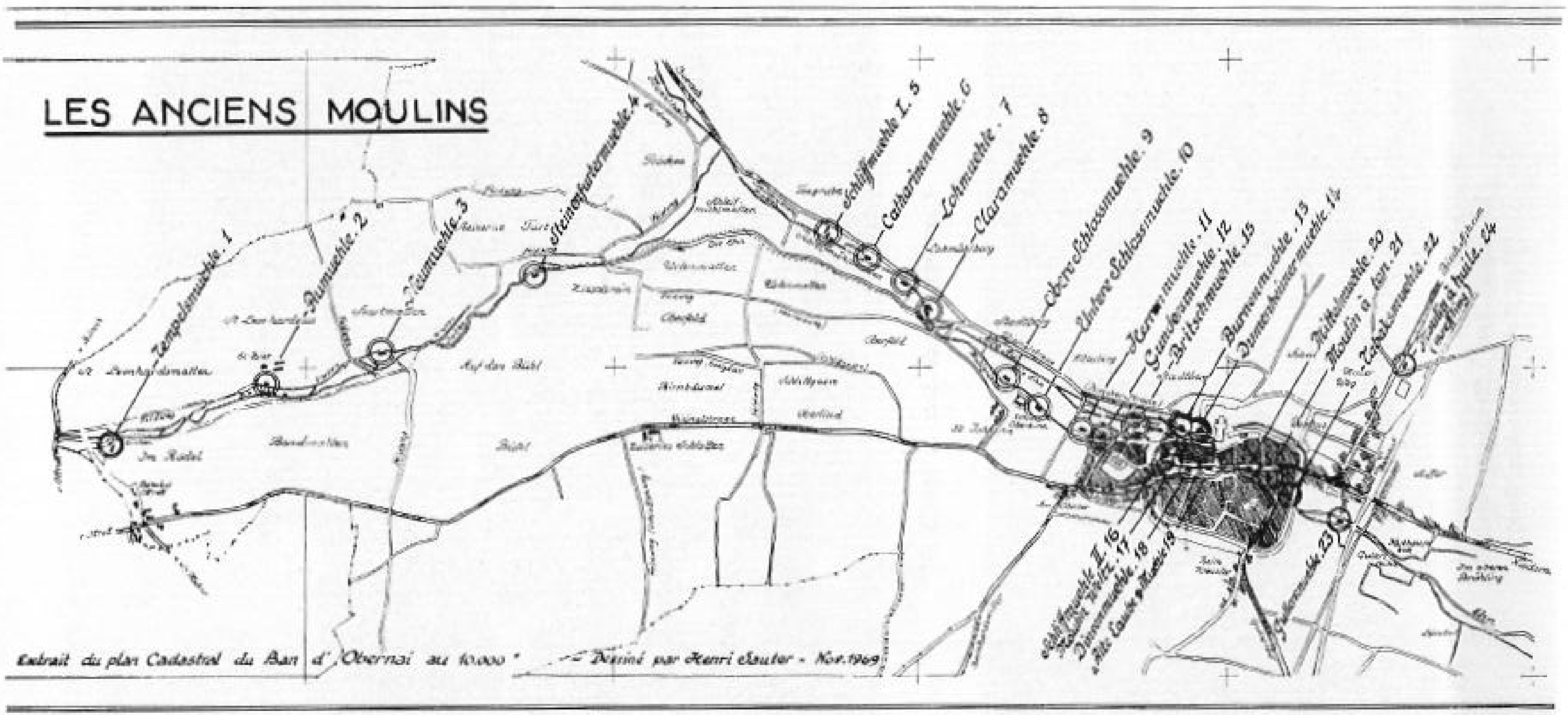
Coll. Transports Wingert

L'ancienne gare de Barr, de 1864 à 1877

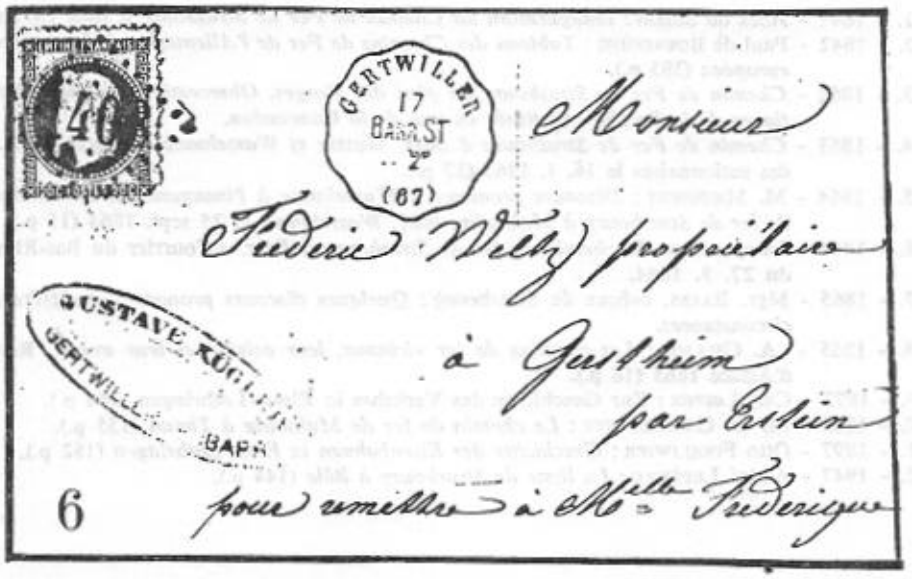


Dessin anonyme

Le train de Barr à Strasbourg vers 1870
(Coll. Vogel-Burgstahler, Barr)


LES ANCIENS MOULINS
Tempelmuehle. 1
Neumuehle. 3
Schleifmuehle I. 5
Catharinenmuehle. 6
Lohmuehle. 7
Claramuehle. 8
Obere Schlossmuehle. 9
Untere Schlossmuehle. 10
Herrenmuehle. 11
Gundenmuehle. 12
Britschmuehle. 13
Burnenmuehle. 13
Schleifmuehle II. 16
Dinnermuehle. 18
Moulin à tan. 21
Tabakmuehle. 22
Moulin à huile. 24
Extrait du plan Cadastral du Ban d'Obernai au 10.000e
Dessiné par Henri Sauter - Nov. 1969


BARR
Monsieur
Léon Blum-Auscher
banquier
Strasbourg
BARR
30
BARR ST
2e
(67)
5


40
GERTWILLER
17
BARR ST
2e
(67)
Monsieur
Frederic Welty propriétaire
à Gueithem
par Erstein
GUSTAVE KÜGLER
BARR
pour remettre à Mlle Frederique
6

Le bloc central était entouré par la « *couronne mobile* » ondulée indiquant le nom de la station (*Barr* ou *Gertwiller* . . .) et le numéro du département (67). Le convoyeur devait changer la « couronne » après chaque station desservie.

Pour le trajet *Strasbourg-Barr* on connaît seulement trois des cachets ondulés : *Strasbourg, Molsheim* et *Obernai,* pour le trajet inverse : *Barr-Strasbourg* leur nombre est de 7, à savoir *Barr* (Fig. 5) - *Gertwiller* (Fig. 6) - *Obernai* - *Rosheim* - *Molsheim* - *Duttlenheim* - *Strasbourg.*

Le cachet du convoyeur fut apposé sur l'enveloppe, tandis que l'oblitération du timbre se faisait au bureau de poste de destination avec le gros chiffre (G.C.) de celui-ci. C'est ainsi que le timbre de la lettre de Barr (Fig. 5) du 30. 12. 1868 est oblitéré avec le G.C. 3465 de Strasbourg, celui de la lettre de Gertwiller du 17. 2. 1870 et destinée à Gerstheim, avec le G.C. d'Erstein 1408.

Aux stations sans BM comme Goxwiller, l'expéditeur pouvait porter sa lettre au compartiment « postal » et la remettre au convoyeur qui y apposait le cachet de *Gertwiller* pour le train allant à Strasbourg.

Le système des courriers-convoyeurs a cessé en Alsace en 1870, à l'intérieur de la France en 1877. Ce fut un service intéressant qui méritait d'être tiré de l'oubli. L'énumération de cachets ondulés connus confirme qu'il reste encore des découvertes à faire dans ce domaine. L'auteur serait reconnaissant à tout lecteur qui pourrait lui signaler des cachets encore inconnus à son adresse : H.G. 12, rue Bautain, 67000 Strasbourg.

BIBLIOGRAPHIE

1. - 1841 - Jules de SUZON : *Inauguratoin du Chemin de Fer de Strasbourg à Bâle* (144 p.).
2. - 1842 - Paul de BOURGOING : *Tableau des Chemins de Fer de l'Allemagne et du continent européen* (393 p.).
3. - 1862 - *Chemin de Fer de Strasbourg au pied des Vosges. Observations et notes statistiques de la Société constituée en vue de la Concession.*
4. - 1863 - *Chemin de Fer de Strasbourg à Barr, Mutzig et Wasselonne.* Rapport à l'A.G. des actionnaires le 16. 1. 1863 (37 p.).
5. - 1864 - M. MIGNERET : *Discours prononcé à Wasselonne à l'inauguration des chemins de fer de Strasbourg à Molsheim, Barr, Wasselonne,* le 25 sept. 1864 (11 p.).
6. - 1864 - *Inauguration du chemin de fer de Strasbourg à Barr.* « Courrier du Bas-Rhin » du 27. 9. 1864.
7. - 1865 - Mgr. RAESS, évêque de Strasbourg : *Quelques discours prononcés à différentes circonstances.*
8. - 1865 - A. GILLIOT : *Les chemins de fer vicinaux, leur origine et leur avenir.* Revue d'Alsace 1865 (16 p.).
9. - 1873 - Carl LŒPER : Zur Geschichte des Verkehrs in Elsass-Lothringen (288 p.).
10. - 1889 - M. W. GROSSETESTE : *Le chemin de fer de Mulhouse à Thann* (155 p.).
11. - 1897 - Otto FŒHLINGER : *Geschichte der Eisenbahnen in Elass-Lothringen* (182 p.).
12. - 1947 - André LEFÈVRE : *La ligne de Strasbourg à Bâle* (144 p.).

Moulins, Tanneries, Tuileries, Scieries de jadis à Obernai

par JEAN BRAUN

LES *vieux moulins,* au nombre de vingt-quatre vraisemblablement [1], furent les plus importants des établissements industriels de type artisanal qui animaient jadis la ville. Ils se trouvaient sur le cours de l'Ehn, ou sur de petites dérivations construites dans ce but, ou encore sur le Weidasch (alias Weidesch), le « ruisseau de Bœrsch » qui prend sa source au nord de la maison forestière Wolfsgrube et conflue avec l'Ehn près du moulin Claire. Ce dernier ruisseau, médiocre, est alimenté en grande partie par deux rigoles artificielles : l'une prend naissance à la « Bachscheid », en amont de l'ancienne usine Oesinger à Klingenthal, passe par Saint-Léonard et a son confluent avec le ruisseau de Bœrsch au bas de la porte inférieure de cette ville. Le second, le Flœckenbach ou Erlenbach, beaucoup plus court, quitte l'Ehn près de la cote 208, au -dessous des étangs de pisciculture, pour rejoindre le Weidasch près de la cote 206 du CD 322 Obernai-Bœrsch. Du moulin Claire, le Muehlgraben (ou canal des Moulins) se détache de l'Ehn, traverse le parc municipal, puis le faubourg, où il s'appelle Rossbach et la vieille ville pour rejoindre à nouveau l'Ehn en-dessous du *swal* inférieur. Aujourd'hui le canal se jette dans l'Ehn, depuis 1960 environ, dans la partie inférieure Est du parc municipal. Jadis il était longé par de nombreux lavoirs publics, dont un (alimenté par l'eau de la conduite publique), rue Sainte-Odile, a été conservé.

Les meuniers étaient affiliés à la corporation des meuniers et boulangers, ainsi qu'à la confrérie religieuse fondée en 1417.

Chacun des quatre quartiers de la ville avait son propre moulin « municipal »,

---

1. Plan et matrices cadastrales de 1812, Direction Départementale du Cadastre Strasbourg. *Archives du Bas-Rhin,* liasses C 404 (1750), S 366 (1865-1870), S 920 (1838-1860), S 920 (1842-1859), S 922, 1027, S 1031, S 1624, S 1711. GYSS J., *Histoire d'Obernai,* t. 1, p. 155-156, 197, 201, 304, 311, t. 2, p. 68, 83, 167, 258, 314, 333. PISOT O., *Von Oberehnheims alten Mühlen,* dans *Elsassland,* t. 15 (1935), p. 73-78. PISOT O., *Geld und Geldwerte in Oberehnheim vor* 300 *Jahren,* dans *Elsassland,* t. 7 (1927), p. 281-284 et *Courrier d'Obernai* du 4 décembre 1926. *Reichsland,* t. 3, p. 43, 1053, 1106. - Die Herrengasse, *Courrier des Vosges,* 28 décembre 1963. CARRÉ J.-M. *La France dans la guerre de Cent Ans,* la Documentation Photographique, n° 5305, mai 1970, planche 14 (moulins).

auxquels les bourgeois avaient, du moins d'après les documents, l'obligation de recourir, ainsi la Kreutztormuehle dans le quartier « rouge » (Sud-Est).

La dénomination de ces « usines » (nom encore en cours en 1870) est très diverse ; elle a été donnée soit :

- d'après les noms de famille, Oberkirch, Tempel (?), Fraulob, Guller (?),
- soit d'après leur situation : Weidenmuehle (1444), im Gruenling (1493), Buehlmuehle, Waldmuehle, (dans la grande forêt), Steinenfurter Muehle (d'après le sol du lieudit et le gué voisin),
- soit d'après la catégorie : Lohmuehle (à tan), Saegemuehle, (scierie située dans le vallon du Vorbach, vers Sainte-Odile), Schliffmuehle (moulin à émoudre), Walkmuehle (foulon).

Chaque moulin comprenait, outre les bâtiments d'exploitation et d'habitation, une petite chute alimentant la roue, un canal de dérivation (ou d'amenée), un canal de fuite, une rigole de décharge, munie d'un van et souvent aussi des barrages de prise d'eau, des digues de retenue et un étang d'alimentation. Les barrages servaient aussi à régler l'irrigation des prés ; leur hauteur était également réglementée.

Ci-après, d'ouest en est, la liste de ces établissements qui étaient d'ailleurs d'importance fort réduite en raison de la pente assez faible et du débit généralement médiocre de l'Ehn et des canaux d'alimentation.

Les premiers moulins sont accessibles par le sentier de l'Ehn, à l'origine sentier des aunes, Erlenpfad, aménagé par les soins de la Section d'Obernai du Club Vosgien en 1895 et longé par la ligne de tramway Ottrott-Erstein, ouverte en 1907.

1. - A l'entrée du territoire de la ville, très près d'Ottrott, dans le quartier dit Homburger Hof, se trouve la vieille *Tempelsmuehle* [2], ainsi dénommée probablement d'après un ancien propriétaire, et non d'après un moulin hypothétique de l'ordre des Templiers, moulin dont on ignore tout. Il est cité dès 1750 et appartient alors à un sieur Salsemann (Saltzmann ?), en 1773 à François Joseph Reis, à André Gœttelmann en 1812. Ce moulin à blé fonctionnera jusqu'en 1867, date à laquelle il fut acheté par l'industriel Julien Couleaux qui était alors propriétaire de six aiguiseries (dont celle dite Schliff située sur la route Ottrott-Bœrsch) et de trois martinets à Klingenthal. Il fut converti en 1868 en aiguiserie d'armes. Plus tard il redevint moulin, passa aux Oesinger et servit d'annexe à leur fabrique de trituration de bois de teinture (on voit encore un tas de déchets près du moulin), puis à loger des ouvriers. Enfin propriété des Jacquel, le moulin fut converti en maison d'habitation.

Les bâtiments situés au début du sentier de l'Ehn, sont un peu en aval de l'ancien étang (connu sous le nom de Preissewihr), étang des Prussiens, agrandi par Coulaux sur une surface de 32,31 ares. Il est aujourd'hui à sec, mais la digue existe encore ; le canal est comblé mais son tracé est encore reconnaissable. Des anciennes constructions subsistent l'étable ainsi que le moulin lui-même. On voit encore des

2. *Archives du Bas-Rhin*, liasses C 404, S 922, S 942, S 1031, Renseignements dus à Mlle Jacqueline Oesinger et à Mme Philomène Hoffbeck, de Bœrsch.

pierres de l'ancien canal dans la cave et dans la cour, ainsi que cinq meules dans le jardin.

A hauteur de la Tempelsmuehle, sur le même canal de dérivation, se trouvait en 1812 une scierie (nommée Rettel ou Rœdel) appartenant à André Gœttelmann et Antoine Berring, mais par suite du volume d'eau insuffisant pour les deux établissements, André Gœttelmann construisit en 1850-1851 à 300 m en aval, la scierie n° 2.

2. - La *scierie* (non dénommée). Elle fut également acquise par Couleaux en 1867 et convertie en aiguiserie d'armes en 1868, mais comme le moulin précédent, il revint bientôt après à sa première destination et fonctionna jusqu'en 1895. Depuis 1902 le bâtiment sert de maison d'habitation, complètement transformée vers 1968.

3. - *L'Aumuehle,* construite en 1760, appartenait en 1773 à André Thomas, à Joseph Hermann en 1812 puis à la vieille famille Eggs d'Obernai. Bien que ses membres aient pris la particule à la fin du dernier siècle pour s'appeler d'Eggs, il ne semble pas qu'ils puissent remonter à une famille homonyme, anoblie en 1592 et originaire de Souabe, ou de Bâle [3]. Le moulin fut rasé lors de l'édification du château d'El Biar qui prit sa place (1864-1865). La chute fut transformée en cascade dans le parc.

4. - La construction de la *Neumuehle,* appelée aussi Fraulobmuehle, fut autorisée par décret impérial donné par Napoléon I à Finckenstein le 31 mai 1807, au profit de Joseph Thomann, d'Ottrott [4]. Mais dès 1812 ce moulin à farine est aux mains de François Joseph Fraulob qui le vendit vers 1856 à Charles Winné. Celui-ci reconstruisit le moulin en 1867 qui, en 1870, apparaît comme propriété de Gabriel Weill. Peu après il fut reconverti en atelier de billes à jouer fabriquées avec des pierres bleues venues probablement des carrières de Saint-Nabor ; elles furent exportées jusqu'aux Etats-Unis, d'où le nom de Klickermuehle donné au moulin.

Le bâtiment est encore de style XVIII[e] siècle. Le moulin fonctionna jusque vers 1910.

5. - La *Steinfurter Muehle,* ainsi appelée d'après le lieudit environnant Steinerne Furt, semble identique à la Buehlmuehle de 1535 (d'après la colline toute proche du Buehl ?) Elle se trouvait en aval d'un grand réservoir de retenue, qui sert aujourd'hui d'étang de pisciculture. Le moulin à blé appartint en dernier lieu à la famille Winné (à André dit Joseph, en 1867), brûla en 1889, et ne fut jamais reconstruit ; il semble qu'on y ait fabriqué également des billes à un moment donné. On voit encore depuis le sentier de l'Ehn les gros moellons de bordure du canal d'alimentation.

Un peu en aval du canal nommé Fleckenbach (ou encore Erlenbach) rejoignait le Muehlbach venu de Bœrsch. Un barrage sur l'Ehn est bien visible depuis le sentier de l'Ehn.

---

3. Gyss J., *Histoire,* t. 2 appendice. *Archives départementales* S 1031 - Lehr E., *L'Alsace Noble,* t. 2, p. 150-152.

4. *Archives du Bas-Rhin,* S 922 et S 1031. Finckenstein se trouve près de Kwidsygn (anciennement Marienwerder), en Pologne.

6. - *La Schliffmuehle I,* 41, rue de Bœrsch, changea souvent de nom : moulin des chamoiseurs en 1750, Lohmuehle (moulin à tan) en 1760, (Obere) Walkmuehle (foulon à drap) en 1812 et 1848. Moulin à blé à la fin du XIX^e^ siècle, il fut le dernier à fonctionner, jusque vers 1925. A côté de lui, de l'autre côté du canal (nord), existait un foulon à tan en 1868, qui disparut par la suite ; il avait pris la place d'un « moulin à repasser les outils des maréchaux et des maçons » mentionné en 1750.

Existant dès la fin du XVII^e^ siècle (?), il fut successivement géré par Frédéric Schutz (ou Schitz, 1773), Philippe Bontz (1812), François Joseph Britsch (1840), Joseph et Florent Bisch (1842 et 1853), Joseph Bisch seul en 1868, enfin Eugène Stein, conseiller municipal et président de la caisse de maladie locale (mort en 1932) et son gendre Jean-Baptiste Herrgott (décédé en 1967 à 86 ans).

Derrière le moulin, (vers Bœrsch), se trouvait avant 1914 un étang servant en hiver de piste de patinage aux membres de la Société de patinage (Eisklub), très prospère à la fin du XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle.

En janvier 1908 on y célébra une brillante « Fête de la Glace » ; un orchestre se produisit sur la piste illuminée *à giorno* et un grog brûlant fut servi aux participants.

7. - Le *moulin* à farine *Catherine* (Catharinenmuehle en 1575) rue de Bœrsch, sans n°, vis-à-vis du Village de Vacances Familiales, était encore en activité vers 1905. Il appartint successivement à Etienne Rech vers 1750, Joseph Brignon (1773), Antoine Brignon (1812 et 1846), Georges Pfaff (1846 et 1853), Florent Bisch (depuis 1859, par héritage), Joseph Klein en 1868. Le bâtiment passa après 1918 à Jules Albert Jaeger, dont la famille le possède encore [5].

8. - A 140 m en aval se situait, rue de Bœrsch, la *Lohmuehle* (moulin au foulon à tan ou à piler les écorces de chêne pour tanner le cuir et les peaux de chamoiseur). Elle a aujourd'hui disparu ; seules quelques pierres subsistent dans le canal d'alimentation près de la passerelle empruntée par le sentier reliant les deux groupes de pavillons V V F. Exploité en 1773 par Thiébaut Streicher, Benoît Streicher en 1812, Jean-Philippe Streicher en 1842 et 1847, acquis par succession en 1859 par Florent Bisch, il cessa de fonctionner cette dernière année. Dès 1859 Florent Bisch supprime la chute et la réunit à celle du moulin Catherine.

9. - Le *moulin Claire,* 31, rue de Bœrsch (Claramuehle en 1760) est aussi appelé

---

5. Sur Jules-Albert Jaeger (1898-1964), publiciste, voir *Annuaire D.B.O.* VII (1973), p. 174. Dans sa maison, « Le Vieux Moulin », il reçut des hôtes illustres, Raymond Poincaré, le cardinal Tisserand (en 1950-1952), les maréchaux Joffre et Juin, le général Gouraud qui venait chaque année en novembre, date anniversaire de l'entrée, sous son commandement, des troupes françaises à Obernai et à Strasbourg, le général de Pouydraguin, l'ambassadeur comte de Clauzel, le comte Sforza, P.H. Spaak, les académiciens Georges Duhamel, André Siegfried, Louis Armand, le fondateur et directeur du Monde, Hubert Beuve-Méry, Maringer, Madame Langweil, les quatre Hauts-Commissaires militaires alliés en Allemagne (après 1945), le Père Umbricht, aumônier militaire originaire d'Obernai, etc . . .

Voir aussi Eccard F., - *Le livre de ma vie,* Neuchâtel-Paris-Strasbourg 1951, p. 124, 152, 203, 227, 277-228, 320, 331-332.

Untere Walkmuehle (II) en 1750 et était effectivement un foulon pour draps en 1785, et servit de moulin à blé au XIX[e] siècle, jusqu'en mai 1896. Il fut successivement la propriété de Maurice Lotz en 1773, de la veuve François Lotz en 1812, de Lotz Joseph en 1822, de sa veuve en 1842 et enfin de la famille Klein (Joseph Klein en 1843 et 1869).

Une belle porte en gothique flamboyant forme l'entrée du bâtiment d'habitation : on y voit aussi une grande cuve rectangulaire à angles arrondis ayant servi à mouiller les grains de blé, une meule à aiguiser, un petit abreuvoir ancien.

Il semble que le moulin Claire soit la Walkmuehle qui au XV[e] siècle appartint à la Commanderie de Saint-Jean de Dorlisheim.

10. - La *Mallenmuehle ou Obere Schlossmuehle* était située dans le domaine des Oberkirch (parc municipal) en contrebas du minigolf ; près du petit pont, en bordure du canal, on reconnaît de grosses pierres régulièrement taillées. Vers 1914 on y voyait encore la roue du moulin.

Il est cité au XIV[e] siècle et appartenait à ce moment-là pour moitié aux nobles Stubenweg de Strasbourg, et pour moitié au couvent de Saint-Nicolas-aux-Ondes (à la Krutenau de Strasbourg) fondé par cette famille. Il passe ensuite à un bourgeois d'Obernai, puis de Strasbourg. En 1750 le meunier avait nom Pierre Meyer, en 1773 Laurent Meyer, en 1812 et 1848 Félix Zuber ; en 1840 l'amiral de Hell possédait le moulin qui cessa son activité entre 1862 et 1868 ; le bâtiment a encore existé un certain temps.

11. - La *Trutzmuehle* ou *Untere Schlossmuehle* également située dans le parc municipal, ancien domaine de Hell d'Oberkirch, à la petite cascade, où l'on aperçoit encore de grosses pierres parallélépipédiques et trois meules dans le canal. Elle fut construite vers 1586 par Hugues Sturm de Sturmeck, second mari de la veuve Marguerite d'Oberkirch, née de Venningen, au moment des différends entre les Oberkirch et la Ville et pour narguer celle-ci, d'où son nom. Plus tard le moulin fut vendu à un bourgeois de la cité. Propriété de Jean Georges Perrein en 1773, il revint plus tard aux Hell qui l'arrêtèrent et le démolirent en 1842.

12. - La *Herrenmuehle* sur le Rossbach, un peu en amont du *swal* supérieur (porte de la Maerzgasse) et à côté du fossé du faubourg. Elle appartenait à l'hospice qui la bailla en 1407. La Ville, représentée par le maire royal, André de Gail, la vend en 1698 pour 1 700 florins (Gulden) à Michel Wucher, après que les Oberkirch eurent en vain tenté de l'acheter à la fin du XVI[e] siècle. Le moulin dut cesser de fonctionner dès avant 1750, en tout cas avant 1773. Il n'en existe plus de traces.

13. - La *Rahnenmuehle,* plus tard (1812) appelée *Gunder(s)muehle,* et moulin du faubourg en 1853. C'est sans doute la « Andreas Wag Muehle » du *swal* supérieur, mentionnée par les *Sturmordnungen* du XVI[e] siècle (1, rue des Moulins). Elle appartenait en 1750 au sieur Emmanuel, en 1773 à Jean Wachenheim, en 1812 et en 1838 à Florent Mueller, en 1840 et 1846 à Antoine Lotz, en 1862 à sa veuve, en 1868 au sieur Comte.

Plus tard elle devint la propriété de la fabrique Mohler et cessa son activité en 1876 ; aujourd'hui la maison est en possession de M. Suhr. Une roue de moulin

figure sur la console de coin vers la rue de l'Angle. La clé de voûte du portail du 204, rue Gouraud (1730, roue de moulin) vient de cet établissement.

14. - *La Burnemuehle* (1327) était située sur l'Ehn, au Selhof ; elle n'est plus mentionnée au XVIII[e] siècle.

15. - Toujours au Selhof, un peu en aval du précédent, sur l'Ehn, se trouvait au XIV[e] siècle un autre moulin qui disparut avant le XVIII[e] siècle.

16. - *La Britschmuehle* apparaît en 1732 comme propriété de Thiébaud Britsch, en 1773 et 1812 de Michel Britsch, elle était sise sur le canal du Rossbach, juste derrière le bâtiment de la caserne des Alliés de 1815 et servait encore en 1853 à la fabrique Mohler qui s'installa à côté de celle-ci (parking du supermarché).

17. - *La Schliffmuehle II* (1370) se trouvait sur le canal des Moulins, au centre de la place de l'Etoile. Au Moyen Age les nobles Gossmar d'Ehenheim percevaient des redevances sur ce moulin à émoudre, puis à blé. En 1732 il est exploité par Ignace Wachenheim, en 1812 et 1846 par Jean Georges Pfaff, d'où aussi son nom de *Pfaffenmuehle*. Vers 1841 il fut converti en moulin à huile, mais supprimé vraisemblablement en 1846 et acheté à ce moment-là par la ville qui le fit détruire et vendit en 1854 la chute d'eau à Mohler pour une meilleure alimentation de la chute de sa manufacture.

Une pierre sculptée représentant la roue caractéristique était encastrée dans le mur du 17, place de l'Etoile, sans doute la maison d'habitation du meunier, aujourd'hui démolie.

18. - *Le moulin à huile Aloyse Weltz,* au n° 2 de la rue Ste-Odile (au fond de l'impasse, à droite), était d'abord à traction animale, puis électrique ; il a fonctionné jusqu'en 1945. L'installation est encore en parfait état. La colonne Renaissance de 1564 au Selhof provient du bâtiment d'habitation.

19. - La *Marckmuehle* ou *Merckmuehle* ou *Dinsenmuehle,* 7, rue Sainte-Odile sur le canal, est connue sous ce nom depuis le XIV[e] siècle, où on la cite comme se trouvant « unten an der Stadt Sinnen », près de la place de la Sinne ou de l'Etoile [6].

Le moulin qui figure sur le célèbre dessin de Charles Bour (le beffroi et la rue Sainte-Odile vers 1850), avait été reconstruit en 1836, comme l'indiquait le millésime de la maison démolie en 1957. A sa place on a élevé une élégante construction à colombages, qui ne dépare pas la vue qu'on a sur le Kapellturm depuis la place de l'Etoile.

20. - Un moulin, fut construit par la ville près de la « alte Laube » (ancien hôtel de ville) en 1471, toujours sur le canal. Sans doute se trouvait-il derrière la maison Steger, 61, rue Gouraud. Il n'existait déjà plus au XVIII[e] siècle.

21. - *La Mittelmuehle* (1471 ?), derrière la boucherie de la ville (Halle aux Blés), appartient en 1503 à Sophie, comtesse de Tuebingen (Tuwinga) [7] et dame de

6. Braun J., Histoire détaillée dans *La Dinsenmuehle a disparu,* dans *Courrier des Vosges* des 26 janvier et 9 février 1937. - *Archives Départementales,* liasse Q 4598.

7. Tuwinga = Tuebingen, Græsse-Benedikt, *Orbis Latinus,* 3[e] éd., Berlin 1922, p. 309. Lichteneck peut se rapporter à une localité de la Bavière, sise près de Grafenau. Il existe aussi deux communes de ce nom en Autriche.

Lichteneck. Exploité en 1773 par Antoine Reubel, il prit ensuite le nom de *Kehrenmuehle* d'après son propriétaire, Georges Kehr, (1812) ; Dresch le possède en 1842 et 1846. En 1849 il est indiqué comme ayant été acquis par la ville, il fut supprimé peu après. Le bâtiment, assez vaste, s'étendait depuis le n° 47 de la rue Gouraud jusqu'au canal.

22. - Toujours sur le canal des Moulins, se trouvait en 1812, 1846 et 1848 un autre moulin, (à tan probablement, car nous sommes en plein quartier des tanneurs), sur la seconde ruelle à gauche de la rue du Marché (en partant de la place de la Mairie).

23. - Rue de Sélestat, sur le canal (et au sud de celui-ci) entre la rue et le rempart, nous retrouvons un moulin nommé *Kreuztormuehle,* en 1768 (en 1773 il appartint à Joseph Kœberlé), transformé en l'an IX par le citoyen Uhlmann fils pour la fabrication du tabac, d'où le nom de *Tabaksmuehle* en 1812, devenu la Reisenmuehle en 1829. Il est la propriété de Joseph Bisch en 1812, d'Antoine Mueller en 1824 et 1834, puis de Trautmann en 1840, du sieur Braun en 1840 et 1848 qui y exploite une « fabrique de chiques » en 1852. Séraphin Caspar le convertit en moulin à huile (au plus tard en 1855), qui fut incendié en 1893. Le 13 décembre 1894 une première turbine électrique au fil de l'eau fut construite à cet endroit, une autre un peu plus tard qui permit l'éclairage électrique de la ville. Obernai était l'une des premières villes d'Alsace, après Strasbourg, à bénéficier de cette grande nouveauté. L'entreprise connut cependant un demi-échec, car dès 1895 on y installa une turbine électrique (« Lokomobile ») mue à la vapeur, que dirigeait le « poète » local Aloyse Sidel. Après la construction d'une nouvelle usine (voir sous 24) l'ancienne fut convertie en 1904 en bain-douche, annexé à l'internat du collège tout proche. Ce bain, fut ouvert au public à partir du 17 1906 les après-midi du mardi et du jeudi.

24. - *La Gullersmuehle* (Quoullermuehle au XVIII° siècle), sise 21, rue Gouraud, sur un petit canal de dérivation de l'Ehn, est mentionné en 1647, comme propriété de l'évêché, et le reste vraisemblablement jusqu'à la Révolution. C'est probablement le moulin dénommé « im Gruenling », d'après le lieudit où il se trouve. L'édifice actuel fut construit en 1778, date apposée sur une des clefs de voûte avec les initiales, IL-CW (François Joseph Lorentz, propriétaire en 1773 et sa femme) ; à côté figure la roue de moulin habituelle. Dirigé par Philippe Grœtsch en 1812, le moulin à farine est acheté en 1819 par Jean Frédéric Lotz, époux de Marie Catherine Lorentz, puis appartint dès 1838 (et jusqu'en 1882) aux barons de Gail, et enfin à la Ville et à la famille Bachmann.

Peu après l'introduction de téléphone à Obernai (janvier 1899) on construisit derrière l'ancien moulin une nouvelle usine thermique qui existe toujours avec sa grande cheminée : une centrale plus perfectionnée avec une « locomobile » de 50 CV, fournie par l'AEG de Berlin, fut installée. L'usine fut vendue en 1908 à l'Electricité de Strasbourg qui en arrêta le fonctionnement après 1918. On sait que le gaz fut introduit en 1912 depuis la centrale de Barr.

25. - *Un moulin à huile,* qui appartenait à Hueffling, fonctionna au début du XX° siècle (jusque vers 1945) au 16 de la rue Leclerc (angle de la rue des Bonnes Gens).

Beaucoup de souvenirs pittoresques, un peu de romantisme ont disparu avec l'arrêt de l'exploitation des vieux moulins ; le bruissement du canal, celui de la roue qui tourne au fil de l'eau, le travail paisible du meunier laissent chez celui qui a encore connu tout cela des réminiscences inoubliables [8]. Les poètes obernois, les frères jumeaux Blaise et Thibaud Wolf les ont chantés en des vers d'assez médiocre facture [9].

Les *tanneries* étaient également très nombreuses jadis, mais on ne possède que peu de renseignements sur elles. Celles dont on a pu retrouver la trace étaient presque toutes établies sur le canal des Moulins qui traverse la ville.

L'arrière-maison du 61, rue Gouraud (maison Steger) est un ancien grenier de séchage des peaux et forme avec sa passerelle de communication un ensemble très pittoresque donnant sur la place du Beffroi. On verra aussi au n° 6a de la rue de Sélestat (angle rue du Marché) des combles à claire-voie ayant servi au même usage.

Selon le plan cadastral de 1812 (n°s 1026, 1027, 1028) on trouvait des tanneries également :

- à l'emplacement actuel de la Synagogue (Streicher Ignace, n° 1360 du cadastre), le plus important de la ville en 1812,
- dans la seconde maison de la rue du Marché, après la Halle aux Blés (Antoine Ohresser, chamoiseur n° 1030),
- dans la seconde maison après le passage faisant communiquer la rue Gouraud et la rue du Marché (Streicher Bernard),
- dans la 3e maison (Pimpel J. Ph.),
- dans la 4e maison (Gaspard Prêcheur),
- 11, rue du Marché, où l'on voit encore une fosse à tan ; sous le toit, où les ouvertures en claire-voie ont été supprimées il y a quelques années, on distingue encore des clous en bois aux solives destinées à y suspendre les peaux.
- rue des Boulangers, etc.

On pourra en identifier d'autres encore, reconnaissables à l'emblème des tanneurs (deux racloirs entrecroisés). En 1852 cependant on ne mentionne plus que trois tanneries plus une mégisserie ; à la fin du siècle elles avaient toutes disparu, les derniers artisans étaient allés s'établir à Barr, la cité des tanneries voisine.

La tuilerie-briqueterie municipale a dû exister très longtemps et le plan cadastral la mentionne encore en 1812 ; elle se trouvait à peu près certainement au lieudit Wirbelsbach où on a découvert en 1969 les vestiges d'un bâtiment médiéval et des

8. Dix-huit moulins étaient en activité en 1791, treize en 1842, onze en 1865, une demi-douzaine encore vers 1900. Pour la localisation et l'identification des moulins on s'est servi, en plus des documents d'archives déjà cité, des cartes du XVIIIe siècle de la Rouge (1745), Cassini (vers 1780), Beaurain (1782), des plans cadastraux de 1812 et de 1911, du plan d'alignement de 1840, etc.

9. Cité par *Oberehnheimer Anzeiger* du 19 octobre 1895. Sur les frères Wolf, voir LEFFTZ J. *Ein Oberehnheimer Dichtersoldat Napoleons*, dans *Annuaire D.B.O.* II (1968) p. 49-65.

débris de tuiles [10]. Il était proche de deux autres lieuxdits au nom caractéristique, Leimgrube et bei der Ziegelscheuer (en 1295 « Zur Ziegelschuren »). On y exploitait les marnes du lias moyen et supérieur de cette partie du territoire communal (vers Ottrott).

Toujours sur la route d'Ottrott subsiste la maison d'habitation de la tuilerie Schlotten [11], nom du lieudit. Le four en terre, qui fonctionnait encore en 1900, se trouvait le long de la route, un peu à gauche (à l'est) du bâtiment conservé. En 1812 le gérant de l'établissement s'appelait Léonard Heiligenstein, un peu plus tard Michel Burg.

Des débris de tuiles sont encore reconnaissables dans le jardin de la propriété.

Une petite manufacture de *tabac* existait dans la première moitié du XIX[e] siècle, vraisemblablement créée sur l'initiative du préfet Lezay-Marnésia au 12 de la rue Leclerc. De 1877 à 1902 le premier étage servit d'oratoire à la communauté protestante, avant l'édification en 1902 de l'église actuelle [12].

De nombreuses *teintureries* sont mentionnées en 1812, dont une, importante, celle d'Ignace Richert (plan cadastral n° 427) se trouvait Rempart Mgr Caspar, un peu à l'est de l'entrée de l'ancienne fabrique Mohler, là où le canal des Moulins traversait l'enceinte extérieure.

Tout à côté, au milieu du rempart se situait (n° 428 du même plan) une « *Salpêtrière* » ou nitrière, sans doute plutôt un entrepôt qu'un atelier, bien que la profession de « Salpetersieder » soit citée dans des textes de l'époque pour plusieurs villes alsaciennes [13].

Rappelons que plusieurs *scieries* se trouvaient jadis dans la « Grande Forêt » d'Obernai (l'Ehn était flottable, à bûches perdues, en certaines saisons).

1. - Celle de la Ville à Vorbruck (sur l'Ehn, datant au moins du XVII[e] siècle), et qui existe toujours. Elle fut reconstruite en 1851 et dotée alors du système à manivelles remplaçant celui à mouton.

2. - Celle du Saegemuehlenmaettel sur le Vorbach, citée depuis 1614 au moins (ou dès 1348 ?). Elle fonctionnait encore en 1760.

Une autre semble avoir existé, selon les textes, au confluent de l'Ehn et du Fullochbach.

---

10. Renseignements dus à M. A. Thévenin, Directeur de la 9[e] Circonscription Régionale des Antiquités Préhistoriques (Alsace) en date du 1[er] avril 1970.

11. De Slatten pré humide, roselière. Voir LEFFTZ J., *Oberehnheimer alte Flurnamen*, dans *Annuaire D.B.O. I* (1967), p. 41. Les tuileries sont mentionnées aussi dans la liasse XI M 132 (1852) des *Archives du Bas-Rhin*, elles occupaient alors douze ouvriers. - THÉOBALD N., *Les matériaux de construction utilisés dans la région de Dambach-la-Ville, Barr, Obernai*, dans *Annuaire D.B.O.* VII (1973), p. 18.

12. Cet établissement n'est pas mentionné par L'HUILLIER F., *Recherches sur l'Alsace Napoléonienne*. Strasbourg 1947, mais l'auteur mentionne p. 403-404 une culture intensive du tabac dans les environs.

13. GRŒBER G., *Der Salpetersieder, ein verschwundener Beruf*, dans *Bulletin du Club Vosgien de Niederbronn*, t. 32, n° 11 (mai 1965) p. 35-37. Les communes devaient, suivant ordonnances royales du XVIII[e] siècle, construire une maison abritant la chaudière et fournir le bois alimentant celle-ci. Le salpêtre gratté sur les murs des caves et des écuries fournissait de la poudre pour les armées.

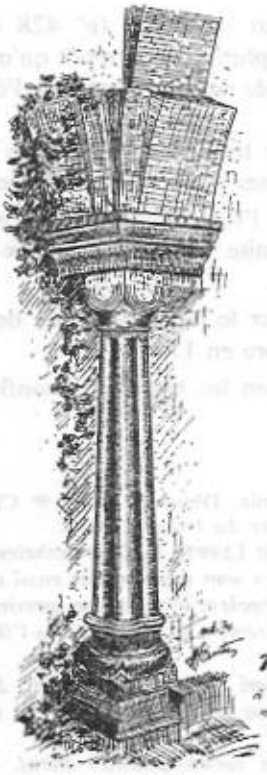
3. - Celle de l'Ehn supérieure, près du confluent du Moosbach est indiquée sur le plan cadastral d'Ottrott de 1828. C'est peut-être celle dite « Neumuehle » sur les matrices cadastrales de 1812.

4. - Celle sise un peu en aval de la M.F. Magel, incendiée en 1861.

5. - Une scierie est mentionnée en 1839 au confluent du Vorbach et du Fullochbach [14]. Rappelons, pour mémoire, celle de Gœttelmann (Tempelsmuehle).

Le banquier Scheyen possédait au début du XX[e] siècle un *atelier de fabrication de chaux* dans les carrières de calcaire à gryphées du jurassique (aujourd'hui décharge publique), à l'ouest de Bernardswiller (carrefour D 35 et D 109).

14. *Archives du Bas-Rhin*, S 922, S 920.



Propriétés rurales et opérations foncières des Wencker,

bourgeois de Strasbourg (XVIe - XVIIIe siècles)

par JEAN VOGT

SANS revenir sur l'arrière-plan, la conception, la technique et les limites des recherches consacrées de longues années à la propriété bourgeoise en Alsace, d'une manière discontinue il est vrai [1], nous examinerons une fois de plus l'évolution du patrimoine rural d'une famille strasbourgeoise, du XVI[e] au XVIII[e] siècle. Notre choix porte sur les Wencker qui n'ont cependant pas fait l'objet de recherches spécifiques. Simplement, il se trouve que les dépouillements aussi systématiques que possible nous permettent de disposer d'une enveloppe bourrée de fiches au nom des Wencker, une enveloppe parmi tant d'autres, tout aussi bien garnies . . .

Si cette note paraît dans cet *Annuaire,* c'est que les Wencker possèdent des terres aux environs de Barr. Il convient cependant de considérer leur patrimoine foncier dans son ensemble. Ce n'est qu'après quelques détours que le lecteur parviendra à Barr, pour revenir ensuite à d'autres régions de Basse-Alsace . . .

Au XVI[e] siècle, les renseignements sont clairsemés. En 1565, c'est d'un Wencker, strasbourgeois, qu'un paysan de Bottenau près Durbach, dans le vignoble du pied de la Forêt-Noire, tient des bâtiment et des prés [2]. A cette époque, plusieurs familles strasbourgeoises et non des moindres portent un vif intérêt à ce vignoble proche de la ville, où elles possèdent des *Rebhöfe,* de la même manière que dans le vignoble de la Mossig, lui aussi à portée de main.

Au cours du XVII[e] siècle, des sources abondantes encore que fragmentaires

1. Les circonstances de la rédaction de cette note ne se prêtent pas aux renvois bibliographiques. Toutefois le lecteur familiarisé avec l'histoire économique et sociale connaît les articles consacrés à la propriété bourgeoise dans la *Revue d'Alsace, Pays d'Alsace, l'Annuaire de la Société des Amis du Vieux Strasbourg* et l'*Annuaire de la Société Historique de Molsheim.* Aux trois dernières revues viennent d'ailleurs d'être proposées d'autres notes relatives à la propriété bourgeoise. D'autre part, nous envisageons de rédiger un article au sujet des problèmes qu'elle pose à Ottrott, Bischoffsheim, etc.

2. Arch. mun. Strasbourg, Chambre des Contrats, 1565.

témoignent d'une vive activité foncière, caractérisée par une *alternance d'acquisitions et de ventes* dont il est cependant malaisé de saisir la trame.

C'est dans le vignoble de la Mossig que Johann Wencker possède quelques parcelles, louées en 1625 à un paysan de Balbronn, pour 9 ans, à raison de 2 sacs de seigle et d'un sac de froment [3]. Le sort de cette petite propriété nous échappe, de même que celui du petit bien à Bottenau. A la même époque, il possède à Zutzendorf un *Gültgut* qui lui rapporte 5 sacs de seigle, 3 de froment, 3 d'avoine et 4 d'orge, sans que nous sachions encore s'il s'agit d'un cens ou d'un fermage. Ce *Gültgut* est vendu en 1628 à des paysans du lieu [4], opération à laquelle l'éloignement temporaire de Johann Wencker, en temps de crise, n'est peut-être pas étranger.

En revanche, des Wencker acquièrent des terres proches de Strasbourg. En 1639, Josias Glaser vend à Johann Wencker un pré d'une vingtaine d'arpents, dit *Freimatt,* à Neumühl-Kork, outre-Rhin [5], dans un secteur où plusieurs familles strasbourgeoises possèdent de précieux prés, source de nombreux conflits. Le même personnage est attiré par ces terres de banlieue dont aucune famille strasbourgeoise de quelque envergure ne saurait se passer. C'est en 1643 qu'il acquiert de la Ville 26 *Acker* à la Robertsau [6] où la bourgeoisie ne cesse d'étendre ses propriétés. D'une manière significative, Daniel Wencker achète en 1661 4 *Acker* à l'Oberau, contigus à ses propres terres [7]. Cette opération est un bon exemple d'un effort de regroupement fréquent à la Robertsau. C'est d'une manière rétrospective que nous apprenons en 1661 qu'un Johann Wencker a acquis des terres à Hohengöft à la suite de la faillite de paysans : *Güter so . . . Ammeister Wencker aus denen Hohengöftischen Fallimenten überkommen* [8]. Sans doute s'agit-il de gages abandonnés à un créancier strasbourgeois par des paysans ruinés au cours de la crise, à force de multiplier les emprunts d'argent et de grains, selon un processus parfaitement évoqué par M. F.J. Fuchs. Le même Johann Wencker possède d'ailleurs à Hohengöft une propriété dénommée *das Städelische Gut* dont l'origine nous échappe et qu'une étude du patrimoine foncier des Städel ne nous a pas fait connaître. Il n'est pas interdit de penser que l'acquisition de terres paysannes se soit prêtée à une tentative de regroupement autour de ce « noyau », processus qu'il est possible de démontrer ailleurs. En 1681, Jakob Wencker acquiert à Hangenbieten un pré de 12 jours [9]. Cependant l'ensemble des terres de Hohengöft, avec un emplacement de maison, *eine leere Hofstatt darauf etwan eine Behausung gestanden,* est vendu à un paysan du lieu. C'est à un paysan d'Offenheim que Jakob Wencker cède en 1698 une fraction de *Gültgut* produisant un revenu de 11 sacs, seigle et froment à égalité [10]. L'origine de ce *Gültgut* dont le Collège de Molsheim et l'abbaye Sainte-Marguerite sont copropriétaires, nous échappe une fois de plus.

Quelles que soient ces lacunes, quelle que soit à première vue la confusion de ce mouvement oscillatoire, il convient de retenir les ventes successives à des paysans,

3. Idem, 1625.
4. Idem, 1628.
5. Idem, 1639.
6. Idem, 1643.
7. Idem, 1661.
8. Idem, 1661.
9. Idem, 1681.
10. Idem,1698.

non pas, d'ailleurs, à n'importe qui, mais aux beaux-frères de l'ancien « fermier » de Zutzendorf (1628), au « fermier » de Hohengöft (1661) et au frère de l'ancien « fermier » d'Offenheim (1698). Si la crise fait parfois perdre aux paysans leurs propres terres, en un premier temps, elle leur permet aussi de devenir pleinement propriétaires, en un deuxième temps, de *Gültgüter* dont ils se considèrent les possesseurs, de père en fils, tant il est vrai qu'ils sont imprégnés d'une « mentalité d'emphytéote » d'une remarquable tenacité. Si nous connaissons d'autres exemples d'un tel dualisme agraire de la crise du XVII[e] siècle, il ne peut cependant être question de le généraliser, restriction qui s'applique en particulier à de nombreux patrimoines bourgeois.

A propos des Wencker, les questions suivantes se posent : assistons-nous à la liquidation progressive, au cours d'une longue crise, de leur patrimoine foncier, mal connu il est vrai ? Se débarrassent-ils de l'un ou l'autre *Gültgut* pour la simple raison que la perception de leurs revenus est souvent malaisée ? Se replient-ils sur leurs propriétés de banlieue ? Leur intérêt pour les revenus ruraux faiblit-il pour de bon ?

Il n'en est rien, bien au contraire !

A la suite de ces épisodes, c'est d'abord sur la région de Barr que les Wencker jettent leur dévolu. En 1692, l'*Ammeister* Wencker possède une quarantaine d'arpents de labours à Burgheim ; en 1724, leur produit est de dix sacs de grains, seigle et orge à égalité ; ils sont cultivés par plusieurs « fermier » qui règlent leur dû par l'intermédiaire d'un ou de plusieurs porteur, *in trägerweis* [11]. En 1692 encore, voici des vignes, des prés et des champs à Gertwiller, des vignes et des prés à Barr même [12]. En 1667, il est d'ailleurs fait allusion à un *Hof* à Barr ; cette année, Johann Caspar Bernegger, autre propriétaire strasbourgeois, et Jakob Wencker s'élèvent contre le logement de militaires dans leurs bâtiments dont ils exigent sèchement l'exemption : *sie sonsten wohl geschehen lassen könnten, dass in dem Beitrag ihre Rebleut anderen Untertanen gleich gehalten werden* [13]. Si nous citons ce texte, c'est aussi qu'il nous faut savoir que ces Strasbourgeois font sans doute soigner leurs vignes par leur propre personnel ,pratique très fréquente, signalée en particulier dans le vignoble de la Mossig. En 1707, l'inventaire des biens d'une Wencker, épouse Gambs, comprend le *Rebhof* de Barr, avec ses vignes, à Barr et à Mittelbergheim, ainsi qu'une trentaine d'*Ohm* de *Weinzins,* perçus à Barr, Gertwiller et Mittelbergheim [14]. En 1724 encore, il est fait allusion au *Rebhof* des Wencker ; sa situation ne manque pas d'intérêt : *vor dem Flecken* gelegen. S'ajoutant à l'exigence de l'exemption, un tel site ne contribue-t-il pas à faire sortir ce *Rebhof* de la règle commune et à en faire un objet de litiges dont les archives conservent la trace ? Enfin, l'avocat Jakob Wencker est propriétaire, en 1740, d'un *Rebhof* dans l'Ulrichstal [15]. S'agit-il du même ?

Pour l'instant, nous ne connaissons que l'origine du *Gültgut* de Burgheim. C'est en dédommagement de bâtiments détruits à Strasbourg (*Bleich,* près St. Arbogast)

11. Idem, 1724.
12. Arch, mun. Strasbourg, VII 19/8.
13. Arch. mun. Strasbourg, VI 47/6.
14. Arch. mun. Strasbourg, Notaires, 638.
15. Idem, 189.

pour des raisons militaires que ces terres ont été offertes aux Wencker par la Ville [16].

Ce complexe foncier des environs de Barr mériterait d'être examiné en détail tout au long du XVIII[e] siècle. En 1722, les terres de Burgheim sont consignées dans l'inventaire des biens de la veuve Jakob Wencker, en même temps que les cens en vin déjà cités [17]. Démembrée, la *Gült* de Burgheim est à nouveau regroupée en 1724 : médecin à Nördlingen, Daniel Wencker cède sa part à sa sœur, veuve de Barth, professeur de théologie, en même temps que sa part du *Rebhof* [18]. A la suite d'épisodes complexes, le *Gültgut* de Burgheim se trouve en 1762 aux mains de deux Wencker dont l'un est l'archiviste bien connu [19]. Sous réserve d'une enquête détaillée, il est permis de penser que la famille fait un effort constant pour éviter l'émiettement de ce complexe.

Ailleurs, les Wencker font preuve d'initiative, en particulier à Hangenbieten. Outre les prés acquis à la fin du XVII[e] siècle, ils y possèdent au début du XVIII[e] siècle pour le moins un *Gültgut* d'origine encore inconnue. En 1703, une Wencker, épouse Braun, les héritiers de Daniel Wencker et Jakob Wencker se partagent à Hangenbieten une *Gült* de 40 sacs, seigle, froment et orge à égalité, à raison d'une quinzaine, d'une quinzaine et d'une quinzaine de sacs [20]. A première vue, c'est la totalité d'une *Gült* notable qui se trouve aux mains des membres d'une même famille, en indivision. Une telle situation n'invite-t-elle pas à un regroupement ? Et en effet, l'inventaire des biens de la veuve de Jakob Wencker, née Spielmann, comprend en 1722 30 sacs, le double de la part signalée au début du siècle, le reste se trouvant aux mains de Daniel Wencker [21]. Le processus de ce regroupement nous échappe cependant. Cette remarquable part subsistera longtemps. Nous la retrouvons en 1756, lors d'un partage en bonne et due forme qui met un terme à l'indivision d'un bien désormais appelé *Altwenckerichgut* [22], et encore, en 1770, aux mains de l'avocat Wencker. L'autre part n'échappe pas au démembrement ; en 1756, elle est partagée en lots de 9/16[e], 1/8[e] et 1/8[e] ; l'un de ces derniers sera d'ailleurs vendu à un *Gültmann*, à la faveur précisément, du partage.

C'est d'une manière indirecte que nous savons que les Wencker sont aussi propriétaires dans le *Ried* méridional. En 1707, trois filles Wencker, épouses d'un Wurmser, d'un Brackenhofer et d'un Kempfer [23] sont co-propriétaires d'une *Gült* de 36 sacs de seigle et d'orge, à égalité, à Erstein [24].

16. Idem, 153.
17. Idem, 153.
18. Arch. mun. Strasbourg, Chambre des Contrats, 1724.
19. Arch. dép. Bas-Rhin, Notariat Strasbourg VIII-525 (anc. cote).
20. Arch. mun. Strasbourg, Notaires 310 (cf. aussi 314).
21. Idem, 153.
22. Arch. dép. Bas-Rhin, Notariat Strasbourg VIII-65 (anc. cote).
23. Ce Kempfer fut l'objet d'une note à paraître dans l'Annuaire de Molsheim.
24. Arch. mun. Strasbourg, Notaires 319 (cf. aussi 303).



Foto St. Magdalena

Schwester Vinzentia Simbsler, nach einer Kohlezeichnung

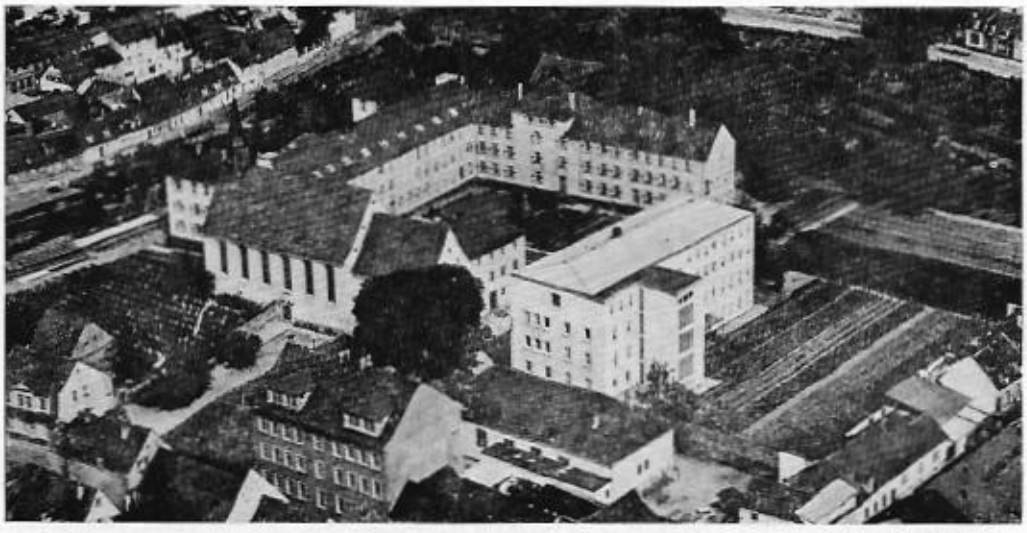


Foto H. Furtmann

Luftaufnahme des Klosters St. Magdalena in Speyer

Pl. XVI



La chapelle Sainte-Marguerite à Epfig
Gravure par l'artiste peintre Alfred Selig (1907-1974).
D'après l'original aimablement prêté par son fils
M. le docteur Daniel Selig, Colmar

Vinzentia Simbsler aus Hipsheim,
Neugründerin und erste Priorin von St. Magdalena O. P. in Speyer, 1768-1838

von MEDARD BARTH

AM 6. April 1838 trugen die Glocken des St. Magdalenaklosters in Speyer die Nachricht vom Ableben seiner ersten Priorin durch die Gassen der Stadt, die damals bloss 6 000 Einwohner zählte. Darin spiegelt sich kaum die einstige Bedeutung dieser alten Kaiserstadt ; denn was die Stärke seiner Bevölkerung anbelangt, lag sie weit hinter der von Hagenau oder Schlettstadt. Die Klage um eine stadtbekannte Tote war um so begründeter, als man allgemein wusste, mit welcher Härte das Schicksal diese lange im eisernen Griff hielt. Weit zurück lag die bittere Erinnerung an die Plünderung und Verwüstung des Klosters durch das französische Revolutionsheer (seit 1792), an die Notzeit der Schwestern, die sich durch dreimalige Flucht dem Schrecken entzogen, und an die Aufhebung des Klosters im Jahre 1802, welche jede Hoffnung zerschlug.

Dem Druck der Verhältnisse nachgebend, übernahm damals eine jüngere Schwester die Sorge um den kümmerlichen Rest, der nur noch aus linksrheinisch geborenen Schwestern bestand. Die von der rechten Rheinseite stammenden wurden ausgewiesen. Vinzentia, so hiess diese mit dem Klosternamen, löste ihre Aufgabe mit unverbrüchlicher Zähigkeit und einem staunenswerten Opfermut. Ein unerschütterliches Gottvertrauen hielt sie, allem Missgeschick zum Trotz, aufrecht, mit dem Erfolg, dass König Ludwig von Bayern im Jahre 1826 sie als Neugründerin des Klosters anerkannte und ihre Ernennung zur Priorin in eigener Person vollzog. Und König Ludwig konnte um so leichter entgegenkommen, als es dieser mit Umsicht und Weitblick vorgehenden Frau gelungen war, das versteigerte Kloster und Klostergut wieder in ihre Hand zu bringen.

Da diese höchst eigenartige Frau aus Hipsheim im Elsass, südl. von Strassburg, stammt, hat sie, die bislang im Heimatland Unbekannte, ein unbestreitbares Anrecht darauf, in die Ehrenhalle verdienstreicher Elsässer einzuziehen. Zu unserer Rechtfertigung sei auf die nachstehenden Ausführungen verwiesen.

In dem alten, schon 735 bezeugten Dorfe Hipsheim, dessen St. Ludanskirche mit mächtigem Turm das Landschaftsbild weithin bestimmt, erblickte Elisabeth

Simbsler am 6. Oktober 1768 das Licht der Welt. Sie war die jüngste der 4 Töchter, welche der Ehe von Lorenz Simbsler und Ursula Klein entsprossen. Ihr gingen voraus Maria-Catharina (8. Oktober 1759 - 6. März 1823), die im Alter von 65 Jahren starb. Im Totenregister der Pfarrei ist sie fälschlicherweise als Magdalena bezeichnet. Dann folgte Maria (5. Januar 1762-1833), Gattin von Martin Schnee, und Anna Margarita (4. Mai 1864), die wohl in jüngeren Jahren bereits aus dem Leben schied. Martin Schnee, der am 11. Oktober 1831 das Zeitliche segnete, dürfen wir nicht aus dem Auge verlieren, denn er spielte beim Rückerwerb des Klosters und seiner Güter eine beachtliche Rolle.

Nun möge Schwester Vinzentia, wie Elisabeth seit ihrer Aufnahme in den Orden (O. Praed.) hiess, in den Vordergrund rücken. Da eine Schwester von Martin Schnee, Schw. Maria Franziska, seit 1783 in St. Magdalena zu Speyer als Chorfrau lebte, war für die 10 Jahre jüngere Elisabeth Simbsler, die vom selben Ideal beseelt war, der Würfel für die Zukunft gefallen. Wissen wir auch nicht, wann sie in St. Magdalenn eintrat, so ist doch die Zeit ihrer Gelübdeablegung bezeugt. Diese erfolgte am 24. November 1788. Dem feierlichen Akt stand Schw. Thomasina, die letzte Priorin († 1799) des Klosters, das bald aufgelöst werden sollte, vor.

SCHW. VINZENTIAS BEWÄHRUNG WÄHREND DER FRANZÖSISCHEN REVOLUTION

In den Alltag, wie ihn auch das Kloster St. Magdalena kannte, tönte schon 1789 ein von Paris ausgehendes Sturmzeichen, das den Anbruch einer politisch wie sozial neu ausgerichteten Welt ankündigte. Als die französische Revolutionsarmee unter Führung von Custine am 30. September 1792 Speyer angriff, flohen die Schwestern, vom Schrecken gejagt, nach Heidelberg. Flucht und Rückkehr, was im Lauf der stürmischen Zeit dreimal geschah, machte Schwester Vinzentia jeweils mit. Erschütternd war auch für sie das Bild des Grauens, das sich bei der Rückkehr bot. Besonders am 28. Dez. 1793 hausten die Freiheitsscharen in den Räumen des verlassenen Klosters. Alles fiel den Soldaten in die Hände : 30 Stück Vieh, 15 Fuder (= 300 Ohm) Wein. Die Glocken und Orgel der Kirche wurden abgeführt, die Gemälde zerhauen, die Fenster eingeschlagen. Fern von Speyer erlebte Vinzentia den Tod von Schwester Maria Franziska Schnee, der am 25. Juli 1794 in Heidelberg erfolgte. Dies war für sie, eine noch jüngere Schwester, ein harter Schlag, der sich nicht leicht verwinden liess. Ein Stück Heimat war mit dieser ins Grab gesunken.

Nach der Schreckenszeit sammelten sich die Schwestern wieder. Es war noch i.J. 1797. Rasch setzte man das Notdürftigste instand, doch alle daran geknüpften Hoffnungen zerflogen, als im J. 1798 mit der Versteigerung der Klöster begonnen wurde. Am 1. März 1799, mussten die Schwestern mit farbigen Kokarden erscheinen. Am 22. Juli 1800 erhielten sie den Befehl, innerhalb von 8 Tagen das Ordenskleid abzulegen, mit dem Zusatz, dass nur jene Schwestern, 5 an der Zahl, die links des Rheins geboren waren, sich noch weiter in Speyer aufhalten könnten, während die neun übrigen sich über den Rhein zu verfügen hätten, wollten sie nicht als Landstreicherinnen öffentlich ausgeführt werden. Im J. 1802 kam das Schwerste über das Kloster : seine Auflösung mit gleichzeitiger Räumung der

Kirche, die das Volk nicht mehr betreten durfte. Die zurückgebliebenen, das weltliche Kleid tragenden Schwestern standen jetzt vor dem Nichts.

DIE TAT EINER FRAU IN SCHWERSTER ZEIT

Nun hatte für Vinzentia die Stunde geschlagen. Durch die Not der Zeit war sie ohne weiteres in der Vordergrund gedrängt worden. Wollte man sein Dasein fristen, dann war das Zusammenwirken der wenigen Schwestern erstes Erfordernis, und da sie alle mit dem Wiedererstehen des Klosters rechneten, fehlte es bei der Arbeit nicht an innerem Feuer. Vinzentia, in der Vollkraft des Lebens stehend, übernahm opfermutig die Hauptlast und regelte als Leiterin des Ganzen die Art der Beschäftigung. Mit weiblichen Arbeiten, wie auch mit Acker- und besonders Gartenbau füllten sie den Tag, dem ein stiller Frieden die Weihe gab.

Der Wiedererwerb des Klosters, an dem Vinzentia so sehr gelegen war, sollte, wie sie in ihrem Traumgesicht vom 14. Januar 1798 deutlich erkannte, ihre wichtigste Aufgabe sein. Wie man sich auch zu diesem Gesicht stellen mag — Vinzentia gab es in einem Berichte wieder — der Sicherheit und Genauigkeit der Schau wird man um so weniger Bedenken entgegenstellen, als alle Punkte durch die Geschichte bestätigt wurden. Der Schlussatz ihres Berichtes, dass sie allen befehlen, jedoch keine Priorin sein werde, erfüllte sich ebenso.

Einem wohlhabenden, kernigen Bauerngeschlecht entsprossen, das auf selbständige Wirtschaftsführung grossen Wert legte, fiel es Vinzentia, in deren Seele das Ordensideal wie ein heiliges Feuer glühte, nicht schwer, neue Wege und Mittel ausfindig zu machen. Dass die paar Nonnen im Kloster zusammen blieben, war eine ausgemachte Sache, zumal sie vorher schon das Kloster gepachtet hatten. Am 19. Okt. 1804 kam dasselbe abermals unter den Hammer, doch sie mieteten es wiederum und erlebten sogar die Freude, dass die Klosterkirche im Jahr 1805 für den Pfarrgottesdienst eröffnet wurde als Ersatz für den Kaiserdom, der ohne Instandsetzung nicht benützbar war.

Was die Schwestern vor kurzem noch nicht zu hoffen wagten, das konnten sie jetzt mit Ernst anstreben : den Rückkauf des Klosters. Nun erhielt Speyer, dessen linksrheinisches Bistumsgebiet während der französischen Besetzung, seit 1801, zwischen Mainz und Strassburg aufgeteilt war, im Dezember 1806 ganz unerwartet den Besuch des Mainzer Bischofs Ludwig Colmar, der nicht ohne Bedeutung sein konnte. Dieser predigte beim Gottesdienst in der alten Klosterkirche, die seit einem Jahr als Pfarrkirche diente, weil der Kaiserdom für gottesdienstliche Feiern in keiner Weise verfügbar war. Da die Geldmittel für dessen Wiederherstellung gänzlich fehlten, war sein Abbruch beschlossene Sache. Wenn er trotzdem vor dem Untergang gerettet wurde, so war dies das grosse, unsterbliche Verdienst des Mainzer Bischofs Colmar, der bekanntlich während der Revolution der Apostel Strassburgs, seiner Vaterstadt, war. Es steht über allem Zweifel, dass Vinzentia die Gelegenheit wahrnahm, um mit ihrem Landsmann ins Gespräch zu kommen, und worum es hauptsächlich dabei ging, bildet für uns kein Geheimnis. Ein Hoffnungsstern von starker Leuchtkraft gab den Bemühungen der Schwestern einen erhöhten Antrieb.

Es steht fest, dass Vinzentia gleich nach dem Besuch Bischof Colmars an ihren

Schwager Martin Schnee in Hipsheim schrieb. Sollte sie, wie sie 1798 im Traum vernahm, das Kloster an sich bringen, so durfte die günstige Zeitlage auf keinen Fall ungenützt verstreichen, zumal die früheren Käufer den Schwestern das Kloster zum Rückkauf anboten, und zwar zum gleichen Preis, den sie für dessen Erwerb ausgelegt hatten. Da die Schwestern die rechtliche Übertragung des Klosters auf ihren eigenen Namen nicht wagen durften, hatte sich Vinzentia an ihren Schwager in Hipsheim sowie an Konrad Peters aus Herxheim (Pfalz), den Bruder der Schwester Jakobina gewandt, damit sie mit ihrem Namen das Kaufgeschäft deckten. Beide waren Männer, deren Verlässlichkeit keinen Zweifel zuliess.

Wie die Angelegenheit geregelt wurde, darüber erstattete Vinzentia einen Bericht, den sie 10 Jahre später niederschrieb. « Den 12. Januar 1807, so schreibt sie, haben wir unser Kloster zur hl. Magdalena in Speyer als unser Eigentum an uns gekauft, auch gleich 4 000 Gulden, um gewisse Unkosten zu sparen, bar im voraus erlegt. Die Summe, so in dem Kaufbrief auf meinen Schwager Martin Schnee in Hipsheim und Conrad Peters in Merxheim eingeführt ist, dieselbe war in 3 Jahren abgetragen worden. Nur mit dem Geld, das alle 7 Schwestern zur Abtragung der Schuld zahlten, liess sich die wichtige Angelegenheit regeln. »

DER ÜBERGANG DER « PFALZ » AN DAS HAUS BAYERN (1816) ; DAS ZÄHE RINGEN UM DIE NEUGRÜNDUNG DES KLOSTERS.

Im J. 1816 war das linksrheinische Gebiet nördlich des Elsass, das man seit 1837 als Pfalz bezeichnet, an das bayerische Königshaus gefallen. In Bayern selber herrschte seit 1803 eine Stimmung, welche die damals einsetzende, mit Willkür und Gewalttätigkeit durchgeführte Säkularisation, d.h. die Aufhebung aller Klöster, stets auf einem Siedepunkt hielt. Sie war das Werk des kgl. Ministers Mongelas, dem es nur darum ging, die Allmacht des Staates mit allen Mitteln zu fördern. König Maximilian hatte ihm freie Hand gelassen, doch sein Sohn, der spätere König Ludwig, setzte sich mit aller Kraft dafür ein, dass er entlassen wurde. Dessen Sturz erfolgte am 2. Februar 1817.

Der junge König Ludwig, der im J. 1824 die Leitung des Staates übernahm, brachte Ordnung in die Finanzen und suchte durch Annulierung einiger Klosterauflösungen einen versöhnenden Ausgleich zu schaffen.

Ob Vinzentia von diesen trüben Vorgängen in Bayern genaue Kenntnis hatte, lässt starke Zweifel aufkommen. Immerhin setzte sie Vertrauen auf das katholische Königshaus und handelte nach diesem Empfinden, und zwar rasch. Sie liess das 1809 schon ganz abbezahlte und dann wieder hergestellte Kloster am 5. Nov. 1816 notariell auf sich und noch zwei andere Chorschwestern zu eigen überschreiben.

Nun war am 18. Mai 1816 Speyer, das zu einem Landstädtchen herabgesunken war, zum Sitz der Regierung des bayerischen Rheinkreises (Pfalz) erhoben worden. Dass der Zustrom vieler Beamtenfamilien aus Bayern zur Umschichtung der städtischen Bevölkerung führte, war eine selbstverständliche Folge. Neuen Aufgaben, auch solchen schulischer Art, besonders für die katholische weibliche Jugend, musste man gerecht werden.

Hellsichtig, wie Vinzentia war, erfasste sie sofort die Not des Augenblicks. Sie richtete an die Kreisdirektion ein Gesuch, mit der Bitte, eine Lehranstalt für Kinder

weiblichen Geschlechtes errichten zu dürfen. Hierzu erteilte die Behörde am 16. August 1816 unter gewissen Vorbehalten die Erlaubnis. In der Klosterschule wurde deutsch und französisch unterrichtet und in den sonstigen Elementarfächern sowie in allen weiblichen Handarbeiten. Schon im J. 1818 besuchten 25 katholische und 17 evangelische Mädchen, Töchter angesehener Familien, die Klosterschule. Speyer zählte im J. 1804: 1 255 Katholiken, 2 214 Lutheraner und 463 Reformierte.

Wiewohl die Verwaltung den Privatschulen Speyers im J. 1824 einige Schwierigkeiten bereitete, hatte das Institut der Klosterfrauen wenig zu befürchten, da eine öffentliche höhere Schule noch nicht bestand. Auch Vinzentia gehörte zu dem Lehrkörper und erklärte sich bereit, sich einer Prüfung zu unterziehen, falls eine solche verlangt werde.

Mittlerweile war in den kirchlichen Verhältnissen Speyers eine Änderung eingetreten, die nicht ohne Einfluss auf St. Magdalena bleiben konnte. Durch das Konkordat vom 5. Juni 1817 wurde das Bistum Speyer wieder errichtet, dessen Grenzen sich mit denen der Pfalz deckten. Zum ersten Bischof wurde am 16. Febr. 1818 Matthaeus de Chandelle ernannt. Die feierliche Inbesitznahme des Bischofstuhles und die damit verbundene Huldigung der Diözesangeistlichkeit zog sich weit hinaus, bis zum 20. Jan. 1822. Die Installation des Domkapitels und die Erteilung von Priesterweihen fanden noch in der St. Magdalenakirche statt, die eine Länge von 30 m hat. Der letzte Pfarrgottesdienst wurde darin am Pfingstsonntag 1822 gehalten mit der Ankündigung, dass dieser nunmehr in die restaurierte Kathedrale verlegt sei. De Chandelle, der als 72 Jähriger das Amt antrat, hatte wohl wissenschaftliche Bildung und Amtseifer, war aber den Staatsbeamten gegenüber so nachgiebig, dass Entscheidendes für die Regelung der Klosterfrage von ihm in keiner Weise zu erwarten war. Des wurden die Schwestern, die ja alle noch das Weltkleid trugen, bald inne. Sie hatten seit 1816 eine blühende Erziehungsanstalt für die weibliche Jugend im Kloster und hofften aufgrund ihrer Tätigkeit um so mehr auf dessen Wiederherstellung, zumal sie dafür ihr Hab und Gut hergeben wollten.

Vinzentia liess nichts unversucht, um den Stein aus der bisherigen Unbeweglichkeit endlich ins Rollen zu bringen. Bereits im J. 1822 setzte sie den Hebel an. Dies geschah in der Form, dass sie noch im gleichen Jahre ein Bittgesuch an König Maximilian gehen liess, um die Errichtung des Klosters zu erreichen. Der Erfolg blieb jedoch aus. Auf eine neue Eingabe, die ebenfalls dem König zugestellt wurde (24.8.1824), kam der Bescheid, dass der Wiedererrichtung des Klosters nicht stattgegeben werden konnte (4.9.1824). Da dieses Gesuch auch vom Bischof befürwortet war, wandte sich Vinzentia über den apostolischen Nuntius in München direkt an den König Maximilian, der in einem Schreiben vom 7.12.1824 erklärte, dass dem Gesuch bei den besonderen Verhältnissen nicht entsprochen werden könne. Seit 1825 ist Vinzentia die einzige noch lebende Chorfrau nebst zwei Laienschwestern. Zwischen 1820 und 1825 hatte sie einen Prozess mit einer Familie in Harthausen um Rückgabe früheren Klostergutes zu führen und ihn auch gewonnen.

Im J. 1825 schied König Max aus dem Leben, der sich von den Ideen des Ministers Mongelas, der alle Klöster zugunsten des Staates aufgehoben hatte, nie

zu lösen verstand. Eine Wende in den Verhältnissen setzte mit der Thronbesteigung König Ludwigs I im J. 1824, der bekanntlich am 25.8.1786 in Strassburg geboren war, schnell ein.

KÖNIG LUDWIG I UND SEINE ANERKENNUNG DES KLOSTERS ST. MAGDALENA — DIE GRÖSSE EINER FRAU

Die Schicksalschläge, welche in den letzten Jahren auf Vinzentia niedergingen, waren trotz ihrer Härte nicht imstande, ihre Charakterfestigkeit zu brechen. Das Ringen um ein hochgestelltes Ziel liess sie all das verwinden, was die steten Enttäuschungen an Bitterkeit enthielten. Sie hatte einen treuen Weggenossen, die Zeit, und es bedurfte bloss einer kleinen Veränderung in der Staatsführung, um den goldenen Apfel, den sie am Baume reifen sah, mühelos zu pflücken.

König Ludwig I, der im J. 1824 seinen Vater auf dem Thron ablöste, war ein geistig hochgesinnter, künstlerisch äusserst begabter Fürst, der die Bedeutung von Religion und Kirche im Leben von Volk und Staat nicht verkannte. Aus dieser Einsicht heraus bemühte er sich, eine Besserung in der Finanzlage herbeizuführen und durch Rückgängigmachung einiger Klosteraufhebungen und Zulassung neuer Orden der Versöhnung deutlich Ausdruck zu geben.

Wenn die definitive Antwort des kgl. Ministeriums etwas auf sich warten liess, so ist dies auf den Wechsel der Regierung nach dem Tode des Königs Maximilian zurückzuführen. Das war aber nur in der Anfangszeit spürbar. Damals, es war im J. 1825, hielt sich der berühmte deutsche Schriftsteller *Josef Görres* als Flüchtling mit seiner Familie in Strassburg auf (1819-1827). Hier veröffentlichte er 1825 das Testament Maximilians I in der vorübergehend in Strassburg erscheinenden Zeitschrift « Der Katholik » (5. Jg., Heft 10-12 (1825) 219-249). In diesem Regentenspiegel, wie man das Testament auch bezeichnen könnte, empfahl König Maximilian I seinem Sohne Ludwig, « die Rechte und Güter der Kirche nicht anzustasten, ja diese aufs neue mit Gütern auszustatten, so viel es die Umstände erlauben ». Im Grunde genommen, war diese Empfehlung nur das verschleierte Bekenntnis seiner eigenen, schweren Schuld gegenüber der Kirche. Wie diese Erklärung zu bewerten war, darüber wusste niemand besser Bescheid als sein Sohn selber.

Die oben erwähnte Verlangsamung im Betrieb des Ministeriums war ja nur scheinbar in Anbetracht der Häufigkeit der sich folgenden neuen klösterlichen Niederlassungen. In den ersten 12 Jahren der Regierung König Ludwigs entstanden schon 75 solcher Anstalten in Bayern (Emil Cl. Scherer, Schwester Ignatia Jorth und die Einführung der Barmherzigen Schwestern in Bayern. Gebweiler 1932, 89).

Auch mit dem Mutterhaus der Vinzenschwestern in Strassburg, das die Krankenpflege des Allgemeinen Spitals in München übernehmen sollte, liefen Verhandlungen. Josef Görres, den König Ludwig 1827 an die Universität München berufen hatte, setzte sich, zumal ihm die kirchlichen und sozialen Verhältnisse Strassburgs wohl bekannt waren, zweifellos zugunsten des Allgemeinen Spitals in München ein.

Dass Görres, der in Strassburg den Anschluss an die Kirche wieder gefunden hatte, sich auch um das Anliegen der Mutter Vinzentia in Speyer, einer Elsässerin,

kümmerte, dürfte kaum eine Fehlvermutung sein. Da das Schreiben der Regierung (7.9.1828) den Erwartungen des Klosters St. Magdalena voll entsprach, konnte schon 5 Tage nach dessen Empfang (8. Dezember) das Gründungsfest mit kirchlichem Glanz gefeiert werden.

Klare Erkenntnis der neuen Zeitlage führte Vinzentia dazu, unverzüglich ein Gesuch (13.1.1826) an den jungen König zu senden, worin die Bitte um Wiederaufrichtung des Klosters in Verbindung mit einer Erziehungsanstalt ausgesprochen war. Am 2. März 1826 erhielt der Bischof de Chandelle als Antwort ein Handschreiben des Königs. Alsdann nahm ersterer wiederholt Rücksprache mit Vinzentia, die ihm erklärte, dass sie mit Sehnsucht dem Tag der Neugründung des Klosters entgegensehe und dass es ihre Absicht war, mit dem Kloster eine Schule und Bildungsanstalt für weibliche Jugend zu verbinden ; zudem gab sie die Zusicherung, dass sie in den nächsten Tagen die Urkunde über ihre Schenkung der kgl. Regierung übergeben werde. Alsdann wurde der Bischof ermächtigt, diese Urkunde anzunehmen. Daraufhin folgte das Schreiben des Königs am 1. Dez. 1826, worin die Wiedererrichtung des St. Magdalenenklosters den Dominikanerinnen genehmigt wurde, und zwar in der Form, dass damit zugleich der Unterricht für die katholischen Mädchen der Stadt und eine höhere Bildungsanstalt übernommen werden sollte. Die Funktion einer Oberin wurde der Konventualin Vinzentia Simbsler übertragen.

Nun enthielt das Schreiben des Königs Punkte, die einer Klärung bedurften. Darauf ging die Oberin auf ein Ersuchen des Kommissariats vom 31.5.1827 ein. Ihr Antwortschreiben trug das Datum vom 27.7.1827 Um einer Missdeutung ihrer Schenkung vorzubeugen, machte sie verschiedene Einwände, auf welche die kgl. Regierung einzugehen habe. So bemerkte sie, dass die Errichtung des Klosters ihre Hauptabsicht war ; dass sie das Kloster der Erziehung der Jugend widmen wolle, jedoch ohne dass es von der Regierung dazu verbindlich verpflichtet werden dürfe. Dann wies sie darauf hin, dass die Schwestern mit ihrem Privatvermögen das Kloster zurückkaufen mussten. Deshalb verlangte die Oberin, dass dem Konvent die unbeschränkte Nutzung und Verwaltung des Klosterfonds zustehe. Nur der Bischof solle hier das Aufsichtsrecht haben. Die Regierung möge diese Vorstellung mit denen des Bischofs würdigen. Auch der Hl. Stuhl müsse damit einverstanden sein. Ein ganzes Jahr verstrich, bis die Angelegenheit so weit geregelt und geklärt war, dass der Akt der Schenkung so vollzogen werden konnte, dass er der Oberin Vinzentia entsprach. Notariell wurde er am 22.4.1828 ausgestellt.

Was der alte Klosterkomplex an Gebäuden umfasste, ist in dem Schenkungsakt angeführt. Die frühere Zeit spiegelt sich darin. Aufgezählt sind das sogenannte Klostergebäude mit Flügelbau, Kirche und Kirchturm, dann Kelterhaus, Kelter, Waschküche, Schuppen, doppelte Stallung und Heuboden, Schweineställe, Scheune, ein Hofhaus, zwei Taglöhnerhäuser, grosser Hof, 2 mit Reben bepflanzte Gärten, 2 Pflanzgärten, Obstgarten, Wasserbehälter und Zugehörungen, das Ganze auf dem Hasenpfuhl zu Speyer im blauen Viertel gelegen. Da im J. 1793 dreissig Stück Vieh in den Ställen standen und 30 Fuder Wein im Keller lagen, handelt es sich hier um einen Bauernhof grösseren Stils.

Durch Schreiben vom 27.9.1828 wies die bayerische Regierung darauf hin, dass

man auf alle von der Oberin Vinzentia vorgebrachten Vorstellungen eingegangen sei (27.7.1828) und die Schenkung der Maria Elisabeth Simbsler, der Anna Maria Hertel und Veronika Baader zur Wiedererrichtung des Klosters der Dominikanerinnen in Speyer akzeptiert und die Bestätigung des Königs dafür erhalten habe. Am 3. Dezember lief das Schreiben in Speyer ein, und am 8. Dezember 1828 fand die feierliche Eröffnung des Klosters statt.

DIE FEIERLICHE ERÖFFNUNG DES KLOSTERS ST. MAGDALENA AM 8. DEZEMBER 1828

Man liess bloss 5 Tage nach Erhalt des Münchener Regierungsschreibens verstreichen, um die nötigen Vorbereitungen zur Festfeier zu treffen. Der Bischof von Speyer, Johann Martin Manl, der am 22.7.1826 die Nachfolge von de Chandelle angetreten hatte, war vom König Ludwig beauftragt, die feierliche Konstituierung des neuen Klosters vorzunehmen.

Es nahmen an der Feier teil das Domkapitel und der Regierungspräsident von Stichaner, der Direktor der Regeirungskammer des Innern, Freiherr von Stengel, und mehrere hohe Räte. Der Regens des Priesterseminars, später Dompropst Josef Miltenberger hielt die Festpredigt, deren Leitspruch lautete : « Heute ist diesem Hause Heil widerfahren », nach welcher in freudiger Rührung Mutter Vinzentia und die beiden alten Laienschwestern, alle drei in Ordenstracht, die klösterlichen Gelübde erneuerten. Hierauf führten sie zwei Novizinnen zum Altare, wo auch diese das Ordenskleid erhielten. Mit einem feierlichen Hochamte, das Bischof Manl zelebrierte, schloss die Feier.

Stark war der Zustrom des Volkes, das Zeuge einer ganz eigenartigen, in der Geschichte Speyers so seltenen Feierlichkeit sein wollte. Zudem kam seine Freude noch deshalb zum Ausdruck, weil die Wiederherstellung bezw. Neugründung des Klosters der Weiterexistenz des Mädcheninstituts einen festeren Grund gab. Und was Mutter Vinzentia, die 30 Jahre hindurch den letzten Rest des alten Konventes magnetartig zusammenhielt, jetzt empfand, dafür gibt es keinen Gefühlsmesser. Auf alle Fälle war der 8. Dezember 1828 der glücklichste Tag ihres ganzen Lebens.

AUSBAU DER SCHULE

Nun hatte die Diözese Speyer wieder ein Dominikanerinnenkloster päpstlichen Rechtes, das einzige dieser Art bis 1887, mit dem bekanntlich noch eine Schule und ein Institut für Mädchen verbunden war. Im J. 1831 hatte die Volksschule 252 Schülerinnen. Schon im J. 1829 durften die 3 Lehrerinnen auf das Ergebnis ihrer Arbeit stolz sein ; denn bei den öffentlichen Prüfungen der Kinder hatten sie solch ausgezeichnete Erfolge, dass die Klosterschule als die beste des Rheinkreises galt. Ausserdem kam man der Bevölkerung in der Weise entgegen, dass man die seit langer Zeit unterbliebene Sonntagsschule wieder einführte. Hundert Mädchen, wovon mehr als die Hälfte protestantisch war, besuchten sie sehr fleissig.

Da manchmal der Schulbetrieb durch längere Krankheit oder Tod einer Lehrerin etwas litt, war man bestrebt, die Gleichmässigkeit in der Erteilung von Unterricht zu sichern. Dies war jedoch keine leichte Aufgabe.

Nun hatte es sich gefügt, dass ein Freund des Klosters, Domkapitular Johannes Geissel am 20.9.1836 zum Bischof von Speyer ernannt, und da die Restaurierung des Domes noch nicht fertig war, am 13.8.1837 vom Bischof von Bamberg in Augsburg konsekriert wurde. Da der Augsburger Bischof Dr. Peter Richarz, der Vorgänger von Bischof Geissel war, kamen beide überein, die Versorgung des Klosters St. Magdalena mit Lehrpersonal gemeinsam in die Hand zu nehmen. Zu dem Zwecke setzten sie sich in Verbindung mit dem Kloster St. Ursula O.P. in Augsburg, in der Erwartung, dass dasselbe dem Schwesterkloster in Speyer durch Überlassung von Lehrschwestern aus der Not helfe. Es bedurfte einiger Verhandlungen, bis das Augsburger Kloster auf das Ersuchen der Bischöfe einging. In dem Vertrag, welchen die beiden Bischöfe am 28.9. und 8.10.1837 unterzeichneten, war festgelegt, dass das Kloster St. Ursula dem Speyerer Kloster zwei im Lehrfach geprüfte Schwestern überlasse. Bereits im Oktober 1837 traf die Hilfe von Augsburg in Speyer ein, wo sie mit den Insassen von St. Magdalena gleich Bekanntschaft machten. Die dortige Klosterfamilie bestand aus 8 Schwestern : der greisen Mutter Vinzentia und den uns bekannten ebenfalls alten Laienschwestern und fünf jüngeren Mitgliedern, womit deren Zahl sich auf 8 belief. In der Schule halfen noch zwei Lehrerinnen.

Die Förderung der Klosterschule bildete für Johann Geissel, Bischof von Speyer, begreiflicherweise kein geringeres Anliegen als für Mutter Vinzentia, von der er wusste, dass sie eine Landsmännin des bekannten Dogmatikers *Bruno Liebermann* war, der von 1804 bis 1824 als Superior (Regens) dem Mainzer Priesterseminar vorstand. In dieser Anstalt hatte nämlich auch Geissel seine theologische Ausrüstung erhalten und sich durch Studienerfolge so ausgezeichnet, dass er zu den « glänzendsten Schülern Liebermanns » gehörte. (Vgl. Josef Guerber, Bruno Franz Leopold Liebermann. Freiburg i. Br. 1880).

TOD VON MUTTER VINZENTIA

Die harten Prüfungen, welche Mutter Vinzentia in den letzten Jahren zu bestehen hatte, waren nicht ohne Rückschlag auf ihren Gesundheitszustand geblieben. Mit kluger Sorgfalt leitete sie die etwas verstärkte Gemeinde. Ihrem Blick war die Art, wie Schwester Mathilde Königsberger, die eine der Lehrschwestern aus St. Ursula, sich im Schuldienst verhielt und gelegentlich energisch zugriff, dann im Verkehr mit den Mitschwestern stets Hilfsbereitschaft zeigte, nicht entgangen. War diese Schwester auch noch jung — sie zählte 24 Jahre — so liess sie in ihrem ganzen Wesen Fähigkeiten erkennen, die man von einer Oberin erwarten durfte. Für Mutter Vinzentia war es klar, dass diese am besten geeignet wäre, einst in ihre Nachfolge zu treten.

Sichtliche Freude lag auf ihrem halbverklärten Gesicht, wenn sie feststellte, wie rasch die Stadtschulen und die höhere Lehranstalt einen Aufschwung nahmen. Die greise Vinzentia schaute jetzt unbesorgt in die Zukunft, in dem sicheren Gefühl und in klarer Erkenntnis, dass Gottes Segen auf ihrem Werke ruhe.

Was die Klosterfamilie befürchtete, das trat schon am 6. April 1838 ein. Es war Vinzentias Heimfahrt zu Gott, der die treue Dienerin in seine Vaterarme schloss.

Im neuen Totenbuch, das heute noch in Gebrauch ist, trug die Priorin Mathilde Königsberger den Tod ihrer Vorgängerin an erster Stelle mit trefflichen Worten ein. Der kurze Text, den sie ihr widmete, wird hier im Wortlaut gegeben :

« 1838 - 6. April : Die würdige Mutter Vinzentia Simbsler, die mit uneigennütziger Aufopferung die zweite Stifterin des St. Magdalenenklosters wurde ; denn nur ihre rastlosen Bemühungen riefen es wieder ins Leben zurück. 1838. Ihre Asche ruht auf dem Stadtfriedhofe ».

Hatte sich die Einwohnerzahl von Speyer, wie uns durch das dortige Stadtarchiv mitgeteilt wurde, im J. 1841 bloss auf 9 537 belaufen — 3 863 Katholiken und 5 603 Protestanten (Lutheraner und Reformierte in der Pfalz seit 1815 vereint) so wie 11 Sonstige — so konnte die Stadt im J. 1970 auf ein merkliches Anwachsen der Bevölkerung hinweisen. Deren Einwohnerzahl betrug damals 41 763, nämlich 20 939 Katholiken, 18 886 Protestanten und 1 938 Sonstige.

Mit der Zunahme der Bevölkerung von Speyer hielt die mit dem Kloster verbundene höhere Mädchenschule gleichen Schritt. Die Zahl seiner Schülerinnen im privaten Gymnasium mit Realschule hielt im J. 1970 eine Höhe von etwa 900 ; das Kloster wies einen Bestand von 95 Schwestern auf.

Zur besseren Kenntnis der Verhältnisse von heute sei erwähnt, dass St. Magdalena im J. 1887 in den 3. Orden des hl. Dominikus übertrat, seit 1928 Mutterhaus einer Kongregation ist, die 215 Schwestern zählt, mit Niederlassungen in den Diözesen Speyer und München, in Brasilien und Peru.

In einem mächtigen, quadratförmig sich erhebenden Neubau sind Kloster und Schule untergebracht.

Nicht unerwähnt bleibe, dass St. Magdalena im J. 1928 seine 700-Jahrfeier beging, welcher der Legat des Papstes, Kardinal Pacelli, vorstand. Als Mitglied des Lehrkollegiums begrüsste *Dr. Edith Stein*, die berühmte Konvertitin, die von 1923 bis 1931 an der höheren Bildungsanstalt unterrichtete, den hohen Kirchenfürsten mit einer glänzenden Ansprache. (Vergl. Handbuch des Bistums Speyer 1963, 54 f. Mgr. Prof. Dr. Gugumus stellte uns Fotokopien zu).

St. Magdalena O.P. in Speyer nebst blühender Klosterschule wirken heute noch wie ein Steindenkmal, das die Erinnerung an die grosse Frau durch die Zeiten trägt ; das literarische Ehrenmal, das ein Landsmann ihr erstellte, möge ihr den Weg ebnen in die Ehrenhalle grosser Elsässer.

QUELLEN

1. Chronik des Klosters St. Magdalena in Speyer.

2.-3. Akten des Kl. St. Magdalena und des Kl. St. Ursula O.P. in Augsburg.

Diese Quellen bilden den Inhalt des Berichtes, den uns St. Magdalena in Speyer zur Verfügung überliess. Er führt als Titel : *Mutter Maria Vinzentia Simbsler O.P.* und umfasst 28 Seiten. Folioformat, in Maschinenschrift.

Benützt wurden die Pfarregister von Hipsheim (H. Pfarrer Josef Schmitt) und die Pfarrregister des 18. Jahrhunderts im Departementsarchiv zu Strassburg (H. Direktor J.-F. Himly). Beide Herren stellten uns die gewünschten Auszüge zu. Ebenso das Stadtarchiv von Speyer (Todesakt).

F.-X. Remling. *Urkundliche Geschichte der ehemaligen Abteien und Klöster im jetzigen Rheinbayern.* Neustadt 1836, II. 217-218. Diese zwei Seiten sind ausschliesslich der Priorin Vinzentia Simbsler gewidmet.

Artikel : Vinzentia Simbsler, eine Elsässerin, geb. von Hipsheim bei Strassburg, Wiedergründerin und erste Priorin im Speyerer Dominikanerinnenkloster nach der Revolution, in : *Kalender für katholische Christen auf das Jahr* 1896, 56. Jg., Sulzbach in der Oberpfalz (Bayern). S. 78-79. Die Biographie fusst fast ganz auf Remling. Vor 5 Jahrzehnten stiessen wie in der Staatsbibliothek von München auf diesen Kalender, wovon wir sofort eine Abschrift der Biographie machten.

Wetzer und Welte's Kirchenlexikon. Art. Speyer, in Bd. XI, 611 ff.

Die Kunstdenkmöler der Pfalz. III, Stadt und Bezirksamt Speyer, München 1934, S. XIX. 458-471 = Das St. Magdalenenkloster.

Jubiläumsschriften (1228-1928), die 1928 zur Feier erschienen, liessen wir ganz ausser Betracht.

Zuletzt sei noch hingewiesen auf Johannes Emil Gugumus, Das Bistum Mainz im Jahre 1804, in : *Archiv für Mittelrheinische Kirchengeschichte* 26 (1974) 243-268).

Zu Edith Stein, siehe : Edith Stein, eine grosse Frau unseres Jahrhunderts. Herder-Bücherei, Bd. 3, 1960, 6. Aufl., die erste 1957. Im J. 1960 bereits in 6 europäischen Sprachen übersetzt und auch ins Japanische. Unsere Stelle auf S. 64. Ueber die Philosophin Edith Stein veröffentlichte Jean Lacroix einen grossen Aufsatz in der Zeitung « Le Monde », Paris, Nr. 1.-2. Juni 1975, p. 15.

Xavier OHRESSER †

Notre fidèle et fécond collaborateur, le chanoine Ohresser (1900-1975), est décédé quelques semaines après son jubilé de 50 ans de prêtrise.

Comme le rappela aux obsèques célébrées à Obernai le 1er juillet 1975 notre vice-président M. Maurer, il aima et servit indéfectiblement sa ville natale, l'enseignement, l'Alsace, l'Église.

La bio-bibliographie de Xavier Ohresser a paru dans notre Annuaire IV - 1970.

Activité minière au Val de Villé

par RAYMOND MAURER

GISEMENTS MINÉRAUX

Les galeries, les puits, les haldes, dont on voit encore les vestiges démontrent un passé minier important. Ces mines furent exploitées le plus souvent antérieurement à l'emploi de la poudre noire pour le percement des galeries. La plupart ont été probablement abandonnées lors des guerres qui ravagèrent l'Alsace au XVII[e] siècle. En 1781, on reprit la majorité des travaux, mais on manqua de fonds pour poursuivre l'exploitation. Quelques recherches sans suite y ont encore été faites en 1844 et 1845.

Les filons d'*Urbeis,* de loin les plus importants, renferment de la galène, du cuivre pyriteux, du cuivre gris argentifère, de la chalcopyrite, de la smaltine, de la bournonite, de la blende, de l'antimoine, du spath fluor. La mine la plus célèbre fut la mine Sylvestre. D'après H.L. Ungemach, elle était encore en exploitation en 1906. Les travaux débutèrent en 1894 au moyen d'un puits de 132 mètres de profondeur donnant accès à deux galeries superposées, d'une galerie à jour appelée Paulgang et de deux galeries latérales appelées Robertgang et Heinrichgang.

De nos jours ne sont plus visibles qu'un puits en briques rouges, des bassins de lavage du minerai, les fondations du bâtiment des machines du traitement des minerais, des bureaux et de la menuiserie et de la forge.

Les mines de la Goutte du Moulin sont situées à environ 1 km 5 au Nord Est d'Urbeis. L'importance de ces exploitations nous est inconnue. Une galerie accessible sur 600 mètres, une entrée éboulée, sont les seuls vestiges connus.

Du Champ Brécheté, il reste des haldes considérables, échelonnées sur une grande hauteur et de vastes entailles ouvertes sur la crête du gîte.

De l'ancienne mine de la Haute Landzoll, située à la partie supérieure du filon, il ne reste plus que les haldes et beaucoup d'anciennes scories qui paraissent annoncer qu'outre la fonderie d'Urbeis, il en existait une au-dessus du Champ Brécheté.

La montagne des Coltes porte les mines du château du Bilstein accessibles sur 400 mètres. Ungemach cite une entrée éboulée près de la ferme Cravier, ainsi que celle de la mine blanche exploitée en 1895.

Nous citerons encore les mines de la Goutte d'Henry, de la Porte de Fer, de Saint-Nicolas, de l'Aptingoutte, de la Chapelle.

A propos des mines de galène de *Lalaye,* Daubrée précise qu'en 1845, sur le versant méridional de la montagne dite Haut Champ à laquelle est adossée Lalaye,

on a exploité un filon de galène. Les sept galeries, les deux puits et les haldes dont on voit envore les vestiges montrent l'importance de ces exploitations.

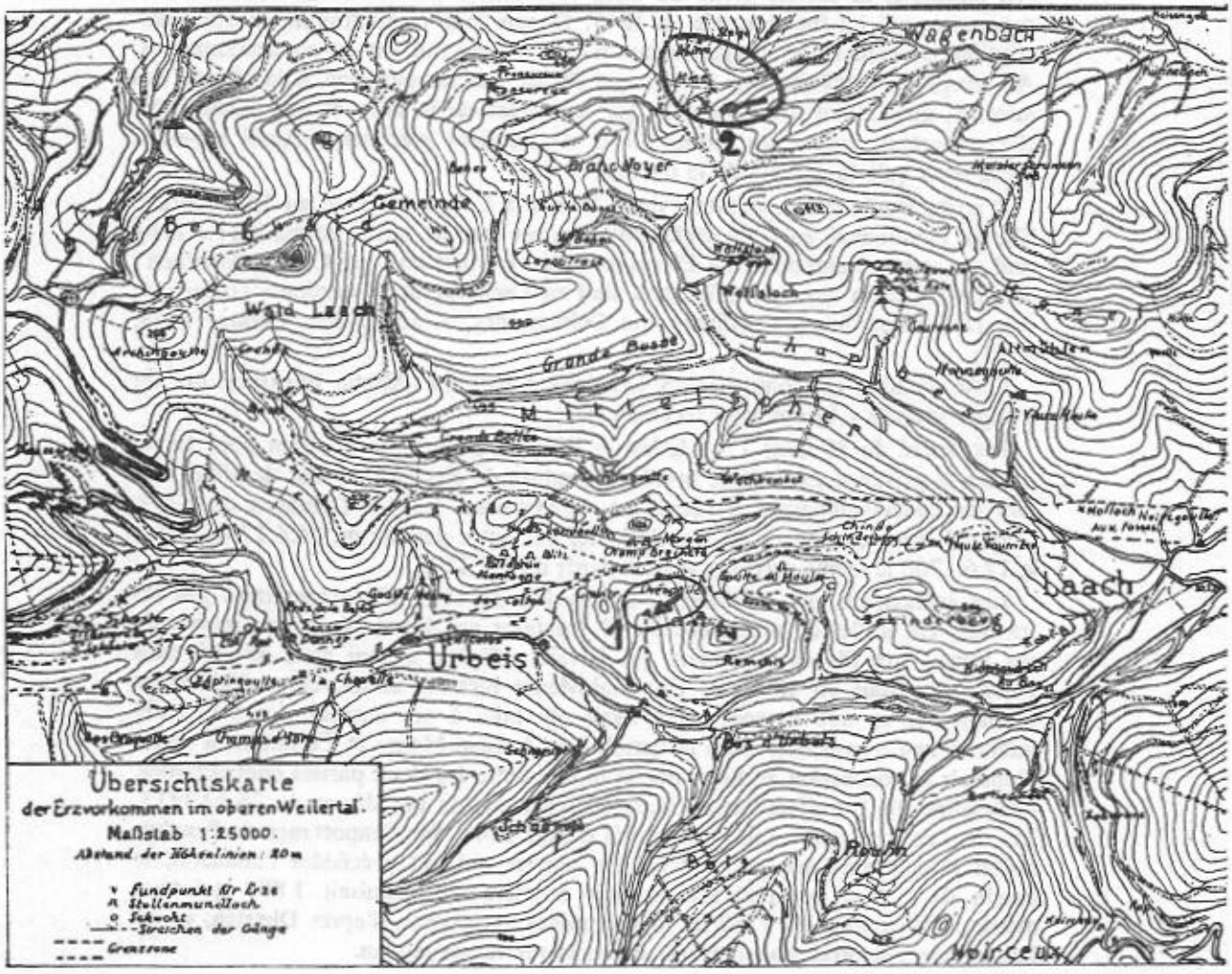
Les recherches d'antimoine à *Charbes* furent nombreuses. Nous relevons les noms de Wolfsloch, Beheu, Pramsureux.

A Holnilgoutte, les travaux débutèrent en 1894 et d'après Ungemach, en 1900, cent quarante huit ouvriers y travaillèrent. Il cite également qu'en 1900, on fit des recherches d'antimoine sur des anciens travaux.

A *Triembach-au-Val,* des deux mines, on peut voir d'innombrables entonnoirs dus à l'effondrement des galeries et deux haldes riches en carbonate de cuivre.

LES MINES DE HOUILLE

La concession dite d'*Albé,* instituée par une ordonnance en date du 28.7.1897, s'étend sur une partie des communes d'Albé, de Villé, de Triembach-au-Val, de



Extrait de Ungemach 1907

Saint-Martin, et de Bassemberg. En 1808 déjà Cuny et Coulaux firent des recherches aux environs d'Albé, notamment au lieu dit la Haute Pointe, au Truttenthal. Mais ils renoncèrent bientôt, car la houille était de trop mauvaise qualité.

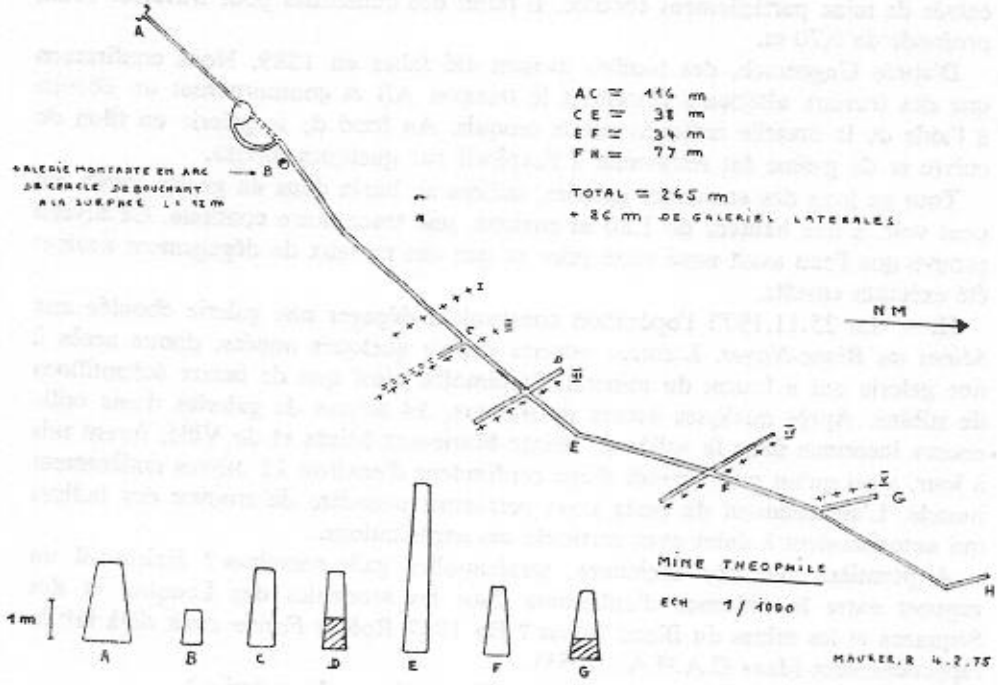
De 1819 à 1820, près de *Villé,* à la Gaentzlach, on ouvrit aussi des galeries qui subsistent encore aujourd'hui. Des exploitations furent encore faite à la même époque près de *Triembach-au-Val,* d'abord par puits et galeries, ensuite par deux sondages : on constata ainsi l'existence d'une couche de houille qui paraît être le prolongement de celles d'Albé et de la Gaentzlach. Les recherches poursuivies de 1839 à 1845 dans l'étendue de l'ancienne concession et particulièrement dans la montagne d'Albé, n'ont conduit à aucune nouvelle découverte. Cependant, dans l'espoir que l'on pourrait tirer parti de la couche de houille reconnue, et malgré son impureté, la société civile du Ren, représentée par De Lara demanda une concession qui lui fut accordée en 1847. Depuis lors, et contrairement aux prescriptions du cahier des charges, aucun travail n'a été fait par les concessionnaires. Au temps de l'exploitation, notons que l'huile des lampes était à la charge des mineurs, qu'il fallait trier la houille sur le carreau de la mine et que même triée, elle renfermait encore au moins 50 % de matières pierreuses. Aussi n'a-t-elle guère servi qu'à la cuisson de la chaux.

D'après Daubrée l'exploitation de la houille à *Lalaye* remonte au XVII[e] siècle. Elle est mentionnée en 1744 seulement dans un livre de raison colmarien : « 1744 sind die ersten Steinkohlen im Elsass erfunden worden und auf Colmar kommen : die ersten kamen aus dem Wilerthal, sind zu Lach gegraben worden » (*Hausbuch von Dominicus Schmutz,* Bürger von Colmar, hrg. v. Julien See, Colmar 1878, p. 17).

Cette datation est confirmée en 1751 par *Schœpflin* (Alsatia Illustrata) qui dit « nuper inventa » (découverte récemment).

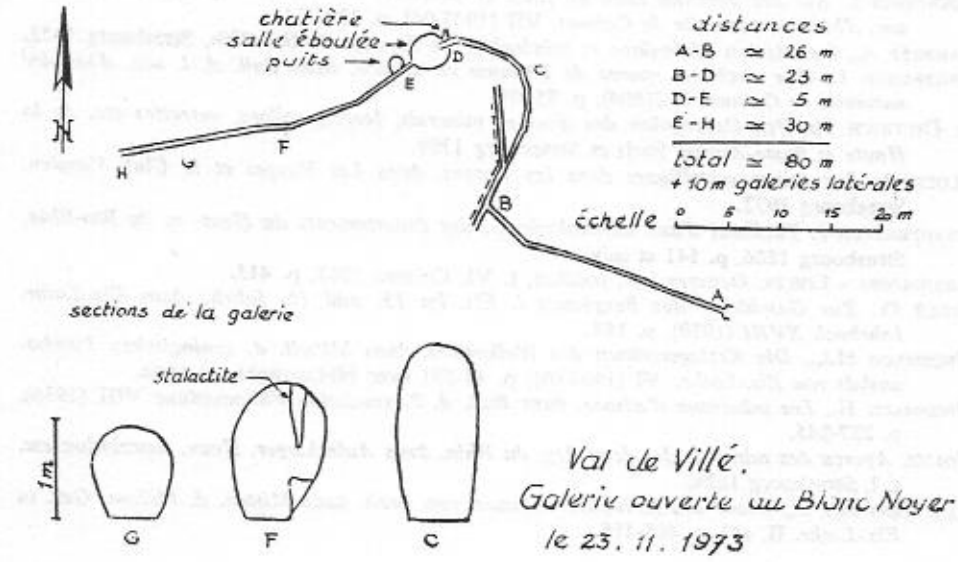
Par arrêté du 30 avril 1746 le baron Mackau d'Hurtigheim obtint pour trente années le privilège exclusif de fouiller les mines de charbon du Val de Villé. Dès lors les concessionnaires se succèdent, Eschenauer, Hey et Commart en 1769. Choiseul-Meuse, seigneur du Val de Villé, par lettre patente du 26.6.1766, obtint le 12.6.1766 le même privilège et ce à partir du 1.7.1776.

Les événements qui suivirent la Révolution de 1789 n'interrompirent pas les travaux. Un arrêté de préfecture du 17 fructidor an X accorda la concession de ces mines aux fils de Commart qui l'avait sollicitée et qui était décédé dans l'intervalle. Mais en 1808, de Choiseul-Meuse réclama contre cette décision se fondant sur ce que la concession avait été faite à ses auteurs. Le 8.11.1809 intervint une transaction entre la famille de Choiseul-Meuse et Commart, à l'effet d'obtenir la concession en litige par la moitié entre les deux parties contractantes, auxquelles elle fut effectivement accordée en commun par décret du 26.12.1813. Les travaux sont tout à fait abandonnés depuis 1848. Sur l'importance de l'exploitation nous dirons que pendant les dix années qui ont précédées l'abandon, le bassin de Lalaye occupait six ou huit ouvriers et produisait 1 800 quintaux métrique de houille. En 1769 les mêmes mines occupaient, d'après Dietrich, vingt-huit ouvriers et produisaient 6 500 quintaux métriques par an.



EXPLORATION DE DEUX GALERIES

I. - Le 16 mai 1971 sept membres de notre club de minéralogie participèrent à une expédition pour localiser, à l'aide du plan Ungemach, la mine *Théophile*. Des haies épaisses rendirent la recherche pénible. On trouva une halde et une



Dessin R. Maurer

Mines et galeries au Val de Villé

entrée de mine partiellement éboulée. Il fallut des cuissardes pour traverser l'eau, profonde de 0,70 m.

D'après Ungemach, des fouilles avaient été faites en 1889. Nous confirmons que des travaux ultérieurs élargirent le tronçon AB et contournèrent un éboulis à l'aide de la bretelle indiquée sur le croquis. Au fond de la galerie un filon de cuivre et de galène fut retravaillé à l'explosif sur quelques mètres.

Tout au long des anciennes galeries, taillées au burin dans un gneiss solide, on peut voir, à une hauteur de 1,80 m environ, une trace noire continue. Ce niveau prouve que l'eau avait noyé cette mine et que des travaux de dégagement avaient été exécutés ensuite.

II. - Le 25.11.1973 l'opération consistait à dégager une galerie éboulée aux *Mines au Blanc-Noyer*. L'entrée ouverte depuis quelques années, donne accès à une galerie qui a fourni du minerai d'antimoine ainsi que de beaux échantillons de stibine. Après quelques heures de travaux, 84 mètres de galeries d'une taille encore inconnue dans la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines et de Villé, furent mis à jour, ainsi qu'un puit arrondi d'une profondeur d'environ 11 mètres entièrement inondé. L'assèchement du puits nous permettra peut-être de trouver des indices qui autoriseraient à dater avec certitude ces exploitations.

A première vue très anciennes, seraient-elles gallo-romaines ? Existe-t-il un rapport entre la présence d'antimoine dans les monnaies des Leuques et des Séquanes et les mines du Blanc Noyer ? En 1927 *Robert Forrer* avait déjà fait le rapprochement (dans C.A.H.A., p. 55).

(Notre croquis donne un aperçu de la taille très basse des galeries.)

BIBLIOGRAPHIE

BOURGEOIS J., *Sur des dentrites dans un filon de porphyre au Val de Villé*, dans *Bull. d. l. soc. d'histoire naturelle de Colmar*, VII (1903-04), p. 129-131.

DAUBRÉE A., *Description géologique et minéralogique du dép. du Bas-Rhin*, Strasbourg 1852.

DEGERMANN J., *Une ancienne source de bithume en Alsace*, dans *Bull. d. l. soc. d'histoire naturelle de Colmar*, II (1894), p. 85-89.

DE DIETRICH Ph. Fr., *Description des gîtes et minerais, forges, salines, verreries etc. de la Haute et Basse-Alsace*, Paris et Strasbourg 1789.

FLUCK P., *Les mines métalliques dans les Vosges*, dans *Les Vosges et le Club Vosgien*, Strasbourg 1972.

GRAFFENAUER J. Ph.,*Essai d'une minéralogie ... des départements du Haut- et du Bas-Rhin*, Strasbourg 1806, p. 141 et suiv.

GRANDIDIER - LIBLIN, *Oeuvres hist. inédites*, t. VI, Colmar 1867, p. 415.

STOLZ O., *Zur Geschichte des Bergbaues i. Els. im 15. und 16. Jahrh.*, dans *Els.-Lothr. Jahrbuch XVIII* (1939), p. 168.

UNGEMACH H.L., *Die Erzlagerstätten des Weilertales*, dans *Mitteil. d. geologischen Landesanstalt von Els.-Lothr.*, VI (1907-09), p. 48-131 avec bibliographie et carte.

UNGEMACH H., *Les minéraux d'Alsace*, dans *Bull. d. l'Association Philomatique* VIII (1936), p. 227-245.

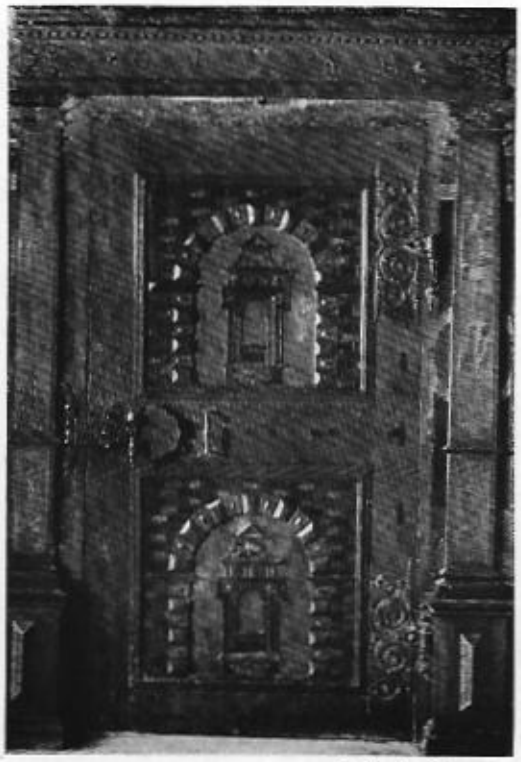
VOLTZ, *Aperçu des minerais des deux dép. du Rhin*, dans *Aufschlager, Nouv. description etc.* t. I, Strasbourg 1826.

VAN WERWEKE L., *Ueber das Kohlenvorkommen von Lach*, dans *Mitteil. d. Philom. Ges. in Els.-Lothr.* II, n°9, p. 405-415.



Coll. X. Ohresser

L'ancien Hôtel de ville d'Obernai, dessin de Charles Wœlfflé (1826-1914)



Coll. X. Ohresser

Porte Renaissance dans l'Hôtel de ville d'Obernai



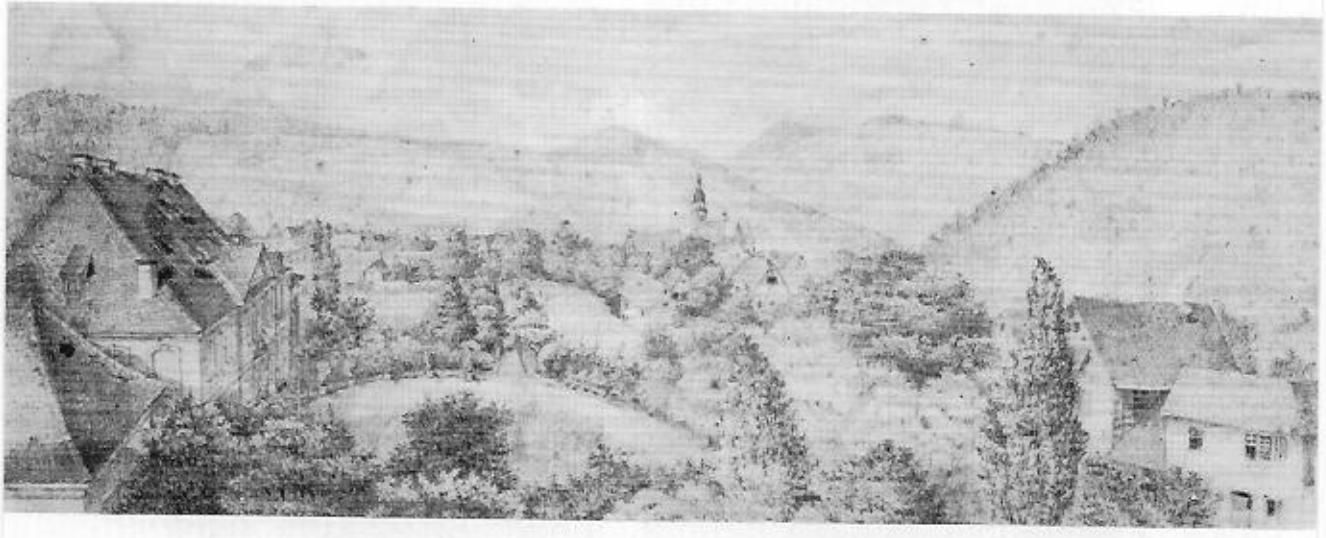
Musée historique Obernai

Vue partielle de l'ancien Hôtel de ville d'Obernai. Toile endommagée d'un ancien retable par J.J. Sorg (1743-1821)



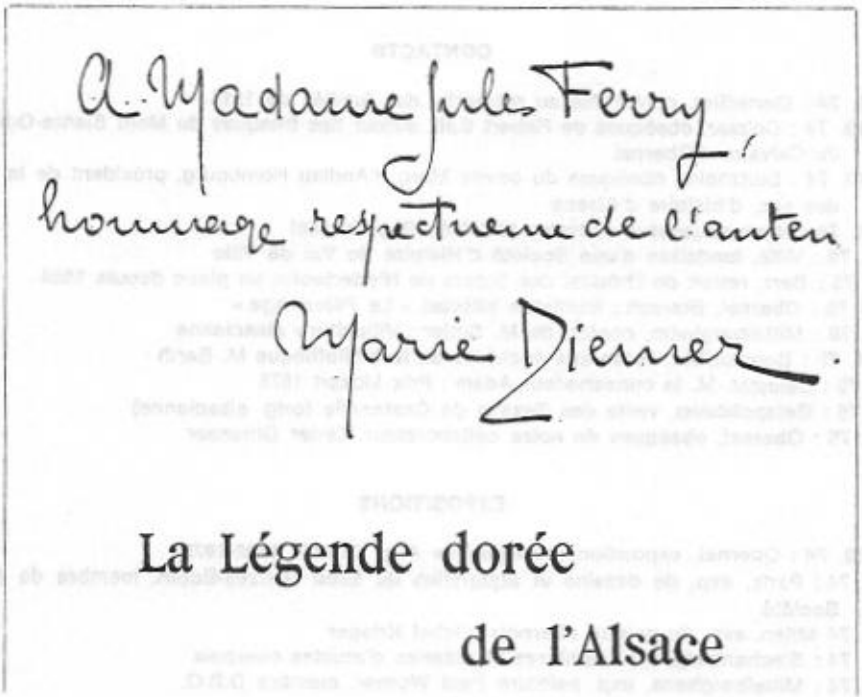
(Coll. Hickel, Barr)

« Les cigognes sont de retour . . . » à Barr
C'était en ce temps-là



Vue sur Andlau et la Commanderie
Dessin exécuté par le peintre Alexis Kreyder, âgé de 17 ans.
D'après l'original de 1854 aimablement prêté par
M. Fr. Lantelme de Lavison, Marseille, membre de notre Société

Appoints documentaires



Dédicace autographe de Marie Diemer, écrivain née à Barr (voir Annuaire 1974, p. 140)
Coll. Jos. Stehlé, Thann

Ephémérides culturelles 1974-75

MONUMENTS

22. 9. 74 : Heiligenstein, inauguration de l'autel à l'église
10. 10. 74 : Saint-Pierre-Bois, vol de la statue de ste Sophie, XV^e siècle
Oct. 74 : Andlau, crépissage du clocher de l'église Saint-André
Aut. 74 : Gertwiller, rénovation du clocher de l'église protestante
Aut. 74 : Barr : remise en état de l'ancienne gare de 1864
Hiver 74 : Hohwarth, rénovation progressive de l'église Saint-Gilles
Hiver 74 Reichsfeld, remise en état du clocher de l'église
Hiver 74 : Stotzheim, découverte de 2 tuiles décorées de 1760
Hiver 74 : Barr, restauration de la « Schlossmur » et aménagement de la place
Janv. 75 : Obernai, réfection du Bildstœckel de ste Apolline de 1806
Fév. 75 : Andlau, restauration des orgues Koulen par maison Kriess
Print. 75 : Gertwiller, destruction accidentelle du puits, r. principale
Juin 75 : Holzbad, restauration extérieure du bâtiment des bains
Juin 75 : Dieffenbach-au-Val, rénovation de la chapelle rurale

CONTACTS

25. 8. 74 : Gertwiller, cérémonie au mémorial des fusillés de 1914
25. 10. 74 : Colmar, obsèques de Robert Gall, auteur des fresques du Mont Sainte-Odile et du Calvaire d'Obernai
31. 10. 74 : Stotzheim, obsèques du comte Marc d'Andlau Hombourg, président de la Féd. des soc. d'histoire d'Alsace
4. 11. 74 : Niedermuenster, émission télévisée Guy Trendel
3. 2. 75 : Villé, fondation d'une Société d'Histoire du Val de Villé
Fév. 75 : Barr, retrait de l'hôpital des Sœurs de Niederbronn en place depuis 1856
Acril 75 : Obernai, Bœrsch : feuilleton télévisé « Le Pèlerinage »
5. 4. 75 : Mittelbergheim, confér. de M. Sittler : Viticulture alsacienne
12. 4. 75 : Bœrsch/Str., vente aux enchères de la bibliothèque M. Barth
Mai 75 : Sélestat, M. le conservateur Adam : Prix Mozart 1975
Mai 75 : Geispolsheim, visite des Texans de Castroville (orig. alsacienne)
1. 7. 75 : Obernai, obsèques de notre collaborateur Xavier Ohresser

EXPOSITIONS

13. 10. 74 : Obernai, exposition rétrospective Aug. Dubois 1892-1973
Nov. 74 : Paris, exp. de dessins et aquarelles de Mme Gleizes-Bobin, membre de notre Société
Nov. 74 Milan, exp. du peintre obernois Michel Krieger
Nov. 74 : Bischenberg, exp. peintures et poteries d'artistes obernois
Nov. 74 : Mittelbergheim, exp. peinture Paul Werner, membre D.B.O.
Déc. 74 : Obernai, exp. peinture Michel Krieger
Mai 75 . Mittelbergheim, exp. « L'étiquette de vin autour du monde »
Mai 75 : Obernai, exp. peinture Martine Missemer
13. 6. 75 : Erstein, exp. architecture rurale dans plaine d'Erstein
Juin 75 : Gengenbach, ville jumelée avec Obernai, exposition jubilaire de l'abbaye
Juin 75 : Barr, exp. de peinture Suzanne Hatt-Trocmé
Eté 75 : Krautergersheim, concours photo « Notre Ried » ; 1^er prix R. Schultz d'Obernai

M.-A. H.

Localités du secteur D.B.O.

dans le Bulletin du Cercle Généalogique d'Alsace

numéros 1 (1968) à 25 (1974)

relevées par Léon BUSSER

REMARQUES :

a) 20/72-4 p. 89 signifie : cahier n° 20, année 1972, 4e cahier de l'année, page 89.

b) o : né le ... (geboren) — b : baptisé le ... (getauft)
x : épouse le ... (heiratet) — † : décédé le ... (gestorben)
(†) : enterré le ... (begraben) — oo : marié le ... (vermählt)
ces indications sont le plus souvent « en clair » dans le texte.

c) Les listes éclair permettent de déceler des ancêtres communs :
ainsi :
3/Bruch Strasbourg D - Achtelbach 1540
se traduit par :
3ème génération, nom : Bruch lieu d'entrée dans les tables :
Strasbourg, lieu et date du plus ancien ancêtre à filiation suivie :
D = Deutschland = Allemagne, lieu : Achtelbach date : 1540.

d) Il est évident que les indications relevées comportaient le nom de la localité, ce qui ne veut pas dire que d'autres renseignements ne puissent pas se trouver dans une localité voisine (ne figurant pas dans le secteur d'activités de la Soc. d'Hist. et d'Archéol. de Barr, Dambach, Obernai).

e) L'auteur du relevé remercie d'avance les lecteurs qui accepteront de signaler des omissions ou des erreurs.

ANDLAU

2/68-2 p. 30 Quelques bâtards de famille noble.
Henri d'*Andlau*, fils naturel de † Georges d'*Andlau*, 1422
Jean Utenheim, bâtard d'*Andlau*, 1423

3-4/68 p. 58 Familles de fonctionnaires et de robins d'Alsace :
classement définitif du notariat ancien d'*Andlau*.

5/69-1 p. 11 sous *Andlau :* Mariage le 27.9.1845 de James Jacques Murphy, propriétaire, domicilié à Altenstadt (Bas-Rhin), né à Dundrum, comté de Wexford (Irlande) le 6.5.1821 et de Dlle. Françoise Victoire Marie Adèle Abeille, née à Marseille le 22.8.1823. Les parents des deux conjoints sont nommés dans l'acte ; le père de la mariée est colonel d'artillerie en retraite à *Andlau*, et titulaire de plusieurs ordres français et étrangers (R.L.)

p. 16 M. Robert Lutz est en mesure de donner des renseignements sur les familles

mennonites qui ont habité le massif du Champ du Feu (Hohwald, Vallée d'*Andlau*, Hang, etc.) entre le milieu du XVIII[e] s. et celui du XIX[e] s.

p. 22 N° 78 Ostermann Rodinger, bourgeois d'*Andlau* père du N° 39 Madeleine Rodinger épouse Engler Etienne.

6/69-2 p. 49 sous N° 8/48 Guillaume v. Botzheim † 1418, oo I. Agnès v. Wittenheim, c. 1380, II. N. v. *Andlau* † 1422 (ancêtres de Marg. Weyler).

8/69-4 p. 94 La famille Hirn (Hurn) de Villé
sous 3 Augustin Hirn oo Marie Anne Würtz (la fille du dernier procureur des Dames d'*Andlau* à Honcourt), maire de Villé et tanneur.

p. 103 Fronhoffer. A Sélestat, Marie Sidoine F., femme de Jean Baptiste Payerimhoff, membre du Conseil, notaire royal et receveur de l'abbaye d'*Andlau*, marraine 21.10.1764 d'un israélite converti. Marie Madeleine F., femme de Jean André Kubler, docteur en médecine et médecin attitré de la ville de Sélestat, semble être sœur de la précédente (voir baptême du 2.3.1763). C.W.

9/70-1 p. 119 sous IV, 9 von *Andlau*, Marie Elsabe, † Guémar 7.2.1611
V,18 von *Andlau*, Alexandre, † Jebsheim 12.3.1573, zu Valff.

p. 120 sous VI,33 von *Andlau*, Margarethe, erw. 1474 (oo 1) Heinrich von Landsberg, † 1484)
VI,36 von *Andlau*, Arnold, † 1508 - 11, zu *Andlau* erw. 1474 ; oo (1) Johanna von Rathsamhausen, erw. 1474)
VII,66 von *Andlau*, Hartung, † nach 1516, Ritter, zu *Andlau*, Wittenheim, usw. erw. 1470 ; oo

p. 121 sous VII,72 von *Andlau*, Walther, † 1501-07, zu *Andlau*, Wittenheim, usw. erw. 1474 ; oo (1) Joanna von hRathsamhausen, erw. 1469-1501, 1501 Kais. Rat ; oo (2) Suselin Bock von Staufenberg, erw. 1459-1499, die oo 1 Hans Bernhart von Gilgenberg, † 9.10.1474,

10/70-2 p. 145 sous VII,91 von *Andlau*, Adelheid oo Wurmser Valentin

12/70-4 p. 188 Marie Euphrosine de Hagenbach cath. décédée le 5.2.1688 à Wittenheim, oo Georges Frédéric d'*Andlau*, cath.

12/70-4 p. 189 Georges Philippe de Hagenbach prot., titulaire du patronat de l'église de Wittelsheim et bénéficiaire d'un quart de dîme, marié à Elisabeth de Rothberg (sœur de Jeanne Hélène) est encore en vie en 1713 et habite alors à Mulhouse, élevée catholique, apostasie après le décès de sa mère, Mme d'*Andlau*.

18/72-2 p. 32 *Andlau* (voir aussi Guthkind) dossier de famille alsacienne (papiers de Kindler von Knobloch)

19/72-3 p. 49 Gutkind von Andlau.

p. 52 Rietsch lieu d'entrée dans les tables : *Andlau*
lieu et date du plus ancien ancêtre à filiation suivie : 1579/1484

p. 53

Fischer	Heiligenstein	*Andlau*	1576
Keyser	Barr	*Andlau*	1553

24/73-4 p. 112 Jean Güntzer était le fils aîné de Thiébaut Güntzer, bourgeois de Villé, boucher et sous-prévôt impérial à Blienschwiller, mort à *Andlau* en 1622 et de sa femme Rachel Muller. Le père de Thiébaut était Emeric Guntzer, maire seigneurial du val inférieur de Villé pour les barons de Bollwiller, marié à Anne Flach, lui-même fils de Conrad et petit-fils de Thiébaut. (P.M.)

BARR

1/68-1 p. 3 Schwendt Daniel, marchand épicier à *Barr* où naissent ses enfants à partir de 1625.
Schwendt Gabriel (1603-1662) assesseur au tribunal de *Barr*, oo 1622 à *Barr* avec Anne Stumpf, dont la postérité est restée protestante à *Barr*.

p. 7 famille étudiée : Diehl (*Barr*) par R.L.

3-4/68 p. 53 En 1333 Louis de Bavière, dans le dessein de s'attacher davantage les Ochsenbein augmenta de 2 000 florins le prix de rachat des engagements précédents. *Barr* est mentionné.

p. 54 En 1424 l'empereur Sigismond confirma à Walter de Géroldseck la possession des villages d'Empire de ... *Barr*.

p. 58 Anne-Marie Sprauel, veuve David Schulmeister, Amtschreiber de la seigneurie de *Barr*, fille de Laurent Sprauel, Reichsschultheiss de Blienschwiller, Nothalten et Zell et de Marie Schwend.

p. 60 Le 8.6.1756 lors du mariage de Johann Heinrich Spindler, médecin très habile, depuis 4 ans en Alsace, âgé de 45 ans, (fils de feu Joh. Caspar Spindler, chirurgien à Mackbac, seigneurie de Turnau en Bayreuth, et de Margaretha Spengler) et de Anna Margaretha Silbenkäss, âgée de 40 ans (fille de feu Gottfried S., aubergiste (Bierwirth) à l'Ange d'Or à Nuremberg et de feue Veronica Bernhard). Elle a comme témoin Christoph Bläss, bourgeois et ancien bourgmestre de *Barr*. (extrait du registre paroissial de Rothau).

Le 6.1.1736 à Waldersbach enterrement à Belmont de Jeanne Chareton femme de David Couder d'Exincourt (comté de Montbéliard) décédée au Bois de *Barr*.

p. 68 N° 11 Sophie Dietz, femme de Jean Conrad Salathé, médecin à Niederbronn est-elle née à *Barr* le 22 mars 1787 ? réponse p. 72 du même numéro (8 quartiers, 1713)

5/69-1 p. 9 sous *Barr :* 28.6.1776 décès de Jean Louis Damas, corroyeur, calviniste, fils de J. Jacques D., corroyeur, et de Suzanne Chevalet, demeurant à Lausanne, enterré au cimetière des luthériens. Témoin : son frère, J. Jac. Damas, soldat au régiment de Waldner. Registre des décès de calvinistes, tenu par le curé. (R.L.)

Famille Luther. 20.4.1677. Quittance donnée par Michel Wagner, armurier à *Barr*, oo de Suzanne Luther, Martin Luther, armurier à *Barr*, Jacques Fuessel, chaudronnier à Strasbourg, oo d'Anne Marg. Luther, J. Jacques Wagner, tailleur à Strasbourg, oo d'Eve Luther, Zacharie Kachler, maître d'école et chantre à Schiltigheim, oo d'Anne-Marie Luther, Jean Enderlin, messager de la ville de Strasbourg, oo d'Agnès Luther, tous héritiers de Gaspard Luther, armurier à *Barr*.

Famille Strohl. 10.6.1675 Certificat du métier de mégissier donné par André Dietz le jeune, à *Barr*, à Jean Jacques Strohl, fils de † Jean Strohl, meunier à la Burgmühle à Haguenau, en présence de son frère célibataire Jean S., tanneur.

p. 14 Blind(t) Paulus de *Barr* né 1690 env.

Klein Joh. Carl de *Barr* né 1695 env.

Martz Jean-Paul de *Barr* venu de Bollwiller né 1730 env.

p. 21 N° 18 Gall Himreich, Himmelreich, chapelier à *Barr*, puis à Strasbourg, oo Oculi 1583 *Barr*

5/69-1 p. 21 N° 38 Etienne Engler né à Schussenried (Wurtemberg), † avant 1583 *Barr*, bourgeois de *Barr*. Un frère Jean E., à Esslingen ; oo 4.11.1560 *Barr*.

6/69-2 p. 30 Ancêtre de Nessler

sous II 2 Charles Ferdinand Nessler, 1801-1883, pasteur à Baldenheim et et *Barr*, oo 1829

8/69-4 p. 95 (Liste Weber)

Gimmig Hans *Barr* v. 1650

11/70-3 p. 158 sous N° 140 Hans Jacob Bollenbach, né à Ottrott-le-Bas, baptisé à Heiligenstein 23.11.167?, épouse à *Barr* le 22.2.1699 ;

N° 141 Barbara Schmid, née à *Barr* le 7.4.1680.

sous N° 282 Dietrich Schmid, qui signe Dedier Marchal, cloutier à *Barr*, épouse à Waldersbach le 31.7.1677 (transcrit à *Barr*) ;

N° 283 Maria Joerg (Goerg, Goerger, Gierig) baptisée à *Barr* le 14.10.1665, inhumée à *Barr* le 11.8.1695, épouse en 1ères noces à *Barr* le 3.4.1665 Joh. Heinrich Schüpan (Schubhan) cordonnier, mort en 1665 ; en 2èmes noces à *Barr* le 12.3. 1666 Martin Günter de Gertwiller, cloutier à *Barr*, † 1675.

p. 159 sous 1132 Sontag (Dominicus) Goerg, tisseur de laine et foulonnier à *Barr*, épouse en 2èmes noces à *Barr* 4 Epiph. 1610 sous 1034 Jacob Schneider, vigneron à *Barr*.

13/71-1 p. 17 dans le registre paroissial de Plobsheim, mariage le 22.3.1688 de Hans Georg Poppenmüller, receveur bailliager à Froeschwiller et de Jf Agnes Becker, fille de feu Reinhard Becker, menuisier à *Barr*.
Mariage à Plobsheim le 26.1.1705 de M. Johannes Eliftzius, bourgeois de *Barr*, tuilier à Plobsheim et de Jf Catharina, fille de feu M. Hans Michel Windisheim, bourgeois et tonnelier à *Barr*.

14/71-2 p. 31 Jean-André-*Joseph Aweng*, né le 28 novembre 1812, s'établit comme pharmacien à *Barr* où lui succéda son fils Eugène Aweng né en 1859, décédé en 1929 qui, en dehors de deux filles, eu un fils Frantz Aweng, décédé en 1909 à l'âge de 17 ans.

p. 32 En 1886 un étudiant en lettres de Bâle, Paul a Wengen, qui y avait rencontré Eugène Aweng de *Barr*, pendant qu'il préparait son doctorat en pharmacie, lui avait communiqué un arbre généalogique de sa famille qui remontait jusqu'au milieu du XVI[e] siècle.

15/71-3 p. 63 Stoer, Jonas Stoer, Amtmann in *Barr* 1580-91, ist mit Nr. 4 auf Seite 51 des Bulletin 6 identisch und dürfte in Strassburg vor KB-Beginn geboren sein. Sein Vater Conrad Stoer aus Villingen erlangt 1526 das Bürgerrecht in Strassb. und ist Schaffner der Minoriten (R.E.)
En mai-juin 1583, Peter Roesch, bourgeois d'Endingen, Martin Roesch, bourgeois de Kaysersberg et Jonas Stoer, bailli de *Barr* (oo Lucia Roesch), héritiers de Hieronymus Roesch, conseiller à Kaysersberg, vendent des vignes à Beblenheim.

17/72-1	p. 12	Blanck Georges, négociant		1800	*Barr*
		Blind Laurent, mar. ferrant		1650	*Barr*
	p. 13	Ott David, boucher		v. 1640	*Barr*

18/72-2 p. 32 *Barr, Barrer* (dossiers de familles alsaciennes dans les papiers de Kindler von Knobloch

19/72-3	p. 51	Dietsch	Strasbourg	*Barr*	1583
		Geyler	*Barr*	Heiligenstein	1563
		Riehl	*Barr*	—	1587
		Roesch	*Barr*	Dambach	1585
		Stoer	*Barr*	D - Villingen	1526
		Korn	*Barr*	Obernai	1601
		Boeckel	Heiligenstein	*Barr*	1564
		Speckel	*Barr*	Strasbourg	1565
		Eckart	*Barr*	Strasbourg	1560
	p. 52	Dietz	*Barr*	—	1585
		Klein	*Barr*	Erstein	1572
		Korn	*Barr*	Heiligenstein	1620
		Wolff	*Barr*	—	1569
		Schimpf	*Barr*	« Bertschwiller » (Bernardswiller)	1580
		Klein	*Barr*	Matzenheim	1584
		Goetter	*Barr*	Hasslach Brüchen	1599
		Mack	*Barr*	Muntzenheim	1559
		Allgayer	*Barr*	Woerth	1612
	p. 53	Diel	*Barr*	Mittelbergheim	1571
		Heffstetter	*Barr*	—	1570

		Wurth	*Barr*	—	1565
		Keyser	*Barr*	Andlau	1553
	p. 54	Weller	*Barr*	D - « Brelig »	1580
		Krauss	*Barr*	—	1570
		Balzwiller	*Barr*	—	1561
		Freuder	*Barr*	1629 Strasbourg	1563 ?
		Schneider	*Barr*	—	1564
		Fritsch	*Barr*	Strasbourg	1558
		Kuchel	*Barr*	Obernai	1583
		Blind	*Barr*	—	1575
		Birtsch	*Barr*	—	1579
20/72-4	p. 72	*Barr* voir Lamparter (dans les papiers de Kindler von Knobloch, dossiers des familles alsaciennes)			
	p. 75	Rauch	*Barr*	D - Ingstedt	1580
		(Rincker	*Barr*		1606)
		(aïeul dont M. Gruner n'a pas encore pu trouver la filiation)			
		Lieber	*Barr*	Mittelbergheim	1592
	p. 76	Kagenfels	*Barr*	—	1560
		Schnell	*Barr*	St-Nabor	1564
		Zu den Mulen	*Barr*	Olten	1565
		Greiner	*Barr*	Niedernai	1587
		Schmocker	*Barr*	Wiel	1562
		Weiss	*Barr*	—	1565
		Pfeiffer	*Barr*	—	1575
		Koler	*Barr*	—	1562
		Sass	*Barr*	1594 (Suisse ?) NDLR : Valff ?	
		Scheubel	*Barr*	—	1574
		Abert	*Barr*	Mittelbergheim	1583
		(Wimmer	*Barr*		1587)
		(M. Gruner n'a pas encore pu trouver la filiation de son aïeul)			
	p. 77	(Hestermann	*Barr*	1635) même remarque	
		Herder	*Barr*	Mittelbergheim	1599
20/72-4	p. 78	Oderzheim	*Barr*	—	1562
		Buschsmeyer	*Barr*	—	1574
		Claus	*Barr*	Hirtzfeld	1565
		Grimmer	*Barr*	—	1562
		Reb	*Barr*	Villé	1576

21/73-1 p. 31 Marguerite Dorothée, née le 6.3.1786 à *Barr*, fille de Jean Georges Blanck (ou Blank) et de Marguerite Salomé Dietz, oo le 2.12.1812 à Colmar à André Scheurer.

p. 32 Les Klein, boulangers à *Barr*, sont en effet venus d'Erstein. Mais Ottilia Klein, née vers 1646, décédée à Gertwiller le 16.10.1710, 64 ans, oo le 6.2.1671 avec Matthis Heiligenstein, fille de Sixtus Klein n'est pas née à *Barr*.

22/73-2 p. 56 Georg Blanck wird in *Barr* am 20. ventôse de l'an VI (1797) mit seinem Schwager Jakob Dietz bei der Testamentseröffnung seines Vaters erwähnt ; seine Frau Margarethe Salome Dietz, könnte eine Schwester sein von Jakob Dietz, der in *Barr* am 26.5.1777 mit Dorothea Barbara Blanck verheiratet war, Letztere Schwester des obigen Georg Blanck.
Blanck Georg † *Barr* 25.12.1797 oo Allmansweier bei Lahr am 19.6.1747 mit Müller Margaretha Dorothea.

p. 60 Milius. Aus der Ehe Carl Friedrich Milius (Mylius) mit Margaretha Muller gingen in *Barr* folgende Kinder hervor : Carl Friedrich, x 22.3.1738 — Maria Elisabeth, x 30.9.1739 — Catharina Dorothea x 3.4.1741, † 3.10.1744. — Georg Jakob, x 10.4.1743. (In *Barr* sind sie nicht geblieben !)

24/73-4 p. 114 Apffel Paul (*Barr* 1575 — av. 1637, oo Anna Affel (Avel) Apffel Jean (de Worms, † *Barr* 1585/96), oo 1569 Sara zur Mühlen.

25/74-1 p. 6 Hans Güntzer, né à Villé, décédé avant 1608, boucher et marchand de Bestiaux à *Barr*, a épousé en 2èmes noces à *Barr Oculi* 1582 Apollonia Hoeltzlin, Vve de Claus Guntz.

BERNARDSWILLER

14/71-2 p. 42 Wachenheim — famille de meuniers
En 1773, Jean et Ignace W. ont chacun un moulin à *Bernardswiller* (Obernai)

18/72-2 p. 32 *Bernhardsweiler* (dossiers de familles alsaciennes dans les papiers de Kindler von Knobloch)

19/72-3 p. 52 Schimpf, Barr, « Bertschwiller » (*Bernardswiller*) 1580

20/72-4 p. 72 *Bernhardsweiler* voir Kleinhans
p. 73 Kleinhans voir *Bernhardsweiler*
p. 75 Fink, Mittelbergheim, « Bertschwiller » 1579

BLIENSCHWILLER

1/68-1 p. 2/3 Antoine Bluem et son père Albert Bluem (période de 1617-1629), maçons italiens.
Mathias Burger, fils de Jean Burger, tuilier.

p. 3 les Hammerer de Strasbourg, châtelains à Blienschwiller, les Schwendt de *Blienschwiller*, famille la plus en vue sous l'ancien régime, tableau généalogique aux ABR.

p. 4 testament de Barbe Hertenfels qui lègue la plupart de ses biens à sa fille Judith, épouse de Jean Senck, bourgeois de *Blienschwiller*, devenu récemment bourgeois de Ribeauvillé. Les Senck étaient encore à Blienschwiller en 1618.

3-4/68 p. 58 Familles de fonctionnaires et de robins d'Alsace. Laurent Sprauel, Reichsschultheiss de *Blienschwiller*, Nothalten et Zell, inventaire du 31 mai 1740 et Marie Schwend, sa veuve, 25 mai 1742. Leurs enfants : . . . Marie Barbe S. oo à Philippe Schlosser, Gerichtschreiber à *Blienschwiller*. Marie Elisabeth Klein, veuve de Barthélémi Wilhelm, maire de la seigneurie de Villé à *Blienschwiller* (inventaire du 22 avril 1768).

5/69-1 p. 13 Famille Schwendt.
— 25.7.1575 Les héritiers de Conrad Schwend, de *Blienschwiller* sont cités en limite de parcelle.
— Jean Nicolas Schwendt, Schultheiss, est nommé dans des actes des 5.4.1666, 21.12.1672, 31.8.1675, 31.8.1676, 9.7.1689. Parfois sa femme Anna est mentionnée.
La tombe de Jean Nicolas S., Schultheiss des trois villages de *Blienschwiller*, Zell et Nothalten, (1631-1714) et de sa femme Anna Klein (1633-1701) existe encore, ainsi qu'une autre tombe Schwendt plus récente, scellées dans le mur de l'église de Blienschwiller, côté cimetière. Cette tombe porte un blason avec un serpent, que l'on retrouve sur un portrait du député à l'Assemblée constituante (J.W.)

8/69-4 p. 95 (Liste Weber)

Guntzer Diebold	*Blienschwiller*	v. 1580

p. 96

Zaepffel Claus	*Blienschwiller*	v. 1500
Schwend Claus	*Blienschwiller*	v. 1550

11/70-3 p. 161 Claus Zepffel habitait *Blienschwiller* et mourut avant 1559. 2 demi-frères Claus Zepffel et Hans « Zapff ».
Anna, veuve de Clauss Zepffel de *Blienschwiller* et mère de ce Hans.
Johannes Zeppffel, fils de Mathieu (31.12.1658-24.12.1709). L'auberge de la

Couronne ayant été reprise par Thomas Z., son frère aîné, Johannes fut tonnelier. Il épouse Marthe, fille de Johannes-Niclaus Schwendt, prévôt impérial puis royal des trois villages de *Blienschwiller*, Zell et Nothalten.

18/72-2 p. 33 *Bliensweiler* (voir aussi Brack) (Brack v. *Bliensweiler*) dossiers de familles alsaciennes dans les papiers de Kindler von Knobloch.

20/72-4 p. 75 Heisch Strasbourg 1561 (*Blienschwiller* 1528 ?)

21/73-1 p. 21 Jacques Weber, *Blienschwiller*, berceau des ancêtres d'Etienne Schwendt, dans ASHA DBO, 1972, p. 17-26, ill. C'est le texte, plus développé, de la savoureuse et vivante causerie faite au CGA le 6 février 1971.

24/73-4 p. 112 N° 348
Jean Güntzer était le fils aîné de Thiébaut Guntzer, bourgeois de Villé, boucher et sous-prévôt impérial à *Blienschwiller*, mort à Andlau en 1622 et de sa femme Rachel Muller.

25/74-1 p. 25 variation des noms : Zaepffel de *Blienschwiller* (nombre variable de p et de f)

BOERSCH

2/68-2 p. 30 quelques bâtards de famille noble.
Gertrude, fille naturelle de Hugue Dietrich de Landsberg, oo à Heiligenstein le 2.6.1628 à Jean Andres, tisseur de laine à *Boersch*.

p. 37 famille Kammerer (1723).

18/72-2 p. 33 *Boersch* (voir aussi Berse) dossier de familles alsaciennes dans les papiers de Kindler von Knobloch.

20/72-4 p. 85 sous 44 Otton Binder, (Vinerius), né à Feldkirch, décédé à Mulhouse en 1555, curé de *Boersch*, puis pasteur et réformateur à Mulhouse, bourgeois de Strasbourg, 3.11.1524.

25/74-1 p. 23 Walter von Diedenheim, inféodé (à titre posthume) au profit de ses deux filles Barbara von Diedenheim, épouse d'Emmanuel Reich et Sabine von Diedenheim mariée à Egon von Gail, bailli de *Boersch*, à condition que les vassaux fussent toujours catholiques.

(*à suivre*)

SUR UN FACTEUR D'ORGUES

Bernd Sulzmann, Die Orgelbauerfamilie Martin in Waldkirch, chez Breitkopf et Härtel, Wiesbaden.

Voici, 150 ans après la mort de Martin, la première grande étude d'ensemble (250 pages) sur les orgues du pays de Bade, dont B. Sulzmann est le meilleur connaisseur. Cet ouvrage solide, bourré de faits et de dates, d'une impeccable tenue scientifique, nous intéresse parce que le style d'orgue alsacien a déteint en Bade, et parce que les Martin ont réparé quantité d'instruments confectionnés par des facteurs d'orgues venus d'Alsace.

P. Meyer-Siat

Ebersmünster und Franz Beer

Wenn wir uns an dieser Stelle mit einem Zeitschriftenartikel [1] auseinandersetzen, so vornehmlich aus zwei Gründen. Die in diesem Aufsatz angeschnittenen Fragen betreffen einen wichtigen Aspekt der Vorarlberger Barockarchitektur, die Charakterisierung und Wertung eines ihrer bedeutendsten Vertreters, des Architekten und Baumeister Franz Beer (von Blaichten) (1660-1726). Weil es sich zudem bei dieser Arbeit um eine gekürzte (aber auch veränderte) Basler Dissertation und nicht um eine kleine Gelegenheitsarbeit handelt, muss ihr Anspruch ernst genommen werden.

Wenn auch gegenüber dem 1969 abgeschlossenen Dissertationstext [2] einige Aspekte der Darstellung, vor allem was das Werk Peter Thumbs betrifft (Vorprojekte St. Peter, Tiengen, St. Gallen), den archivalischen Quellen adäquater sind, so wird die Hauptthese der Arbeit, dass Franz Beer und nicht Peter Thumb den Entwurf für das Langhaus von Ebersmünster geliefert habe, mit der gleichen Argumentation und der gleichen Bestimmtheit aufrecht erhalten.

Ebersmünster wird als Beers reifstes Werk, als von hoher Bedeutung innerhalb des vorarlbergischen Langhaustyps, vorgestellt.

Diese für die Vorarlberger Forschung weitreichende und nicht unwesentliche These, vor allem ihre Beweisführung, verdiente eine sorgfältige, alle Forschungsergebnisse einschliessende Argumentation. Ausgangspunkt für diese Ueberlegungen ist auf der einen Seite die Baugeschichte und Analyse der ehemaligen Benediktinerklosterkirche Ebersmünster, auf der anderen aber die Entwicklung des archivalisch als Baumeister überlieferten Peter Thumb und Franz Beers, den Frau Eggenberger aus stilistischen Gründen als Autor des Planes von Ebersmünster vorschlägt.

Unumstösslich scheinen die Ergebnisse der Arbeit für die erste Bauetappe, zu der Chor und Portal der Kirche gehören. Sie stammen, wie Eggenberger glaubhaft macht, aus dem späten 17. Jh. und haben mit den Vorarlberger Architekten nichts zu tun, sondern sind mit ähnlichen Werken der süddeutschen Jesuitenarchitektur zu vergleichen. Wenn auch die als Vergleichsbeispiele zugezogenen Bauten von Brig, Fischingen und Luzern etwas weit abliegen und skizzenhaft auch das Verhältnis zur gleichzeitigen elsässischen Architektur zu untersuchen wäre (Munster 1682, S. Odile 1687, Andlau 1698), so wird man hier zustimmen können.

---

1. Anmerkungen zu: Dorothee Eggenberger-Billerbeck, *Die ehemalige Benediktinerkirche Ebersmünster.* Ein Beitrag zur Vorarlberger Barockarchitektur, in: *Archives de l'église d'Alsace,* tom. XXI, 1974, p. 163-216.

2. vgl. *Kunstchronik* XXIV, 1971, p. 240 dort allerdings als 1970 abgeschlossen aufgeführt.

Die Frage geht auch weniger nach den beiden dem Langhaus vorgeblendeten Türme Peter Thumbs, 1712 vollendet, sondern betrifft ausschliesslich das nach einem Brand unbekannten Datums von Thumb zwischen 1719/20 - 1727/28 erbaute Langhaus der Klosterkirche. Allerdings ist die Fassade nicht ganz aus der Argumentation auszuklammern, soll doch Thumb zumindst diese nach eigenen Plänen erbaut haben.

Peter Thumbs frühe Bauten zwischen 1707 (Lachen in der Schweiz) und 1726 (Frauenalb im Schwarzwald) lassen eine Beweisführung zugestandenermassen, argumentiert man strikte mit stilistischen Kriterien, kaum zu. Die Gründe liegen in seiner eigentümlich sprunghaften und inkonsequenten Entwicklung, die sehr stark unter dem Einfluss seines Schwiegervaters Franz Beer steht. Thumb diente ihm während 25 Jahren als Palier (Bauführer) und Planzeichner. Wir dürfen demnach ohne Uebertreibung von einem engen Verhältnis ausgehen.

Will man das Problem Ebersmünster annähernd lösen, so kann nur eine genaue Betrachtung von Franz Beers Bauten dazu einen Beitrag leisten. Eine Analyse seiner Leistungen zwischen 1695 und 1725 kann die *Wahrscheinlichkeit* von Thumbs oder seiner Autorschaft begründen helfen, nie aber beweisen. Die Argumente gegen Beer sind auf diese Weise Argumente für Thumb, solche gegen Thumb aber nicht schlüssig Argumente für Franz Beer.

Voraussetzungen für diesen analystischen Schnitt durch Franz Beers Schaffen ist die Vertrautheit mit seinen Bauten, der Einbezug der nur geplanten Architektur und vor allem die Berücksichtigung jüngerer Forschungsergebnisse, die vor allem Beers Bild bestimmen.

Da Frau Eggenberger die Ende 1972 erschienene Monographie über Peter Thumb [3] in ihrer Arbeit berücksichtigt, fällt die karge Verwendung der übrigen Forschungsergebnisse auf.

Wir nennen neben Boeck 1957 [4], Sauermost 1966 [5], 1969 [6], Lieb 1967 [7] und dem Katalog der Vorarlberger Barockbaumeister-Ausstellung 1973 [8] auch Roger Lehni « Aspects de l'art baroque en Alsace », in : Saisons d'Alsace N° 32, 1969, p. 435-482, wo — als Beispiel — der von Eggenberger als « unbekannt » und « aufgefunden » bezeichnete Plan, publiziert ist.

Ueberraschend bleibt — bei dem durchschnittlich berücksichtigten Forschungsstand von ungefähr 1950/54 — dann auch nicht, dass das von Berthold Pfeiffer

3. Hans Martin Gubler. *Peter Thumb. Ein Vorarlberger Barockbaumeister.* Sigmaringen 1972.

4. Wilhelm Boeck, *Die Frühzeit des kirchlichen Barocks in Schwaben,* in : *Aus der Welt des Barocks,* Stuttgart 1957, p. 145-167.

5. Heinz Jürgen Sauermost, *Franz Beer und die Stiftskirche St. Gallen,* in : *Münster* 19, 1966, p. 44-57.

6. ders., *Schema und Eigenbrödler.* — Eine Analyse der Vorarlberger Forschung, in : *Unsere Kunstdenkmäler* 20, 1969, p. 310-21.

7. Norbert Lieb, Franz Dieth, *Die Vorarlberger Barockbaumeister,* München 1967.

8. Werner Oechslin (Hrsg.) *Die Vorarlberger Barockbaumeister.* Katalog der Ausstellung in Einsiedeln und Bregenz, Einsiedeln 1973 (mit Beiträgen von Fritz Naab, H.J. Sauermost, Werner Oechslin, H.M. Gubler, Oscar Sandner).

1896 und 1904 analysierte « Vorarlberger Münsterschema » als Richtlinie für die Beurteilung der Entwicklung genommen wird. Die positivistisch gefärbte Aufzählung aller seiner konstituierender Elemente, die Linus Birchler bereits 1929 als « ganz willkürlich » abgelehnt hat, als ein Extrakt, gewonnen aus einer Anzahl von Grossbauten, negiert jede entwicklungsgeschichtliche Folie und umschreibt nur einen Aspekt vorarlbergischer Architektur, der — übersieht man die Entwicklung etwas grossräumiger — weder allein vorarlbergisch, noch ausschliesslich auf die Zeit zwischen 1680 und 1725 einzuschränken ist.

Der Schemabegriff ist im konkreten Falle für die Beurteilung von Franz Beers Entwicklung auch nur von geringem Wert, ordnet er doch diese auf den Abweichungsgrad (bzw. die Lockerung) des Schemas hin. Dafür können seine nicht « schemagebundenen » Bauten, etwa die Zentralbauentwürfe für Salem und die Konviktskirche in Ehingen ausgeklammert — oder wie es Frau Eggenberger für Ehingen tut — abgeschrieben werden, wobei zur Stützung der These die Untersuchung von G. Karl von 1930 hinzugezogen wird [9].

Bereits eine genaue Analyse eines sogenannten Schemabaues wie Irsee zeigt, wie Sauermost 1969 nachgewiesen hat, dass der Begriff « Vorarlberger Münsterschema » nichts zur Erkenntnis beizutragen im Stande ist. Im Gegenteil, er verdeckt durch seine Fixation auf bestimmte Strukturen, die Sicht auf die Individualität einer Baulösung, die sich eines architekturgeschichtlich überaus fruchtbaren Systems, der Wandpfeilerhalle (wie sie A. Riedl 1956 in ihrer Verbreitung in Süddeutschland gefasst hat [10]) bedient.

Das « Vorarlberger Münsterschema » zudem mit Franz Beer aussterben zu lassen, ist, gerade für diesen Meister, der neben Br. Caspar Moosbrugger wie kein zweiter Vorarlberger seine Architektur mit Fremdmotiven bereichert und in der Auseinandersetzung mit solchen Motiven geformt hat (Anregungen von Fischer von Erlachs Salzburger Bauten, Motive der Münchner Architektur um 1700, Verarbeitung italienischer Elemente), nicht ohne Ironie und ist zusätzlich auch faktisch nicht zu halten, denn neben St. Peter, Frauenalb, sind etwa Engelberg, Mehrerau und die Entwürfe J. M. Beers aus Bildstein für St. Gallen zu nennen, ganz abgesehen von Lösungen wie Rot an der Rot aus dem ausgehenden 18. Jh., die strukturell dem « Schema » angehören.

Bœck 1957, Wyss 1960 [11], und Sauermost 1966 haben Franz Beers Werk besonders eindringlich untersucht und seine Entwicklung in grossen Zügen klargelegt. Bezogen auf die Kirche in Ebersmünster interessiert vor allem der Abschnitt zwischen 1715 und 1720, den es schärfer zu beobachten gilt. Postuliert man im Werke Beers eine konsequente, stilistisch folgerichtige Entwicklung eines Baugedankens, muss Ebersmünster in diesem Längsschnitt logisch Platz finden.

Wenn man nun aber überraschend Weingarten aus der Beweisführung aus-

9. Georg Karl, *Franz Beer und das Vorarlberger Münsterschema*, in : *Alemania* 4, 1930, p. 1-19, 89-108.

10. Anselm Riedl, *Die Heidelberger Jesuitenkirche und die Hallenkirchen des* 17. *und* 18. *Jhs. in Süddeutschland*, Heidelberg 1956.

11. Alfred Wyss, *Die ehemaligen Prämonstratenserabtei Bellelay*, Bern 1960.

schliesst und dies mit dem Hinweis auf die Forschungen von Dieth, Schnell und Sandner [12] und damit die Forschungsschicht von 1950 anspricht, muss an der Korrektheit der Materialauswahl gezweifelt werden, sind doch in der Zwischenzeit sowohl der Anteil J.J. Herkommers und der Frisonis, wie auch die starke Beteiligung Franz Beers an diesem Bauwerk, erkannt und gewürdigt worden. Wichtigeres Vergleichsbeispiel bleibt aber dennoch die Prämonstratenserklosterkirche in Weissenau. Die Unterschiede und Übereinstimmungen hat Frau Eggenberger herausgearbeitet, die Interpretation und Wertung dieser Ergebnisse deckt sich mit den Forschungsergebnissen etwa von Sauermost 1966 und 1973 nur zum Teil.

Die Anliegen Franz Beers liegen in der Jochvariation und der Funktion des Vierungsjoches vor dem geplanten Ovalchor 1717. Die einfachere Gruppierung in Pielenhofen 1721 und die vorausgehende Planung in Weingarten 1712/15, lässt sich damit in eine gerade Linie bringen. Versuchen wir hier Ebersmünster einzufügen, so ergeben sich von der Gesamtkonzeption wie von den Details her einige Schwierigkeiten. Bei aller Verwandschaft mit Beers Bauten in Weissenau und Weingarten, ist etwa die Gebälkbildung, die Instrumentierung der Wandlamellen, vor allem das Durchziehen des Gebälks an die Aussenwand durchaus verschieden. Gerade ein Vergleich mit dem ähnlichen Motiv in Weingarten zeigt die andere Bedeutung auf, wobei man heute in Weingarten hier an einen Anteil Herkommers (zu vgl. etwa St. Mang, Füssen) denkt. Diese Detailverschiedenheit ist aber nicht das Wesentliche. Hier könnte man ja an Änderungen des ausführenden Meisters Thumb denken. Entscheidend scheint die Raumordnung von Ebersmünster mit ihrer Reihung gleichartiger Joche im Langhaus, der Staffelung auf den Chor hin, die relative Abschnürung der Vierung — interessant im Vergleich zur Lösung in Weissenau — vor allem aber die fehlende Konsequenz im Einsatz der Mittel.

Als Kontrolle ist ein Riss beizuziehen, welchen Peter Thumb nach Anordnungen seines Schwiegervaters Beer für die Klosterkirche St. Katharinental gezeichnet hat. Aus der Baugeschichte geht hervor, dass dieser Riss zwischen 1719/23 entstanden sein muss.

Mit diesem Längsschnitt (Abb. 1) haben wir das logische Bindeglied zwischen der Jochvariation von Weissenau und der beruhigten, zentralisierenden Anordnung in Pielenhofen gefunden.

Man kann nicht Pielenhofen als die Vorstufe von St. Katharinental ansehen, sondern der Fall liegt umgekehrt. Ebenso wenig kann man diesen Längsschnitt im Werke von Franz Beers Sohn Johann Michael Beer von Blaichten verankern, denn erstens lässt sich in keinem Falle eine Zeichnertätigkeit Thumbs für seinen Schwager nachweisen, noch passt der Riss in die Entwicklung des jungen Beer um 1730.

---

12. Franz Dieth, *Andreas Moosbrugger, der entscheidende Architekt der Stiftskirche von Weingarten*, in: *Das Münster* 3, 1950, 1-20. Hugo Schnell, Weingarten (Gr. Kuntsführer), München 1950. — Oscar Sandner, *Vorarlberger Bauschule*. — Die Entwicklung der kirchlichen Raumformen 1650-1780, phil. Diss. Innsbruck 1950.

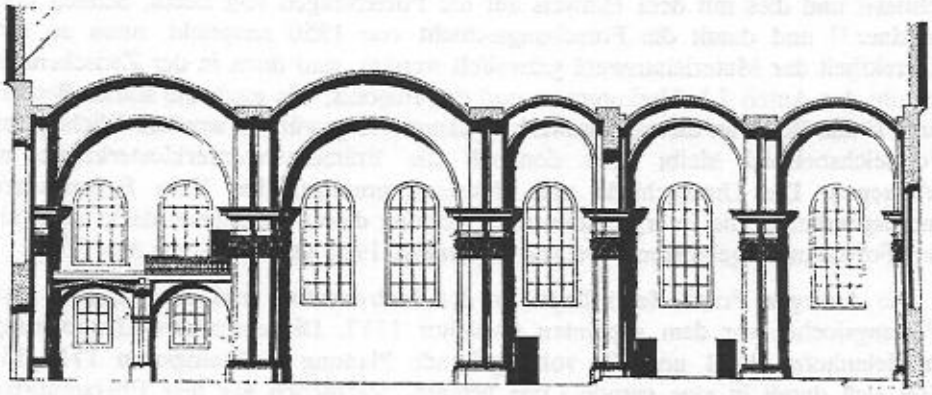


Foto Keller, Frauenfeld

1. - St. Katharinental. Längsschnitt von Franz Beer, 1719/23
Staatsarchiv des Kantons Thurgau, Frauenfeld

Vergleicht man nun das parallel zu St. Katharinental entstandene Ebersmünster (Abb. 2), so stellen sich Zweifel an Beers Entwerftätigkeit ein. Bei aller Übereinstimmung in der Generalform, scheint die Durchbildung des Raumes additiv, ein typisches Motiv Thumbs, die Staffelung herrscht vor wie in St. Peter 1724, einzelne Motive wirken, wie wir bereits 1972 etwas unklar ausdrückten und Sauermost 1973 bekräftigte, fremd. So ist gegenüber Weissenau die Ausbildung der Abseiten unentschlossen, sie schwankt zwischen Längs- und Quertendenz, das Abrücken der Emporenbrüstung wirkt — wie erneut in Thumbs Entwurf für St. Peter — unmotiviert. Die Staffelung unterstützt die additive Reihung, die Flachkuppel über dem Vierungsjoch entwickelt im Raume wenig sammelnde Kraft : das Motiv ist nicht — wie in Weissenau oder Pielenhofen — konsequent ausgenutzt. Gerade der Vergleich der Längsschnitte zeigt die fehlende Differenzierung in Ebersmünster. Zusätzlich ist auf die ungestalteten Querhausarme und den unglück-

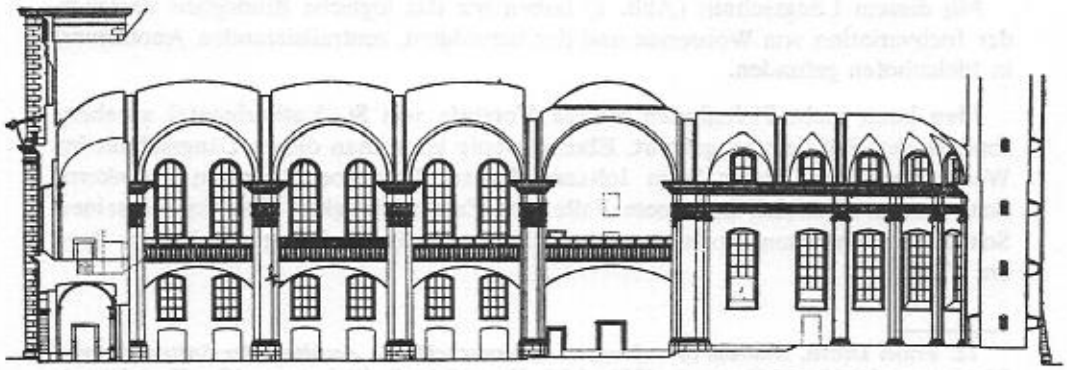


Foto BNU, Strasbourg

2. - Ebersmünster. Längsschnitt des vollendeten Baues (aus : Oberrheinische Kunst X, 1942)

lichen Fassadenanschluss zu verweisen, die Beers Entwurftskraft in diesem Falle nicht ein überzeugendes Zeugnis ausstellen würde.

In solchen Divergenzen zeigt sich die für Thumb in jener Phase typische Motivkompilation. Die Verknüpfung aller dieser von Beer herzuleitenden Elemente findet sich nun auch, wenn auch in weitaus geringerem Rahmen, in der Fassade. Weil ihr aber der grosse Zug fehlt und sie in keiner Weise mit Fassadenvorschlägen Beers — erinnert sei etwa an den Umbau von Kaisheim oder die Entwürfe für Solothurn [13], — zu vergleichen ist, vermutet man Thumbs bescheidene Hand. Welch andere Gründe als qualitative sprechen hier gegen Beer ? Die Entwicklungsgeschichtliche Diskrepanz von Fassade und Langhaus ist evident, spricht sie aber auch für zwei Meister oder lässt sich diese durch Thumbs Arbeitsweise erklären ? Frau Eggenberger weicht dieser Frage aus, gerade sie führte aber an den Kern des Problems.

Vom « Schema » her beurteilt, lässt sich vielleicht Ebersmünster als Werk Franz Beers in Anspruch nehmen, nicht aber wenn man differenziertere Masstäbe ansetzt. Nicht bestritten wird allerdings die Tatsache, dass Beers Werk bestimmenden und alleinigen Einfluss auf die Gestalt von Ebersmünster genommen hat. Als seine eigene Schöpfung kann aber die Kirche, nach Abwägung aller Gesichtspunkte und nach dem heutigen Stand des Wissens, nicht angesehen werden. Das Kapitel Ebersmünster, Peter Thumb und Franz Beer kann mit dieser Miszelle nicht abgeschlossen sein. Friedrich Naab, München, der eine Monographie Beers vorbereitet, wird zu diesem Problem sicher noch differenziertere Ansichten vortragen können.

Es stimmt vorsichtig, wenn eine 1969 abgeschlossene und 1974 weitgehend überarbeitete Darstellung von Franz Beers Werken mit der Schlussfolgerung endet, dass Bruder Caspar Moosbrugger nicht der geistige Autor von Beers Entwürfen gewesen sein könne, eine Erkenntnis, die in der Vorarlberger Forschung seit über zwanzig Jahren akzeptiert ist, oder Franz Beer sei dem Zentralbau ausgewichen — eine Behauptung, die durch den Ovalentwurf für Weissenau, die Entwürfe für Salem, den Bau von Ehingen — entkräftet ist. Gerade eine solche Behauptung knüpft an die Moosbrugger-Beer-Kontroverse im Gefolge von Oscar Sandners Arbeiten 1950/1954 [14] und ihre fatale Polarisation in Zentralbaufanatiker und Schematiker an, eine Meinung, die weder von Moosbrugger noch von Beer her zu halten ist und auf Vereinfachungen basiert, die etwa dem « Vorarlberger Münsterschema » kongruent sind.

Nicht die Ergebnisse der baugeschichtlichen Erforschung der ehemaligen Benediktinerklosterkirche in Ebersmünster, auch nicht, dass Franz Beer als Autor des Entwurfes vorgeschoben wird, sondern die Beweisführung, unter Missachtung oder Geringschätzung eines Grossteils der neueren Vorarlberger Forschung, muss als bedauerlicher Rückschritt gewertet werden.

Zürich *Hans Martin Gubler*
Kunsthistoriker, Dr. phil.

13. Abbildungen der beiden Entwürfe in H.M. GUBLER, op. cit. Abb. 2, 3.

14. Oscar SANDNER, *Das Vorarlberger Münsterschema und die Zeit zwischen* 1680 *und* 1700, in : *Jahrbuch des Vorarlberger Landesmuseums* 97, 1954, p. 39 sq.

. . . QUIA NON SUNT (*Mathieu II. 18*)
PARCE QU'ILS NE SONT PLUS

Nous groupons ci-contre des gravures d'objets d'art dont notre secteur déplore la perte récente :

1. *Barr,* Musée Folie Marco : collection entière d'étains, volée 29.7.1973 (*photo Kraus, Nördlingen*)
2. *Barr,* Musée Folie Marco : six assiettes faïence, décor fin polychrome Strasbourg 1754-1760, volées 27.7.1973 (*photo Kraus, Nördlingen*)
3. *Bœrsch,* Eglise paroissiale : banc de communion sculpté par Emile Maurer, démonté 1971 (*photo Berton, Obernai*)
4. *Epfig,* Oratoire route de Sélestat : Pieta rustique bois polychrome, volée vers 1970, retrouvée par la gendarmerie (*photo Stocker, Epfig*)
5. *Mont Sainte-Odile :* chapelle des Rochers, supprimée 1973
6. *Obernai,* Eglise paroissiale : quatorze stations du chemin de croix, retirées 1966 (*photo Heller, Barr*)
7. *Obernai,* Eglise paroissiale : quatre reliquaires baroques, disparus (*dessin Frantz* †)
8. *Saint-Léonard* (Bœrsch) : statuette de Madone dans la niche du porche, volée vers 1970 (*photo Paul Spindler, Saint-Léonard*)
9. *Saint-Pierre-Bois,* Eglise Saint-Gilles : statue gothique du XV^e^ siècle de sainte Sophie, volée 10.10.1974 (*photo Schweitzer, Sélestat*)

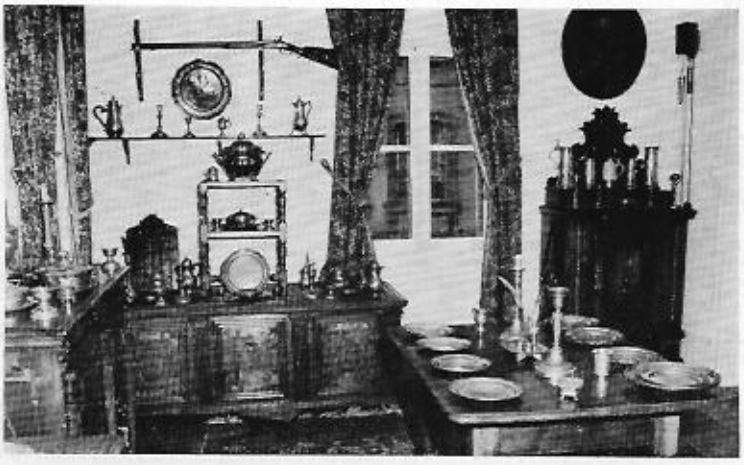
9^a^. Corpus de crucifix à l'abandon dans une décharge vers 1965

9^b^. *Obernai,* Eglise paroissiale : statue de la Vierge XV^e^ siècle, volée le 16.8.1975 (voir planche hors texte III)

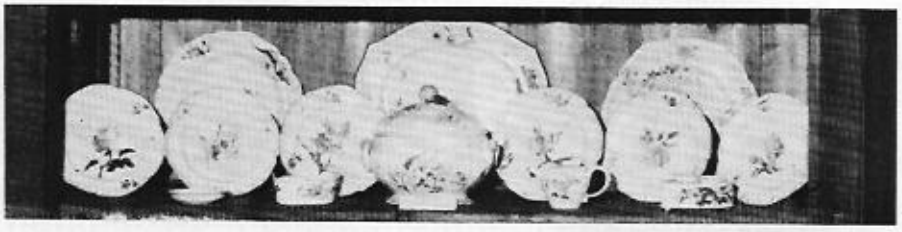
Non représentés :

10. *Obernai,* Chapelle du Calvaire : trois statuettes d'angelots au crucifix extérieur, volées janvier 1971
11. *Andlau,* Eglise Saint-André, sacristie : chandelier baroque en bois, disparu juin 1972
12. *Dambach-la-Ville,* à l'endroit « Suppenschüsseleck » aux confins des bans Dambach, Ebersheim, Kogenheim : borne armoriée, disparue 1973 (*communication de Mlle Yvette Beck, Dambach*)
13. *Saint-Pierre-Bois,* Eglise Saint-Gilles : statuette bois du Bon Pasteur, volée 1974
14. *Obernai,* Cimetière : plusieurs pierres tombales anciennes, démolies avril 1975
15. *Dambach l. V.,* Chapelle S. Sébastien : statuettes et Christ volés à l'extérieur (*communication de M. Ch. Dietrich, Dambach*)
16. *Valff,* route D 206 : crucifix en pierre du XIX^e^ s., volé fin août 1975

A. St.



1.



2.



4.



9.



7.



3.



9a.



8.



5.



6.

NOTRE ANNUAIRE HORS SÉRIE 1974

L'ouvrage porte le titre : *Grossbrände und Feuerlöschwesen des Elsass vom* 13.-20. *Jahrhundert mit Blick in den europäischen Raum* (67140 Barr, Musée de la Folie Marco, 1974, in-8°, 258 p., avec de nombreux clichés et planches hors textes) . . .

On trouve tout d'abord le triste palmarès des grands incendies ; nous en citons quelques-uns, pris au hasard dans la liste : en 1305 le feu détruit à Ebersheim 50 maisons, en 1668 à La Wantzenau 24 maisons, en 1669 à Hœrdt 45 maisons, en 1719 à Offendorf 30 maisons, en 1837 à Russ 22 maisons et l'église, en 1868 à Geispolsheim 168 maisons, en 1879 à Ch tenois 120 maisons, 80 granges et 117 étables. Et bien sûr les villes, Strasbourg, Colmar, Mulhouse, n'ont pas été épargnées.

Les moyens de lutte contre les incendies étaient bien rudimentaires au Moyen Age, tellement rudimentaires, note Mgr Barth, qu'à leur vue un Romain n'aurait pu s'empêcher de sourire (« ein Römer hätte bei deren Anblick ein Lächeln kaum unterdrücken können », p. 36) ; car la Rome antique avait connu un équipement assez perfectionné. Il a fallu attendre la seconde moitié du XVI[e] siècle pour redécouvrir les pompes à incendie.

Les villes commencent par s'équiper de ce nouveau matériel ; les campagnes suivent leur exemple. Vers l'année 1800 on compte 600 communes en Alsace qui disposent de pompes à incendie. Au XIX[e] siècle, l'installation de l'eau courante sous pression apporte d'importantes modifications à la lutte contre le feu, au moins dans les villes. Puis au début du XX[e] siècle, le matériel se perfectionne grâce au moteur à explosion dont on dote les pompes.

La lutte contre les incenties a fait l'objet d'organisations spéciales dans les villes et les campagnes, dont les structures, très simples au Moyen Age, furent réglées au cours des années avec une minutie de plus en plus grande : en 1688, le règlement de Strasbourg comprend déjà 30 pages de textes. Avec l'auteur, on suit le développement de ces organisations jusqu'au mois d'octobre 1955, où à Mulhouse fut fondée l'Association européenne des sapeurs-pompiers.

Voilà quelques-uns des aspects évoqués dans l'ouvrage. Mais il y en a bien d'autres : la lutte contre le feu dans d'autres régions ou pays (à Paris, en Suède, en Suisse . . .) à titre de comparaison ; les mouvements de solidarité humaine que les incendies ont suscitée parmi les populations ; les dévotions populaires liées à la protection contre le feu destructeur. Et nous en passons . . .

Nous avons admiré, une fois de plus, la largeur de vue de l'historien de l'Eglise qu'est l'auteur. Mgr Barth nous montre la dimension qui doit être celle du véritable historien : rien de ce qui concerne la vie des hommes ne doit lui échapper. Le présent ouvrage constitue un important chapitre de l'histoire économique de l'Alsace ; car bien des problèmes d'ordre économique y cont évoqués au fil des pages . . .

René METZ
dans « Le Nouvel Alsacien » 5.1.75

Erbauung

eines israelitischen Tempels zu Barr (Elsass).

	Mark
Betrag der Pläne u. Anschläge	1000.
Beitrag des Bürgermeisteramtes auf die Gemeinde-Fonds, ca. . .	5000.
Freiwillige Gaben der hiesigen israelitischen Einwohner.	8000.
Zusammen	16000.
Überschuss	8000.

zu dessen Deckung die israelitische Gemeinde sich erlaubt, das Wohlwollen eines Jeden, ohne Unterschied des Glaubensbekenntnisses, in Anspruch zu nehmen, jede Gabe mit grösstem Danke empfangend um zur Vollendung des begonnenen Baues zu gelangen.

Construction

d'un temple israélite à Barr (Alsace)

	Francs
Montant des plans et devis.	30000.
Contribution par la municipalité de Barr, sur les fonds communaux.	10000.
Cotisations versés par les habitants israélites de Barr	10000.
Ensemble	20000.
Excédant	10000.

à parfaire, pour lequel la communauté israélite a l'honneur de s'adresser à la bienveillance publique, sans distinction de culte, et enregistrera avec reconnaissance tous les dons qui viendront l'aider à mener cette construction à bonne fin.

Barr le 15 Octobre 1877.

Le Président de la communauté

Marx Lehmann

Cet éloquent, émouvant document, une feuille volante vieille d'un siècle, a été aimablement communiqué par M. Roger Blum, Barr.

Connaissance d'Albert Schweitzer

Notre illustre compatriote mourut nonagénaire ; il aurait eu cent ans cette année 1975. Ephémère (de mai à septembre) et itinérante (Strasbourg, Karlsruhe, Colmar) une abondante exposition, procurée par le BNU de Strasbourg, se perpétuera par un *catalogue* précieux de 135 p. avec 4 pl. hors texte.

Il est préfacé par M. Sansenne, administrateur de la BNU, et rédigé par Mme et M. Lang, conservateurs honoraires, secondés par le propre neveu d'Albert Schweitzer, M. Woytt, professeur agrégé. Cet apport familial aura soutenu par je ne sais quelle chaleureuse authenticité les efforts compétents des organisateurs pour présenter en un inventaire panoramique tout ce qu'on sait ou voudrait connaître d'une destinée hors pair. Cette dernière ne cesse de solliciter l'intérêt international : la bibliographie Schweitzer des années 1965 à 1970 comprend à elle seule 151 numéros (*Lang M., Bibliographie alsacienne t. I, II, III, Strasbourg 1970-74*).

Dix-huit sections groupent dans ce catalogue 316 notices uniformément bilingues, français-allemand, en typographie diversifiée. Elles s'étendent à des documents d'archives publiques et privées (à Gunsbach existent les « Archives centrales Albert Schweitzer »), la presque totalité des œuvres, traductions, éditions de l'auteur, des photographies et peintures le concernant ou sa famille, les signes tangibles des honneurs reçus et les témoignages des amis comme Einstein, Romain Rolland, Thomas Mann, Niemöller, l'abbé Pierre, Cesbron, Jean Rostand, le P. Pire (245 à 259) et d'autres dont l'estime honorait le musicien : Marie Jaëll, Cosima Wagner, les Munch, Widor, Erb, Pablo Casals, Elisabeth de Belgique (142 à 153 ; 120 à 122 ; 256). Carmen Sylva, reine de Roumanie, lui écrivait (124) et J.-P. Sartre correspondait avec « Cher oncle Albert » (29).

Emouvante évocation de ce digne milieu de parenté où parmi de nombreux enseignants et pasteurs mûrit l'adolescent à Kaysersberg, à Gunsbach près Munster, à Mulhouse, à Pfaffenhoffen (13 à 23). On notera dans cet annuaire que deux grands-oncles furent instituteurs, l'un Guillaume à Heiligenstein, l'autre Louis à Gertwiller ; les deux frères épousèrent les sœurs Frédérique et Sophie Heywang de Heiligenstein (1). En 1955 une réunion de famille réunit 80 personnes à Klingenthal (27).

De fait, les nobles options d'Albert Schweitzer s'enracinent dans ses années de jeunesse : à 8 ans des chasseurs tuant des oiseaux (70, 71) sont à l'origine de sa

commisération toute franciscaine pour les bêtes dont il aimera la compagnie (223 à 233), et peut-être de sa vision « éthique » de la vie et du christianisme, rejoignant un ancien et puissant courant de la pensée protestante. Pour Schleiermacher († 1834) déjà, le royaume de Dieu sur terre consiste en la façon de vivre et d'agir du chrétien (*Realencycl. f. prot. Theol. u. Kirche XVI. 800*). La formule-clé du « respect de la vie », Ehrfurcht vor dem Leben, apparaît après 1915. Elle conditionnera son opposition, apparemment vaine, avec Einstein, à la folie nucléaire et atomique (240 à 244). Et à 10 ans déjà les prédications de son père orientent son intérêt vers les missions et l'Afrique (p. 67).

L'étudiant-soldat, qui étudie le Nouveau Testament dans le texte grec au cours de manœuvres militaires à Hochfelden et Gougenheim (*Ma vie et ma pensée, p. 12*), dispose deux ans plus tard de son plan de vie : jusqu'à l'âge de 30 ans le service de la science et de l'art musical, ensuite le service des autres « pour aider à porter le fardeau de la douleur qui pèse sur le monde » (*Ma vie et ma pensée, p. 265*).

Et l'on voit un brillant universitaire, docteur ès-lettres en 1899, docteur en théologie en 1901, enseignant de faculté, musicologue averti puisque son premier livre sur Bach, dont il éditera les œuvres à New-York en 1912-14, est de 1905 et qu'il participe comme organiste à des concerts à Paris et à Barcelone (123 à 131), prendre un doctorat de médecine en 1913 aux fins de collaborer avec la Société des missions évangéliques de Paris (168 à 173).

Préalablement il avait épousé en 1912 Hélène Bresslau, fille d'un médiéviste de l'université, coéditeur des « Monumenta Germaniae historica » (61 à 69) et béni, au cours de ses fonctions de vicaire à Strasbourg - St-Nicolas, le mariage de Théodore Heuss, futur Président de la République fédérale allemande (53). Madame Schweitzer devait décéder à Zurich en 1957.

Paris, cependant, manifesta quelque réticence. Car, tout en se distançant de la théologie « libérale » (à tendances rationalistes), Albert Schweitzer avait élaboré une théologie néotestamentaire originale. Son grand ouvrage : *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung* (La recherche historique sur la vie de Jésus) est de 1906 et fut réédité en 1966 en édition de poche. Il a été traduit en anglais, pas en français (84 à 87). Sa thèse de « l'eschatologie conséquente » à propos de la conscience messianique de Jésus n'est pas sans affinité avec les vues contemporaines des modernistes catholiques ; en 1902 l'abbé Loisy écrivait aussi « Jésus annonçait le royaume, et c'est l'Eglise qui est venue » (*L'Evangile et l'Eglise, p. 111*).

De même l'interprétation de la Cène par Albert Schweitzer (80 à 81) pouvait susciter des réserves. Pourtant l'accord se fit, le candidat s'engageant à n'exercer que la médecine et à « être muet comme une carpe » (*Ma vie et ma pensée, p. 126*).

On sait la suite ; une expérience concluante, interrompue par la guerre 1914-18, reprise et indéfectiblement poursuivie à Lambarene, en Afrique équatoriale, Gabon français. Cette lucide générosité était soutenue par les dons des amis, par des tournées de concerts d'orgue à travers l'Europe, surtout nordique (140 à 148) et

des groupements constitués maintenant en « Association internationale de l'Hôpital A. Schweitzer » (214). Les besoins annuels sont de 2 millions de francs suisses (p. 93).

Avouerai-je une certaine gêne en présence d'une vitrine et des notices 186 à 198 ? En 1917-18 Albert Schweitzer « Allemand civil suspect » dans une colonie française fut interné dans un camp de concentration austro-allemand des Pyrénées (plus tard à St. Rémy de Provence), puis rapatrié par la Suisse. A l'étranger la réaction fut compréhensive : dès 1920 l'université de Zurich l'accueillait comme docteur honoris causa (267), suivie plus tard par Oxford, Edimbourg, Marburg (268 à 270), Chicago, Cambridge.

Puis, quoique tardifs, les honneurs français furent solennels : en 1948 la Légion d'Honneur (261), en 1951 l'Académie des Sciences morales et politiques (266) à la place du Maréchal Pétain.

L'attention mondiale retient d'Albert Schweitzer sa réflexion philosophique sur l'état décadent de la civilisation (101 à 104) que son pessimisme tempéré (« en moi la connaissance est pessimiste, mais le vouloir et l'espoir sont optimistes », *Ma vie et ma pensée, p. 265*) confronte aux systèmes de pensée parallèles au christianisme, particulièrement aux Indes (105 à 111).

Planétaire aussi est la diffusion des œuvres, certaines traduites en quatorze langues. Trois éditeurs à Berlin, à Munich, à Zurich, offrent les principaux textes en cinq volumes (155 à 157). Les œuvres complètes ont paru en dix-neuf volumes au Japon ! Prochainement paraît le premier tome des œuvres définitives en vingt-cinq volumes, après dépouillement des milliers de pages (158) laissées par l'infatigable travailleur « incarnant son idéal dans une existence exemplaire. »

A. Stehlé



Dessin Wilhelm Kaufmann

UN VILLAGE ET SON HISTORIEN

THÉOBALD NICOLAS, *Montenach. - Monographie d'un village lorrain*, 1975, 212 pages. Edition de l'auteur, 9, rue de la Victoire 67210 Obernai. Prix 40 F.

En consacrant une monographie à son village natal, M. le professeur N. Théobald, qui réside à Obernai, vient de réaliser un projet remontant à 1920 qu'il n'a jamais abandonné au long d'une brillante carrière universitaire de géologue. Voilà qu'arrivé à la retraite notre éminent collaborateur ajoute à une liste de plus de deux cents publications scientifiques, une œuvre historique. Pour avoir attendu plus d'un demi-siècle à être publiée, celle-ci n'a rien perdu de sa qualité. L'auteur ne reconnaît-il pas en effet dans son avant-propos : « J'ai peut-être acquis assez de sagesse et de recul pour juger de la valeur relative des choses et composer un ensemble qui soit à la mesure de l'attachement que je porte à mon village ».

Cette monographie de Montenach de 212 pages, illustrée par des dessins, coupes, cartes et photographies de l'auteur qui en est en même temps l'éditeur, est un modèle du genre dont la petite commune du pays de Sierck a tout lieu d'être fière.

L'étude du site et de son environnement (sa formation géologique, son hydrologie, sa couverture végétale et son peuplement animal), par laquelle débute l'ouvrage porte l'empreinte du spécialiste. Mais l'historien ne le cède en rien au naturaliste dans les chapitres qui retracent l'histoire politique et religieuse de Montenach. La tuile gallo-romaine du II^e^ siècle, découverte par le frère de l'auteur en 1922, sur laquelle figure en bas-latin le compte des journées d'un ouvrier briquetier, constitue avec les fondations de deux constructions les principaux vestiges de l'époque gallo-romaine de Montenach. Le passé mouvementé de ce village, depuis l'époque carolingienne jusqu'à l'époque moderne, est reconstitué par M. Théobald sur la base de documents patiemment rassemblés durant plus de cinquante ans, puisés aux sources des archives de Metz ainsi que de la commune et de la paroisse de Montenach.

Relevons le patronage peu courant de saint Cyriaque de l'actuelle église (1886) qui a remplacé une ancienne chapelle consacrée au même saint en 1235. Le centre de culte de ce martyr romain du début du IV^e^ siècle dans les pays rhénans est Worms qui possède de ses reliques dès 847. (L'abbaye d'Altdorf et anciennement Grendelbruch qui était incorporé à cette dernière, ont le même patronage, grâce au pape alsacien Léon IX qui en 1049 a doté l'abbaye d'Altdorf de reliques de ce martyr). On peut supposer que les anciennes abbayes bénédictines de Rettel (début IX^e^ s.) et de Bouzonville (fondée en 1033), voisines de Montenach, ne sont pas étrangères à ce patronage.

La profonde mutation du monde rural durant le dernier siècle a trouvé en M. Théobald un observateur attentif qui a analysé fort justement à la fin de l'ouvrage les changements intervenus depuis 1900 dans le domaine moral, social et religieux dont il a été le témoin.

Ajoutons enfin que l'auteur a su rendre son ouvrage accessible et profitable tant au spécialiste qu'à chacun de ses concitoyens de Montenach. Ce n'est là certainement pas le moindre de ses mérites.

En publiant cette œuvre, M. le professeur Théobald a érigé un monument à la mémoire de ses ancêtres et à tous les habitants de Montenach auxquels il a voulu rendre hommage pour leur attachement à ce coin de terre lorraine aux confins du Luxembourg et de l'Allemagne.

Nous ne pouvons que souscrire à l'affirmation de son préfacier : « On ne peut qu'admirer cette fidélité à soi-même et à la petite patrie ».

L. Maurer

INVITATIONS AU VOYAGE

F. BUECHE. — Paradies am Oberrhein. *Landschaft, Kunst, Gastronomie in der Regio zwischen Schwarzwald, Vogesen und Jura. Ein Reisebrevier für Autofahrer mit 14 Farbfotos, 80 Schwarzweissbildern und 45 Kartenskizzen. Herder Freiburg, Basel, Wien ; relié, 192 p. Prix : 40 FF.*

Dans un vaste territoire : Forêt Noire, Suisse nordique, Jura comtois et alsacien, Vosges et plaine d'Alsace (jusque et y compris Strasbourg) l'auteur, qui est médecin-dentiste et préside à Fribourg en Brisgau le Lokalverein Oberstadt, animateur culturel, a parcouru personnellement les sites et relais gastronomiques. D'où lui vint la bonne inspiration de partager avec amour (« Liebeserklärung an eine Landschaft ») ses expériences et ses admirations. Groupés par thèmes : monuments d'art, châteaux forts, ensembles citadins, ressources bacchiques et culinaires — une cinquantaine d'itinéraires, fort illustrés, avec croquis et adresses gastronomiques, promènent les visiteurs motorisés par journée ou demi-journée aux hauts-lieux de l'histoire, des splendeurs de la nature et des refuges délectablement accueillants aux gourmets.

L'ouvrage a déjà eu plusieurs éditions. Il aura une traduction française, à l'ititiative de M. le maire de Colmar qui rédigea l'une des trois préfaces.

*

J. BRAUN et L. SITTLER, Guide des Vosges. *Edité sous le patronage du Club Vosgien. 2 vol. illustrés de 194 et 226 pages, Colmar-Ingersheim 1974. Prix Léon Boll 1975 de l'Académie d'Alsace.*

Le tome III de la Flore de Kirschleger (1862) était déjà une sorte de recueil de promenades vosgiennes. En 1866 parut (à Paris) : Alsace et Vosges, guide pratique et illustré par H. A. de Conty. Le fondateur du Club Vosgien, R. Stieve, publia en 1873 son Vogesenführer durch Elsass-Lothringen. La même année Schricker lança son guide : In die Vogesen, et 1881 von Seydlitz son Touristenführer für die Vogesen. Le livre de Curt Mündel en 1881 ne fut donc pas le premier guide des Vosges. Ni le seul : en 1896-97 Bader édita à Fribourg les Vosges et le Jura alsacien (éd. allemande et éd. française) ; il existait dès 1905 un guide Joanne Vosges, Alsace, Forêt noire, etc. Mais le volume de Mündel était le plus complet et le plus chanceux : avant 1914 onze éditions en allemand, deux en français (1884, 1904) et on disait « le Mündel » comme on dit « le Larousse » ou « le Littré ».

L'ouvrage de ce Prussien assimilé en Alsace, libraire, célibataire, mort à Strasbourg en 1906 à l'âge de 53 ans, était devenu le classique du tourisme dans les Vosges et le Jura alsacien. Louis Fritsch en fit paraître des adaptations françaises en 1922, 1933, 1950. Repris par M. L. Sittler, il reparut, mais de plus en plus transformé par suppressions (notices historiques et folkloriques) et adjonctions (nouveaux sentiers, promenades auto-pédestres) en 1967 dans une typographie à vrai dire un peu pénible.

C'est le descendant de cette lignée que nous présentons. Il se pare d'un habillage aguichant et quadrichrome en deux tomes d'une typographie aérée. Le vieux Mündel avait serré plus de 500 pages en petit format. On a multiplié et raccourci les itinéraires : beaucoup ne durent que 1 à 2 heures, alors que l'ancien Mündel proposait surtout des marches longues et en moins grand nombre. Ainsi notre région du Mont Sainte-Odile aligne 45 itinéraires contre 20 autrefois.

Trente-six splendides vues en couleurs hors texte invitent au voyage et on a ajouté vingt-cinq cartes. Assez sommaires, elles ne remplacent pas les indispensables cartes des sentiers, réalisées par le service cartographique du Club Vosgien dirigé par M. Pierre Lenz, ingénieur-géomètre.

La qualité du livre tient aussi au solide papier offset et à la reliure en fil industriel alors que la précédante édition s'était résignée au triste collage. De pardonnables bavures évidemment : p. ex. Barr n'a pas 5 500 habitants comme au XIX^e^ siècle, mais 4 400 (p. 80) ; le terme

de « collégiale » à Andlau n'est-il pas impropre (p. 91) pour abbatiale ? l'origine italienne, Chiavenna, du Klevner de Heiligenstein est discutable (p. 82).

Par contre les condensés historiques, archéologiques, écologiques placés en tête des sections correspondent aux exigences du goût français. Le professeur Baulig les avait déjà exprimées en 1926 au sujet du Mündel remanié (Bibliographie alsacienne II. 300).

Au demeurant un guide touristique n'aspire guère à la gloire littéraire. Il lui suffit d'être complet avec élégance et maniable avec profit. *A. St.*

L'HISTOIRE ROMANCÉE A KLINGENTHAL

EDZARD SCHAPER, *Degenhall.* Ein Roman. Artemis Verlag, Zürich und München 1975. 208 p., relié toile, 24,80 F suisses.

D'emblée ce roman se situe chez nous « gegen Mitte November des Jahres 1813 im oberrheinischen Elsass ». En effet « Degenhall » c'est Klingenthal (et « Saint-Médard » c'est Saint-Léonard), mais tous les autres toponymes sont fournis en clair : Strasbourg, Bœrsch, Grendelbruch, Barr, Andlau et d'autres. L'ouvrage avait préalablement été publié en feuilleton durant le mois de juillet 1975 dans le grand journal suisse « Neue Zürcher Zeitung ».

A Degenhall (Klingenthal) le colonel artilleur Clapier de Collonges, de noblesse picarde, dirige en technicien compétent la manufacture d'armes blanches. Sa femme Anne, suissesse de Soleure, sera le personnage principal du roman. Depuis sept ans leur foyer a évolué vers une communauté où l'indifférence frise l'ennui : il est privé d'enfant.

Venant de Strasbourg, un escadron d'avant-garde de hussards russes s'empare de Degenhall. Le colonel a eu le temps de disperser les ouvriers et de mettre hors service les installations de la manufacture avant de disparaître (à Strasbourg), laissant à sa femme la garde du « château ».

Dans ce dernier s'installent, auprès d'elle, le capitaine russe et ses lieutenants. Anne les accueille avec cordialité, autant par calcul et habileté que par coquetterie et besoin d'affection. Fête et bal. Le brillant capitaine ne la laisse pas indifférente.

Survient inopinément une voyageuse (on saura qu'elle est la maîtresse délaissée du capitaine), laquelle accouche dans le village et meurt.

La troupe s'apprête à repartir en campagne. Le capitaine essaie vainement de persuader Anne à le suivre : son récit inventé de la mort de son mari la restitue à son devoir, dans le déchirement « du bleibst . . . solange ich lebe, in meinem Leben ».

Mais au moment du départ, on abandonne à Anne l'enfant de l'étrangère. Elle réalise ce qu'elle avait rêvé (Freud a-t-il passé par là ?) « das Kind und er (le capitaine) waren eins. »

Roman donc, où artistement les thèmes s'épaulent et s'entrecroisent : l'artisanat militaire et la soldatesque en cantonnement, le foyer problématique et l'éternel féminin. Roman historique avec les habituelles licences de ce genre littéraire : la manufacture de Klingenthal n'existait pas « depuis plus de cent ans », mais depuis 1731, la population artisanale, recrutée, en effet, au début à Solingen en Rhénanie, n'était ni suspecte, ni malheureuse, ni désireuse d'émigrer en Russie (elle se déplaça au contraire après 1836 à Chatellerault et à Firminy). Absence un peu regrettable de la nature vosgienne, mais la topographie est bien vue et exactement rendue.

Rédigé en un allemand choisi, nerveux, à syntaxe un peu rocailleuse, ce livre a sa place dans la bibliothèque alsatique ; nos lecteurs se doivent de ne pas l'ignorer.

A. St.

Publications récentes

RÉGION

BARTH M. — Neue Beiträge zur Geschichte der els. Kirchorte im Mittelalter, dans *A.E.A.* XXI (1974), p. 47-56. Concerne Dambach, Epfig, Gertwiller, Geispolsheim.

BARTH M. — Grossbrände und Feuerlöschwesen des Elsass, vom 13.-20. Jahrhundert mit Blick in den europäischen Raum (Annuaire hors série de notre Société), Barr 1974, 262 p., 40 p. ill. hors texte. Concerne toute notre région.

BECK Y. — Procès de sorcellerie en Moyenne-Alsace au début du XVII[e] siècle, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 9-30.

BRAUN J. et SITTLER L. — Guide des Vosges, 2 vol. ill. de 194 et 226 p., Colmar-Ingersheim 1974. Notre région t. II, p. 59 à 102.

BROMMER H. — Die Vorarlberger Barockbaumeister. Recension de l'ouvrage de Gubler, dans *A.E.A. XXI* (1974), p. 225-226. Concerne Altorf, Erstein, Ebersmunster.

BÜCHE F. — Paradies am Oberrhein, Freiburg i. Br. 1974, 192 p. ill. Guide artistique et gastronomique de la région.

CONTACT n° 3 du C.E.S. Erstein, juin 1974. Une dizaine de contributions concernant Limersheim, Meistratzheim, Hindisheim, Bolsenheim, Erstein, Gerstheim.

DITTLER E. — Karl u. Dr. Seb. Fahrländer von Ettenheim und die revolutionäre Bewegung am Oberrhein, dans *Die Ortenau* 54 (1974), p. 274-292. Concerne un curé constitutionnel à Barr et Matzenheim.

HATT J.-J. — L'archéologie romaine en Alsace de 1956 à 1968, dans *Revue d'Alsace* 104 (1966-74) p. 5-29. Concerne Ehl. Erstein, Mont Sainte-Odile.

HÉRALDIQUE. — *Die Wappen des Adels in Baden, Elsass-Lothringen und Luxemburg.* Siebmacher'sche Wappenbücher 24. Contient Der Adel des Elsass par Max Gritzner. Réimpression de l'édition de Nuremberg 1871.

KUNTZMANN P. — Aperçu de la faune entomologique (lépidoptères) du Bruch de l'Andlau, dans *Bull. de liaison des prof. de biologie-géologie* n° 6-7, mars 1974, p. 101-104.

LANG M. et SCHLAGDENHAUFFEN. — Albert et Adolphe Mathis, poètes lyriques strasbourgeois 1874-1974. Catalogue Exposition BNU nov.-déc. 1974. Strasbourg 70 p., multigraphe. Concerne Val de Villé, Ortenbourg, Mont Sainte-Odile.

LEFFTZ J. — Els. Volksleben im Osterfrühling. Coll. Alsatique de poche 5. Strasbourg 1974, 98 p. Concerne Herrade de Landsberg, Obernai, Geispolsheim.

LENZ P. — Carte des Vosges au 50 000°, série nouvelle, Ribeauvillé. Edit. Club Vosgien 1975. Inclut Val de Villé, Dambach.

LUTTEN L.P. — Il faut que le Bruch de l'Andlau échappe aux labours. Reportage dans *L'Alsace* 22. 12. 74.

MIEG Ph. — Notes biographiques et généalogiques sur les Güntzer de Colmar, de Sélestat et de Riquewihr, dans *Annuaire de Colmar* XXIV (1974-75), p. 159-179. Concerne Güntzer de Blienschwiller, Mittelbergheim, Andlau, Barr, Obernai.

OURY R. — Prénoms et noms à Geispolsheim avant 1685, dans *Bull. d'Inf. municip. Geispolsheim* n° 1974, p. 12-13.

PÉTRY F. — Informations archéologiques. Circonscription Alsace, dans *Gallia* 32 (1974, fasc. 2), p. 379-400. Concerne Bischoffsheim, Rosheim, Ottrott, Barr.

RAPP F. — Réformes et Réformation à Strasbourg. Église et Société dans le dioc. de Str. 1450-1525. Coll. Institut des Htes Et. alsaciennes XXIII. Paris 1974. Concerne Hohenbourg, Truttenhausen, Baumgarten, Hugshofen.

RAPP F. — L'horloge du clocher de Geispolsheim, dans *A.E.A.* XXI. (1974) ,p. 219-220.

RENCONTRES, n° 4, 5, 6 — sept. 74, déc. 74, mars 75. Nouvelles du consistoire protestant de Barr.

RIEGER Th. — L'église-halle en Alsace du XIII° au XVIII° siècle, dans *C.A.A.A.H.* XVIII (1974) p. 85. Concerne Epfig, Andlau, Mont Sainte-Odile, Bœrsch.

RÖHRICH L. — Volksdichtung als anthropologisches Modell. Publ. Alem. Institut. Freiburg 1974, 31 p. Concerne récits alsaciens, Nideck.

R.D. — Wies steht es mit Ruine Girbaden ? dans *Le Nouvel Alsacien* 10. 10. 74. Interruption des travaux.

SCHLAGDENHAUFFEN et autres. — Albert et Adolphe Mathis. N° spécial *Saisons d'Alsace* (1974). Concerne Val de Villé, Ortenbourg, Barr, Mont Sainte-Odile.

SCHMITT G. — La transition entre le Néolithique moyen et le Néolithique final en Basse-Alsace (1re partie), dans *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est* 97-98 (juill.-déc. 1974), p. 277-364. Concerne Bischoffsheim, Bœrsch, Mont Sainte-Odile.

STEHLÉ A. — Les trois paroisses cath. du canton de Barr, dans *A.E.A.* XXI (1974), p. 220-224. Concerne Andlau, Epfig, Barr.

TRUTTMANN J., — Pater Melchior Freyd, ein berühmter Sohn Geispolsheims (1819-1875), dans *Bull. Inform. mun. Geispolsheim* 7 (1974), p. 19-22.

VIE à la Campagne n° 198 (1919), réimpression 1974. Meubles paysans et bourgeois als. et lor., ill. Concerne Oberkirch, Ittenwiller, Thanvillé.

VOGT J. — Questions agraires alsaciennes XVI° s., dans *Revue d'Alsace* 104 (1966-74), p. 70-84. Concerne région Geispolsheim, Benfeld.

N. — Oberlin, encartage dans *Ensemble*, journal des égl. prot. de Strasbourg, n° 36-37, oct. 1974.

N. — Sauvegarde du Bruch de l'Andlau. Reportage dans *Le Nouvel Alsacien* 27. 10. 74.

ANDLAU

BROMMER H. — Neuershausen (près Fribourg Br.). Coll. Schnell, Kunstführer 1025. Munich et Zurich 1975, 16 p. ill. Dans cette église baroque des œuvres des sculpteurs Hauser, attestés aussi à Andlau au XVIII° siècle.

LEHNI R. — Autour de l'église Notre-Dame (Guebwiller). Catalogue exposition nov.-déc. 74. In folio 8 p. Mulhouse 1974, ill. Concerne Ettlin, recteur à Andlau au XVIII° s.

MEYER-SIAT P. — Messe de noël 1796 sous la protection des conscrits en armes, dans *Le Nouvel Alsacien* 16. 2. 75.

STEHLÉ A. — Statuts du chapitre rural d'Andlau, dans *Archives de l'Eglise d'Alsace* XXI (1974), p. 57-64.

TRENDEL G. — Andlau, cité de sainte Richarde. Reportage dans *Le Nouvel Alsacien* 13.7.74.

VIVRE en Alsace. — Châteaux des Vosges. Spesbourg, Andlau. Essais scolaires, dans *Dernières Nouvelles d'Alsace* 27.2.75.

BARR

CLUB Vosgien. — Sorties 1975. Programmes mensuels. Barr 1975, 20 p. in-32. ronéo.

CONSEIL municipal. — Trois ans de gestion municipale. Barr 1974, 4 p. bilingues.

FREY A. — Témoignages sur Albert Schweitzer, dans *Pays d'Alsace* (Saverne) 89 (1975/1), p. 9. Concerne famille pasteur Frédéric Dietz † 1917.

FRIEDEL H. — Aus dem Leben des Tübinger Professors Joh. Benedikt von Scherer, dans *Heimatkundliche Blätter f. d. Kr. Tübingen*, mai 1974, p. 1-3. Scherer mort à Barr 1828.

HIMLY F.J. — Les sources de l'histoire des industries minières en Alsace au XIX° siècle conservées à l'Ecole des mines de Paris, dans *Revue d'Alsace* 104 (1966-74, p. 126-129. Un ouvrage de 1782 concerne mines à Barr.

KARRER C. — Le bon vin d'Alsace, dans *Courrier des Vosges* 12.10.74. Anecdote Résistance.

KRIEG M. — Jean Frédéric Kayser, chirurgien de la Grande Armée, médecin à Barr, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 135-140.

KRIEG M. — C'était il y a 30 ans, dans *Le Nouvel Alsacien* 29.11.74. Libération 1944.

RIEB E. — Heimgang des altbewährten Musikers Adolphe Meyer, dans *Musique pour tous* 1974, n° 8, p. 14.

N. — A la découverte des châteaux (Spesbourg, Haut-Andlau, Landsberg), dans *Le Nouvel Alsacien* 13.7.74.

N. — Wie ein Nördlinger Barr sieht, dans le journal bavarois *Rieser Nachrichten* 23.11.74. Reportage photo.

BAUMGARTEN

BURCKHARD M. — Lucelle. Mémoire sur les fouilles. 2 fasc. texte et ill. de 32 et 15 f. ronéo. s. l. 1974. Baumgarten peuplé par Lucelle.

WEISSENBERGER P.A. — Kloster Baumgarten in den Statuten der Generalkapitel des Zisterzienserordens 1198-1486 (1re partie), dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 39-48.

BERNARDSWILLER

LEVRESSE R.P. — Les suffragants de Strasbourg, dans *Arch. de l'Eglise d'Alsace* XXI (1974), p. 18. Concerne l'évêque Lantz, né à Bernardswiller.

BISCHOFFSHEIM

KUSS R. — Ländliche Probleme: Bischoffsheim. Reportage dans *Le Nouvel Alsacien* 22.10.74.

THÉVENIN et SAINTY. — Découvertes pré- et protohistoriques à Bischoffsheim, dans *C.A.A.A.H.* XVIII (1974), p. 23-32.

BŒRSCH

CATALOGUE de la vente aux enchères des livres provenant de la bibliothèque du professeur Médard Barth (à Strasbourg 11/12.4.75). 28 p., 637 nos.

DAMBACH

BROMMER H. — Schlettstadter Bildhauer des 18. Jahrhunderts, dans *Annuaire de Sélestat* XXIV (1974), p. 9-38. Concerne J. Léonard Meyer, de Dambach.

BROMMER H. — Philipp Winterhalder (1667-1727). Ueber Leben und Werk des Gengenbacher Barockbildhauers, dans *Die Ortenau* 54 (1974), p. 54-113. L'un des auteurs de l'autel de saint Sébastien à Dambach.

DIETRICH Ch. — Exposé sur la chapelle Saint-Sébastien [Dambach 1975], 2 p. ronéo.

GACHOT H. — Les mines de Dambach, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 141-147.

HABERER et KRIEG. — St. Sébastien. Dambach-la-Ville. Coll. Schnell, Kunstführer 899, avec compléments par H. Brommer. 3e éd. Munich et Zurich 1975, 16 p. ill. Deux versions : en français et en allemand.

HICKEL M.-A. — Le « Badhiesel » de Dambach, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 61-64.

SCHLEH K. — Schloss Bernstein im Bühlertal, dans *die Ortenau* 54 (1974), p. 155-160. Un château en pays de Bade, homonyme de notre Bernstein.

TRENDEL G. — Puits et citernes dans les châteaux vosgiens, dans *Le Nouvel Alsacien* 13.3.75. Cite le Bernstein.

WEBER J. — Petite chronique de Dambach au XVIIe siècle, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 65-70.

EPFIG

MEYER-SIAT P. — Les orgues d'Epfig, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 75.

WISCHERMANN H. — Zur Habsburger Gruft in Sankt Blasien, dans *Badische Heimat* 54 1974 n° 3, sept.), p. 333-337. Concerne l'architecte d'Ixnard, constructeur de l'église d'Epfig.

GERTWILLER

STEHLÉ A. — Les fusillés de Gertwiller (en 1914), dans *Le Nouvel Alsacien* 24.8.74.

GOXWILLER

STEHLÉ A. — Le vin « kascher » de Goxwiller, dans *Courrier des Vosges* 19.10.74.

HEILIGENSTEIN

M.-A. H. — Futilités à Heiligenstein (modes en 1821), dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 70.

GHRESSER X. — Le prieuré de Truttenhausen. Aperçu historique, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 84-96.

RAPP F. — La guerre des paysans à Dorlisheim, dans *Annuaire de Molsheim* 1974, p. 51-60. Concerne Barr et Heiligenstein.

INNENHEIM

STEHLÉ A. — La chapelle du loup à Innenheim, dans *Courrier des Vosges* 24.8.74.

KLINGENTHAL

BRUNET P et A. ST. — Le chanoine Bisch (1831-1926), de Klingenthal, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 153-154.

SCHAPER E. — Degenhall. Ein Roman. Artemis Verlag, Zürich 1975.

KRAUTERGERSHEIM

N. — Vor 30 Jahren verstarb Dr. Lucien Pfleger, dans *Le Nouvel Alsacien* 28.7.74.

MEISTRATZHEIM

BROMMER H. — Aus dem Kunstschaffen des 18. Jahrhunderts im Elsass. Das Pfarrhaus von Meistratzheim, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 105-112.

KUNTZMANN P. — Un papillon du Bruch de Meistratzheim, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 163-167.

KUNTZMANN P. — Flore de la cuvette du Bruch de Meistratzheim, dans *Bull. de liaison des prof. de biologie-géologie* 6-7, mars 1974, p. 105-106.

STEHLÉ A. — Œuvres d'art à Meistratzheim, dans *Courrier des Vosges* 26.10.74.

MITTELBERGHEIM

DE BARIGMER. — Bulletin de juin et déc. 1974. Dans ce dernier : FOURNIAL P., *Histoire d'une famille* (Seltz).

N. — Anthologie elsass-lothr. Dichter der Gegenwart, Strasbourg 1974. Avec une dizaine de poèmes de Chr. Beltenried (= le pasteur Bittendiebel).

MONT SAINTE-ODILE

CHRISTEN A. — Petite chronique du Mont Sainte-Odile, dans *Odilienkalender* 1975, p. 31-34. Dégagement des rochers de la végétation.

CICHY B. — Kerkingen. Ehemalige Wallfahrtskirche zur hl. Odilia, dans *Denkmalpflege in Baden-Württemberg*, Okt.-Dez. 1974, p. 14-16. Rénovation d'un pélérinage en Souabe.

LEGROS J. — Le Mont Sainte-Odile, une énigme. Paris 1974, 302 p. Edition simple de l'ouvrage ill.

LUTZ D. — Auf der Felsenkanzel der Hohenburg (poème), dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 48.

SCHNELL H. — Die Kirche von Ortenberg und Käfersberg, Collection Schnell Kunstführer 944. Munich et Zurich 1974, 16 p. ill. Une fresque de sainte Odile vers 1520.

SCHUFFENECKER G. — La drôle de guerre de Sainte-Odile, dans *Dernières Nouvelles d'Alsace* 4.7.74. Concerne statue par Ohresser.

STEHLÉ A. — La « chapelle des Rochers » au Mont Sainte-Odile, dans *Les Vosges* 1975, n° 1, p. 1-2.

TRENDEL G. — Odilienkultstätten in aller Welt, dans *Odilienkalender* 1975, p. 56-68. D'après M. Barth.

WILL R. — Les origines de l'abbesse Relinde de Hohenbourg, dans *A.E.A.* XXI (1974), p. 1-12.

LES AMIS du Mont Sainte-Odile, n°* 71 et 72 (mai et déc. 1974). Bull. section C.V. Prés. F. Rapp. Rédaction Ch. Scheiblin.

NIEDERNAI

LUTZ D. — An den Mond (poème), dans *Alimannisch dunkt üs guet* I-II (1974), p. 5. L'auteur est de Niedernai.

OBERNAI

ADOLF P. — Au service du théâtre populaire : Joseph Anderhalt (1891-1969), dans *Annuaire* D.B.O. VIII (1974), p. 148-152.

BENTMANN F. — René Schickelé. Leben und Werk in Dokumenten, Karlsruhe 1974.

BRAUN J. — Châteaux de la forêt d'Obernai, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 31-38.

BRAUN J. — L'ancienne caserne des alliés (puis tissage) à Obernai, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 71-75.

BRAUN J. — Le château d'Oberkirch à Obernai, dans *Annuaire D.B.O. VIII* (1974), p. 76-83.

BRAUN J. — Résidences dans la campagne d'Obernai, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), 155-162.

BROMMER H. — Aus dem Kunstschaffen des 18. Jahrhunderts im Elsass. Barockmadonna in Obernai, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 112-115.

DOSSIER CONTENTIEUX Ville et Paroisse cath. : — Dreyer, Déclaration du conseil de fabrique (*Le Nouvel Alsacien* 29.1.75) — Gillmann, Encart spécial (*Obernai - Informations* 26) — Déclaration des prêtres de la paroisse (*Contacts* 15 mai 75) — Lettre ouverte au conseiller général (2 p. ronéo) — *Courrier des Vosges* 10.5.

GILLMANN, GRAU et KLEIN. — Exposition Artisans d'art d'Alsace et de Gengenbach, Obernai été 1974. Catalogue, 16 p.

KUBLER M. — Le Baron Pierre-Fr. Lataye, dans *Annuaire de Sélestat* XXIV (1974), p. 111-137. Concerne famille du curé d'Obernai Oberlé † 1842.

LEFFTZ J. — Die Oberehnheimer Dichterzwillinge Wolf. Zu ihrem 200. Geburtstag, dans *Courrier des Vosges* 7.12.74.

LENZ P. — La bibliothèque paroissiale d'Obernai, dans *Contacts* (bull. par.) 14 déc. 1974.

L.H. — Kunstmaler R. Gall † und die Œlbergkapelle, dans *Courrier des Vosges* 12.10.74.

MAURER L. — Obernai : emblèmes de métiers en déclin, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 119-127.

MAURER L. — Le chanoine Ohresser fête son 50e jubilé sacerdotal, dans le *Nouvel Alsacien* 12.4.75.

MAURER L. — Zum 87. Geburtstag (Jos. Lefftz), dans *Courrier des Vosges* 12.4.75.

MOCHÉ CATANE. — Les familles juives d'Obernai autour de 1800, dans *Mélanges André Neher*, p. 385 à 396, Paris 1975 (libr. d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve, 11, r. S. Sulpice, Paris 6e).

MULLER J. — Ein Hausbüchlein aus Obernai, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 56-60.

OHRESSER X. — Le calvaire ou « Œlberg » d'Obernai, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 49-55.

OHRESSER X. — La Capucinière et le Collège. Leur histoire, dans *Courrier des Vosges* 1.2.75 et plus. suites.

OHRESSER X. — L'Internat municipal 1897-1973, dans *Courrier des Vosges* 22.3.75 et plus. suites.

PISOT O. — Gegen Feuers- und Kriegsnot im alten Oberehnheim, dans *Courrier des Vosges* 18. et 25.1.75. Réimpression.

RAPP F. — Les confréries d'artisans dans le diocèse de Strasbourg à la fin du Moyen-Age, dans *Bull. de la Société académique du Bas-Rhin* 93-94 (1971-72), p. 10-28. Concerne surtout Obernai.

STEHLÉ A. — Xavier Ohresser, obernois, prêtre, historien, dans *Courrier des Vosges* 12.4.75.

N. — Hommage à un ancien, dans *Courrier des Vosges* 17.8.74. L'abbé Oesterlé, directeur de l'Internat durant 40 ans.

N. — Transformer le bourg en ville de 50 000 habitants, dans *Le Nouvel Alsacien* 7.3.75.

OBERNAI-INFORMATIONS, bull. mensuel municipal, nouvelle série, n° 25 (Noël 74) et suivants.

SYNDICAT d'initiative, Office du tourisme d'Obernai et sa région, dossier de 13 p., activités et statistiques 1974. (Impr. Ville d'Obernai).

OTTROTT

FÈVRE D. et BURNOUF J. — Traces d'occupations des XI^e^ et XII^e^ siècles au château de Rathsamhausen - Ottrott, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 97-104.

G.L. — Rathsamhausen-Ottrott, nouvelle campagne de restauration, dans *Dernières Nouvelles d'Alsace* 3.7.74.

SALCH Ch. L. — Le château de Rathsamhausen-Ottrott, architecture et histoire. Publ. chantiers d'Etudes médiévales 12. Strasbourg 1974, 60 p. ill.

STOTZHEIM

HUCHELMANN et STAHL. — La culture du tabac à Stotzheim, dans *Bull. paroissial Stotzheim*, fév. 1975.

STEHLÉ A. — Notices dans *Bull. paroissial Stotzheim :* Zwei Gemeinderechnungen 1805, août-sept. 74. — Un déserteur de Stotzheim sous Napoléon I, oct. 74. — César a-t-il vaincu Arioviste à Stotzheim ? nov. 74. — Ortenberg en Bade et l'Alsace, nov. 74. — Volkskundliches aus Stotzheim, déc. 74.

UTZ L. — Dorfchronik aus den 40er Jahren des vorigen Jahrhunderts, dans *Bull. paroissial Stotzheim*, fév. 75.

N. — 1904, ein günstiges Jahr für die Pfarrkirche von Stotzheim, dans *Bull. paroissial Stotzheim*, fév. 75.

VAL DE VILLÉ

MAGRON L. — Les fers à hosties de Saint-Pierre-Bois, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 116-118.

MEYER-SIAT P. — Les orgues de Steige, dans *Annuaire D.B.O.* VIII (1974), p. 128-134.

METZ F. et autres. — Vorderösterreich. Eine geschichtliche Landeskunde, 2^e^ éd. Fribourg en Br. 1967, 836 p. ill. Sur Albrechtstal (Val de Villé), p. 22 et 539.

A. St.

RENVOIS EN FRANÇAIS AUX ARTICLES EN ALLEMAND

p. 85 - Décisions des chapitres généraux de Cîteaux de 1487 à 1529 concernant l'abbaye de Baumgarten près Barr.

p. 129 - Esquisse biographique d'une Alsacienne, fondatrice de couvent dominicain à Spire, début XIX^e^ s.

p. 154 - Discussion du rôle de l'architecte Peter Thumb dans la construction de l'abbatiale d'Ebersmunster.

p. 161 - Recension d'un ouvrage récent de notre collaborateur M. Gubler sur Peter Thumb.

Table des Matières

Liminaire par le Président Dr. Marcel Krieg

Contours des Horizons

Page		*Auteurs*
9	Hattisheim à travers les lieux-dits	R. Oury
22	Truttenhausen. Description archéologique	X. Ohresser
33	Deux chapiteaux romans à Itterswiller et à Eichhoffen	M. Krieg
39	Etat des enceintes fortifiées d'Obernai en 1782	L. Maurer
48	Obernai : Monuments secondaires. Vestiges archéologiques divers	J. Braun
51	L'Hôtel de ville d'Obernai	X. Ohresser
55	Les cours domaniales de l'aristocratie et des monastères. Les résidences des familles nobles à Obernai	J. Braun
68	Rercherches organologiques : Meistratzheim et Albé	P. Meyer-Siat
73	Note sur l'église de Heiligenstein	M.-A. Hickel
82	Andlau : la flèche de l'église Saint-André	M. Laugner

Reflets des Existences

85	Kloster Baumgarten in den Statuten der General-kapitel des Zisterzienserordens 1487-1529	P.A. Weissenberger
102	Histoire du chemin de fer de Barr à Strasbourg	H. Gachot
115	Moulins, Tanneries, Tuileries, Scieries de jadis à Obernai	J. Braun

Page		Auteurs
125	Propriétés rurales et opérations foncières des Wencker, bourgeois de Strasbourg (XVI[e]-XVIII[e] siècles)	J. Vogt
129	Vinzentia Simbsler aus Hipsheim, Neugründerin und erste Priorin von St. Magdalena O.P. in Speyer, 1768-1838	M. Barth
140	Activité minière au Val de Villé	R. Maurer

Appoints documentaires

147	Localités du secteur D.B.O. dans le Bulletin du Cercle Généalogique d'Alsace numéros 1 (1968) à 25 (1974)	L. Busser
153	Sur un facteur d'orgues	P. M.-S.
154	Ebersmünster und Franz Beer	H.M. Gubler
161	Notre Annuaire hors série 1974	R. Metz
163	Connaissance d'Albert Schweitzer	A. Stehlé
166	Un village et son historien	L. Maurer
167	Invitations au voyage	A. St.
168	L'histoire romancée à Klingenthal	A. St.
169	Publications récentes	A. St.

Divers

Liste des collaborateurs (p. 2)	—
Membres bienfaiteurs 1975 (p. 4)	—
Nouveaux membres (p. 6)	—
Chronique du pré-inventaire (p. 8)	M.-A. H.
Chasse à l'ours au Landsberg (p. 67)	L. N.
La vie de la Société (p. 84)	M.-A. H.
Xavier Ohresser † (p. 139)	—
Ephémérides culturelles 1974-75 (p. 146)	M.-A. H.
Objets d'art volés ou disparus (p. 160)	A. St.
Temple israélite Barr (p. 162)	—
Renvois en français (p. 174)	—
Table des matières (p. 175)	—

PUBLICATIONS DE NOTRE SOCIÉTÉ

Annuaire I - 1967 épuisé
Annuaire II - 1968 épuisé
Annuaire III - 1969 épuisé
Annuaire IV - 1970
Annuaire V - 1971
Annuaire VI - 1972 épuisé
Annuaire VII - 1973 épuisé
Annuaire VIII - 1974
Annuaire IX - 1975
Chacun 40 F franco

J. Braun - Obernai. Guide artistique et archéologique, 1969 (4 F).
M. Barth - Grossbrände u. Feuerlöschwesen des Elsass, 1974 (50 F).

★

Adresse pour toute correspondance concernant la Société et l'Annuaire : M. le docteur Marcel Krieg, président, avenue des Vosges à 67140 Barr.

★

Nos membres voudront bien verser dès réception de cet Annuaire 1975 leur cotisation pour 1976 (30 F). A partir du double de la cotisation on sera « membre bienfaiteur ».

★

Cotisations et tous versements au nom de : C.M.D.P. Obernai, C.C.P. Strasbourg 1499-10 « pour Soc. d'Histoire » (laquelle n'a pas de C.C.P. à son nom).

★

Merci de signaler tout changement d'adresse. Merci encore de rédiger dans toute correspondance l'adresse complète avec prénom personnel, rue et n°, et de préciser toujours la destination des versements sur le talon du chèque ou mandat.

★

L'Annuaire est remis gratuitement moyennant versement préalable de la cotisation pour l'année courante. On devient membre en versant la cotisation, sans autre obligation. L'Annuaire paraît en automne.

★

Il n'est pas délivré de carte de membre. L'Annuaire sert de récépissé de la cotisation.

★

Plusieurs fois par an chaque membre est avisé par circulaire ou par les journaux des manifestations de la Société (conférences, soirées culturelles, promenade archéologique guidée), auxquelles il participe à volonté.

★

L'Assemblée Générale du 7 juin 1975 a fixé la cotisation annuelle à 30 F

★

Le présent Annuaire IX-1975 a été tiré à mille deux cents exemplaires numérotés de 1 à 1200.

★

Tous droits réservés

★

Réalisé sur les presses des « Editions d'Alsace »
14a, route de Neuf-Brisach à Colmar


DAMBACH
LA VILLE
OBERNAI
BARR